

Chronique — Kroniek

In: Revue belge de philologie et d'histoire. Tome 49 fasc. 1, 1971. pp. 153-368.

Citer ce document / Cite this document :

Chronique — Kroniek. In: Revue belge de philologie et d'histoire. Tome 49 fasc. 1, 1971. pp. 153-368.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rbph_0035-0818_1971_num_49_1_2863

CHRONIQUE — KRONIEK

SOMMAIRE. — GÉNÉRALITÉS : Comptes rendus de la Société, de congrès, organismes savants, biographies, mélanges, bibliothèques, etc., linguistique générale, préhistoire : n^{os} 1 à 4. — ANTIQUITÉ CLASSIQUE : Généralités : langues et littératures : n^{os} 5 à 59 ; histoire, institutions, sciences auxiliaires : n^{os} 60 à 64 ; archéologie, n^{os} 65 à 77. — LANGUES ET LITTÉRATURES MODERNES : généralités : n^{os} 78 à 84 ; philologie romane : n^{os} 85 à 104 ; philologie germanique : n^{os} 105 à 118 ; Byzance et langues slaves : n^o 119. — HISTOIRE MÉDIÉVALE, MODERNE ET CONTEMPORAINE : généralités, n^{os} 120 à 128 ; histoire du moyen âge : n^{os} 129 à 142 ; histoire moderne et contemporaine : n^{os} 143 à 173 ; domaines spéciaux de l'histoire (histoire de la philosophie, des idées, de la pédagogie, des sciences, du droit, histoire ecclésiastique, histoire économique, histoire de l'art et archéologie, etc.) : n^{os} 174 à 187.

1. — **Comptes rendus des séances de l'année 1969 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.** — Le 24 janvier 1969, M. Louis ROBERT présente une communication intitulée *Théophane de Mytilène à Constantinople* (pp. 42-64). Théophane de Mytilène est connu à la fois par des textes grecs et latins et par des inscriptions. Ami de Pompée et historien de ses hauts faits, il fut divinisé par les Mytiléniens après sa mort. Une inscription nouvelle nommant Théophane a été découverte dans l'ancien hippodrome de Constantinople. Elle avait été enlevée avec la statue de Théophane à Mytilène au cours du iv^e siècle et transportée à Constantinople. Elle date vraisemblablement de 62 ou de 61 avant notre ère.

Le 28 mars, M. Bernard BLUMENKRANZ, sous le patronage de M. Pierre COURCELLE, fait un exposé sur *Les premières implantations de Juifs en France : du I^{er} au début du V^e siècle* (pp. 162-174). Notre documentation sur la présence des Juifs en France accuse une lacune énorme de plus de quatre siècles. Des membres de la famille royale hérodiennne ont été relégués en Gaule dans la première moitié du I^{er} siècle. Puis c'est le vide documentaire jusqu'en 465. A cette date, le concile de Vannes édicte un canon interdisant aux clercs de participer avec des Juifs à des repas en commun. Toutefois, des témoignages archéologiques viennent suppléer aux lacunes de notre information. Nous trouvons de nombreux objets de provenance juive ensevelis du I^{er} au début du v^e siècle dans le Sud-Est (Bagnols-sur-Cèze, Avignon et Orgon) et dans le Sud-Ouest (Salignac-de-Pons et Bordeaux) de la France.

Le 27 juin, M. TCHERNIA, sous le patronage de M. Jacques HEURGON, présente *Les fouilles sous-marines de Planier (Bouches-du-Rhône)* (pp. 292-309). Au large de Marseille,

l'épave 3 de l'îlot de Planier a été fouillée durant l'été 1968. On peut situer l'épave soit vers le milieu du 1^{er} siècle avant J.-C., soit dans les dernières années du second quart de ce siècle. Des données très neuves concernant l'histoire économique sont apportées par deux des trois types d'amphores transportées et par la découverte de colorants dont une partie était probablement importée d'Italie. « On comprend mieux, après la fouille de Planier, l'interdiction faite à la société qui exploitait le cinabre de Sisapo en Bétique de traiter le minerai sur place. Une fois transformé à Rome, ce colorant devait en partie être réexporté, avec des bénéfices assez importants pour qu'on ait voulu les réserver au territoire italien » (p. 309).

Le 17 octobre, M. Jean-Philippe LAUER, sous le patronage de M. Jacques VANDIER, fait une communication intitulée *Recherches et travaux à Saqqarah (campagnes 1967-1968 et 1968-1969)* (pp. 460-479). Les fouilles concernent les complexes funéraires du roi Zozer et de son successeur l'Horus Sekhem-khet, de la III^e dynastie, ainsi que la pyramide de Pépi I^{er}, second roi de la VI^e dynastie. En ce qui concerne le complexe funéraire du roi Zozer, il faut signaler l'achèvement du pavillon à tores d'angles situé à l'angle sud-ouest de la cour du *Heb-Sed*. Le déblaiement de l'angle sud-ouest du complexe funéraire de l'Horus Sekhem-khet se poursuit. A la pyramide de Pépi I^{er}, les archéologues français ont pu atteindre la première salle centrale qui constitue l'antichambre de la salle sépulcrale. Le déblaiement de cette salle a permis la découverte sur les parois de nouveaux textes hiéroglyphiques. Des recherches ont également été entreprises à l'extérieur sur la face orientale de la pyramide où quelques vestiges de la salle des offrandes ont été retrouvés ainsi que d'importants restes des magasins où des fragments de statues de prisonniers ont été exhumés. Ils constituent des portraits réalistes des différents types de peuples ennemis qui permettront peut-être de « replacer peu à peu l'Égypte du III^e millénaire avant notre ère dans un cadre ethnique plus précis » (p. 479).

Le 21 novembre, M. Jacques HEURGON fait un exposé sur les *Inscriptions étrusques de Tunisie* (pp. 526-551). Il s'agit de trois cippes de bornage portant tous trois la même inscription trouvés à une cinquantaine de kilomètres au sud-ouest de Carthage entre 1908 et 1919. Selon Jacques Heurgon, on peut la traduire par « marce unata zutas — limite des Dardaniens — à Jupiter — 1000 pas ». Un contingent étrusque a donc occupé à la fin de la République romaine un territoire au pied du Zaghouan qui a été délimité par des bornes militaires. Jacques Heurgon pense qu'il faut mettre la fondation de ce domaine en rapport avec les guerres civiles qui, au début du 1^{er} siècle, bouleversèrent l'Étrurie et dispersèrent une partie de ses habitants qui gagnèrent l'Espagne ou l'Afrique. Après la victoire de Sylla en 82 avant notre ère, les marianistes de Chiusi — dont *m. unata* est originaire — s'exilèrent. « Si des Étrusques de Chiusi se constituèrent alors un éphémère domaine sur une partie de l'*ager publicus* romain, c'est sans doute qu'ils jouissaient de facilités officielles. On se représente que ces terres fertiles, dès longtemps colonisées par Carthage, confisquées en 146 par le Sénat, étaient de celles qui avaient été assignées, c'est-à-dire en fait laissées aux indigènes et soumises à un *stipendium*. Elles semblent avoir été prélevées sur le territoire de Zaghouan ou de Thuburbo Maius, vieilles communes puniciennes » (p. 549). En 81, Pompée arriva en Afrique et raya de la carte cette fondation.

Les comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres continuent à paraître avec une régularité et une rapidité exemplaires. Les communications

cherchent à approcher l'homme à travers son histoire. « Peu soucieux, comme le souligne M. Michel LEJEUNE, des engouements ou (aujourd'hui) des défaveurs que peut rencontrer dans l'opinion l'étude du passé. Mais soucieux de la maintenir, hors des improvisations imaginatives et des infléchissements partisans, dans la droite ligne de la vérité. Cette exigence, c'est notre raison d'être ». — Pierre SALMON.

2. — **Préhistoire et Proche-Orient antique.** — Signalons l'ouvrage de Ferrante RITTATORE VONWILLER, Vincenzo FUSCO, Carlo GIGLIO, Paolo MATTHIAE et Edda BRESCIANI. *Preistoria e vicino Oriente antico* (Turin, Unione Tipografico. Editrice Torinese, 1969 ; un vol. in-4°, 680 p. et 53 pl. NUOVA STORIA UNIVERSALE DEI POPOLI E DELLE CIVILTÀ, vol. I. Prix : 10.000 liras).

La première partie de cet ouvrage est consacrée aux civilisations préhistoriques. F. Rittatore Vonwiller et V. Fusco traitent d'abord de la préhistoire en général. Ils examinent successivement le paléolithique en Europe (l'homme de Neanderthal, l'« homo sapiens »), en Afrique et en Asie (l'homme de Pékin), l'art du paléolithique et du mésolithique, le mésolithique en Europe, le néolithique en Europe — en particulier en Italie, — en Afrique et en Asie, le chalcolithique, l'âge du bronze en Europe et en Asie, les sépultures de l'âge du bronze (inhumation et incinération), l'âge du bronze en Italie, l'âge moyen du bronze, l'âge tardif du bronze et l'âge du fer. C. Giglio étudie la préhistoire de l'Afrique au sud du Sahara. Il s'intéresse à l'Afrique orientale, berceau de l'humanité : après avoir examiné les premiers hominiens (le Kényapithèque et l'Australopithèque, les Pithécantropes-Archanthropiens et les Paléanthropiens), il s'occupe de l'origine nord-africaine des Boschimans, puis des populations de l'Afrique subsaharienne à la fin du Pléistocène. En ce qui concerne l'apparition des races africaines actuelles, il distingue trois types appartenant à l'espèce de l'« homo sapiens » dans l'Afrique subsaharienne : les Boschimanoïdes, les Caucasoïdes et les Négroïdes. Il étudie ensuite le mésolithique et le néolithique dans le Sahara occidental et central, le mésolithique et le néolithique à Khartoum et en Nubie, le néolithique au Kenya, l'âge du fer et l'art rupestre.

La seconde partie est consacrée au Proche-Orient ancien. P. Matthiae présente la Mésopotamie et la Syrie avant les Perses : après avoir décrit les débuts de la civilisation urbaine et la culture protodynastique en Mésopotamie, il analyse successivement l'empire d'Agadé, l'empire d'Ur, le premier empire babylonien, l'invasion kassite en Babylonie, l'ascension de l'Assyrie, l'invasion hurrite en Mésopotamie, l'empire mitannien, la Syrie et la Palestine à la fin de l'âge du bronze, les Hébreux en Palestine, les Araméens en Syrie, les Phéniciens et la colonisation de l'Occident, l'empire assyrien et le second empire babylonien. E. Bresciani dresse un tableau de l'Égypte avant les Perses : elle étudie les vicissitudes historiques de ce pays jusqu'à la conquête perse en 525, la société, le droit, l'économie, la religion, la littérature, les arts, les sciences et les techniques.

Une bibliographie sélective termine ce volume. On s'étonne fort de ne pas voir y figurer, pour la préhistoire, l'une ou l'autre importante étude de A. Leroi-Gourhan et, en ce qui concerne le Proche-Orient ancien, le travail magistral de G. Goossens sur l'Asie occidentale ancienne (dans *Histoire Universelle 1, Des origines à l'Islam*, Paris, Gallimard, 1957). Les diverses contributions énumérées ci-dessus sont inégales. La meilleure nous paraît être celle de C. Giglio sur la préhistoire de l'Afrique au sud du Sahara. En revanche, celle

de E. Bresciani sur l'Égypte avant les Perses ne dépasse guère le niveau d'un manuel de l'enseignement secondaire !

Ce premier volume de la *Nuova Storia Universale dei Popoli e delle Civiltà* se présente sous une forme typographique élégante et aérée. De nombreuses illustrations en noir et blanc — plus quelques-unes en couleurs —, des tableaux chronologiques et des cartes permettent au lecteur de saisir de nombreux aspects de l'histoire des civilisations évoquées. Le public cultivé y trouvera les grandes lignes — émaillées de traductions de textes anciens — de la préhistoire et du début de l'histoire dans le Proche-Orient ancien. Souhaitons à cette synthèse basée sur une solide information l'audience la plus large. — Pierre SALMON.

3. — **Handbuch der Archäologie.** — Dans le cadre général du « Handbuch der Altertumswissenschaft », fondé par Walter Otto et continué par Reinhard Herbig, fut édité en 1939 le premier volume du « Handbuch der Archäologie » : ce manuel constituait une entité particulière de l'entreprise générale et était conçu entièrement en fonction de l'archéologie classique, à tel point que même les recherches relatives au Proche-Orient et à l'Égypte y étaient considérées comme des disciplines annexes. Dans la nouvelle édition, l'archéologie de l'Orient constituera en revanche la matière d'un volume séparé, tout comme, dans un esprit plus moderne, les anciens chapitres consacrés au Paléolithique et au Mésolithique seront réunis, dans un troisième volume, à ceux consacrés au Néolithique et aux Ages des Métaux en Europe. Voici donc les *Allgemeine Grundlagen der Archäologie*, publiés sous la direction d'Ulrich HAUSMANN (Munich, C. H. Beck, 1969 ; 1 vol., 530 p. in-8°, 30 pll.). Après quelques pages (pp. 1-10) par E. BUSCHOR, consacrées à des considérations générales et purement théoriques concernant le concept de l'archéologie et sa méthode intuitive, aujourd'hui totalement dépassée par l'appel fait à la multiplicité des disciplines connexes, la première partie du présent manuel, due à W. SCHIERING, retrace en détail (pp. 11-161) l'histoire de l'archéologie classique, depuis Bernard de Montfaucon au déploiement actuel des missions archéologiques dans toutes les régions à civilisation gréco-romaine. Dans le troisième chapitre B. SCHWEITZER se confine dans une optique philosophico-esthétique, en passant en revue les problèmes de la forme de l'œuvre d'art et de son interprétation, du style et de son évolution.

La deuxième partie de l'ouvrage (pp. 207-393) a l'avantage de présenter un état de la question très utile concernant les éléments de base des écritures antiques : H. BRUNNER traite de l'écriture égyptienne, D. O. EDZARD de la cunéiforme, W. HINZ de l'élamite et H. MITTELBERGER des hiéroglyphes hittites ; E. GRUMACH consacre un chapitre fourni au déchiffrement des écritures cyprote et crétoises, pictographique et linéaires A et B. L'histoire de l'écriture alphabétique, par W. Röllig et celle des alphabets grecs et italiques, par A. REHM, complète, avec une série d'exemples épigraphiques, le coup d'œil d'ensemble sur les écritures antiques.

La troisième partie de l'ouvrage sera probablement la plus consultée : elle comporte, de la main d'E. PERNICE et mise à jour par W. H. GROSS, une importante contribution (pp. 395-496) concernant les sources littéraires grecques et latines, relatives à l'histoire de l'art, les périégèses, surtout celle de Pausanias, les traités concernant l'architecture et la technique, surtout celui de Vitruve, les écrits des poliorcètes, parmi lesquels Philon de Byzance et Héron. A côté des écrits spécialisés, il est toutefois possible de relever de nom-

breuses allusions à des artistes, des œuvres d'art, des techniques chez les poètes épiques, les philosophes, les historiens, les rhéteurs : les noms d'Homère et de Virgile voisinent ainsi avec ceux d'Hérodote, de Lucien, de Philostrate, de Sidoine Apollinaire, de Jean Tzetzés et tant d'autres dont les passages les plus importants sont cités. Pour ceux qui n'ont pas Overbeck sous la main, ces pages du manuel seront d'une aide extrêmement précieuse ! — M. E. MARIËN.

4. — **Cahiers archéologiques**, XIX (1969), 250 p., ill. — I. EHRENSPERGER-KATZ, *Les représentations de villes fortifiées dans l'art paléochrétien et leurs dérivées byzantines* (1-27, 35 figg.). C'est une des formules antiques, et particulièrement romaines — celle de l'enceinte fortifiée polygonale — qui a été retenue par l'art chrétien médiéval. Des images des v^e et vi^e siècles sont conservées par des copies médiévales et la tradition cartographique. Mais, dès le v^e siècle, les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure offrent douze représentations de villes bibliques, variantes de l'hexagone. Depuis les premières images byzantines conservées, du vi^e siècle, on constate une préférence pour la forme circulaire, quoique rythmée de tours, avec des édifices à coupole inconnus en Occident. Une intéressante remarque : à Byzance, ces représentations de villes sont de caractère topographique, non symbolique comme en Occident.

T. VELMANS, *Quelques versions rares du thème de la Fontaine de vie dans l'art paléochrétien* (29-43, 14 figg.). Poursuivant son enquête sur le sujet, l'auteur étudie ici trois mosaïques peu ou guère connues. Dans celle de Pitzunda (écrit aussi Pitsunda), en Géorgie, une fontaine de vie du type à long pied est accompagnée — ce qui est un *hapax* — de trois orants qui sont interprétés comme les trois Hébreux. Dans le baptistère inédit d'Ohrid, le pavement conserve trois des quatre fontaines de vie qui y figuraient ; elles sont munies d'un bassin, ce qui en fait le prototype des fontaines à deux étages. A propos de la mosaïque de Lunca, en Tunisie, l'auteur conteste l'opinion de P. Underwood et y voit, non un symbole du Baptême, mais une évocation apocalyptique de la Jérusalem céleste.

B. NARKISS, *Towards a further Study of the Ashburnham Pentateuch (Pentateuque de Tours)*, Paris, *Bibl. Nat., Nouv. Acq., Lat. 2334* (45-60, 6 figg.). Cette étude offre un bon exemple de l'intérêt qu'il y a à examiner des miniatures aux ultra-violets, en particulier lorsque, comme c'est le cas, il y a eu des repeints. L'auteur, qui prépare une étude d'ensemble, présente ici un choix de cas parmi les plus complexes. Compte tenu des implications dogmatiques de certains changements, on l'attendra avec intérêt.

M. VIEILLARD-TROIEKOUROFF, *Sirènes-poissons carolingiennes* (61-82, 18 figg.). Le dédoublement des sirènes et la fusion avec Scylla — déjà amorcés dans l'Antiquité — sont un élément de la Renaissance carolingienne que l'auteur étudie pour la première fois comme tel, à l'aide de textes et d'illustrations (Ulysse était devenu un héros chrétien depuis le vi^e siècle au moins). Les traditions textuelle et iconographique ne coïncident pas nécessairement, les sirènes-poissons étant surtout fréquentes dans l'art, et les sirènes-oiseaux dans les textes ; celles-ci reparaîtront dans l'art roman.

D. GABORIT-CHOPIN, *La première Bible de Saint-Martial de Limoges* (83-98, 29 figg.). Ceci est une remarquable contribution à l'histoire des manuscrits français. Tant par l'analyse de l'œuvre même que par des comparaisons nouvelles, elle permet, en effet, de considérer ce manuscrit — le *Par. lat. 5*, célèbre mais mal daté —, comme une production de la fin

du IX^e siècle, plus modeste que celle des *scriptoria* impériaux, certes, mais importante par son caractère de transition entre l'art carolingien et l'art roman.

A. GRABAR, *La précieuse croix de la Lavra Saint-Athanase au mont Athos* (99-125, 28 figg.). L'auteur fait un sort à une croix processionnelle, signalée par Kondakov au début du siècle, photographiée *manu militari* sur les instructions de G. Millet en 1918, mais jamais encore publiée. Cette remarquable pièce, du type à branches étroites et évasées qui est fréquent à l'époque méso-byzantine, est ornée de dix médaillons contenant des bustes de saints personnages (trois de ceux de l'avert constituent une Déisis, que l'auteur met en relation avec les décors d'abside). Elle faisait peut-être partie du don de Nicéphore Phocas, en 963-69, de même qu'une staurothèque et un plat antérieur de reliure, dont de belles photographies sont également reproduites. Par ailleurs, l'inscription de la croix (*Psaume* 43 [44], verset 5), proclamant son invincibilité, s'inscrit dans un contexte de retour aux thèmes constantiniens.

M. CHATZIDAKIS, *A propos de la date et du fondateur de Saint-Luc* (127-150, 30 figg.). Par une étude très serrée des textes — la *Vie* de St Luc, qui s'arrête avant la fondation de la grande église, et l'*acolouthie* de la fête de la translation — et des représentations des higoumènes dans les fresques de l'église et de la crypte, l'auteur arrive à la conclusion que ce monument majeur de l'art méso-byzantin n'est pas une fondation impériale, mais bien celle de l'higoumène Philothéos, selon toute vraisemblance en 1011. Quant aux fresques, elles ne peuvent être datées avec précision mais remontent sûrement encore au XI^e siècle.

N. FIRATLI, *Découverte d'une église byzantine à Sébaste de Phrygie. Rapport préliminaire* (151-166, 31 figg.). Des fragments d'iconostase en marbre ayant été découverts en 1963 à Selçikler Köyü (Sébaste), des fouilles eurent lieu de 1966 à 1968, qui permirent de mettre au jour les vestiges de deux églises et d'annexes dans un enclos. Le présent rapport concerne la seconde église : une basilique du VI^e siècle qu'est venue recouvrir une église du X^e siècle, probablement à coupole, à laquelle appartenait l'iconostase. Celle-ci est l'élément le plus intéressant par ses reliefs et ses incrustations, ainsi que par une inscription mentionnant l'évêque Eustathios. Une reconstitution est proposée. Il convient de souligner l'intérêt de cette découverte pour l'histoire de l'iconostase. L'article se termine par un catalogue des fragments sculptés.

H. TOUBERT, *Une fresque de San Pedro de Sorpe (Catalogne) et le thème iconographique de l'Arbor bona — Ecclesia, Arbor mala — Synagoga* (167-189, 23 figg.). Parmi les fresques de Sorpe (Musée Catalan de Barcelone), qui sont partiellement inédites, une formule rare : l'arbre fécond symbolisant l'Église et l'arbre stérile symbolisant la Synagogue flanquent la Vierge à l'Enfant trônant dans l'abside. C'est un exemple ancien (années 1120) et dont les inscriptions rendent l'interprétation précise, de ce thème. Son association avec la Vierge confère à celle-ci un rôle de médiatrice.

Cl. LEPAGE, *L'ornementation végétale fantastique et le pseudo-réalisme dans la peinture byzantine* (191-211, 26 figg.). L'auteur examine le décor ornemental — d'inspiration végétale mais non réaliste, en dépit de l'effet de troisième dimension — dans la peinture d'église d'époque paléologue en Serbie et à Constantinople, du milieu du XIII^e au milieu du XIV^e siècle environ. Il étudie particulièrement certains motifs de la Kariye Camii, grâce à la publication de P. Underwood (pour la Ste-Sophie de Kiev, on s'étonne de trouver une référence à Powstenko plutôt qu'aux travaux de Lazarev ; et il faut signaler une faute de grec

étonnante à la p. 200 : ἀσόροτον — au lieu de ἀσάρωτος — οἶκος). Cette « ornementation végétale fantastique » étant surtout employée dans les parties hautes des édifices, on pourrait y voir une évocation paradisiaque, comme déjà dans l'art paléochrétien.

P. MILJKOVIĆ-PEPEK, *L'icône de saint Georges de Struga, œuvre du peintre Jean* (213-221, 5 figg.). Cette icône, de qualité mais en mauvais état, possède une inscription intéressante, datée de 1266 et mentionnant comme donateur le diacre Jean, qui est peut-être celui qui apparaît dans l'inscription de Manastir en 1261. Les fresques de Manastir sont peut-être dues au même artiste, qui pourrait être le diacre Jean lui-même. L'auteur tente de regrouper d'autres productions autour de ce noyau, et propose de suivre l'activité de l'artiste pendant un quart de siècle.

C. DUFOUR-BOZZO, *La cornice del Volto santo di Genova* (223-230, 8 figg.). L'importante icône apportée à Gênes de Constantinople avant 1384 est en cours de restauration, ce qui permet à l'auteur de livrer d'intéressants renseignements sur son aspect matériel. Elle énumère également les dix scènes de la légende d'Abgar qui ornent le cadre d'argent doré (probablement du XIV^e siècle), avec leurs inscriptions (on regrette qu'il n'y ait pas de référence directe au récit grec).

Les *Études critiques* d'A. GRABAR adoptent cette fois un classement surtout géographique (231-246). Art chrétien de Syrie : J. LEROY, *Les manuscrits syriaques à peintures conservés dans les bibliothèques d'Europe et d'Orient. Contribution à l'étude de l'iconographie des Églises de langue syriaque*, Paris, 1964. Illustrations d'un psautier carolingien : *Der Stuttgarter Bildpsalter, Bibl. Fol. 23. Württembergische Landesbibliothek Stuttgart*, I. Fac-simile-Lichtdruck, II. B. BISCHOFF, F. MUETHERICH, H. J. FREDE, B. FISCHER, *Untersuchungen*, Stuttgart, 1968. Peintures du haut moyen âge en Italie centrale : H. BELTING, *Studien zur beneventanischen Malerei*, Wiesbaden, 1968. Peintures romanes : O. DEMUS, *Romanische Wandmalerei*, Hirmer, München, 1968 ; V. CHERICI, *Il battistero del Duomo di Novara*, Novara (1966 ?). Miniatures vénitiennes du XIII^e siècle : Cl. BELLINETI et S. BETTINI, *L'epistolario miniato di Giovanni Gaibana*, Vicenza, 1968, 2 vol. Trébizonde : D. TALBOT RICE, *The Church of Hagia Sophia at Trebizond*, Edimbourg, 1968. Archéologie copte : *Kellia 1965. Topographie générale, mensurations et fouilles aux Qouçoûr Isî et aux Qouçoûr el-Abîd* (Recherches suisses d'archéologie copte dirigées par R. Kasser, I), Genève, 1967. — Jacqueline LAFONTAINE-DOSOGNE.

5. — **Didactique des langues anciennes.** — Dans le n^o 8 de *Didactica Classica Gandensia*, Gand, Blandijnberg, 2, 1968, nous relevons les articles suivants :

1. Drs. R. GELDERMANS, *Antieke reisgids II* (pp. 3-15, à suivre) : recueil de textes des périégètes qui ont décrit l'Attique.

2. E. RÖMISCH, *Romkritik im Unterricht* (pp. 16-40) : remarquable exemple de lecture thématique.

3. M. RUCH, *Lucrece, poète de la lumière* (pp. 41-44) : étude de *De nat. rerum*, III, 1-30.

4. Dr. H. TRÜMPNER, *Pietas rusticae*, Horace, *Odes*, III, 23 (pp. 45-52) : étude de la forme artistique sous laquelle se cache le sens profond d'un poème peut-être unique dans l'œuvre d'Horace.

5. Sous le titre de *Rubriek van de middeleeuwse en humanistische teksten* (pp. 53-81), on trouvera le texte de 4 communications présentées à la Journée d'études « L'humanisme et l'enseignement moyen » tenue à Bruxelles le 8 nov. 1967 : A. GERLO, *Erasmus in het kader van*

zijn tijd ; R. CRAHAY, *Idées et réalités modernes à la manière des anciens : les « Adages » d'Érasme* ; J. IJSEWIJN, *Enkele bemerkingen betreffende het 16^e-eeuwse latijn* ; M. A. NAUWELAERTS, *Les lettres d'Érasme*.

6. H. COPPENS-IDE, *Rubriek van het geprogrammeerd onderwijs-Nog een experiment ?* (pp. 82-110) : considérations historiques sur l'existence de l'enseignement programmé, ses possibilités d'emploi et d'intégration dans l'enseignement secondaire, quelques expériences. Importante bibliographie sur le sujet.

7. Pp. 112-147 : bibliographie relevant les ouvrages et articles relatifs à l'enseignement des langues anciennes, y compris les moyens audio-visuels.

Le N° 9 de cette revue, 1969, édité par les soins des Prof. R. L. PLANCKE J. VEREMANS et de M^{me} H. COPPENS-IDE, contient les *Acta colloquii didactici classici tertii* qui s'est tenu à Francfort/Main du 2 au 4 janvier 1969.

1. Dr. F. HÖRMANN, *Utopie und Fortschritt. Ueberlegungen zum modernen Unterricht in den klassischen Sprachen* (pp. 29-44).

2. M. LAVENCY, *Grammaire, pédagogie, philologie* (pp. 45-54) : place qu'il faut réserver à l'enseignement de la grammaire dans les différents niveaux.

3. D. J. MORTON, *The Cambridge School Classics Project. An experiment* (pp. 55-63) : une expérience d'enseignement du latin fondé sur la linguistique structurale et la linguistique appliquée.

4. J. HELLEGOUARC'H, *Pour un enseignement renouvelé et vivant des langues classiques* (pp. 64-74).

5. G. J. TEN VELDHUIS, *Die Lebenskraft des altsprachlichen Unterrichts* (pp. 75-90).

En annexe (pp. 91-93), les conclusions des groupes de travail.

6. Partie documentaire (pp. 97-142) : bibliographie, matériel didactique. — R. CAVENAILE.

6. — **Alphabet grec.** — Les publications relatives à l'alphabet grec, depuis sa constitution jusqu'à l'épanouissement de l'écriture épigraphique, sont assez nombreuses, et leur dispersion est telle, qu'une information ou une hypothèse intéressante peut facilement échapper au chercheur. Celui-ci trouvera désormais une aide précieuse dans G. PFOHL, *Das Alphabet, Entstehung und Entwicklung der griechischen Schrift* (Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1968, Coll. *Wege der Forschung*, vol. LXXXVIII ; 486 p., ill., prix : 52,80 DM).

Conformément à l'esprit de la collection *Wege der Forschung*, l'auteur résume les opinions avancées jusqu'ici (en fournissant simultanément une bibliographie qui me paraît exhaustive), et reproduit ensuite, en allemand, vingt articles, traitant de questions telles que : constitution de l'alphabet grec, lieu et date de sa formation, différenciation en alphabets épichoriques, datation de textes archaïques, création du *boustrophèdon* et du *stoichèdon*, Homère et l'écriture, adaptation de l'alphabet à l'esprit grec, diversité d'alphabets chez des Athéniens contemporains, etc. ; on y trouve aussi un article sur la date de l'ordre alphabétique chez les Phéniciens, et deux comptes rendus de L. H. JEFFERY, *The Local Scripts of Archaic Greece*.

Je ne chicanerai pas l'auteur sur l'ordre des articles, ni sur leur choix, car son ouvrage donne une excellente vue d'ensemble sur les problèmes posés par l'alphabet grec jusqu'au

v^{es.}, il fournit une somme d'information remarquable et présente aussi un très grand intérêt pour qui s'attache surtout à l'étude de l'esprit grec. Aussi cet ouvrage rendra-t-il de signalés services tant au spécialiste débutant ou chevronné, qu'au profane en la matière. — J. BOÛÛAERT.

7. — **Application au grec de la théorie des laryngales.** — R. S. P. BEEKES, *The Development of the Proto-Indo-European Laryngeals in Greek* (The Hague et Paris, Mouton, 1969, xxii-324 p. in-8°) a présenté cette thèse de doctorat à Leyde et son auteur, élève du Pr. Kuiper, l'a fait traduire en anglais. C'est la première application de la théorie des laryngales à une langue déterminée. En fait, la comparaison conserve une part importante ; et il ne peut guère en être autrement, puisque les laryngales sont des phonèmes essentiellement restitués qui, sauf en hittite, n'ont pas laissé de traces directement perceptibles. De plus, la théorie n'est pas encore établie en tout point avec certitude, et dans l'examen des faits grecs M. Beekes retrouve les difficultés de doctrine qui subsistent et qu'il doit considérer à son tour. Sur le plan comparatif il suit J. Kuryłowicz dans l'ensemble, et il s'inspire plus volontiers de l'indo-iranien que du hittite.

Le classement, quelque peu extérieur, mais qui donne une grande liberté, est effectué d'après la position de la laryngale dans le mot. La première partie consacrée à la position initiale (p. 17-141), rencontre naturellement la question de la « voyelle prothétique » : à côté de formes claires comme ἀέξω (lat. *augeō*) il en est beaucoup pour lesquelles le timbre de la laryngale ou sa présence même prêtent à discussion ; les jugements de M. Beekes sont en général très prudents ; pour εὖ- (p. 67, 287) on pourra rapprocher les observations de M. Lejeune, *Rev. Phil.*, XLIV (1970), p. 119. Viennent ensuite deux formations : les adjectifs négatifs en νη-, νᾶ-, νω-, aisés à expliquer à partir de ἡh₁-, ἡh₂-, ἡh₃- (p. 107) et d'autre part le redoublement attique (p. 113 sq.) que J. Kuryłowicz dans une première hypothèse abandonnée ensuite avait interprété par la laryngale : ἐλήλουθ-α < *h₁le-h₁loudh-a ; M. Beekes s'efforce de la sauvegarder, avec raison, semble-t-il, du moins pour quelques formes anciennes.

La très brève deuxième partie (p. 143-161), qui traite de la position en fin de mot, appuie ou propose le recours à la laryngale pour les vocatifs en -ᾶ (νόμφα, εὐρύοπα), le féminin des thèmes en -i- (πότνια), les adverbes κατά, ἀνά, διά, etc. L'étude de la laryngale au milieu du mot a été réservée à la troisième partie (pp. 163-262) ; et c'est le cas de la laryngale après sonante, surtout représenté par les anciennes racines dissyllabiques (p. 186 sq.), qui fournit la matière la plus abondante. La notion de sonantes longues résultant d'une contraction (r + ə > rā) est aujourd'hui périmée. Pour le groupe cons. + sonante + cons., le principe retenu est que, la laryngale étant consonantique, la sonante dégage une voyelle ; celle-ci est colorée par la laryngale, qui disparaît ensuite en provoquant un allongement compensatoire : ainsi, ῥh₂ > rah₂ > rā ; de même, ῥh₃ > roh₃ > rō, comme dans στρωτός (stῥh₃-tos, p. 217), et cela dispense de pourvoir la laryngale d'un appendice labiovélaire selon l'hypothèse de A. Martinet, *Economie...*, p. 219, qui, sauf erreur, n'a pas été mentionnée. Parmi les formes incertaines l'infinitif dor. λῆν « vouloir » n'a pas été retenu : interprété par* wl-eh₁-, il correspondrait pourtant à (F)έλδομαι (élargissement -d-) et à (F)έλπομαι (élargissement -p-).

Cette confrontation méthodique avec le matériel d'une langue donnée ne peut manquer

d'être profitable à une théorie dont on est porté à ne voir que les rapprochements les plus favorables d'une langue à l'autre. A la dextérité de l'analyse M. Beekes joint le souci constant de percevoir par delà la transcription « algébrique » le jeu effectif des réalités phonétiques supposées. On apprécie également son désir d'information qui lui impose beaucoup de tours et de retours dans l'exposé et l'incite à ne pas rompre délibérément avec le passé : le reproche assez vif qu'il adresse à cet égard à E. Benveniste (p. 90) est significatif. Des appendices et des addenda importants, quatre index terminent cet excellent travail d'un esprit épris d'objectivité en un sujet particulièrement fuyant. — François THOMAS.

8. — **Les verbes grecs signifient « nourrir ».** — Dans des *Recherches sur τρέφω et les verbes grecs signifient « nourrir »* (Klincksieck, Paris, 1969 ; 120 pp. in-16°, 40 fr. franç. = *Études et Commentaires*, vol. LXX), M. Claude Moussy étudie sur le plan sémantique les verbes le plus fréquemment employés pour indiquer la notion de « nourrir » dans la période la plus ancienne du grec, d'Homère à Hérodote. Il s'agit essentiellement de τρέφω (auquel est consacré plus de la moitié de l'ouvrage) et qui, à côté du sens premier « nourrir, élever » (plus précisément, ainsi que l'a montré Benveniste, « favoriser la croissance de » d'où des acceptions particulières comme « faire cailler » du lait), a acquis, à partir d'Hésiode et de Pindare, le sens figuré « instruire, former, éduquer » ; le dérivé primaire βόσκω « faire paître » ne connaît que peu d'emplois figurés si ce n'est dans un sens dépréciatif ou moqueur (ainsi Dionysos dit de Penthée qui croyait le tenir en son pouvoir : ἐλπίσιν δ'ἐβόσκετο, Euripide, *Bacchantes*, 617) ; quant au verbe radical φέρβω « nourrir », il n'est employé métaphoriquement qu'en poésie. Vient enfin le dénominateur σιτέομαι « se nourrir » qui a une fréquence d'emploi presque identique à celle de τρέφω, ce dernier conservant cependant l'originalité d'être le seul à avoir accédé à une signification intellectuelle ; on voit donc qu'à ce point de vue, on peut lui comparer le latin *alere* qui est vraisemblablement le correspondant de ἀλδαίνω (cf. homér. ἄν-αλ-τος « insatiable ») ; or M. Moussy néglige ce dernier verbe de même qu'ἀτάλλω et ἀτιτάλλω « qui sont d'un usage plus rare » : un rapide relevé de ces emplois aurait, nous semble-t-il, complété heureusement l'exposé. Disons encore qu'un autre intérêt du livre est de montrer tout ce qu'on peut aujourd'hui tirer du mycénien pour étymologiser le grec classique (par exemple lorsqu'il s'agit de décider si un β remonte à un *b ou à un *g^w), chacune des familles de mots étudiées ici étant attestée dans les tablettes du linéaire B sous l'une ou l'autre forme. — Maurice LEROY.

9. — **Métrie grecque.** — L'ouvrage de Dietmar KORZENIEWSKI, *Griechische Metrik* (Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1968 ; IX-216 p.) est un manuel qui initiera à la métrique ceux qui abordent l'étude des poètes grecs ; ils y trouveront les définitions essentielles, ils auront un aperçu de la constitution et de la variété des mètres, ils comprendront aussi la raison d'être de bien des phénomènes, par exemple pourquoi le dernier élément d'un vers peut avoir la durée d'une syllabe longue tout en étant bref. Une récapitulation très pédagogique (pp. 186-196) leur est tout spécialement destinée.

Mais ceux qui ne sont plus des débutants consulteront aussi cet ouvrage avec intérêt, car D. K. est au courant de tout ce qui s'est écrit en la matière — et il en fait large-

ment profiter son lecteur — qu'il s'agisse des opinions d'Aristote, de Didyme, de Quintilien ou de quelque 150 philologues modernes.

Quant à la matière étudiée, elle est à la fois vaste et détaillée. Elle est répartie en trois tranches : les vers parlés, les vers chantés assemblés *κατὰ μέτρον*, les vers chantés non assemblés *κατὰ μέτρον*. Tous les problèmes et toutes les curiosités de la métrique sont accueillis dans ces cadres, traités avec compétence et circonspection, illustrés par de copieux exemples. Les poètes dont les vers offrent des particularités de scansion sont ainsi généreusement accueillis : Alcée, Anacréon, Pindare, Sappho et bien entendu, surtout pour leurs *cantica*, Eschyle, Sophocle, Euripide et Aristophane.

Trois *indices* (passages d'auteurs anciens, termes techniques et noms des phénomènes, noms des auteurs modernes) augmentent, par leur clarté et leur richesse, l'attrait de cet ouvrage qui est destiné à faire autorité dans le monde philologique. — G. FRANÇOIS.

10. — **Critique des textes.** — R. RENEHAN publie dans les *Loeb Classical Monographs* un petit recueil personnel d'applications de la critique verbale (*Greek textual criticism. A reader*, Cambridge, Mass., 1969, 158 p.). Il s'agit de 82 passages grecs corrompus dans les manuscrits, pour lesquels l'auteur trouve l'emploi de diverses règles, appuyées par sa propre intuition, sans que l'ordre dans lequel se fait l'examen des cas paraisse voulu. La variété de lectures de M. Renehan est assez remarquable et encore plus le travail philologique qui s'est exercé depuis la Renaissance sur tous ces passages et sur bien d'autres. L'appui et l'approbation qui leur sont ainsi donnés ont leur prix et l'on doit remercier notre collègue d'avoir voulu, de la sorte, susciter la réflexion et peut-être des vocations d'éditeur réfléchi, tout en rendant volontiers hommage à de grands ancêtres. — J. SCHWARTZ.

11. — **Leçon inaugurale d'A. E. Housman et critique textuelle.** — M. J. Carter, qui a aussi édité des morceaux choisis (prose) du célèbre latiniste-poète, a eu bien raison d'éditer le discours inaugural que celui-ci prononça le 9 mai 1961, lorsqu'il succéda à J. E. B. Mayor : A. E. HOUSMAN, *The confines of criticism. The Cambridge inaugural...*, 1911 ; texte intégral avec préface et notes de John Carter, Cambridge University Press, 1969 ; 54 p. in-12°. Ce discours ne contient pas seulement l'éloge de Mayer et du devancier de celui-ci, H. A. J. Munro ; c'est à la fois un amusant pamphlet et un essai sur la philologie que devraient lire les étudiants et surtout les professeurs pour en tirer des leçons de modestie qui sont les vraies « bonnes leçons ». Comme le dit Housman, un discours inaugural est une occasion appropriée pour faire le compte de nos vanités ou tout au moins pour regarder en face les pires et former la résolution de les corriger ! Il faut se garder de considérer l'étude du latin comme celle d'une science exacte et aussi de se livrer à une exégèse relevant purement de la critique littéraire et trop subjective. Le perspicace et ingénieux Housman montrait que la composition de vers latins par les étudiants avait plus pour mérite de combattre la « passivité » des élèves que de leur apprendre à fond la prosodie ! Se demandant quel auteur latin avait le premier employé le mot *aelurus* = *αἴλουρος* pour désigner le chat, il montrait plaisamment qu'à la suite de F. Buecheler le *Thesaurus linguae latinae* avait éliminé au profit de *caeruleus* (Fragm. Bobb. Vat. 3740 et Montepessulanus Bibl. Med. H125) le mot *aeluros* du *Vaticanus Urbinas* 661 (Juvénal, *Satire* XV, v. 2), heureusement réintégré en 1911. *Housman* montrait, d'autre part, quel danger la

critique « littéraire » fait courir aux textes, en prenant pour exemple un vers de Shelley auquel une syllabe manquait et que Swinburne défendit en le déclarant inspiré *en raison même de son exquise et mélodieuse inégalité* avec les autres vers de la strophe ! Housman, poète lui-même, a eu recours aux manuscrits de Shelley, il a constaté qu'il y avait un blanc et proposé de lire, au lieu de *Fresh Spring, and Summer and Winter hoar*, « *Fresh Spring and Autumn, Summer and Winter hoar* » en remplissant le blanc... En appendice M. J. Carter donne un article du *The Times Literary Supplement* — avec fac-similés — après lequel le doute n'est plus permis. Cet article, intitulé *Shelley, Swinburne and Housman* (à qui l'auteur aurait pu ajouter *W. M. Rossetti*, éditeur des poèmes de Shelley) explique pourquoi le grand philologue n'a jamais publié de son vivant sa leçon inaugurale, si amusante et si instructive. Il faut remercier M. John Carter de l'avoir éditée avec autant d'élégance et de piété. — LÉON HERRMANN.

12. — **La langue de l'épopée grecque.** — Le monumental dictionnaire de la langue épique ancienne (Homère, *Hymnes*, Hésiode, fragments épiques des *Vitae Homeri* et du *Certamen*, cycle épique jusque et non compris Antimaque) que Bruno SNELL avait commencé à faire paraître en 1955 et qui constitue une section capitale du *Thesaurus linguae graecae*, poursuit sa publication sous la direction de Hartmut ERBSE aidé de Eva-Maria VOIGT : *Lexikon des frühgriechischen Epos*, Lieferung 6 (*ἄνθρωπος-ἀπό*), Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1969, 96 p. gr. in-8° à 2 colonnes (= col. 987-1088). Les deux livraisons précédentes avaient paru en 1965 et en 1967 : on peut donc espérer qu'après une interruption due à la disparition de plusieurs collaborateurs, l'impression continuera à un rythme satisfaisant — mais on est loin encore d'en entrevoir la réalisation complète. Nous ne reviendrons plus sur les principes qui sont à la base de chaque article et sur la répartition des rubriques (cf. ici-même, t. XXXIV, 1956, pp. 1075-1078) ; disons seulement que les rédacteurs se tiennent soigneusement au courant de la bibliographie récente ; dans la section E par exemple (étymologie), les formes mycéniennes sont indiquées lorsqu'il y a lieu et on renvoie désormais au *Dictionnaire étymologique* de P. Chantraine (dont le tome I, α-δ, a paru en 1968).

L'article *ἀπό*, qui occupe ici 62 colonnes, illustre bien la méthode adoptée : on constate que la section B (sémantique), de loin la plus importante (47 colonnes) ne comprend pas moins de 79 subdivisions ! C'est dire la minutie avec laquelle le rédacteur (il s'agit en l'espèce de E.-M. Voigt) s'est efforcé de tenir compte des moindres nuances relevées dans les textes étudiés (le mot étant employé soit comme préposition soit comme préverbe), et ce à partir de distinctions fondamentales comme la séparation, l'éloignement, l'origine, la partition, la négation, etc. Particulièrement précieuses sont les discussions critiques sur la tradition manuscrite ou les commentaires des scholiastes ; on voit bien, par ex. (col. 1084), que *ἀπό* temporel « depuis » (sens qui est courant en ionien-attique) n'est que médiocrement attesté chez Homère ; un seul exemple sûr Θ 54 (et non θ 54 comme indiqué ici par erreur). En somme, des articles de cette importance sont parfois l'équivalent d'une dissertation doctorale. — Maurice LEROY.

13. — **Composition de l'Iliade.** — Les études sur la langue d'Homère et la poésie orale ont mis en lumière le fait que la tradition formulaire charrie des éléments linguis-

tiques d'époques très diverses, qui se retrouvent dans nos épopées en un mélange inextricable. Dans ces conditions, est-il encore possible de fonder sur des arguments linguistiques un point de vue analyste, en d'autres termes d'isoler dans l'*Iliade* ou dans l'*Odyssée* des poèmes primitivement indépendants, grâce à des caractéristiques de style ? C'est le problème que pose Ernst HEITSCH, *Epische Kunstsprache und Homerische Chronologie*, Heidelberg, Winter, 1968 (*Bibliothek der Klassischen Altertumswissenschaften*, N.F., Reihe 2, Bd. 23, 90 p., 9.80 DM).

Après avoir esquissé la position analyste de Wilamowitz, résumé les travaux de Karl Meister, de Manu Leumann, la découverte des formules et ses conséquences, il pose une alternative : ou bien les seules unités discernables à l'intérieur des épopées sont la poussière des formules, ou bien certains ensembles plus vastes se distinguent par une certaine constance.

C'est la seconde possibilité qu'il entreprend de démontrer par l'exemple de l'*Énéide* qui occupe les vers 75-352 du chant XX de l'*Iliade*. L'auteur avait déjà tenté de démontrer l'autonomie de cet épisode dans son très discuté ouvrage *Der Aphroditehymnos, Aeneas und Homer*, Göttingen, 1965. Aussi consacre-t-il de longues pages à reprendre cette thèse contre les critiques de J. A. Davison (*Gnomon*, 38, 1966, pp. 645-649) et de H. Erbse (*Rheinisches Museum*, 110, 1967, pp. 1-25). La conclusion est identique : l'*Énéide* et l'*Hymne à Aphrodite* n'ont pu être composés avant la seconde moitié du VII^e siècle et datent plus probablement des environs de 600.

Il est indéniable que l'*Énéide*, comme d'ailleurs la *Dolonie*, constitue un épisode facile à isoler, tant il s'insère mal dans l'économie générale de l'épopée. Toutefois, les arguments linguistiques ne sont pas décisifs. En effet, ils ne consistent pas dans une analyse formulaire exhaustive, linguistique et métrique (densité de formules anciennes, remaniements, passages non formulaires), mais en considérations sémantiques sur des expressions auxquelles l'auteur trouve une signification « secondaire ». A notre avis, cela ne suffit pas pour faire de l'*Énéide* un poème distinct, ni surtout pour en descendre la date après Archiloque. — Robert HALLEUX.

14. — **Bibliographie pindarique.** — A quelques mois, sinon à quelques semaines d'intervalle, deux bibliographies pindariques sont parues, celle de Douglas E. Gerber (*A Bibliography of Pindar 1513-1966* [American Philological Association, Monograph N° 28]) et celle de M^{lle} María Rico, dont il est question ici : María Rico, *Ensayo de bibliografía pindárica* (Manuales y Anejos de « Emerita », XXIV. Madrid, Consejo superior de investigaciones científicas, Instituto « Antonio de Nebrija », 1969 ; xii-354 p. in-8°). La rencontre est surprenante et on ne peut éviter de confronter les deux ouvrages, mais il importe de voir d'abord ce qu'a voulu faire et ce qu'a réalisé l'auteur de l'*Ensayo*.

Dans une courte préface, le Prof. M. Fernández-Galiano rappelle les origines de ce travail et en précise l'objet. Au début, en 1941, il ne s'agissait que d'une collection de fiches établies par lui en vue d'une édition commentée des *Olympiques* (parue à Madrid en 1944 ; 2^e éd., 1956). Lorsqu'il envisagea d'éditer, à partir de là, un répertoire des principales publications relatives à Pindare, il fit appel à M^{lle} Rico. La part prise par celle-ci à l'entreprise, le développement qu'elle lui avait donné, l'ampleur des compléments qu'elle y avait apportés, ont conduit l'auteur de la préface à ne pas faire figurer son

propre nom en tête de l'ouvrage, alors que primitivement il devait y être associé à celui de M^{lle} Rico.

Sur les difficultés rencontrées pour établir une bibliographie qu'on voudrait complète, sur les limites auxquelles on se heurte, sur les choix auxquels on est contraint, le Prof. Galiano et M^{lle} Rico ne se font pas d'illusion ; d'où le titre modeste qu'ils ont adopté : *Ensayo, Essai*.

La bibliographie est répartie entre vingt-deux chapitres. Les huit premiers (pp. 1-74) concernent les éditions et les traductions, classées méthodiquement. Un court chapitre sur l'histoire du texte (pp. 75-82) introduit aux « études sur divers points du texte pindarique » (chapitre X : pp. 83-227), qui occupent près de la moitié du volume. Les neuf chapitres suivants (pp. 229-311) rassemblent les études plus synthétiques sur la chronologie, la personne du poète et sa biographie, la forme poétique, la langue, le vocabulaire, la métrique, la pensée, les idées religieuses, les mythes. Après deux chapitres (pp. 313-328) relatifs à l'influence de Pindare sur les littératures anciennes et modernes, le chapitre final (pp. 329-333) fournit la liste des répertoires bibliographiques généraux et spécialisés. Une page d'*addenda* (p. 335) et un long index des noms propres d'auteurs et d'éditeurs (pp. 337-354) complètent le volume.

Dans chaque chapitre, l'ordre suivi est à la fois chronologique et systématique ; c'est ainsi que les éditions des *Pythiques*, classées selon leur date de parution, suivent les éditions des *Olympiques*, rangées de la même manière. Pour la partie fondamentale du recueil, celle qui occupe le plus de place et qui sera certainement le plus souvent consultée, c'est-à-dire le chapitre X, avec les études sur le texte, le classement est fait par ode et, après les généralités, il suit le poème vers par vers. C'est sans conteste la meilleure solution, mais il faut cependant reconnaître que la disposition typographique n'aide guère le lecteur et que l'absence d'un titre courant analytique ne facilite pas sa tâche.

Dès qu'on prend en main la bibliographie de Douglas E. Gerber, on s'aperçoit de la supériorité de sa présentation matérielle ; mais il faut pousser plus loin la comparaison des deux ouvrages. Prenons, à titre d'exemple, une ode courte, la XII^e *Olympique*. Pour les études générales, M^{lle} Rico renvoie au passage correspondant du *Pindaros* de Wilamowitz, dont l'influence a été si grande, alors que, de façon systématique, Gerber se refuse à disséquer les ouvrages de ce genre. Elle cite en outre sept études, dont trois seulement se retrouvent chez Gerber : en revanche, ce dernier en connaît deux qu'elle ignore. La situation est à peu près la même pour les études de détail portant sur un ou plusieurs vers. M^{lle} Rico en cite quatre, dont trois sont aussi chez Gerber, mais celui-ci en ajoute trois autres et précise utilement pour l'une de celles qui sont communes, « The Immigrant's Bath » de H. Fränkel, qu'elle a été reproduite, en traduction allemande, dans les *Wege und Formen frühgriechischen Denkens* du même auteur. La proportion varie d'une ode à l'autre, en faveur de l'un ou de l'autre répertoire, qui apparaissent comme plus complémentaires que concurrents ; ainsi se trouve justifié le titre prudent choisi pour l'ouvrage espagnol.

A propos des éditions anciennes, M^{lle} Rico a fait un effort dont on doit lui savoir gré. Elle a en effet cherché à inventorier, dans les quatre premiers chapitres de sa bibliographie, toutes les éditions complètes ou incomplètes, accompagnées ou non d'une traduction, depuis l'édition princeps aldine (1513) jusqu'à nos jours, en donnant *in extenso* le

titre de l'ouvrage. Toute cette partie n'a pas d'équivalent chez Gerber, qui se contente de mentionner les principales éditions ; elle rendra d'utiles services, notamment pour déterminer l'origine précise des conjectures anciennes. On regrettera seulement un peu de négligence dans la transcription des titres ou dans les indications concernant les livres, comme le montrent des sondages faits sur une douzaine d'éditions, du XVI^e au XVIII^e siècle. Voici par exemple les corrections à apporter au titre grec de l'*Aristologia pindarica* de Michel Neander, parue à Bâle en 1556 (pp. 31-32) : δὲ au lieu de ἦ, ἐστὶν au lieu de εἰσὶν, ἀξιομνημόνευτα au lieu de ἀξιομνημόναστα ; le titre latin aussi appelle des corrections. M^{lle} Rico ne précise pas quels ouvrages elle décrit indirectement faute d'avoir pu les consulter. C'est assurément le cas de ceux dont elle n'indique ni le format ni le nombre des pages, comme l'édition des trois premiers livres des épiniées, publiée à Paris, en 1567, chez Jean Bienné (p. 21).

La même remarque vaut pour des ouvrages plus récents. Deux exemples, un par siècle, suffiront. La notice relative à la dissertation d'Oskar Erdmann, *De Pindari usu syntactico* (p. 267), a certainement été recopiée sur la *Bibliotheca scriptorum classicorum* d'Engelmann-Preuss (p. 564), comme en témoignent les initiales des prénoms de l'auteur (H. Th. O.), l'addition de *capita quinque* au titre (alors que la plaquette se compose de quatorze chapitres) et une méprise sur le lieu d'édition, qui est en fait Halle (Halis Saxonum) et non Königsberg, bien que la dissertation ait été présentée en 1867 à l'Université de cette dernière ville. Les *Dix Odes* de Pindare (p. 58) mises en français et commentées par Willy Borgeaud (Lausanne, 1951) sont non pas « diez odas Píticas », mais huit *Olympiques*, la 1^{re} *Pythique* et la 1^{re} *Néméenne*. Il est inévitable que des erreurs ou des négligences de ce type se glissent dans un répertoire bibliographique, mais il semble qu'elles pourraient être moins nombreuses et, assurément, il faudrait qu'un signe, l'astérisque par exemple, précédât le titre des ouvrages cités de seconde main.

Ces quelques réserves ne doivent pas faire oublier les mérites, et ils sont grands, de l'*Essai de bibliographie pindarique*. Quiconque s'intéresse au poète thébain, comme spécialiste ou à titre occasionnel, y trouvera, commodément rassemblés, nombre de renseignements dont beaucoup lui auraient échappé. Certes, il est déplorable que les efforts de M^{lle} Rico et ceux de D. Gerber n'aient pu se conjuguer dans une publication unique, mais ce qui a été dit plus haut prouve que les deux ouvrages ne font pas double emploi. L'un et l'autre sont indispensables en attendant — espoir lointain ? — d'être fondus dans une nouvelle édition en un répertoire unique et, on le souhaite, définitif pour la période considérée. — Jean IRIGOIN.

15. — **Mythe et histoire dans l'œuvre d'Eschyle.** — Dans une étude, présentée en 1968 comme dissertation doctorale à l'Université de Cologne, Christina GUELKE a examiné les rapports entre le mythe et l'histoire dans deux pièces d'Eschyle : *Mythos und Zeitgeschichte bei Aischylos. Das Verhältnis von Mythos und Historie in Eumeniden und Hiketiden* (*Beiträge zur klassischen Philologie*, Heft 31), Meisenheim-am-Glan, Verlag Anton Hain, 1969, 76 p. Prix : 7.60 D.M.

L'auteur se propose d'étudier dans quelle mesure la forme dans laquelle Eschyle a présenté les mythes anciens a été influencée par l'histoire athénienne de l'époque. Cette intention est sans aucun doute fort intéressante. Les sources littéraires sont assez rares pour

la période de la « Pentécontaétie », ce qui fait que toute indication de la part d'un contemporain, si minime soit-elle, doit être examinée attentivement. Le thème offre également un tout autre intérêt, puisque récemment on a encore défendu la thèse, que les personnages d'Eschyle se meuvent sur la scène comme les habitants d'un monde idéalisé, qui n'a aucune connexion directe avec la réalité du v^e siècle (voir G. Ch. STARR, *The Awakening of the Greek Historical Spirit*, New York, 1968, p. 131).

Malheureusement, nous nous sentons obligés de dire que cette étude nous a laissés insatisfaits. L'objection la plus grave, c'est l'auteur même qui l'a formulée dans l'avant-propos : elle déclare notamment qu'elle part de l'hypothèse qu'Eschyle n'a pas établi une distinction entre mythe et histoire, mais que, dans ses pièces, les événements contemporains et les mythes concernant le passé constituent une unité. A partir de cette assertion, l'auteur s'efforce de déceler dans les *Euménides* et les *Suppliantes* des allusions à la situation politique à Athènes, ainsi qu'aux relations d'Athènes avec Delphes et Argos et à l'expédition en Égypte.

A la lecture de ces pages on est plusieurs fois déçu par des esquisses historiques par trop sommaires ou insuffisamment nuancées, dans lesquelles l'auteur ne semble pas avoir tenu compte de la littérature récente. Ainsi, en ce qui concerne la « réforme de l'Aréopage » par Éphialtès, on ne trouve aucune trace des études de R. SEALEY, *Ephialtes*, *Classical Philology* 59, 1964, 11-21 et de E. RUSCHENBUSCH, *Ephialtes*, *Historia*, 15, 1966, 369-376, qui mettent précisément en cause la portée de cet événement. En examinant l'influence de l'histoire contemporaine sur l'œuvre d'un auteur, on devrait quand même commencer par une étude historique solide et de première main, ce qui ne fut manifestement pas le cas ici.

Enfin, on doit regretter que Chr. Gülke ne donne nulle part un aperçu de l'état des recherches concernant le problème étudié, ce qui rend extrêmement difficile de se former une idée précise de l'originalité de ses investigations. On se demande, par exemple, pourquoi l'auteur n'a pas exposé brièvement les résultats de l'étude bien équilibrée et nuancée d'A. J. PODLECKI, *The Political Background of Aeschylean Tragedy*, Ann Arbor 1966, qu'elle cite à plusieurs reprises, mais sans se prononcer sur ses mérites. — H. VERDIN.

16. — **Stichomythie dans les tragédies d'Euripide.** — Le sujet traité par M. Ernst-Richard Schwinge dans sa thèse présentée à l'Université de Tübingen en 1966-1967 et dédiée par l'auteur à son maître Hartmut Erbse (*Die Verwendung der Stichomythie in den Dramen des Euripides*, Heidelberg, Carl Winter, Universitätsverlag, 1968 ; un vol. in-8°, 447 p. BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, Neue Folge. 2. Reihe. Band 27), n'est certes pas neuf en soi. Même si on ne remonte pas plus loin dans le temps que l'œuvre de Groos (1905) qui fit une critique sévère des travaux de ses devanciers et qui semble avoir servi de point de départ au présent travail, beaucoup de philologues ont abordé la question depuis (*cf.*, p. 12, n. 4), indépendamment des œuvres très nombreuses qui, poursuivant un but plus large, n'ont pas manqué, elles aussi, de la traiter au passage.

L'introduction (pp. 11-32) est normalement consacrée à un exposé critique de la théorie de Groos, au but que M. Schwinge nous propose et à la méthode qu'il emploiera pour y parvenir. Ces premières pages comme le reste de l'ouvrage, présentent de très solides qualités d'érudition ; les passages auxquels l'auteur se réfère sont minutieusement analysés,

les opinions émises par les prédécesseurs sont discutées avec beaucoup de pertinence ; mais je ne peux pas dire que la lecture en soit toujours très facile.

Le plan de l'œuvre est très clair et très systématique. L'auteur envisagera successivement la stichomythie oratoire, narrative et scénique. Évidemment les trois parties théoriques sont d'importance inégale et la recherche des subdivisions en fonction de critères bien déterminés a comme conséquence que certaines catégories donnent un peu l'impression d'être créées pour les besoins de la méthode. C'est ainsi que, en ce qui concerne la stichomythie oratoire, l'*Überredung zum Reden und Anhören* p. ex. ne comporte qu'un développement réduit (pp. 78-84). Une quatrième partie (pp. 339-434) est consacrée à l'application aux *Bacchantes* des critères précédemment exposés. M. Schwinge réussit à montrer le rôle primordial joué par les stichomythies dans la conduite de l'action.

Ce travail est certainement d'une grande qualité et l'explication des extraits venant à l'appui de la thèse de l'auteur ou qui ont servi à l'élaborer est toujours fort intéressante (cf. notamment *Iphig. Taur.*, 456 svv.) et conduit même à des conjectures séduisantes (cf. p. 79 à propos de *Ion*, 753-6 ou p. 81 pour *Hek.*, 736-751). Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir tenté un très gros effort pour disséquer un procédé littéraire qui, tout en étant lié à l'évolution de la tragédie grecque dans son ensemble, a trouvé son plein épanouissement dans l'œuvre d'Euripide. — Edmond LIÉNARD.

17. — **Réédition d'une importante étude sur Hérodote.** — Voici que, près de cinquante ans après la publication, paraît une édition corrigée de l'étude de Wolf ALY, *Volksmärchen, Sage und Novelle bei Herodot und seinen Zeitgenossen. Eine Untersuchung über die volkstümlichen Elemente der altgriechischen Prosaerzählung*. 2., durchgesehene Auflage besorgt und mit einem Nachwort versehen von Ludwig HUBER (Göttingen, Vandenhoeck-Rupprecht, 1969 ; 374 p. Prix : 44 D.M.). Après un demi-siècle, ce livre, qui marqua une date importante dans les études hérodotéennes, a conservé tout son intérêt, même si certaines de ses thèses prêtent à la discussion ou sont en partie dépassées par des recherches ultérieures. Son principal mérite fut sans doute d'avoir déposé dans l'œuvre d'Hérodote des thèmes et des motifs provenant des contes populaires et des légendes, et, surtout, d'avoir recherché dans la littérature d'autres peuples de nombreux parallèles frappants. Ainsi, sortant du cadre restreint de la philologie classique, l'auteur se servit des résultats et des méthodes de la « Märchenforschung » et s'efforça de démontrer que, dès les premiers temps, les Grecs possédaient, à côté de l'épopée, tout un trésor de contes et de légendes populaires, qui fut une des sources principales non seulement d'Hérodote, mais d'autres auteurs.

La présente édition reproduit le texte de la première, mais elle contient d'importantes corrections et modifications. Les citations d'auteurs anciens ont été mises au point, les renvois aux *Fragmenta* de Müller ont été remplacés par les références concordantes de la collection de Jacoby. En plus, Ludwig Huber, qui a lui-même consacré une judicieuse étude à l'œuvre d'Hérodote (*Religiöse und politische Beweggründe des Handelns in der Geschichtsschreibung des Herodot*, Tübingen, 1965) a, dans quelques pages attachantes, défini la place du livre de W. Aly dans l'ensemble des recherches consacrées à Hérodote. L'ouvrage se termine par une bibliographie de Wolf Aly, comptant 181 numéros et rédigée par H.-D. Reeker. — H. VERDIN.

18. — **Une traduction italienne d'Aristophane.** — M. Benedetto Marzullo, qui s'est fort intéressé à la comédie grecque, est spécialement un fervent admirateur d'Aristophane. Et il ne s'agit point là d'une pure admiration d'intellectuel ou d'esthète : éprouvé par le malheur, M. Marzullo s'est senti en communion de sentiment avec le poète athénien, chez qui il perçoit « l'ardente *mestizia del suo riso* ».

Il a consacré plus de quinze années à la traduction qu'il publie aujourd'hui (ARISTOPHANE, *Le Comédie, a cura di Benedetto MARZULLO*, Bari, Editori Laterza, 1968 ; un vol. in-8°, 747 p. Prix : 8.000 lire). Pourtant, s'il a enfin cédé aux instances de son éditeur, ce n'est pas sans rester conscient de l'imperfection de son œuvre. Il s'explique, dans l'introduction, sur son embarras. Il insiste surtout sur les incertitudes d'un texte encore mal établi, malgré les multiples émendations introduites dès l'époque alexandrine. Il signale aussi les particularités d'une langue si difficile à transposer, avec ses trivialités et ses élans poétiques, avec ses charges et ses traits parodiques, qui souvent nous échappent, faute de références.

Chaque comédie est précédée d'une notice où l'auteur analyse la structure et la signification de la pièce. Quant à la traduction, autant que je puisse en juger, elle se signale par deux qualités dont la conjonction est bien rare dans ce genre de travail — je veux dire la version d'une œuvre théâtrale : la scrupuleuse exactitude et la valeur scénique. Celle-ci se révèle, par exemple, dans le découpage des répliques, qui n'est pas toujours celui des éditions courantes.

Quelques notes aident le lecteur non spécialiste à comprendre les allusions qui pourraient lui rester hermétiques.

En bref, cet Aristophane rendra service à tout philologue en mal d'interprétation pour tel ou tel passage obscur. Il sera naturellement moins utile au lecteur moyen francophone, mais il mériterait d'inspirer à l'avenir les traducteurs ou adaptateurs français. — Ch. JOSERAND.

19. — **Pseudo-Xénophon : *Athenaion politeia*.** — Maria José FONTANA ne retient qu'une seule des questions que pose *l'Athenaion Politeia del V° secolo a. C.* (Palerme, Arti Grafiche A. Cappugi e Figli, 1968 ; 103 p., 1300 lire) : celle de sa date. Les recherches de l'A. partent du principe qu'il est vain de vouloir retrouver dans le texte quelque allusion précise à un événement déterminé. Aucune des tentatives faites dans ce sens, afin le plus souvent de donner une date à l'essai politique n'a rencontré un large accord, loin s'en faut. Selon l'A., et nous partagerons volontiers cette opinion, le pseudo-Xénophon dont l'option politique est clairement définie, prend l'histoire politique d'Athènes dans le cadre de la guerre du Péloponèse, comme base de ses réflexions mais avec le souci de s'élever du particulier au général et de donner à l'écrit une dimension presque classique. Un tel point de vue implique que M. J. Fontana assigne à l'essai politique une date basse : le pseudo-Xénophon ne pouvait écrire qu'entre 410 et 406 époque pendant laquelle le parti oligarchique subissait plusieurs échecs.

Mais quel nom se cache sous la dénomination savante pseudo-Xénophon ? C'est, nous dit M. J. Fontana, un Athénien favorable à un gouvernement oligarchique, intéressé par les questions politiques, économiques et militaires, conscient de l'importance de l'équation démocratie-thalassocratie dont il accepte le second terme qu'il considère comme vital pour Athènes ; cet homme, tiraillé entre ses aspirations profondes et une réalité politique

qui finalement s'impose à lui — les succès de la démocratie après 411 — pourrait être, jusqu'à preuve du contraire, Xénophon. — P. DEFOSSE.

20. — **Les styles de Platon.** — Le titre que M. Holger THESLEFF a donné à son ouvrage (*Studies in the Styles of Plato*. Helsinki, Akateeminen Kirjakauppa, 1967 ; 1 vol. in-8°, 192 p. ; ACTA PHILOSOPHICA FENNICA, fasc. XX) souligne à juste titre la variété des styles que manie Platon. On s'était jusqu'ici intéressé surtout soit à ses magistrales parodies de diverses formes d'éloquence sophistique, soit à des faits de langues particuliers ; mais on n'avait pas cherché à inventorier et à distinguer les différents types stylistiques représentés dans les dialogues ni à en préciser la fonction. C'est à cette tâche, immense et délicate, que s'est attaqué M. Thesleff. Il fait ici œuvre de pionnier. Comme le montre la vaste bibliographie (pp. 174-188), il connaît tout ce que ses devanciers ont écrit touchant son sujet. En fait, le problème n'avait jamais été sérieusement étudié, parce qu'on ne l'avait jamais posé dans son ensemble.

A une introduction (pp. 7-32), consacrée pour plus de la moitié à la chronologie et à l'authenticité des dialogues, fait suite une première partie (33-62) qui distingue cinq types de « technique of composition and dialogue structure » : A. simples questions et réponses ; B. discussions et conversations plus libres ; C. dialogue raconté ou indirect ; D. dialogue se rapprochant du monologue ; E. exposé continu. Cette division est fondée, sauf qu'elle devrait se réduire aux types ABDE, lesquels se trouvent dans les dialogues tant directs qu'indirects. La troisième partie (63-94) concerne plus précisément le sujet : elle énumère dix classes de styles employés par Platon et une longue série d'« indicatifs stylistiques » qui permettront de ranger sous telle ou telle classe chaque passage des dialogues. La section suivante, qui est la plus étendue (95-158) et suppose un travail gigantesque, applique la théorie exposée dans les deux précédentes ; elle donne une analyse stylistique de toute l'œuvre de Platon. Pour la *République*, cette analyse est relativement détaillée (21 pages) : le texte est divisé en sections (de 1 à 5 pages Stephanus), pour chacune desquelles M. Thesleff indique le groupe structurel (ABCDE) auquel il appartient et, pour chaque personnage, la ou les classes de style qui caractérisent ses paroles. Les autres dialogues sont traités d'une manière beaucoup plus rapide. Viennent enfin les conclusions (159-173) et la bibliographie.

On voit l'intérêt des questions traitées. Si le résultat n'est pas pleinement satisfaisant, c'est d'abord parce que l'entreprise était trop vaste pour être traitée en 170 pages, ensuite parce que la méthode est tantôt trop peu rigoureuse, tantôt trop mécanique. On ne voit pas assez clairement ce que l'auteur entend par *style* ; c'est, dit-il, « the collective characteristics of a text » (p. 29). En principe, d'après les pp. 30-31, M. Thesleff s'en tient aux caractéristiques spécifiquement linguistiques ; mais dans l'application il fait constamment intervenir des modes de présentation de la pensée (images, paradoxes, etc.) et même des éléments qui touchent à la structure du raisonnement ou à la peinture des caractères. De plus, il y aurait bien des choses à dire sur la valeur des indicatifs stylistiques proposés et sur l'interprétation que l'auteur en donne dans des passages destinés à illustrer chacune des dix classes de style. Il est faux, p. ex., que l'emploi de *του, τω, δτου, δτω* appartienne au style familier (voir SCHWYZER, *Griech. Gramm.*, I, 611) ; il n'y a rien de « colloquial » non plus dans l'expression *προσέχειν (τὸν νοῦν)* qui se lit 3 fois chez l'austère Thucydide

et 15 fois chez le solennel Isocrate ; on ne saurait dire que *περι* postposé marque un style plus relevé, puisqu'on en trouve 15 exemples chez Aristophane (dont un seul dans un chœur) ; l'indéfini *τις* peut être dit familier quand il se joint à un adjectif ou à un adverbe (*μέγας τις, πάνυ τι*), et c'est bien là ce que disent KÜHNER et GERTH auxquels renvoie M. Thesleff (p. 93), mais ce n'est pas le cas dans une phrase comme *Lachès* 194 C 3 : *εἴ τινα ἔχεις δύναμιν* (interprétée dans ce sens p. 65). Inutile d'allonger l'énumération.

Les meilleures parties de l'ouvrage sont celles qui concernent la technique et la fonction des types structuraux AB et DE, tant dans la 1^{re} partie que dans les conclusions. On notera qu'elles concernent plutôt la composition des dialogues que le style proprement dit. Il nous paraît que pour une étude plus efficace des styles de Platon il y aurait avantage à se borner à quelques dialogues et à les analyser de plus près. — É. DE STRYCKER.

21. — Les « Histoires » de Polybe. — La réputation de M. Pédech comme connaisseur de Polybe n'est plus à faire, et personne assurément n'était plus désigné que lui pour publier dans la collection Budé les *Histoires*, dont il nous donne aujourd'hui, après le livre XII, le livre I et l'introduction (POLYBE, *Histoires*, livre I, texte établi et traduit par Paul PÉDECH, Paris, Belles Lettres, 1969 ; un vol. in-12° de LXX-140 p. en grande partie doubles. Collection des Universités de France).

Je ne m'attarderai pas à l'introduction, somme condensée de tout ce qu'on peut dire de Polybe, de son œuvre et de son texte. Elle a désormais sa place obligée sur la table de tous ceux qui doivent utiliser les *Histoires* à un titre quelconque (et parmi ceux-ci, au tout premier rang, les professeurs qui ont à commenter Tite-Live). Pour ma part, elle m'a révélé Polybe, que je connaissais peu, et a contribué à me le faire aimer.

La traduction de M. Pédech aussi, malgré des faiblesses. Dès l'abord, elle accroche le lecteur par un style direct, dépouillé, admirablement dégagé de la littéralité scolaire ; le fait est trop rare pour qu'on ne le souligne pas ; et qu'*ἡμεῖς* devienne *je*, que *Μάρκος* devienne *Regulus* (et le reste à l'avenant), je trouve cela parfait. Il y a aussi un effort constant de brièveté et un rare souci de la propriété des termes (des termes techniques, notamment, militaires et maritimes). La grande ombre de Flaubert n'est pas loin : ce n'est pas pour rien que le livre I se clôt sur le récit de la guerre des mercenaires.

Mais la médaille a son revers. Dans cette recherche d'expression vivante et drue, trop souvent le traducteur force ou interprète : *ἐπιμένω* devient *s'entêter* (77, 1), *οἰκήσεις, σώματα, πόλις* deviennent des *fermes*, des *esclaves*, une *redoute* (26, 7 ; *ibid.* ; 76, 9-10). Ou encore il se laisse entraîner par les mirages de l'étymologie : *ἡ πόλις ὑπὸ τὴν κορυφὴν τετακται*, « la ville est rangée au-dessous du sommet » (55, 8) ; et que de fois *ἀποθηριῶ* déclenche *bestialité*, *bêtes furieuses*, au lieu de *férocité*, *sauvagerie*, voire *paroxysme* (70, 1 ; 79, 8 ; 81, 9) !

Quelques à-peu-près dépassent les bornes des libertés permises. Au 77, 14, *δοκεῖ τουτοῦς προέσθαι*, « il se décida à les laisser échapper », au lieu de « il les laissa échapper, *semble-t-il* » ; au 68, 12, *δι' ἐκεῖνον ὀλιγωρεῖσθαι*, « être méprisés *de lui* », au lieu de « c'était à cause de lui qu'on les tenait pour rien » ; au 60, 6 *τῆς ἡμέρας ὑποφαινούσης*, « le jour déjà levé », au lieu de « comme le jour commençait à poindre ». Au 55, 6, *τὸν Ἐρυκα* n'est pas *Eryx* (la ville), mais *le mont Eryx* ; au 37, 1, *τὸν πόρον* n'est certes pas un *détroit* (entre l'Afrique et la Sicile) ni même un *bras de mer* (note 2 *ad loc.*), mais simplement *la mer* ou même *la*

traversée (voir 39, 6 : *διὰ πύργου*, « en haute mer »). J'en passe, mais j'épingle tout de même celle-ci, qui me paraît plus sérieuse : au 55, 7, la correction *Είρηκτη*, indiscutable à mon sens, ne fait qu'ajouter une difficulté de plus si l'on traduit *μέγεθος* par *hauteur* (voir note 2 *ad loc.*) : le Monte San Giuliano et le Castellaccio sont très loin d'être les plus hauts sommets de Sicile, même après l'Etna ; le contexte immédiat et celui du 56, 3-4 indiquent qu'il s'agit de l'*étendue* de la position.

Des omissions, aussi, souvent mineures, mais trop nombreuses : *κατὰ σπουδὴν* (29,6) ; *μετ' ὀλίγον ... σὺν αὐτῷ ἐκείνῳ πάντες* (34,8) ; *πειρασόμεθα* (36,4) ; *ἐν τῇ Λιβύῃ* (36,5) ; *μετὰ ταῦτα* (36,6) ; *ἐκ τῆς πόλεως* (43,1) ; *ἔχοντα βράχεια* (47,5) ; *ἀν' ἐκάστην ἡμέραν* (59,12) ; *λίαν* (62,3) ; *πολλάκις* (74,9) ; *τοῦ στρατηγοῦ* (78,1) ; et d'autres. Évidemment, comme disent les journalistes, « le lecteur intelligent aura rectifié de lui-même ». Mais sa confiance dans le traducteur sort de là diminuée d'autant.

Je laisse de côté quelques phrases embarrassées où ambiguës (10, 6 ; 40, 7-8 ; 74, 5), quelques inconstances de forme (*Hippo-Zaryte* à côté de *Hippo-Diarrhytos*, *bas-fonds* à côté de *hauts-fonds*) ou d'interprétation (sur *ἀποσκευαί*, contradiction entre 68, 3 et la note 3, p. 107). Et, à me relire, je crois nécessaire d'ajouter deux remarques.

La première, c'est que tout cela semble en grande partie le fait d'une certaine hâte, dont il est difficile de dire si elle est due au traducteur lui-même, au réviseur, aux éditeurs ou simplement aux circonstances. Mais une bonne traduction ne se fait pas dans la précipitation.

La seconde, c'est que, malgré cette énumération de peccadilles, je pense beaucoup de bien du travail de M. Pédech, qu'on ne prend quasiment jamais en faute tant soit peu grave. Je me rends compte que traduire Polybe est une entreprise redoutable. M. Pédech se tire à son honneur de ce premier livre (en attendant les autres), et je voudrais y avoir réussi moitié aussi bien.

Un détail encore. Deux cartes sommaires permettent de suivre vaille que vaille les opérations de Sicile et d'Afrique. Mais quelques passages comme la description du « corbeau » (ch. 22-23) ou le récit de la bataille de Drépane (ch. 49-51) auraient mérité un schéma explicatif. — M. FIÉVEZ.

22. — **Le Περὶ πολιτείας attribué à Hérode Atticus.** — On connaît ce discours de quelques pages adressé aux citoyens de Larissa en Thessalie pour les engager à entrer dans l'alliance de Sparte contre Archelaos de Macédoine. A la suite du principal manuscrit, un certain nombre d'auteurs modernes, parmi lesquels von Wilamowitz, y voient un ouvrage du deuxième siècle de notre ère, qu'ils attribuent à Hérode Atticus. Par contre, de bons critiques comme J. Beloch, E. Drerup, E. Meyer, le considèrent comme une œuvre authentique de la fin du cinquième siècle avant J.-C. ou du début du quatrième. On sera heureux d'en posséder la dernière édition parue : *ERODE ATTICO, Περὶ πολιτείας, introduzione, testo critico e commento a cura di Umberto ALBINI* (Florence, Le Monnier, 1968 ; 104 p. in-8°, BIBLIOTECA NAZIONALE, VIII. Prix : 1500 lire).

L'introduction ne s'étend guère sur les questions de langue, de grammaire et de style ; elle est plus explicite quand elle met en relief le caractère rhétorique et livresque du discours, l'imitation constante de Démosthène et de quelques autres modèles canoniques. Le texte est de ceux pour lesquels le petit nombre des manuscrits fait la part belle à la con-

jecture ; on est reconnaissant à l'éditeur d'en user avec modération. Toute l'œuvre est discutée point par point dans un commentaire parfois un peu prolix, mais appuyé sur une remarquable connaissance de la langue classique et post-classique, et qui éclaire en maint endroit la médiocrité de l'ouvrage et son caractère tardif.

La conclusion est nuancée, presque hésitante. Cinquième-quatrième siècle ? Certainement pas. Deuxième siècle de notre ère sans doute. Hérode Atticus ? Comment cette pauvre chose pourrait-elle être l'œuvre de celui qui passait pour le meilleur rhéteur de son époque ?

Une édition assurément consciencieuse, honnête, et qui restera. La meilleure partie du travail est, à mon sens, le commentaire. Quel dommage qu'il ne débouche pas sur une traduction de la même veine, dont M. Albin, certainement, eût été capable. — M. FIÉVEZ.

23. — **Vies parallèles de Plutarque.** — C'est assurément une entreprise considérable qu'une édition sérieuse des *Vies parallèles* (pour ne rien dire des *Moralia*). Aussi hésite-t-on quelque peu à se plaindre de la lenteur de leur publication dans la collection des Universités de France. Toujours est-il qu'au train où vont les choses, il nous faudra (il faudra à nos successeurs) attendre encore près de vingt ans pour en voir la fin.

Le cinquième volume (PLUTARQUE, *Vies*, tome V, texte établi et traduit par R. Flacelière et E. Chambry. Paris, Belles Lettres, 1969 ; un vol. in-12° de 400 pages) paraît une douzaine d'années après le premier. Il contient, comme les autres, deux « couples » de vies : Aristide et Caton l'Ancien, Philopoemen et Flamininus.

On ne dira jamais assez le mérite de M. Flacelière pour les études qu'il a consacrées à Plutarque depuis des années, études qui se décantent ici dans les introductions et les notes consacrées à chacune des *Vies*. Détail par détail, comme se dégage l'écriture première d'un palimpseste, le portrait restauré du biographe se dégage des opinions toutes faites et des hypercritiques qui l'avaient défiguré. Un Plutarque d'une vaste culture, dont le récit s'appuie sur des sources multiples, y compris des sources non livresques, y compris des sources latines, quoi qu'on en ait dit ; qui les confronte et les critique avec probité et généralement avec bonheur. Et en même temps se découvre dans son œuvre, même biographique, une des personnalités morales les plus attachantes de l'antiquité, représentative d'un des courants de pensée les plus valables du paganisme à son déclin.

Incontestablement, les travaux de M. Flacelière (et en particulier cette édition des *Vies*) revêtent, à côté de ceux de K. Ziegler, une importance capitale pour la connaissance de Plutarque, de ses écrits et de son temps.

Ceci dit, il faut bien faire, à propos de la traduction, des réserves analogues à celles qu'on avait formulées déjà dans cette revue à l'occasion des deux premiers volumes (cf. tome 37, 1959, pp. 121 sqq. ; tome 40, 1962, p. 1024). Même retravaillée par M. Flacelière, la version d'E. Chambry présente encore trop d'imperfections et d'à-peu-près. En *Cato ma.* 3, 6, διατριβαὶ μαιρακιδώδεις devrait se rendre par « des amusements futiles » et non « des passe-temps puérils » ; *ibid.*, 7, 1, ἐντυγχάνω signifie « s'entretenir avec lui » et non « le rencontrer » ; *ibid.*, 32, 4, διαβολαὶ représente simplement des critiques, des accusations, non des calomnies ; *ibid.*, 33, 2, πρόφασις est un motif, non un prétexte. Au 7, 2 de la même vie, l'expression ὅ τι πεπόνθασι, parfaitement usée, n'a pas plus de valeur qu'un

simple *pourquoi* ; c'est forcer le sens que de transposer littéralement en « *ce qui a pu arriver à certains...* ». Au 3, 5, la méconnaissance du passif *τρεπομένων* affaiblit complètement la phrase (« *qui consacrent au plaisir et au luxe...* » au lieu de « *qui sont poussés au plaisir et au luxe...* ») ; au 17,7, méconnaissance analogue de l'infinitif *εἰπεῖν*, qui fait perdre à l'anecdote la moitié de son sel : c'est Caton lui-même qui déclare *avoir dit à sa femme*, quand elle se réfugiait dans ses bras effrayée par le tonnerre : « *je suis bien heureux quand Jupiter tonne* » !

On pourrait allonger la liste. Bien sûr, ce ne sont là que des détails ; mais cela entame singulièrement la confiance en une traduction qu'on voudrait sans défaut. — M. FIÉVEZ.

24. — **Deux nouveaux livres sur Plotin.** — On écrit beaucoup sur Plotin, et c'est normal, car la pensée profonde de cet auteur reste toujours difficile à saisir de sorte qu'il y a toujours quelque chose à dire sur lui. Cela tient sans doute pour une grande part à l'état de désordre touffu dans lequel se présentent les *Ennéades* et aux fréquents retours sur les mêmes sujets qu'on y découvre.

Un de ces sujets sur lesquels les « retours » sont fréquents chez le grand penseur, c'est le problème de la vie. Regrouper les passages très nombreux des *Ennéades* qui touchent à ce problème et les classer pour en tirer un exposé systématique est une tâche importante et difficile.

C'est elle qu'a entreprise et heureusement menée à bien Grigorios Ph. KOSTARAS, *Der Begriff des Lebens bei Plotin*. Hamburg, F. Meiner, 1969 ; un vol. in-8°, 144 p. Prix : 36 DM.

L'auteur a rassemblé tous les textes essentiels sur le problème de la vie chez Plotin et en a tiré une excellente synthèse.

Le concept de *Vie* dans les *Ennéades* recouvre des notions différentes mais solidement liées entre elles et hiérarchisées. Vie du corps, à laquelle l'âme incarnée participe dans une certaine mesure ; vie de l'âme qui, à côté de sa participation au corporel, dont elle cherche à s'affranchir, a sa vie propre qui est une tendance à l'élévation vers la vie de l'esprit, laquelle est le but suprême de l'existence humaine, la vie par excellence que l'être humain a le devoir de rechercher de toutes ses forces.

Cette conception de l'homme selon Plotin diffère à la fois de celle du paganisme, pour qui l'homme est un tout, et de celle du christianisme, qui envisage la vraie vie dans une descente de Dieu vers l'homme tandis que Plotin l'envisage comme une montée de l'homme vers Dieu.

Cette montée est longue et difficile. Elle consiste en une ascèse sévère qui purifie fondamentalement « l'eidos » sensible de la psyché, purification qui aboutit au retour de l'âme vers elle-même. Les moyens dont l'homme dispose pour atteindre cet idéal sont : la vertu, le savoir, l'amour du beau, l'extase mystique.

Telle est la démarche suivie dans l'ouvrage de M. Kostaras. Ouvrage très dense dont il est malaisé de ne pas trahir quelque peu la pensée.

L'auteur serre toujours les textes de très près : il les traduit avec soin et, chose infiniment précieuse pour le lecteur, il les cite toujours en grec dans ses notes, ce qui est le gage d'une probité scientifique louable. Son livre est une bonne contribution aux études plotiniennes.

Plus « technique » dans sa conception, mais non moins importante dans ses résultats, est la thèse de Rein FERWERDA, *La signification des images et des métaphores dans la pensée de Plotin*, diss. 1965. Groningen, J. B. Wolters, 1965 ; un vol. in-8°, 214 p.

L'auteur s'est livré, à travers les *Ennéades*, à une enquête minutieuse et, je crois, exhaustive, sur les images — une de ses conclusions sera qu'il ne faut pas faire de différence entre *image* et *métaphore* — c'est-à-dire sur l'emploi dans un sens figuré de mots qui n'avaient qu'une signification littérale.

Ces images abondent chez Plotin et elles y ont une grande importance bien que — et c'est là un autre résultat de l'enquête — le penseur néoplatonicien les confine dans le rôle de moyens didactiques. Elles abondent, donc, mais elles offrent aussi une grande diversité qui n'en facilite pas le classement. M. Ferwerda en a cependant adopté un qui est basé sur les domaines auxquels Plotin emprunte ses images.

Voici sa nomenclature : le miroir, les figures mathématiques, la source et l'eau, la lumière, le soleil et les astres, la couleur, le feu et la chaleur, la marche, le mouvement et le chemin, les rapports familiaux et amoureux, la nature animée et inanimée, l'homme et les parties de son corps, sa vie, les arts et les métiers, la ville et la société. Plusieurs de ces catégories connaissent des subdivisions trop nombreuses pour qu'on puisse les énumérer ici.

Plotin apparaissant dans le monde des lettres et de la pensée au sein d'une tradition littéraire et philosophique longue et riche, il faut naturellement s'attendre à découvrir qu'il est loin d'avoir tout inventé. C'est ce que précise l'enquête de M. Ferwerda qui se développe comme il suit.

Pour chaque catégorie d'images, il remonte aussi loin qu'il est possible dans la tradition de la pensée et de la littérature grecques pour découvrir l'origine probable de chaque image ; il en suit la trace jusqu'à Plotin, interrogeant aussi les contemporains de ce dernier et les traditions religieuses et populaires qu'il a pu connaître. M. Ferwerda dresse ensuite le catalogue de tous les emplois de chaque image chez Plotin, après quoi il établit une comparaison entre le donné préalable et les textes de son auteur afin de définir la part d'originalité de celui-ci.

La conclusion de ces comparaisons est, à quelques nuances près, toujours de ce genre-ci : Plotin a beaucoup reçu de ses devanciers et de ses contemporains, mais on ne le voit jamais reprendre telles quelles les données qu'il avait sous la main. Il modifie toujours le vocabulaire existant de manière à adapter strictement chaque image aux exigences de sa pensée.

C'est là, à coup sûr, un résultat important dont l'intérêt s'ajoute à celui qu'offrent les inventaires des images dont fourmille le texte des *Ennéades*. — René HENRY.

25. — **L'Anthologie grecque.** — La maison E. Heimeran de Munich réédite, dans sa collection *Tusculum*, la charmante édition bilingue en 4 volumes de H. Beckby (1957), donnant, respectivement, les l. I à VI, VII et VIII, IX à XI et XII à XVI. C'est la seule publication complète, en langue allemande, cependant que celle de P. Waltz et A. Dain n'est pas encore achevée ; elle tient compte des derniers progrès de la recherche, utilisant, pour le texte grec, deux manuscrits dont l'importance n'a été reconnue que tout récemment. Chacun des volumes se termine par des notes parfois succinctes mais toujours per-

tinentes. L'introduction générale, dans le l. I, occupe 117 pages et le l. IV donne divers index (noms et sujets traités ; débuts des pièces ; noms des auteurs). L'ensemble fait près de 3000 pages et coûte, relié, 188 DM. — J. SCHWARTZ.

26. — **Lois sacrées des cités grecques.** — Le recueil de Franciszek SOKOŁOWSKI, *Lois sacrées des cités grecques* (École française d'Athènes, Travaux et Mémoires des anciens membres étrangers de l'École et de divers savants, fasc. XVIII, Paris, De Boccard, 1969 ; Prix : 75 frs fr.), est présenté par son auteur comme une nouvelle version, mise à jour et complétée, de l'ouvrage en deux volumes de J. von Prott et L. Ziehen : *Leges graecorum sacrae et titulis collectae*, Leipzig, 1896-1906. Les deux volumes publiés auparavant par S. sous le titre de *Lois sacrées de l'Asie mineure*, Paris, 1955, et *Lois sacrées des cités grecques. Supplément*, Paris, 1962, sont les suppléments de ce nouveau recueil, comme l'annonçait l'auteur.

S. présente dans ce recueil 181 textes dont 16 repris des 28 *Fasti sacri* de J. von Prott et 142 des 153 *Leges sacrae* de L. Ziehen. Vingt-trois textes inconnus de J. von Prott et L. Ziehen sont venus enrichir la collection, dont le calendrier des cultes du dème d'Erchia et divers règlements culturels de Cos. Délaissant la division en *Fasti sacri* et *Leges sacrae* de ses prédécesseurs S. a préféré un ordre géographique, classant ensuite pour chaque région les inscriptions selon l'ordre chronologique. Ce changement de présentation rendait indispensable la présence de tables de concordance qui font hélas défaut. Cette lacune est d'autant plus vivement ressentie que le nouvel ouvrage ne dispense en aucune manière de la consultation de l'ancien, ce dont l'auteur nous avertit d'ailleurs.

Plus que les diverses lectures et restitutions proposées par S., que les spécialistes discuteront, c'est la présentation du recueil que nous voudrions soumettre à la critique. Car cette présentation est telle que l'ouvrage est rendu bien souvent inutilisable. On retrouve ici les mêmes imperfections et lacunes que dans les deux précédents ouvrages du même auteur. Les lemmes sont mis pour la forme mais sont loin d'apporter les renseignements indispensables au chercheur. Le lieu précis de la trouvaille ne figure que par exception (comme au n° 94) : l'indication de provenance « Messénie » pour le n° 64 apparaîtra un peu vague à plus d'un ; J. von Prott précisait pourtant le lieu exact de la découverte : près du village de Mavromati, situé près du Mt Ithome. On peut faire la même remarque pour le n° 66 et la plupart des autres textes.

La description de la pierre est des plus sommaires, quand elle n'est pas inexistante (n° 119 par ex.). La doctrine de S. en la matière semble être des plus fluctuantes : après la description intéressante du n° 114 (Thasos), S. néglige totalement de préciser au n° 115 (Thasos) que les reliefs trouvés à côté de l'inscription représentent, selon la description de l'inventeur le Dr. Christidis (la pierre est perdue), l'un, Héraclès tirant à l'arc, l'autre, Dionysos et un groupe de trois femmes. L'intérêt d'une description minutieuse apparaît mieux si l'on sait que le texte se rapporte au fermage du jardin d'Héraclès.

Les dimensions de la pierre sont toujours omises. La seule notation concernant l'écriture est la mention *stoichédon*. Les lemmes, pourtant imparfaits, de J. von Prott et L. Ziehen nous en apprennent bien plus que ceux de S.

L'intérêt essentiel de l'ouvrage de S. est de fournir pour chaque texte la bibliographie essentielle mise à jour en 1968. Des erreurs et des lacunes apparaissent çà et là, mais nul

ne songe à en faire grief à un savant qui a mis en œuvre une telle documentation, parfois fort difficile d'accès. Signalons cependant quelques-unes de ces erreurs et lacunes : au n° 115, la référence à P. Roussel, *REG*, 27, 1914, 466, ne peut se rapporter à ce texte ; sous le même numéro, il faut lire *Asclepius, I*, et non *Asclepius, II*. Au n° 145, règlement culturel d'Axos, il faut compléter la bibliographie par J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1966, 351.

Les notes critiques sont d'une légèreté parfois coupable. Ainsi au n° 99, pour un texte de Céos (plus précisément Ioulis, ce que ne dit pas S.), l'auteur nous propose des restitutions « avec beaucoup de réserves », ce que justifie l'état du texte. Il signale en note les lectures proposées par les deux précédents éditeurs, Hiller von Gaertringen, *IG*, XII, 5, 646, et Zingerle, *Archiv für Religionswissenschaft*, 27, 1929, pp. 281-289. Nous n'avons pu consulter cette dernière publication, mais la présentation faite par S. des restitutions de Hiller est pour le moins incorrecte : S. oublie ce que Hiller proposait de lire à gauche du texte restant à la première ligne et nous laisse croire que Hiller restituait tout à droite, alors qu'au contraire il restituait 6 ou 7 lettres à droite pour 25 à 30 lettres à gauche. Il est vrai que S. négligeant de décrire la pierre (« morceau d'un marbre »), nous présente celle-ci comme complète à gauche. On voit par ce simple exemple combien les vérifications doivent toujours être approfondies.

Les commentaires sont brefs et l'auteur s'en explique dans son avant-propos, invitant les lecteurs à se reporter à ceux de J. von Prott et L. Ziehen, complétés par les ouvrages et articles signalés pour chaque texte. Sans doute une discussion étendue de chaque texte n'était-elle pas possible dans le cadre d'un tel ouvrage. Néanmoins, on regrettera que l'auteur ne se soit pas livré, pour les textes les plus importants ou les plus caractéristiques, à une étude plus détaillée et plus synthétique à la fois, étude qui devrait toujours s'accompagner d'une traduction indiquant comment l'auteur de la publication a compris le texte. Or les commentaires de S. se limitent la plupart du temps à un renvoi à tel ou tel article d'un prédécesseur.

Cet ouvrage indispensable en raison du nombre important de textes qu'il réunit ne satisfera ni les chercheurs qui devront toujours se reporter aux publications antérieures à des fins de vérification, ni les étudiants qui n'y trouveront pas le minimum de commentaire, qu'ils étaient en droit de souhaiter. Les imperfections de présentation que nous avons signalées empêchent ce recueil d'être autre chose qu'un recueil de plus à consulter : il ne dispensera jamais de recourir chaque fois à toutes les publications antérieures, ce qui devrait pourtant être l'ambition minimale de ce genre d'ouvrage. Souhaitons que les volumes annoncés relatifs au culte des souverains et au culte des morts répondent à cette exigence. — Maurice SARTRE.

27. — **Institutum romanum Regni Sueciae, Opuscula romana, VII, 1969.** — Ce volume, dédié à Krister Hanell, s'ouvre par une étude de G. Bendz sur Virgile à Sperlonga, commentaire de l'inscription dite de Faustinus, véritable *cento vergilianus*, qui cherche à décrire les sculptures de la grotte à l'aide d'expressions virgiliennes. La date semble tardive (III^e ou IV^e s. p. C.).

S. Lundström présente de façon assez polémique des observations critiques sur le IV^e livre de saint Irénée, à propos de l'édition Rousseau-Hemmerdinger préparée pour l'Académie de Berlin.

E. Wistrand se penche sur la signification du mot *cohors* et son évolution d'après l'état de la société romaine primitive : dans la *villa rustica*, *cohors* correspond au vestibule-*atrium*. Dans cette « cour » vivait une troupe nombreuse de serviteurs ou de clients qui constituaient une *cohors* dont le maître avait le commandement en campagne.

A S. Törnkvist on doit une notule sur les corselets de lin dans l'armement défensif.

P. Aström reprend l'examen de la formule *Iter populo debetur pedes tot* à la lumière des exemples fournis par les centuriations de Campanie. Il s'agirait de la largeur totale des *cardines* dans une région.

C. E. Östenberg fait connaître un type archaïque de maison étrusque non décrit par Vitruve (pas d'*atrium*) d'après les données de fouilles de Luni sul Mignone et de divers sites (fondations faites d'une double file de blocs de tuf avec, au centre, un trou cylindrique pour un poteau de bois portant le *columen*. Versions à une ou deux pièces. Analyse du mobilier, problèmes de datation).

E. Wetter livre les conclusions des recherches topographiques de l'Institut suédois de Rome dans les territoires qui entourent Acqua Rossa, au nord de Viterbe : étude géographique, les voies navigables et ports, tracé des voies antiques, souvent profondément entaillées, localisation de monuments et sépultures, d'habitats étrusques, romains et médiévaux. Au passage recueil de traditions et toponymes révélateurs.

P. G. Gierow nous conduit d'Alba Longa à Lavinio en résumant nos connaissances sur les variantes de la civilisation latiale du fer, puis en donnant une interprétation historique de la distribution dans l'espace et dans le temps des divers types de matériels : au déclin d'Albe la Longue, produit par les changements de la situation économique, sociale et culturelle, sensibles dans le matériel archéologique, correspond un accroissement de l'importance de Lavinium, sa rivale dans la mythographie. Les quelques éléments qui survivent de la tradition littéraire sont ainsi éclairés.

E. Gjerstad revient sur les relations politiques et militaires de Porsenna et de Rome (problèmes de datation, de création de la légende, d'après le modèle grec du tyran Hippias essayant de recouvrer son pouvoir grâce à Sparte et à la Perse ; les différentes versions littéraires et leurs sources, recherche des éléments historiques recouverts).

B. Thomae donne la liste des proconsuls des provinces d'Afrique (proconsulaire, Numidie, Maurétanies) d'Auguste à Dioclétien (très précieux indices p. 203 sq.).

B. Malcus propose des notes sur la révolution du système administratif romain au III^e s. : critique des sources (Aurelius Victor, inscriptions concernant les tribuns militaires sénatoriaux, les procurateurs vice praesidis agentes et gouverneurs sénatoriaux). L'auteur examine le cas des provinces prétoriennes, des postes militaires : *legati legionis*, préfets des légions et nouveaux chefs et critique les théories antérieures. Dès avant Septime Sévère, l'apparition des *iuridici* annonce le morcellement des provinces et celle des *correctores* l'installation d'hommes de confiance en dehors du système administratif établi. L'extension du droit de cité, la crise municipale ont multiplié les tâches administratives, rapproché provinces sénatoriales et procuratoriennes, villes et campagnes. Les fonctions d'administration générale et de fiscalité se sont confondues. A l'armée le besoin de *virii militares* a aboli la vieille distinction entre officiers sortis du rang et officiers supérieurs. Gallien a organisé une nouvelle armée de manœuvre. On eut de plus en plus recours à des spécialistes et à des chefs extraordinaires. Le sénat, peu utilisable dans cette conjoncture, a connu une

crise pendant deux générations. C'est Dioclétien qui a tiré les conséquences de cette évolution et notamment réorganisé l'administration financière.

G. Guadagno étudie la carrière de Virius Audentius Aemilianus, *consularis Campaniae* (378-379) et *proconsul Africae* sous Gratien, Théodose et Valentinien II (380-381), d'après les témoignages épigraphiques.

U. Täckholm s'intéresse à Aetius et à la bataille des Champs Catalauniques (étude des sources, du contexte stratégique, du déroulement de la bataille, des traditions à ce sujet).

Chr. Callmer recherche l'*Athenaeum* de Rome, qui faisait partie d'un complexe de bâtiments situés derrière la curie du forum romain, appelé aussi *Chalcidicum* et *Atrium Minervae* ou *Libertatis*. Le *Chalcidicum* attenant à la curie fut, à l'époque d'Auguste et à celle de Domitien, consacré à Minerve, d'où le nom d'*Atrium Minervae*, traduit par *Athenaeum* probablement par les rhéteurs romains. Hadrien y ouvrit une école de grammaire et de rhétorique. Il a existé à Rome un *Athenaeum* plus récent dont la localisation est inconnue.

Ce riche volume est accompagné d'une bibliographie de K. Hanell dressée par Chr. Callmer. — R. CHEVALLIER.

28. — **Les Annales d'Ennius.** — M. Raffaele Argenio publie la seconde édition de ses *Annales d'Ennius (I Frammenti degli Annali, Biblioteca della Rivista di Studi Classici, 1968 ; in-8°, 198 p.)* ; le livre avait paru pour la première fois à Bari en 1939. Les travaux de Timpanaro Jr. (*S.I.F.Cl.*, 1946-48), l'édition de E. H. Warmington (*Remains of old Latin, t. I, Londres, 1961*) nécessitaient une refonte de l'ouvrage. Il est regrettable que les remaniements opérés ne paraissent pas toujours établis sur des critères très sûrs. M. Argenio écrit : « per il testo ho scelto ora dal Vahlen, ora dal Warmington o da altri debitamente citati la lezione che mi è parsa migliore » ; il renonce à la plupart des leçons qu'il avait proposées en 1939 ; il eût donc été opportun de justifier les choix qu'il opère entre le texte de Vahlen ou celui de Warmington, et par là qu'il précise son attitude envers les témoins forcément très hétéroclites qui transmettent les fragments. La Collection, où son volume prend place maintenant, s'appelle « Testi classici commentati ». Du commentaire, point de nouvelles. Et c'est dommage.

Ainsi, en 1966, M. Grilli (*Studi Enniani, Brescia*) s'est efforcé de reconstituer le prélude du Chant 7 et d'y intégrer certains fragments classés traditionnellement sous la rubrique *sede incerta* ; on aurait aimé que le chapitre *Interpretazione dei frammenti di sede incerta* (p. 146 et suiv.) nous dît pourquoi M. Argenio refuse d'insérer le fragment 463 (je cite selon la numérotation de M. Argenio) dans ce prologue. Ne convenait-il pas aussi de mentionner que M. Pighi (*Il Proemio degli Annali di Q. Ennio, Milan, 1926, p. 32*) place le fragment *aqua terra anima et sol* dans le prooemium du chant I.

Des incertitudes demeurent, qui sont gênantes :

— v. 19 : tel qu'il est établi par M. Argenio, à la suite de M. Timpanaro, il faut des points de suspension après *doctus* ; sinon, le vers est faux.

— v. 102 : *uirgines* est difficile à admettre pour des raisons métriques ; mais le placer entre parenthèses ne résout rien, et il est trop facile de se tirer d'affaire en prétextant une glose ; les corrections *uirgini, uirgine*, la possibilité de voir dans *uirgines* un génitif archaïque devaient au moins être mentionnées.

— v. 112 : M. Argenio maintient le *diu* des manuscrits et de Mueller ; comment scandent-il ?

— v. 209 : pourquoi ne pas signaler l'adjonction < *quisquam supererat* > (Skutsch, *Enniana II*, dans *C.I.Q.*, 1948, p. 94 ; S. Mariotti, *Lezioni su Ennio*, Pesaro, 1951, p. 102) ?

— v. 210 : les points de suspension ne seraient-ils pas mieux placés après *studiosus* ?

— v. 263-281 : ce long fragment est formellement attribué par Aulu-Gelle (14, 4, 4) au Chant 7 ; M. Argenio, à la suite de Hug, le place au Chant 8 : une justification s'impose. Sur les vers 278-280, dont le texte n'est rien moins que sûr, il fallait un commentaire, au lieu des trois lignes fort elliptiques de l'apparat.

— v. 341 : M. Argenio refuse la correction de Baehrens (*dolet*) et conserve *solet*. Soit. Mais sa traduction laisse entendre que la phrase est tronquée au vers 342 : est-ce vraisemblable ?

Éditer Ennius est forcément une entreprise téméraire, et la connaissance qu'a M. Argenio de son poète fait regretter qu'il n'ait pu, ou voulu, joindre au texte qu'il adopte les notes qui étaient nécessaires. De plus, les fragments des *Annales* posent de multiples problèmes de langue, d'histoire, de mœurs : pourquoi M. Argenio n'a-t-il pas saisi cette occasion de nous donner le commentaire moderne qui manque et qui aiderait à mesurer avec plus d'exactitude l'originalité d'un grand poète ? Je pense que M. Argenio voudra bien prendre ces regrets comme une manière d'hommage. — H. BARDON.

29. — Une édition commentée de l'*Asinaria*. — L'*Asinaria* vaut mieux que sa réputation. On en parle d'ordinaire avec réticence, et les jugements favorables de J. L. Ussing ou de L. Gurlitt sont passablement isolés. L'édition avec commentaire que vient de publier M. F. Bertini (*Plauti Asinaria cum commentario exegetico*, Gênes, Istituto di Filologia classica e medioevale, 1968 ; 2 vol. in-8°, 354 p.) fournit au lecteur l'occasion, sinon toujours les moyens, de se faire une opinion circonstanciée. Ce n'est pas que les notes de M. Bertini apportent beaucoup de nouveautés, ni vaillent par une pénétration extraordinaire : on y trouve des relevés très consciencieux, un peu trop de références à des auteurs respectables, dont il eût mieux valu résumer les opinions, de fructueux rapprochements avec d'autres pièces de Plaute, un commentaire métrique intéressant. Qu'y manque-t-il donc ? Sans doute le plus précieux et le plus rare, qui serait des appréciations neuves, une originalité convaincante ; ce n'est pas qu'à l'occasion M. Bertini ne se risque à prendre parti (par exemple p. 175 : *ego contra censeo...*), mais il eût fallu insister sur la valeur dramatique de la pièce, son mouvement, le tourbillon des mots, et quelques instants d'émotion contenue qui rappellent, ou plutôt annoncent, l'exquise pièce des *Bacchides*. Ces notes pourtant ont une incontestable utilité ; il en faut remercier l'auteur, souhaiter qu'en bon chemin il ne s'arrête pas, et nous donne désormais les commentaires plautiniens qui nous manquent. Un peu plus de hardiesse à prendre parti, et tout sera pour le mieux.

Quant à l'édition même, elle est précédée d'une longue introduction où tout n'est pas utile au même degré, et dont le meilleur me paraît concerner le nombre des acteurs et la datation. M. Bertini est fidèle à la division en actes : cela m'étonne d'autant plus qu'il cite B.-A. Taladoire (*Essai sur le comique de Plaute*, Monaco, 1956, pp. 85-86) assez rebelle à ces tronçonnements, et E. Paratore, qui, lui, et avec raison, ne les admet sous aucun prétexte : sa démonstration (*Storia del Teatro latino*, Milan, 1957, p. 45) que la loi des cinq actes est un produit tardif de la philologie latine demeure inébranlable.

Le texte est établi avec sérieux, l'apparat est précis, donne l'état actuel de la recherche,

sans aller jusqu'à s'encombrer de conjectures inadmissibles. M. Bertini s'est refusé à multiplier les croix des *loci desperati*, en réaction contre l'édition d'Al. Ernout. Ainsi, en 534 « quo est », repris à Leo, permet de faire les vers, mais assez mal ; en 547 « uirtute ulmorum » est conservé à bon escient (cf. Commentaire, p. 255-256) ; en 587 « una Argurippus » (Bothe), en 701 « et » (Leo, Lindsay : est codd.), en 728 < tibi > (Fleckheisen), en 826 « etiam me mones » (Lindstroem) sont des leçons qui ne déplaisent pas. Par contre je ne vois pas de raison solide à reprendre aux Itali « consueuerunt » (v. 79) alors que les manuscrits de base donnent un « consuerunt » qui fait très bien l'affaire, et la correction « frui rata », en 856, est de tour bien obscur. Pour l'ensemble, le texte de M. Bertini est argumenté avec force : on ne lui accordera pas tout ; mais comment ne pas reconnaître l'intérêt d'un appareil qui recèle tant de richesses, présentées avec le souci d'éviter aussi bien les « plautinismes » faciles et incontrôlables que l'hypercritique d'un L. Havet, génial théoricien de la critique des textes, mais praticien hasardeux ?

Une remarque pour terminer, et à titre très personnel. Pourquoi l'introduction et le commentaire sont-ils rédigés en latin ? D'illustres philologues modernes (je pense à P. J. Enk) ont pratiqué ainsi. Je n'ai jamais beaucoup goûté ce cicéronianisme universitaire, toujours plus ou moins pâteux et obscur. Le latin ne gagne rien à ces mascarades. Quant aux lecteurs, à défaut du latin, qu'ils apprennent les langues vivantes ! — H. BARDON.

30. — **Une réédition catullienne.** — M. Kenneth Quinn réédite à Cambridge (*The Catullan Revolution*, Cambridge, W. Heffer and Sons Ltd, 1969, 120, p. in-8°) le *libellus* sur Catulle qu'il avait publié en 1959 à la Melbourne University Press. Les modifications sont infimes : quelques retouches très menues au chapitre III, et surtout p. 18 un paragraphe intéressant où l'auteur s'en prend à Wilamowitz et à ses disciples pour qui une poésie latine réussie est toujours, plus ou moins, une traduction du grec ; dans le cas de Catulle, et en particulier de son *Attis*, l'attitude de W. Y. Sellar est beaucoup plus intelligente.

Que cette réédition me soit l'occasion de redire, une fois de plus, le charme du livre, écrit sans pédantisme, et d'une sensibilité élégante, qui contraste avec trop de travaux dont le scientifique encombrement masque le vide absolu. Ici nous avons un portrait de Catulle, poète lyrique et poète moderne, tracé avec une distinction un peu superficielle, mais où les traits essentiels sont bien marqués. — H. BARDON.

31. — **Lettres de Cicéron à Atticus.** — A mesure que paraissent les remarquables volumes d'édition critique, traduite et commentée par J. Shackleton-Bailey, des lettres à Atticus, il semble que l'historien l'emporte sur le latiniste : D. R. SCHACKLETON-BAILEY, *Cicero's letters to Atticus*, Vol. III, 51-50 B.C., 94-132 (Books V-VII, 9), Vol. IV, 49 B.C., 133-210 (Books VII, 10-X), Cambridge, University Press, 1968 ; 2 vol. x-328 p. in-8°, 1 carte et VII-479 pp. in-8°, 1 carte. Prix : USA 11,50 et 14,50. Nous avons déjà souligné le sérieux du travail de J. Shackleton-Bailey, la limpidité de sa traduction, l'honnêteté de son appareil critique, l'originalité de ses notes. Justement, c'est de cette originalité qu'il convient de s'occuper. Qu'on nous permette de commencer par un exemple : il est choisi

dans une lettre de grand intérêt, le comportement de Cicéron lors de son arrivée en Asie en 51, soit Att. V 13 (n° 106 de S.-B.). Cette lettre comporte deux leçons qui n'ont pas satisfait les interprètes, elles sont cependant attestées par Ω ; la première : *quid ad me attinet*, si Atticus n'a pas appris le succès de popularité de Cicéron à Samos, ce succès n'intéresse pas Cicéron. La tournure, la leçon *me* est ainsi commentée par Constans de façon acceptable. S.-B. n'est pas d'accord et trouve la tournure injurieuse pour Atticus. Tout bien pesé, S.-B. pourrait avoir raison, mais puisque Constans peut l'avoir tout autant, on ne voit pas la raison qui ferait corriger les manuscrits de bonne veine. Ces mêmes mss continuent : *verumtamen decumanis venissem cum imperio*. Ici tout le monde, depuis Gronovius, a intercalé < *quasi* > et écrit *decumani quasi*, ce qui est très satisfaisant, encore que le *quasi* qui vient quatre mots plus loin devrait faire reconsidérer la modification trop simple de Gronovius. Mais S.-B. ajoute *ad se* derrière *decumani*. Il a donc très bien senti l'anomalie : les fermiers d'un côté, les Grecs de l'autre mais les uns et les autres allant à Cicéron comme au gouverneur officiel. Il cherche une correction et s'explique en disant que Cicéron arrive avec un titre qui ne vaut que pour les Grecs, non pour les Romains. Il semble que pareille solution, qui force les limites de la critique, ne soit pas acceptable. Cicéron décrit simplement l'enthousiasme et sans doute mêle Grecs et Romains. Nous oserions proposer de déplacer tout simplement *venissem cum imperio* derrière le *quasi* des mss et l'on aurait un sens acceptable, qui expliquerait d'ailleurs la bavure *decumani(s)* où le scribe a visiblement été distrait.

En suivant les notes explicatives de S.-B., on comprend fort bien comment il est arrivé à sa manière de lire. Le contenu des lettres représente un tel poids de faits mal connus en général que notre auteur prend justement soin de préciser tout ce qui peut être utile à l'historien, voire au géographe, ainsi sa correction de l'orthographe *Pindenissus* accepté par *R.E.*, 981 en *Pindenissum*, ce qui a dû demander une attention constante car il fallait à tout moment surveiller les colonnes de la *R.E.* et les lettres *ad Fam.* Les courts rappels donnés en tête de chaque lettre apportent des précis historiques très satisfaisants. On apprécie tant d'effort car, petit à petit, disparaissent les reproches de négligence trop souvent faits à Cicéron. S.-B. a bien raison de reprendre la note de Hunter à propos du séjour de Cicéron à Konia et d'écrire *apparent discrepanties*. On souhaiterait que l'éminent éditeur s'en tienne davantage encore à ce conservatisme de bon aloi, car il y a tout de même des corrections inutiles. Seul S.-B. prend la responsabilité de corriger Att., VIII, 2, 2 (152) *effugias* en *effugiam*. J. Bayet a cependant bien traduit par l'impersonnel « échapperait-on » et Kühner-Stegmann (*Gram. Lat. Sprache*⁴) donne assez de justifications grammaticales T. I, pp. 177-179, ainsi *or*, 230 : *inculcata reperias insania quaedam verba*. C'est que, avant de corriger l'auteur, il faut tout de même épuiser toutes les possibilités de justification du texte. On pense à la fameuse correction admise partout sauf par le prudent Sjögren : il s'agit de Att., IX, 5, 10 mars 49. La lettre commence par *natali die tuo* : en ton jour anniversaire. Quelqu'un (Sternkopf) s'est souvenu d'un passage de Cornelius Nepos dont il ressort (qui ne dit pas clairement) qu'Atticus était né en décembre, mort un jour de mars. Là-dessus, on s'est empressé de condamner le *natali* comme une glose erronée. En fait *dies tuus* peut à lui seul signifier « anniversaire » et Tyrrell-Purser l'ont reconnu loyalement. Si bien que la correction n'arrange rien, apporte au contraire une difficulté puisqu'il faut alors comprendre *die tuo* comme « jour de fièvre » et avancer des considérations sur la possibilité pour Atti-

cus d'écrire une longue lettre malgré sa fièvre etc. (Bayet). Après tout Cornelius Nepos peut aussi bien s'être trompé, on entrevoit cette possibilité dans la mention du mois de mars qui correspond curieusement à la date de cette lettre.

L'édition est enrichie d'appendices sur les questions disputées. Ils offrent le plus grand intérêt. L'un d'eux surtout, qui s'occupe du commandement de Capoue refusé par Cicéron au début de la guerre civile. Att., VIII, 12, 2 — *imperatam iam Capuam*. Tel est le texte donné par Ω et S.-B. dit avec raison que la lecture *imperatam* n'a guère de valeur. Sa note sur ce passage apporte toute la lumière désirable sur le fait et sur les circonstances. Cicéron a vraiment refusé ce commandement. Une toute petite ajoute eût convenu : Manutius avait supprimé le *iam*, on le garde, et heureusement, d'abord parce que les mss le donnent, ensuite parce que *iam* signifie, nous semble-t-il, « ce commandement qui m'était pratiquement déjà imposé ». Une telle lecture confirme la note de S.-B., elle la simplifie peut-être.

Il faut aussi remercier l'auteur d'avoir ajouté des *indices* et des cartes, très utiles pour la consultation. — E. DEPRET.

32. — **Cicéron : clausules.** — Le livre d'Adolf PRIMMER, *Cicero Numerosus, Studien zum Antiken Prosarhythmus* (Wien, 1968 ; Hermann Böhlau Nachf., Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-Historische Klasse, 1 vol., 339 p., 1 table SITZUNGSBERICHTE, 257. BAND. Prix : 320sh.), avait fait naître en moi bien des espoirs. La bibliographie des clausules n'est pas très riche et rares sont les ouvrages récents qui y sont consacrés. C'était donc l'occasion d'une mise au point utile et nécessaire à propos d'une question fort controversée. Et pour les métriciens occupés à des recherches divergentes essayant de tirer parti des progrès de la linguistique et de la stylistique, il y avait un attrait supplémentaire à la lecture de cette œuvre alléchante par son titre. Disons tout de suite que nous n'avons pas été déçus. La première partie traite des théories antérieures à Cicéron et particulièrement, on s'en doute, de l'*ἄριθμός* et du *ῥυθμός* d'Aristote. Puis, l'auteur analyse pp. 57 svv. avec toute la finesse d'un styliste accompli les passages de l'*Orator* et du *De Oratore* qui permettent de cerner les notions de *Rhythmus* et de *Numerus*. Il est à remarquer que ce n'est pas chose facile, étant donné qu'il semble bien que, sous le style même, des conceptions philosophiques sont sous-jacentes et que, d'autre part, la signification exacte du terme *Numerus* n'est pas toujours bien fixée. Il faut donc louer notre auteur de l'effort tenté avec succès et aussi de l'excellente idée qu'il a de ne pas négliger les figures gorgianiques. A ce propos, j'aurais souhaité que ces dernières ne fussent point reléguées dans l'oubli lorsque, dans la deuxième partie, il s'est agi de déterminer les clausules ou d'analyser rythmiquement des passages comme *Cael.*, 30.

En effet, la seconde partie qui contient d'excellentes pages, qui fait preuve, elle aussi, de méthode, de pénétration et de jugement, distingue à bon escient *Kommata*, *Kola* et clausules et témoigne de beaucoup d'objectivité. Mais c'est au moment où il aborde vraiment l'étude des clausules, leur délimitation exacte, leur classement selon leur forme prosodique, leur « anatomie » (p. 173 svv. où le § 3 relatif à l'ictus et à l'accent ne me satisfait guère) que le lecteur se sent moins à l'aise pour suivre M. Primmer. On a beau se dire que, pratiquement tous les spécialistes antérieurs ont défendu des théories diverses sur lesquelles ils ne sont pas parvenus à se mettre d'accord, on avait gardé l'espoir que cette fois, on touchait au but. Nous nous rendons bien compte que le rythme est essentiellement basé sur l'oppo-

sition des longues et des brèves, mais la substitution de deux brèves à une longue ou le contraire, risque de brouiller les schémas les mieux établis et de les transformer presque à volonté. Il n'y a pas qu'en métrique que surgissent des problèmes aussi épineux que la résolution de l'anapeste chez Plaute. Dans le cas qui nous occupe, je crois que les solutions risquent d'être encore plus vite subjectives. Pourtant M. Primmer, au terme de recherches qui durent constituer un labeur écrasant — il suffit de consulter les tables à la fin du volume pour être fixé — a donné à toutes les combinaisons retenues par lui un vêtement statistico-mathématique qui impressionne par son ingéniosité et par l'utilisation de chiffres, de lettres latines et grecques (cf. p. 155 où l'auteur explique ses sigles et donne comme exemple *ῥῶῖ/λῶ Rōmānō* = py 33ε, c'est-à-dire en théorie pyrrhique + dispondée ou épitrite quatrième), mais qui déconcerte au début par sa complication. On ne peut s'empêcher de songer à un matériel préparé pour être traité par ordinateur et on serait peut-être tout prêt à suivre si on ne se faisait précisément à ce moment la réflexion qu'il faudrait aussi que ce fût tout à fait objectif. En résumé, livre extrêmement intéressant, très dense, plein de qualités, d'une très bonne présentation, mais qui, en ce qui concerne cette question délicate des clauses, ne ralliera peut-être pas l'unanimité. — Edmond LIÉNARD.

33. — **Sur Publilius Syrus.** — L'édition des *sententiae* de Publilius Syrus qui vient de paraître dans la collection Tusculum (*Die Sprüche des Publilius Syrus*, Lateinisch-Deutsch, ed. Hermann BECKBY, Munich, 1969 ; Ernst Heimeran, in-8°, 88 p.) est conforme aux lois de la série Tusculum, et c'est regrettable, en ce sens que l'apparat critique y est inexistant : M. H. Beckby essaie de remédier à la lacune en présentant aux pages 84-87 quelques variantes ou leçons modernes intéressantes. Mais on se demande pourquoi, dans ces conditions, rappeler la liste des manuscrits, et établir une bibliographie, — qui d'ailleurs est bien faite. L'introduction est rapide, trop rapide, et elle aurait pu tirer davantage du livre de Fr. Giancotti, *Mimo e Gnome, Studio su Decimo Laberio e Publilio Siro*, Messine-Florence, G. d'Anna, 1967, qui aurait étayé les indications trop brèves qui concernent la vie de Publilius et la place de son œuvre dans l'évolution du genre. D'autre part, n'eût-il pas été opportun de joindre aux *sententiae* les fragments de Publilius qui n'en font pas partie ? De plus, H. W. Haley, *Quaestiones Petronianae*, dans *H.S.C.P.*, 1891, p. 6, suivi témérairement par A. de Lorenzi, *Madeia Perimadeia...* dans *R.I.G.I.*, 1929, p. 10 et suiv., a cru que Pétrone s'était inspiré de Publilius au chapitre 52, § 8 (*Syrum histrionem exhibebat*) : il y a là une thèse qu'il était bon de rappeler : si la réponse était positive (il restait à le justifier), le nombre des fragments de Publilius s'accroissait quelque peu.

En dépit de ces réserves, j'ai apprécié la traduction de M. Beckby : elle m'a paru exacte et fine. Les témoignages antiques réunis en fin de volume contribuent à faire du livre un bon ouvrage de consultation ; il s'en est fallu de peu qu'à ces qualités immédiates il ne joigne une réelle valeur scientifique. — H. BARDON.

34. — **Sur les Bucoliques de Virgile.** — L'on a tant écrit sur Virgile ! Un nouveau livre consacré aux Bucoliques suscite forcément quelque appréhension. Mais l'ouvrage de M. Cupaiuolo (Fabio Cupaiuolo, *Trama poetica delle Bucoliche di Virgilio*, 1969, Naples, Libreria scientifica editrice, 192 p. in-8°, 3500 lire) est de nature à nous rassurer. Le propos est cerné avec précision : il ne s'agit point ici des problèmes sociaux ou philosophi-

ques sur lesquels J.-P. Brisson a attiré l'attention avec talent dans *Virgile, son temps et le nôtre* (Paris, Maspéro, 1966). M. Cupaiuolo s'intéresse à l'aspect proprement poétique du livre, et s'impose une analyse minutieuse du texte. Le vieux problème des rapports avec Théocrite est repris avec beaucoup de nuances (cf. p. 53 et suiv.) ; la nature de l'imitation et l'opacité qui parfois résulte d'un modèle perceptible à l'évidence sont vues avec netteté. Mieux que personne l'auteur a saisi l'effort de Virgile pour varier les schèmes, pour introduire des symétries qui ne soient pas des contraintes, grâce à un jeu savant de concordances et de contrepoints ; par là-même il insiste sur le lyrisme de Virgile qui transforme le genre et le recrée, sur l'intensité affective de ce style, moins divers et moins dru que celui de Théocrite, et sa richesse tonale. D'excellentes pages sont consacrées à cette expressivité lyrique qu'accroît la concentration de l'image, brièveté que Virgile concilie à tant de souplesse. Tout ceci est ensuite vérifié, dosé par l'étude de chaque Églogue : ces analyses ont une extrême finesse, et rien n'y est affirmé que le texte ne confirme.

M. Cupaiuolo ne nous apporte pas de révélation fracassante, mais il nous aide à lire ; grâce à lui des détails qui nous échappaient prennent tout leur sens. C'est une réussite qu'il faut souligner, même si l'on n'accorde pas tout à l'auteur : ses définitions de la poésie, la conception même qu'il paraît en avoir sont quelque peu traditionnelles et fuyantes ; la répartition des Églogues en fonction de l'influence de Théocrite ou de celle du néotérisme (un mot bien précis pour désigner des réalités qui nous échappent) méconnaît un des aspects de la création virgilienne. Mais j'aime mieux, pour conclure, redire les mérites de ce travail, son honnêteté, son incontestable intérêt. — H. BARDON.

35. — Autour des « Épodes » d'Horace. — L'étude de Robert W. CARRABURA, *The Epodes of Horace, A Study in Poetic Arrangement*, La Haye-Paris, Mouton, 1969 ; 114 pp. se propose d'interpréter chaque épode en particulier tout en faisant porter le poids de l'investigation sur les principes auxquels Horace aurait obéi dans la disposition de ses 17 poèmes de façon à former son recueil. On voit une fois de plus que, depuis sa fameuse étude sur les *Bucoliques* de Virgile, P. Maury a fait école. Dès le principe, l'auteur constate que, concernant la disposition, on se trouve confronté avec cinq critères : 1) influence des *Épodes* d'Archiloque ; 2) rejet de tout principe interne ; 3) chronologie ; 4) métrique ; 5) thème. Le premier critère a déjà été traité par l'auteur dans un article, mais il se trouve repris et développé dans le chapitre VI. Selon M. Carrabura, le deuxième critère peut être écarté « with safety (...) in view of the research of Wilhelm Port and others » (on aurait aimé savoir qui sont ces autres). En fait l'étude repose sur une sorte de pétition de principe : « That there existed among the Augustan poets an *almost* [c'est moi qui souligne] fixed law that poems be artistically arranged in books is today beyond doubt, even if principles of particular arrangements are frequently still matters of investigation and dispute » (pp. 13-14). C'est précisément parce que les savants ne sont pas d'accord sur les principes de disposition que je doute si ces mêmes savants ne perdent pas leur temps — ce qui n'est pas grave — et ne font pas perdre celui de leurs lecteurs — ce qui est grave — en prêtant aux poètes des principes architecturaux peut-être totalement étrangers à leur esprit. Et je me sens confortablement conforté dans mes vues quand je vois les prises de position des Kirschner, des Franke, des Teuffel et des Latsch que je félicite M. Carrabura d'avoir présentées si clairement. Au demeurant, ma méfiance se limite très exactement à ce que je viens de

préciser et il n'entre nullement dans mon propos de refuser toute qualité à cette étude. Le chapitre V, consacré à l'étude des thèmes, témoigne d'une virtuosité susceptible peut-être d'emporter l'adhésion d'aucuns. Et il faut reconnaître que le chapitre suivant, où se trouve étudiée l'influence de l'ordre métrique des *Épodes* d'Archiloque, laisse deviner dans l'auteur un plus que redoutable « debater ». — Raoul VERDIÈRE.

36. — **Autour d'Horace.** — La brève étude de M. J. Mc. GANN, *Studies in Horace's First Book of Epistles*, Latomus, Bruxelles, 1969, 118 p. in-8°, 175 Frs. (Collection Latomus, vol. 100) témoigne autant de solidité que de modestie. Dans le chapitre premier, intitulé *Horace, Panaetius and Athenodorus Calvus*, l'auteur se propose de montrer que, dans le domaine éthique, une tradition a joué un rôle prépondérant quant à la formation de l'aura philosophique qui entoure le premier livre des *Épîtres*. Pour ce faire, il fait porter son enquête sur l'influence qu'ont pu avoir les traités de Panétius et d'Athénodore, mais aussi le *De officiis* de Cicéron. Cependant, conclut l'auteur, il n'y a pas de raison pour que « the influence of these 'sources' was then particularly strong ». Le deuxième chapitre est une sorte de commentaire « non-stop » qui ne vise qu'à compléter les commentaires déjà existants. Au cours du dernier chapitre l'auteur étudie en profondeur la signification du genre épistolaire et, quand l'occasion s'en présente, il analyse de plus près certains énoncés de faits apparemment autobiographiques. Le livre fourmille de formules heureuses, telles que celle-ci : « It is the literary concept of a book devoted to ethics which is new in Horace, not the ethics themselves » (p. 100). Je termine en précisant que cette étude fait songer aux dissertations allemandes, mais se distingue nettement de celles-ci par l'utilisation d'une bibliographie qui ne se croit pas obligée d'être quasi exclusivement nationale ; c'est ainsi qu'on y trouve citées les études de notre collègue G. Stégen. — Raoul VERDIÈRE.

37. — **La Satire II, 7 d'Horace.** — M. G. SCARPAT, à qui nous devons déjà une étude sur l'*Épître* 65 de Sénèque (cf. *Latomus*, 27, 1968, p. 491), vient de publier cette *Satire*, II, 7, (*Satira settima del libro secondo*, testo, introduzione, versione e commento, Brescia, Paideia 1969, 107 p. in-8°, 1.500 lire), qui est loin d'être claire. L'introduction y distingue quatre parties, du moins dans les v. 1-94 : 1-20 ; 21-45 ; 46-70 ; 71-94. Le texte est sensiblement le même que celui de Villeneuve (Coll. Budé), sauf quelques différences insignifiantes, surtout dans l'orthographe et les ponctuations.

Le commentaire, abondant et fouillé, montre notamment par des citations des poètes comiques et même de leurs scholiastes de fréquents emprunts à la langue de la comédie. Outre cela, toutes les difficultés d'interprétation sont abordées. Voici quelques remarques sur ce commentaire. Au v. 48, il eût été opportun de signaler que la mention de la lampe, comme dans Juv., VI, 131, est une allusion à l'idée que la nuit est le moment propice pour l'amour. Cf. *Odyssée*, V, 225-227 ; Eurip., *Hipp.*, 106 ; *Anth. Gr.*, V, 219, etc. — Au v. 51, *famosum* est commenté, mais je ne vois pas de réponse à cette question : pourquoi, si Dave est allé voir une courtisane, sa réputation n'en souffre-t-elle pas ? C'est qu'il est d'humble condition. Ses faits et gestes sont moins connus : *nec uixit male, qui natus moriensque sefellit* (*Épist.*, I, 17, 10). Quant à Horace, lisons seulement cette phrase de Ps. Quintil. : *quo ad altiore[m] quisque honorum gradum extenditur, magis in exemplum spectantibus patet* (*Decl. mai.*,

III, 13, p. 52, 20 Lehnert). V. 54 : M. S. ne voit dans *prodis* que l'idée de transformation : de juge qu'il était, Horace devient un Dama. Ce mot *prodis* pourrait être une parodie du style épique, comme quand Junon dit d'elle-même : *ego, quae diuom incedo regina* (Virg., *Aen.*, I, 46). Le mouvement étant préférable à l'immobilité, le mot *incedo* ajoute au prestige de la déesse. Mais quand il s'agit d'Horace devenant un Dama, cela prête plutôt à rire, et Ovide obtient le même effet quand il dit d'une femme : *femina procedit densissima crinibus emptis* (*A.A.*, III, 165). Les v. 69-70 étaient l'occasion de citer P. Syrus, I, 63 : *inprobe Neptunum accusat, qui iterum naufragium facit*. Pour les 75-82, j'aurais cité P. Syrus, F 29 : *famulatur dominus, ubi timet quibus imperat*. Ovide se souvient sans doute des v. 91-92 (*eripe turpi | colla iugo*) quand il écrit : *colla iugo eripiunt* (*Met.*, II, 315). Ces quatre mots d'Horace ne sont pas un conseil, mais un défi : Dave défie le poète de pouvoir se soustraire à un joug honteux. Au v. 110, M.S. traduit *furtiua* par « rubata ». Je préférerais voir dans ce mot une hypallage et traduire comme Villeneuve par « furtivement ». Il y a une autre hypallage dans la même expression : *uam strigili* pour *uua strigilem*, ce qui confirme le témoignage de Priscien cité par M.S.

Reste à savoir quel est le sens général, le « concetto fondamentale della satira » (p. 26), la réalité que dissimule ce dialogue fictif, à nous demander avec Horace lui-même : *quorsum haec ?* (v. 21). Cette question est controversée. Je conçois que M. S. ne veuille pas considérer cette pièce comme une conversion du poète au Stoïcisme. Horace n'a pas dû être fort convaincu par les explications de Dave, puisqu'il finit par le chasser. D'ailleurs il s'appellera bientôt lui-même *Epicuri de grege porcum* (*Epist.*, I, 4, 16). L'éditeur nie que le poète révèle ici une connaissance profonde du Stoïcisme (p. 18, n. 3). Il croit plutôt que Dave, profitant de la liberté des Saturnales, veut montrer la différence entre la doctrine et la conduite de ceux qui se prétendent Stoïciens, Horace en particulier. Mais cette différence est-elle réelle ? Dave ayant accusé Horace de se méconduire, celui-ci se contente de répondre : *non sum moechus* (v. 72). Évidemment, cela n'empêche pas qu'on puisse dire du mal de lui. Mais si c'est faux ?

M. Scarpat écrit : « Probabilmente quanto dice Davo assomiglia da vicino a quanto si mormorava più o meno amichevolmente sul conto di Orazio nei circoli romani » (p. 32). A mon avis, Dave incarne plus qu'un voisin plutôt grincheux qu'Horace aurait rencontré au cirque. C'est toute la renommée qu'il représente, cette force redoutable à laquelle Virgile donne la forme d'un oiseau malfaisant, toujours en éveil et peu soucieux de vérité (*Aen.*, IV, 173-196). Plusieurs passages de cette Satire montrent que tel était bien le but d'Horace. On y trouve notamment les mots *famosum* (v. 51), *famam* (v. 67), *audis* (v. 101). Mais il n'y a pas que cela. Il eût été intéressant, dans le commentaire, de rapprocher les v. 29-35, dans lesquels M. S. voit une certaine exagération (p. 24), de *Épist.*, I, 15, 42-46, où Horace se dit courageux en temps de disette. Selon Dave, ce n'est là qu'hypocrisie, comme si Horace ne répondait à une invitation que contraint et forcé. Dans l'*Épître*, Horace accepte une aubaine qui lui survient. Dans la *Satire*, il réclame vite de l'huile pour qu'on l'éclaire et court comme un voleur là où on l'a invité. Donc Horace déclare des faits qui n'ont rien de répréhensible, mais la renommée les déforme par la voix de Dave, elle les interprète à son désavantage.

Voyons aussi combien les accusations sont peu sûres. Dave, qui ne déteste pas les courtisanes, trouve évidemment son propre défaut dans Horace. « Tout le monde trouve à

redire en autrui ce qu'on trouve à redire en lui», dit La Rochefoucauld (*Max.*, 567). Le poète est même pire que lui, mais « peut-être » (*fortassis*, v. 40). Dave n'est informé que par les commérages du portier de Crispinus (v. 45). Outre cela, il prend pour des réalités des intentions (*te coniunx aliena capit*, v. 46) ou de simples hypothèses (v. 53-56). Il parle de l'avenir pour le reprocher à Horace (v. 66-71). *Odoratum caput* (v. 55), qui rappelle la *crimen madentem* d'Énée au palais de Didon (Virg., *Aen.*, IV, 216) serait une circonstance aggravante si elle était vraie. Si par hasard le poète n'a rien fait de mal, il n'a aucun mérite, car il n'est vertueux que par prudence (v. 72-74, à rapprocher de *Epist.*, I, 16, 52-54).

Cependant l'accusateur est encore plus coupable que l'accusé. A ce sujet, Horace ne fait grâce d'aucun détail (v. 46-52). Mais admirons le raisonnement de Dave : comme il n'est pas, lui, un personnage en vue, cela ne s'ébruite pas et sa réputation demeure intacte. Il est de ceux qui, en matière d'honnêteté, prennent l'apparence pour la réalité (cf. *Epist.*, I, 16, 57-62). Par contre, Horace ne saurait être ignoré par la renommée : *inferior rescit, quicquid peccat superior* (P. Syrus, I 1).

M. Scarpat écrit : « La scelta dello schiavo come predicatore se non avvilisce la predica, le conferisce certo il valore di cosa trita, risaputa orecchiata » (p. 20). C'est vrai, mais cette idée requiert une explication. Pourquoi sa qualité d'esclave confère-t-elle de la valeur aux propos de Dave ? Ce n'est pas qu'il vaille mieux qu'Horace, mais il est la foule. Il pourrait dire comme le poète parlant d'une certaine jeunesse romaine : *nos numerus sumus* (*Épist.*, I, 2, 27) et il faut bien qu'on tienne compte de ses propos. Mais lui-même, il n'a rien à craindre de la renommée, puisqu'il la personnifie. Juger sans être jugé est le privilège des humbles. Mais « noblesse oblige ».

Cette *Satire* pourrait être intitulée « Horace aux prises avec la renommée ». Mais il y a des limites. Comme le dit Sénèque, il ne faut pas être « épuisé par une ambition toujours préoccupée du jugement d'autrui » (*Breu.*, II, 1). Dave finit par n'être plus que Dave et Horace chasse cet esclave impertinent.

Voici quelques erreurs d'impression. Un guillemet est omis dans le texte au v. 92. Dans les notes : *uilisimum* pour *uilissimum* (p. 39, l. 18) ; *anaolgia* pour *analogia* (p. 75, l. 18) ; p. 83, les l. 16-17 sont interverties ; p. 88, l. 2, corriger 238 en 328 ; *repellit* pour *repellit* (p. 90, l. 8) ; 44 pour 14 (p. 102, l. 3). — G. STÉGEN.

38. — Autour d'une édition d'Ovide « *Ars Amatoria* ». — Tous ceux qui désormais auront à utiliser l'édition de F. W. LENZ, *P. Ovidi Nasonis Ars Amatoria*, Turin, Paravia, 1969 ; xx-131 p., 1800 livres, comprendront tout ce que l'Allemagne d'Hitler a perdu lorsque le regretté savant fut contraint de quitter sa patrie. Il n'est pas exagéré de dire qu'Ovide est resté l'auteur de chevet de F. W. Lenz et j'irai jusqu'à prétendre que rien d'ovidien ne lui était étranger. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle édition de l'*Ars Amatoria* remplace celle que Concetto Marchesi avait procurée dans la même collection en 1933. La lecture de l'introduction, l'établissement du texte, les détails de l'apparat critique montrent tout de suite le chemin parcouru depuis lors. Il y avait au demeurant belle lurette que F. W. Lenz avait tenté d'attirer l'attention sur une attitude que la découverte de Y devait corroborer. Aussi humain qu'humaniste, l'auteur sait, au passage, rendre à l'édition de Marchesi un hommage qui lui est dû et j'admire qu'à la même occasion il décoche un

coup de patte (ce ne sera pas le seul) à E. J. Kenney, à qui son outrecuidance avait donné le mauvais conseil de passer cette édition sous silence. Mais il faut croire que Kenney s'accommode aisément des méchants tours que lui joue sa superbe, puisque, jusqu'à présent, il ne semble pas encore s'être rendu compte que la suffisance est sœur de l'insuffisance.

Comme il est de coutume dans le « Corpus Scriptorum Latinorum Paravianum », la préface est dévolue tout entière à la tradition textuelle. F. W. Lenz commence par l'importance de R, qu'il conseille pourtant d'utiliser *cautius*. On retiendra l'examen sagace de la leçon *fueraut* en 3,405 que les *excerpta Iureti* permettent désormais de lire *fuertunt*, leçons qui permettent toutes deux de postuler un archétype en *a* ouvert. Les rapports entre R et O sont ensuite étudiés. On retiendra également que S ne découle pas directement de R. Le savant ovidianiste accorde ensuite la part du lion, comme il se doit, au fameux *Hamiltonensis* (Y). Pour lui, il n'y a pas de doute qu'il est du XI^e s. ; son importance est même peut-être plus grande que celle de R. On doit nombre d'interventions heureuses à un correcteur désigné par Y^c parce qu'il n'est pas aisé de distinguer si ces corrections sont du scribe lui-même ou d'un correcteur quasi contemporain ; personnellement j'eusse préféré le sigle Y^x. Parmi la masse de ceux qui sont intervenus par la suite, on éprouve quelque difficulté à distinguer un Y³ et un Y⁴. L'ancienneté, voire l'excellence, de ROSY ne doivent pas conduire l'éditeur de l'*Ars Amatoria* à négliger volontairement, comme Kenney l'a fait pour certains, les *recentiores*. Enfin, à propos d'un *recentior*, le *Brit. Add. 14086* (A), qui avait conduit A. Boutemy à adopter une attitude qu'il croyait définitive, F. W. Lenz s'inscrit en faux avec courtoisie et nuance, pour accorder cependant aux *recentiores* leur vraie valeur.

Les pp. 117-121 sont consacrées à la correction des erreurs qui s'étaient glissées dans l'édition des *Remedia Amoris* (1965) ; elles sont surtout importantes en ce qui concerne les leçons de Y. On peut gager à coup sûr que l'édition de F. W. Lenz restera l'édition de base de toute future édition de l'*Ars Amatoria*. — Raoul VERDIÈRE.

39. — Ovide, *Art d'aimer*. — Voici un beau petit livre que nous propose la collection Tusculum : P. OVIDIUS NASO, *Liebeskunst*, Munich, Heimeran, [1969]. Le texte latin, fondé en grande partie sur l'édition de P. Brandt (Leipzig, 1902) est accompagné d'une traduction en distiques allemands de W. Hertzberg.

Les pages 172-191 contiennent diverses « Erläuterungen » qui, à vrai dire, ne constituent pas un commentaire : elles proposent plutôt un plan de l'œuvre et, simultanément, l'explication indispensable de divers noms propres, faits historiques ou religieux... On peut regretter que ces notes soient parfois réduites et, dès lors, trop succinctes pour le lecteur profane : seules les *Feriae Caprotinae* (2, 258) reçoivent vingt-quatre lignes d'exégèse (p. 181).

Néanmoins, ce petit livre peut contribuer à une large diffusion de cette œuvre d'Ovide. La traduction, alerte et bien rythmée, séduira principalement le lecteur d'expression allemande. — Pol TORDEUR.

40. — Autour d'un nouveau commentaire des « Métamorphoses » d'Ovide. — Vient de paraître Franz BÖMER, *P. Ovidius Naso. Metamorphosen*. Buch I-II, Carl Winter, Heidelberg, 1969 ; 625 p., 84 DM. Ce nouveau commentaire, de la plume d'un des meil-

leurs spécialistes d'Ovide à l'heure actuelle, est édité dans la célèbre collection « Wissenschaftliche Kommentare zu griechischen und lateinischen Schriftstellern » dans laquelle M. Bömer a déjà publié son édition commentée des *Fastes*. Ce commentaire n'est pas accompagné du texte. L'auteur, dans sa préface, annonce d'emblée qu'il ne s'agit pas d'un véritable commentaire, mais que son livre devrait plutôt s'intituler « Ovidiana » ou « Remarques sur les *Métamorphoses* d'Ovide » ou encore « Contributions à l'intelligence des *Métamorphoses* d'Ovide ». On le comprend du reste, car, comme le dit M. Bömer, il faudrait au préalable et sur nouveaux frais procéder à une étude stylistique et textuelle du texte. C'est si vrai que le regretté F. W. Lenz, à qui rien d'ovidien n'était étranger, avait écrit peu avant sa mort une étude *Ovid's Metamorphoses. Prolegomena to a revision of Hugo Magnus' edition* (Weidmann, Dublin-Zurich, 1967) dont il est certainement regrettable que M. Bömer n'ait pas eu l'occasion de la lire. Pour ne m'en tenir qu'aux livres mêmes commentés par l'auteur, celui-ci eût pu puiser dans cette étude d'intéressantes suggestions concernant I, 1 ; 33 ; 56 ; 70 ; 91-93 ; 99, 128 ; 133 ; 144-146 ; 199 ; 204-208 ; 225 ; 304 ; 306 ; 486 ; 524 ; 530 ; 544 sqq. ; 547 ; 560 ; 677 ; 726 sqq. ; 747 ; 748 ; II, 91-94 ; 128 ; 284 ; 436 ; 476 ; 505 sqq. ; 730 ; III, 400 sqq., 584. De même que dans son édition des *Fastes*, M. Bömer n'accorde pas grande place aux ovidianisants français. J'espère que mon compte rendu de S. Viarre, *L'image et la pensée dans les « Métamorphoses » d'Ovide* (Paris, 1964) et celui d'Henry Bardon n'auront pas été la cause d'un injuste ostracisme. Ce n'est pas parce qu'une thèse ne rencontre pas l'assentiment général qu'il faut la tenir pour quantité négligeable.

Une question de détail. A propos de I, 479 *inpatiens expersque uiri* M. Bömer renvoie pertinemment à *Fast.*, VI, 288 *inpatiens restitit una uiri* et ajoute : « ein Ovidianum, sonst ohne Parallele ». Oui et non. A tort ou à raison, je suis persuadé qu'Ovide a écrit *expersque uiri* parce qu'il n'a pas voulu écrire *expersque maris*, en raison du tour amphibologique de l'expression — expression qu'on peut lire chez HOR., *Sat.*, 2, 8, 15 : *maris expers* et que Perse a reprise telle quelle (*Sat.*, 6, 39) et de manière volontairement amphibologique, si j'en crois son dernier commentateur (cf. H. BEIKIRSCHNER, *Kommentar zur VI. Satire des A. Persius Flaccus*, Vienne, 1969 = *Wiener Studien*, Beiheft 1, p. 69).

Si grande que soit la puissance de travail de M. Bömer, on ne pouvait s'attendre tout de go à un commentaire englobant l'œuvre complète. Au demeurant, l'économie d'un commentaire publié par tranches permet d'augurer certains « Nachträge » qui, dans les éditions allemandes, renferment parfois de réels trésors. Une faute d'impression : significatif (p. 9). — Raoul VERDIÈRE.

41. — **Autour de la Satire VI de Perse.** — La revue autrichienne *Wiener Studien* vient d'inaugurer une série de cahiers par la publication d'une dissertation remaniée : Hugo BEIKIRSCHNER, *Kommentar zur VI. Satire des A. Persius Flaccus*, Böhlau, Vienne-Cologne-Graz, 1969 ; 134 p., 28 DM (*Wiener Studien*, Beiheft 1). L'éloge de l'édition commentée de Villeneuve n'est plus à faire, mais elle date de quelque cinquante ans ; celle de Scivoletto, quoique plus récente, n'a pas apporté grand-chose de neuf ; les deux éditions de Clausen sont uniquement remarquables par l'établissement du texte : l'apparat a beau se muer parfois en commentaire, le lecteur ne laisse pas de rester sur sa faim. Bien qu'ayant choisi un champ limité, M. Beikirschner a tendu à l'exhaustif et on ne peut que se louer

et le louer d'avoir mené à bien son entreprise. La bibliographie témoigne d'une excellente information. J'ajoute que celle-ci n'est pas, comme si souvent, dressée à l'usage des autres ou pour donner au lecteur l'impression que l'auteur a dévoré des tonnes de livres, car, quelques coups de sonde m'ont prouvé que M. Beikirschner s'en est réellement servi. Témoin, son appréciation (« ganz-phantastisch ») sur la datation de la satire VI proposée par L. Herrmann. A signaler que, chaque fois que la chose s'impose, l'auteur prend position sur des points textuels (par exemple, bonne défense de *inodora*, v. 35). Je crois comme l'auteur qu'il y a une amphibologie voulue dans *maris expers* (v. 39). Mais, s'il y a amphibologie, il y a aussi jeu de mots et j'incline à croire que celui-ci a été soufflé à Perse par Ovide (cf. *Met.*, I, 479 *expersque uiri = expers maris*). Je ne veux voir dans cette édition qu'un galop d'essai et j'espère que M. Beikirschner nous donnera un jour le nouveau commentaire de Perse qu'on est en droit d'attendre de lui. — Raoul VERDIÈRE.

42. — **Poésie et calendrier. A propos de Calpurnius Siculus.** — M^{lle} Maria Dora SPADARO nous expose, dans un opuscule bien mince, ses opinions sur la manière de dater trois églogues de Calpurnius Siculus (*Sulle egloghe politiche di Tito Calpurnio Siculo*, Catane, Edigraf, 1969 ; 48 p.). Voici ses conclusions : la première églogue se situe entre la fin de l'année 55 et le début de 56 ; la quatrième date de la première moitié de 55 ; la septième des environs de 57, et, en tout cas, elle est antérieure à la fin de 59. Dans le sérieux avec lequel M^{lle} Spadaro dévide ses déductions, je décèle la candeur d'une débutante. Une débutante qui a de la méthode (peut-être trop), de la conviction (à revendre), et une raideur à affirmer qui ne laisse pas d'agacer. Pourtant, en ces matières où le philologue se meut parmi les possibilités, les incertitudes, les conjectures, sans jamais distinguer un fait précis à quoi se raccrocher, la prudence la plus précautionneuse n'est que sagesse. Tant d'arguments ont plaisir à se retourner contre qui les utilise ! Dans l'églogue 7 on a vu une allusion au décret de Néron en 63 pour réserver aux chevaliers des places au théâtre. Fait indiscutable ? J'ai failli y croire. Mais on réplique : Néron a confirmé là une vieille coutume. Et pourquoi pas ? D'ailleurs la datation de 63 n'est pas ruinée pour autant ; pas renforcée non plus, assurément. Et tout va de même. Une allusion à la comète ? hélas ! il y en eut deux : les érudits se les disputent, et ils tirent, chacun dans son sens. M^{lle} Spadaro met beaucoup d'ardeur à ces jeux : je lui prédis une belle carrière. Ce sont passe-temps de son âge : mais ceci encore est une conjecture... — H. BARDON.

43. — **Deux ouvrages sur Quinte-Curce.** — Ils nous arrivent de Finlande, et ils ont un trait commun, qui est le sérieux ; mais par ailleurs les tempéraments des deux auteurs sont assez éloignés l'un de l'autre. M. T. Viljamaa s'intéresse aux mots qui désignent le fleuve (*Nouns Meaning « River » in Curtius Rufus, a semantic Study in Silver Latin*, Turku, Turun Yliopisto, 1969 ; in-8°, 74 p.) ; avec un sens très fin des relativités de l'expression, il note que les facteurs stylistiques sont insuffisants à expliquer la répartition des emplois. Mais les sens primitifs ont eux aussi joué un rôle : la distinction établie par M. Viljamaa entre *flumen* (concept générique, ou « courant »), *amnis* (fleuve déterminé, évoqué dans la totalité de son cours) et *fluuius* (un fleuve connu) me paraît absolument arbitraire ; si une hirondelle ne fait pas le printemps, un emploi ne fait pas davantage une vérité, et les valeurs premières ainsi affirmées exigeaient une démonstration longue et probante.

En tout cas, l'usage d'Horace (il est vrai qu'il se situe aux confins de la latinité d'argent, mais il n'y est point encore) serait très aberrant, chez qui nous lisons *monte decurrens uelut amnis* 4, 2, 5 ; *testis Metaurum flumen* 4, 4, 38 ; *Liris amnis*, I, 31, 8 ; *nec fluvii strepunt*, 4, 12, 3. Horace n'est pas isolé : il suffit d'ouvrir le Lexique de Cicéron pour constater que les sens distingués par M. Viljamaa ne sont pas indiscutables. A ces valeurs dites originelles s'ajoutent les préférences irraisonnées de chaque écrivain. La pratique d'un seul d'entre eux n'est pas concluante, et M. Viljamaa, qui a de cela une très vive conscience, s'efforce de replacer la pratique de Quinte-Curce dans l'ensemble de la latinité d'argent. Chez Quinte-Curce, *amnis* triomphe. En revanche, Apulée préfère *fluuius* pour des raisons sur lesquelles M. Viljamaa ne me semble pas apporter une lumière suffisante (genre du roman ? concept géographique ?). Mais est-il vrai, comme le pense M. Viljamaa, que Quinte-Curce donne à *amnis* le rôle de descripteur de la notion de fleuve ? Les relevés mêmes de l'auteur prouvent que *amnis* et *flumen* sont en général de stricts équivalents, et je crains fort que M. Viljamaa, hanté par le souci de diversifier la vieille discrimination stylistique de Löfstedt, ne s'égare. Je retiendrai de son livre, bien plutôt que des certitudes, ou même des probabilités, sur l'emploi des mots « fleuve » chez Quinte-Curce, une très intéressante inquiétude : M. Viljamaa veut étudier le latin d'argent sans recourir aux vieux concepts, passablement artificiels, de rhétorique ou de poésie, et substituer à des catégories figées la perception d'interférences entre valeurs premières, tendances individuelles, incitation des genres littéraires ; le sentiment de cette complexité est si vif chez lui qu'il se rend compte que la « rhétorique » peut aussi bien arrêter l'évolution linguistique que la régir. Il y a, dans l'orientation de son travail, les principes d'une méthode qui doit donner d'excellents résultats. Des enquêtes de sujets plus vastes, et davantage étendues dans le temps, lui permettront de faire apparaître ses dons incontestables de linguiste.

M. H. Koskenniemi est plus conformiste. Il consacre près de 200 pages, fort denses, au nombre nominal (*Der nominale Numerus in der Sprache und im Still des Curtius Rufus*, Turku, Turun Yliopisto, 1969 ; in-8°, 178 p.). Il remarque que la notion même manque de netteté chez les philologues, qui étudient « singulier au lieu de pluriel » ou « pluriel au lieu de singulier », sans s'occuper des raisons du choix lorsque s'offre la possibilité d'un choix. L'Histoire de Quinte-Curce convenait-elle pour une telle recherche ? M. Koskenniemi en est convaincu, car il trouve chez cet écrivain, en plus de traits de la latinité d'argent, un art personnel de l'expression : toutes constatations qui ont le mérite d'être justes, à défaut de l'originalité. En unissant les méthodes grammaticales traditionnelles à une perception plus affinée des faits de style, en s'aidant aussi de relevés numériques et de comparaisons avec d'autres écrivains, M. Koskenniemi arrive à ces conclusions : Quinte-Curce use du nombre de façon assez différente des classiques ; nette préférence pour le singulier quand il s'agit de personnes (par exemple pour *hostis*, *miles*, *pedes*, *eques*) ; en ce qui concerne les phénomènes naturels, pluriel pour les concepts généraux (*terra*, *campus*, *solitudo*) ; avec les phénomènes d'ordre transitoire, l'équilibre est mieux assuré. Le choix ? Quinte-Curce obéit parfois à une tradition, mais surtout à la recherche d'effets particuliers dans l'expression (pluriel de l'extension, pluriel de l'indétermination), le but primordial restant une clarté qui évite le maniérisme : quant au rythme, il ne conditionne rien. En comparant avec Tacite, on découvre chez celui-ci des mobiles dissemblables (*uariatio*) ; et si l'usage de Quinte-Curce rappelle les hardiesses des poètes, il n'est pas à l'image de celles-ci :

chez lui une logique, chez eux une fantaisie. Il faut convenir qu'en tout ceci l'originalité exacte de Quinte-Curce n'apparaît guère, et ne peut pas apparaître dans cette horizontalité artificielle ; l'interprétation de certains faits de style est faussée par leur isolement, même relatif. Ainsi l'emploi du pluriel *solitudines*, qui est une nouveauté en ce qu'il est systématique, ne s'explique point par un désir de clarté, mais par un souci du mystère : le pluriel, — nombre des possibles, des superpositions, des mirages, — est le nombre idéal pour raconter la découverte de mondes nouveaux. De plus, et quoi qu'en dise M. Koskenniemi, il existe chez Quinte-Curce un maniérisme qui parfois commande l'emploi des mots et des cas, — et c'est naturel chez un écrivain qui, à défaut de génie, a un talent certain pour dire, avec préciosité, ce qu'un César eût exprimé avec une efficacité plus simple ; oui, Quinte-Curce est, à beaucoup d'égards, un maniériste.

Quelques restrictions ne sauraient cacher tout ce que les travaux que je viens de recenser apportent à la connaissance d'un auteur qu'on eut le tort de dédaigner fort longtemps ; pourtant il n'ennuie pas, et c'est un mérite qui a son prix. — H. BARDON.

44. — **Sénèque.** — Signalons la réimpression de l'ouvrage de Clarence W. MENDELL, *Our Seneca* (Hamden Conn., Archon Books, 1968 ; 285 p., 3 \$), publié en 1941 par la Yale University Press. Son titre ne doit pas faire illusion : l'auteur n'a pas voulu composer une étude générale sur Sénèque, mais fournir aux étudiants de la littérature dramatique anglaise du XVI^e siècle la matière de réflexions propres à faire mesurer l'étendue de la dette des poètes pré-élysabéthains et de Shakespeare — éventuellement — à l'égard du dramaturge latin. On a déjà signalé cette influence, et des critiques de notre siècle, tels que J. W. Cunliffe, C. F. Tucker Brooke ou F. L. Lucas y ont consacré des travaux estimés, mais C. W. Mendell présente une intelligente synthèse, qui est, à mon sens, dans sa condensation, un apport notable.

D'après la préface, on aurait pu s'attendre à un essai de littérature comparée, mais le volume est consacré plus directement et presque exclusivement à un parallèle entre les prédécesseurs grecs de Sénèque et Sénèque lui-même : aux lecteurs anglais de faire à leur tour la comparaison entre Sénèque et les Élysabéthains !

Les chapitres successifs s'ordonnent autour de sujets délimités : « l'arrière-plan (du drame) de Sénèque » et les dettes du Latin envers les grands tragiques grecs et les idées aristotéliennes sur l'art dramatique ; « le prologue », ses aspects, sa place, son rôle, son contenu, son insertion dans la pièce ou son indépendance, sa tonalité surtout ; « le chœur », moins dramatique que mélodramatique, moins mélodramatique que rhétorique, souvent fait de variations lyriques sur des sujets mythologiques, et orné de sentences empruntées à la forme populaire de la pensée épicurienne ou stoïcienne, constituant une sorte d'ode destinée à diviser la pièce en actes, et, de ce fait, morceau accessoire sans relation efficace avec l'action ; « les discours », longs ou courts, les premiers qui donnent l'impression de pièces d'anthologie ou de récitation publique, monologues du personnage protatique, récits du messenger, du confident, de la nourrice, de l'esclave annoncés par des formules (*sed quis, sed quid, sed ecce*), de même que les narrations commencent souvent par *erat urbs, erat locus, erat quidam*, etc. évoquant un lieu, un temps, un être humain ou divin ; « l'élément surnaturel », bien différent ici de ce qu'il est chez les tragiques grecs, d'Eschyle à Sophocle et à Euripide, extérieur et presque plaqué comme un ornement ou

une pièce de machinerie, exprimé souvent en maximes semi-philosophiques ou en formules tonales de violence, de fureur, de folie ou d'horreur ; « le contenu philosophique » et les oppositions entre un épicurisme superficiel, où résonne l'écho d'Horace, et un stoïcisme de diatribe cynico-stoïcienne ; enfin, l'étude cursive des « types » et des « stock-characters », tout cela embrasse nombre d'observations de détail et de réflexions générales sur l'évolution d'un art aussi complexe que l'art dramatique.

Le volume, qui ne contient aucune bibliographie, ni aucune note de bas de page, et se présente comme une suite de « lectures » — au sens anglais du terme — se termine par une traduction en vers de l'*Oedipe Roi* de Sophocle et de Sénèque. Il mérite la lecture ; les latinistes y trouveront grand profit. — Jean COUSIN.

45. — **Les Dialogues 9 et 10 de Sénèque.** — C'est M. I. CASTIGLIONI qui vient de les publier avec une traduction (L. A. SENECA, *Della tranquillità dell'anima, Della brevità della vita*, testo e versione, Brescia, Paideia, [1968], 151 p. in-8°, 2.000 liras), en une édition toute provisoire et sans apparat critique. Dans l'introduction, il est question de l'époque où elles furent écrites (le *De tranq.* est daté de 49 et postérieur au *De const.*), de la méthode de composition, connexe à celle de leurs sources, des trois *deteriores* dont l'éditeur s'est servi, de l'édition de Hermès (1905), dont il a été tenu compte dans la mesure du possible et aussi de l'orthographe. A ce propos, je ne sais pas si M. C. fera admettre des génitifs pluriels comme *calamitatium* (*Tr.*, X, 2), *cupiditatum* (*Tr.*, XII, 1 ; *Br.*, XX, 2) ; *uirtutum* (*Tr.*, XVI, 1) ; *aetatium* (*Br.*, XII, 2). Je doute également quant à *apud* (*Tr.*, XVII, 11) et *set* (*Br.*, II, 2), d'autant plus que l'éditeur écrit aussi *apud* (*Br.*, II, 2 ; VII, 7) et *sed* (*Br.*, XVI, 4). Enfin pourquoi faire terminer deux participes coordonnés, l'un par *-is*, l'autre par *-es* : *Tr.*, I, 8 ; *Br.*, II, 2 ?

En général, il y a moins de ponctuations que dans les autres éditions. Mais c'est un excès de juxtaposer trois substantifs sans virgules (*Br.*, VII, 4).

Cependant tout n'est pas à critiquer, loin de là. Je note par exemple, ce que ne fait pas Waltz (Coll. Budé), l'emploi des < > pour les mots figurant seulement dans les *dett.* (*Tr.*, I, 16 ; II, 7) et des □ pour les mots supprimés (*Tr.*, V, 3 ; VII, 4).

Dans le *De tranquillitate animi, suos*, (I, 12) est maintenu avec raison (*rursus* Waltz). Le possessif exprime l'objet qui convient, habituel. Cf. *Br.*, XII, 3 ; Virg., *Buc.*, III, 62 ; Ov., *Her.*, XX, 78. Par contre, M. C. fait bien de ne pas ajouter *hos* devant *motus* (I, 17), ce que font Koch et Waltz. II, 13 : *in <uia> litora* (« lidi remoti ») est une bonne conjecture. On se souvient de l'*Épître* I, 11 où Horace, faussement enthousiaste, demande avec insistance à Bullatius des détails sur ses voyages lointains (v. 1-10. Voir mon interprétation dans *Essai sur la Compos. de cinq Épîtres d'Horace*, pp. 65-73). V, 3 ; *inertia* (*dett.*), préféré à *inermia* (Waltz), est peut-être confirmé par Ov., *Pont.*, III, 3, 101 : *liuor, iners uitium*. XVII, 7 : Schultess et Waltz remplacent *ut dixi* par *iudicii*. M. C. maintient avec raison ces deux mots : ils font allusion au § 4.

Quelques passages pour lesquels je suis moins d'accord. II, 1 : M. C. corrige *ut que* (A) en *utique* (« spécialement »). Je préfère *motusque* (Waltz), continuant une comparaison dont on trouve d'autres exemples. Cf. *Br.*, II, 3 ; Ov., *Fast.*, II, 775-778. V, 1 : *satis* est une addition superflue. *Qualis dominus, talis et seruus*, dit Pétrone (58, 4). Les esclaves des

tyrans étant tels que leurs maîtres, Athènes avait donc autant de tyrans que de gardes du corps de ces tyrans. VI, 3 : *onere* (A, *opere* Gertz, *pondere* Castiglioni) ne doit pas être modifié. VII, 1 : *ultra* n'est pas traduit. Cependant ce mot a de l'importance. Cf. *Ben.*, V, 19, 6 : *numquam datur nisi a uolente*. IX, 3 : *ignominia et paupertas*. L'ordre des deux substantifs ne doit pas être interverti. Il y a une cause et un effet, comme dans *humilis et contemptus* (*Br.*, XII, 7). Cf. *Ces.*, *B.G.*, II, 28, 3 : *miseros ac supplices*. X, 3 : la symétrie est meilleure, avec *ac laxa* (Gertz, Waltz), entre *aurea ac laxa* et *arta et sordida*. XI, 12, pourquoi remplacer *escendit iussus* par *accendi uiuus* (« che vivo vide accendere ») ? *Viuus* est inutile. Voici un emploi analogue de *iussus* : *iussus arma abicere imperatum facit* (*Cés.*, *B.G.*, V, 37, 1). XII, 5 : *ut insanos* (Gertz, Waltz), là où M. C. écrit *sed insanos*, est peut-être confirmé par Horace, *A.P.*, 7 : *uelut aegri somnia*. C'est de nouveau une comparaison, comme dans II, 1. XVII, 2 : *per se* edd. ; *per se* <non> Castiglioni, qui songe sans doute à l'excès de simplicité, à la négligence, dont Sénèque va parler (§ 2 fin). Mais il serait étrange de conseiller cette <non> *inornata simplicitas* immédiatement après avoir blâmé la perpétuelle surveillance de soi-même (§ 1).

Pour *Tr.*, I, 14, M. C. cite en note *Ov.*, *Met.*, XV, 43 (à corriger en 143). On pourrait ajouter *Virg.*, *Aen.*, I, 328 : *nec uox hominem sonat*. La comparaison militaire, signalée en IV, 1, était l'occasion de citer l'aphorisme : *uiuere militare est* (*Epist.*, 96, 5). Il ne faut se rendre que les armes à la main. Ce n'est pas ce que fit Sabinus, mais il le paya de sa vie (*Cés.*, *B.G.*, V, 37, 1). A la note pour V, 5 (*aiebat malle se esse mortuum quam uiuere*), j'ajouterais Sophocle, *Antig.*, 1167 (*ἔμψυχος νεκρός*) et Caecilius Balbus, *Cod. Monac.*, I, 9 : *nihil posse hoc est mortuum uiuere*. XV, 4 : *conceptum* <in nihilum recidere de> *nihilo natos*. Ainsi complétée, cette pensée de Dion approuvée par Sénèque serait conforme à son scepticisme sur l'au-delà (*Epist.*, 65, 42 ; 77, 11 ; *Troa.*, 407-408).

Voici les *errata* que je relève dans le *De Tranquillitate* : I, 11 : *occurit* ; 17 : *succure* (cette suppression d'un *r* serait-elle voulue ?) ; II, 10 ; *introsus* ; V, 1 : *senatu* pour *senatui* ; XI, 10 : *stillicidia* pour *stillicidia*. Je reste perplexe devant *nomenclatores* (XII, 6, *nomenclatores* edd.), traduit par « nomenclatori », et *lenissimum* (XV, 3, *leuissimum* edd.), traduit par « lieve ».

Passons au *De breuitate uitae*, qui a déjà été édité et traduit deux fois par M. Castiglioni (Turin, 1930 et 1948). Une conjecture ingénieuse en IX, 1 : là où Waltz ajoute quatre mots, M. C. n'en ajoute que deux et en supprime un : <esse ineptius> [*sensus*] *hominum eorum iudicio* (*dico* A). XV, 3 : *nobis uero ad nostrum arbitrium nasci licet*. Ce texte des manuscrits, maintenu également par Grimal (1959), est correct. La naissance, comme d'ailleurs toute action (Platon, *Banq.*, 180 E) est en elle-même moralement indifférente. Mais elle est la matière dont la forme sera un bien ou un mal (cf. *Sen.*, *Ben.*, III, 30, 2). Il dépend de nous, c'est-à-dire de tout homme, qu'elle soit l'un ou l'autre. *Bonis... suum* (Bourger) est erroné. La faculté de décider ce que sera la vie n'est pas le privilège des seuls hommes de bien. XIX, 1, Je préfère aussi *uoluntas* (dett.) à *uoluptas* (A, Waltz, Grimal). Ce passage me fait songer à une phrase de Firmicus Maternus qui a donné lieu à bien des commentaires : *uoluntas dei perfecti operis substantia est* (*De err.*, 26, 3, p. 68, 11 Ziegler). « La volonté de Dieu est l'existence de l'œuvre parfaite ». La matière peut être conçue sans cette volonté (*sciturus quae materia sit dei*). Mais seule la volonté de Dieu en fait l'univers organisé (*quae uoluntas*). Cf. S. Ambr., *Hex.*, I, 5, 19 : *omnia enim ex eius uoluntate coeperunt*.

Par contre, voici quelques passages pour lesquels je ne puis approuver M. Castiglioni.

VII, 9 : *nec desiderat <et> capit*. *Et* est de trop. VIII, 4 : *an detrahant*. *An* ne doit pas être corrigé en *unde*. Il s'agit du temps, qu'on donne sans profit pour personne, sans même savoir qu'on le perd. Cf. *Ben.*, V, 19, 6, cité ci-dessus. XII, 3. Pourquoi *reciderunt* devient-il la forme poétique *recciderunt*? XVIII, 5. *Perit* est acceptable, mais pas *grauissime*, ni *uidebat*. Voir sur tout ce paragraphe ma *Note de lecture* 99 dans *Latomus*, 20, 1961, pp. 575-577.
— G. STÉGEN.

46. — **Autour d'une édition de l'« Histoire Naturelle » de Pline l'Ancien.** — Régulièrement et presque systématiquement progresse l'édition de l'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien dans la Collection des Universités de France. Cette fois, j'ai le plaisir d'annoncer la sortie de presses de Jacques ANDRÉ, *Pline l'Ancien, Histoire Naturelle, Livre XXI*, Paris, Les Belles Lettres, 1969 ; 171 pp. en partie doubles et *Livre XXII*, Paris, les Belles Lettres, 1970 ; 133 p. en partie doubles. On sait quelle part M. André a déjà prise dans l'élaboration de cette édition et combien il est à son aise dans un domaine qui est le sien depuis belle lurette, celui de la botanique. Les livres XX-XXVI sont consacrées aux plantes médicinales. Si, à première vue, on est troublé de constater que le livre XXI est consacré aux plantes coronaires, il ne faut pas perdre de vue que celles-ci passent souvent pour être douées d'un pouvoir thérapeutique. Inutile de souligner l'importance des couronnes dans la vie antique, et ce tant du point social et politique que dans la vie de tous les jours. Comme si souvent pour les autres livres de l'*Histoire Naturelle*, la lecture des livres XXI-XXII est à la fois lassante et attachante. Lassante à force de pseudo-encyclopédisme, attachante par tout ce qu'elle nous apprend à propos des croyances des anciens. Et, à ce propos, l'esprit hésite souvent à franchir le fossé qui sépare ces croyances, la plupart du temps abracadabrantes, des plus hautes spéculations que l'esprit humain a jamais osé élaborer. Au demeurant, l'historien trouve parfois quelque intérêt à ces lectures, ne serait-ce que ce que Pline, s'inspirant des *Antiquités* de Varron et des *Memoralia* de Masurius Sabinus, nous dit de la *corona graminea*, cette « Légion d'Honneur » des Romains, ou de la *corona obsidionalis*. L'intérêt est donc grand, encore que la fin du morceau soit entachée par un prêchi-prêcha qui tourne au plaidoyer *pro domo*.

Le texte est résolument conservateur. Si je ne m'abuse, je n'ai relevé que 2 interventions de M. André : une lacune après *quoniam* en 21, 72 (18), 120 et *adversum*, conjecture palmaire en 21, 105 (31), 182, malheureusement déparée par une faute d'impression dans l'apparat ; en 22, 28 (21), 56 le texte conserve sa crux, *porri*, et je ne vois pas comment ce mot a pu s'introduire dans le texte. Le talent de M. André comme traducteur n'est plus à signaler. J'ajoute pourtant que, avec un rare bonheur, il parvient souvent à rendre par des vocables scientifiques français ce qui n'est apparemment pas du vocabulaire scientifique latin. Quant au commentaire, il est, comme d'habitude, puisé aux meilleures sources. — Raoul VERDIÈRE.

47. — **Épaves d'un naufrage grammatical : les « Dubii sermones libri » de Pline l'Ancien.** — Il ne reste plus grand-chose des *Dubii sermonis libri* de Pline l'Ancien, et les grammairiens s'en lamentent. Avec un zèle méritoire, M^{me} Adriana della Casa a recueilli ces restes épars (*Il dubius sermo di Plinio*, 1969, Gênes, Istituto di Filologia classica e medioevale, 364 p. in-8°). Le livre est précédé d'une ample introduction à qui plus de

concentration n'aurait pas nui ; elle témoigne de beaucoup de savoir, de méthode et de rigueur. Sur le sens de *dubius* (gr. ἀμφίβολος), sur la datation et l'aspect polémique d'un livre qui s'insérait dans une controverse où les philologues « alexandrins » et la plupart des philosophes n'étaient pas du côté de Pline, sur l'aspect politique de querelles qui, à première vue, n'ont guère de rapport avec l'opposition au pouvoir, M^{me} della Casa a écrit d'excellentes pages, et qui lui font honneur. Le problème des sources aurait pu être traité plus brièvement, mais on rencontre là (p. 32 et suiv.) une mise au point claire du débat sur l'analogie et l'anomalie. Les mêmes mérites se retrouvent quand l'auteur situe le *Dubius sermo* dans la polémique stoïcienne, et, à juste titre, marque le retour à Cléanthe, et non à Chrysippe, en ce désir d'utiliser toutes les possibilités de la langue, spécialement l'amphibologie ; M^{me} della Casa aurait pu rattacher aussi l'effort de Pline à celui des écrivains de sa génération pour arriver à une expressivité plus complexe et plus artistique : tentatives dont il est regrettable que Pline, écrivain, n'ait pas su bénéficier : en lui le théoricien valait mieux.

Quant à l'édition même des fragments, une prudence louable incite M^{me} della Casa à limiter le nombre de ceux qu'autrefois J. W. Beck avait recueillis sans un discernement toujours assuré. Le texte est contrôlé par un appareil critique et des *compendia* abondants et nets ; le caractère trop souvent elliptique de l'apparat suscite parfois quelque incertitude sur les témoins mêmes du texte ; dans l'ensemble, l'édition est menée avec une conscience d'autant plus louable que les fragments sont d'origine assez variée, et ne se laissent pas toujours établir aisément ; les grammairiens anciens apportent de rassurantes indications.

M^{me} della Casa pourvoit son édition d'un vaste commentaire où je retrouve les grandes qualités et les petits défauts de la Préface et de l'Apparat. Les défauts d'abord, et tout de suite, afin de n'en plus parler, car ils sont véniels : une tendance à dire en vingt pages ce qui s'énoncerait aussi bien en dix, un étalage de notions que tout spécialiste doit ou devrait posséder (ainsi p. 200-201 sur l'alternance (l/l), le rappel d'exemples que le Thesaurus fournit avec libéralité (cf. pp. 306-307). Les qualités sont éminentes : grammairiens anciens utilisés comme il convient, et grammairiens modernes aussi (*genus irritabile...* : ces rappels multipliés ont un doux parfum d'encensoir), confrontations inattendues et intéressantes (p. 295). Bref, grâce à M^{me} della Casa, nous voici en mesure de nous faire une idée aussi exacte que possible d'un ouvrage dont je doute fort qu'il ait paru très original aux contemporains, mais qui a bénéficié d'une estime et d'une audience, somme toute, compréhensibles.

D'utiles *indices* terminent ce beau volume. — H. BARDON.

48. — **Quintilien.** — L'ouvrage que publie M. George KENNEDY, *Quintilian* (New York, Twayne, 1969 ; x-155 p. in-8°) paraît dans une collection, dont l'objet est de présenter une étude critico-analytique des œuvres des auteurs considérés, en y incluant les informations biographiques et historiques utiles à la compréhension de l'homme et de l'œuvre. Ainsi, G.K., après un tableau chronologique, rédige six chapitres relatifs à la carrière de Quintilien, au sommaire de l'*Institution oratoire*, aux vues de notre auteur sur l'éducation, la rhétorique, la critique et il conclut par une vue d'ensemble ; quelques pages de références à des articles savants, une très brève bibliographie et un index complètent le volume.

Étant donné le but de la collection, ce volume n'engage pas de discussions sur les points de doctrine : c'est un exposé, fait à grands traits pour l'*educated* et même, dirai-je, l'*uneducated people*, de manière à informer et à cultiver, et il est bon que M. G. K., connu par d'autres travaux plus approfondis sur la rhétorique, ait accepté de rédiger ce volume bien informé et généralement bien pensé. Un étudiant, un homme cultivé, mais non spécialisé dans l'histoire de la rhétorique, trouvera là une documentation de bon aloi, qui m'incite à recommander la lecture du *Quintilian* de G. Kennedy.

Est-ce à dire que je suis pleinement d'accord avec l'auteur sur tous les points qu'il aborde ? J'ai signalé ailleurs un certain nombre d'erreurs relatives à des noms propres, toponymes et anthroponymes, l'abus de l'anglicisation de titres d'ouvrages latins, comme *The student*, texte de Pline — *Studiosus* — qui n'est connu (par allusion) que des spécialistes, et que ce *Student* ne permet guère d'identifier d'emblée, la trop grande sévérité à l'égard de H. E. Butler, traducteur du Quintilien dans la Loeb classical library : venant moi-même de terminer la traduction de l'*Institution oratoire*, après avoir été maintes fois aux prises avec ce texte redoutable, je suis enclin à une grande indulgence : « la critique est aisée, et l'art est difficile », dit un de nos auteurs français. Ce qui me paraît trop peu mis en lumière, c'est le réalisme de Quintilien, qui tient à rester dans les limites de son propos scolaire et ne s'évade pas ou ne s'évade guère vers des considérations philosophiques ; c'est son sens psychologique du travail de l'enfant, du contact avec le public, avec les juges, avec la réalité du forum ; c'est son souci d'adaptation de la rhétorique théorique et dogmatique à sa mission pratique et sociale ; c'est déjà son aperception d'une problématique de la formation de l'orateur et de sa destination à des fonctions et à un rôle de chef politique, couronnement d'une carrière oratoire ; c'est enfin sa conception d'une rhétorique qui tend à devenir, à travers lui, une esthétique de la vie. Il aurait suffi, pour M. G. K., de s'élever de temps à autre au-dessus de son texte pour entrevoir ce que je suggère, mais son souci de ne pas s'en éloigner trop n'est-il pas la garantie de la sécurité que nous apportent son ouvrage ? — Jean COUSIN.

49. — **La lettre de Pline le Jeune sur les chrétiens.** — L'étude de Rudolf FREUDENBERGER, *Das Verhalten der römischen Behörden gegen die Christen im 2. Jahrhundert dargestellt am Brief des Plinius an Trajan und den Reskripten Trajans und Hadrians*, Munich, C. H. Beck, 1969 ; x-258 p. in-8°, Müncher Beiträge zur Papyrusforschung und Antiken Rechtsgeschichte, 52 Heft, 38 DM, est la réédition pure et simple, mais corrigée, de celle dont j'ai eu l'honneur de rendre compte ici même (46, 1968, pp. 1417-1418). — Raoul VERDIÈRE.

50. — **Une traduction de Tacite.** — M^{me} Azelia Arici réédite (Unione tipografico-editrice torinese) ses *Annali di Tacito*, qu'elle publia pour la première fois en 1952. L'introduction n'a pas changé, la Note biographique a été fortement remaniée ; S. A. Cocchin a mis à jour la bibliographie. Une « note critique » nouvelle attire l'attention sur le problème que pose le *Leidensis*, auquel Koestermann attribue peut-être une importance excessive, mais que Goelzer (dont l'édition est mentionnée avec plus de louanges qu'elle n'en mérite) et d'autres ont le tort de négliger ; d'ailleurs de tels problèmes nécessitent un développement que la Collection ne permettait pas à M^{me} Arici de leur donner ; mais j'apprécie fort que, pour terminer la « note », elle ait emprunté à Koestermann quelques lignes où il

déclare que souvent la pratique de l'auteur et le sentiment aigu de son style aident mieux à repérer la bonne leçon que l'application automatique de critères paléographiques.

L'intérêt principal du volume est de constituer une édition maniable, solide, d'une originalité certes restreinte, et qui comporte une traduction intéressante : traduction fidèle, du moins pour la signification, mais qui me paraît un peu délayée, comme fluente, et dépourvue de ces brusques retournements de la phrase, si caractéristiques de Tacite ; cette brièveté soupçonneuse se dilue parfois et s'étirole. En fait, est-il possible de ne pas trahir Tacite, lorsqu'on le traduit ? M^{me} Arici a risqué cette téméraire entreprise, et la réédition de son livre nous est l'occasion de dire les mérites d'une tentative dont les inévitables défailances sont un hommage à Tacite. — H. BARDON.

51. — **Traditore... A propos d'Aulu-Gelle.** — La traduction est un art difficile : contact de deux langues, adaptation, recherche des équivalences. S'il est vrai qu'elle est, par nécessité, une trahison, elle est aussi une révélation. Pour les Latins, elle répond à un besoin, à un désir de rivaliser avec la Grèce, de lui emprunter le plus possible, avec un respect plus soucieux d'ordinaire de tout redire que de rendre le ton et le style. M. L. Gamberale (*La traduzione in Gellio*, Roma, Ateneo, 1969 ; in-8°, 242 p., 3500 lire) a eu l'idée de reprendre en une synthèse minutieuse les traductions que nous ont conservées les *Nuits Attiques*. Je croirais volontiers que l'absence d'une théorie critique chez Aulu-Gelle, ses approximations et ses contradictions ont fait l'aimable incohérence des textes qu'il nous a transmis, et donnent aussi quelque intérêt aux traductions où son esprit menu et frileux s'est appliqué parfois. Il ne se contente pas de confronter ce que font les autres et leurs modèles ; il met à la pâte une main qui s'y englu. Sensible à la fidélité du détail, il va jusqu'à utiliser des néologismes pour être plus fidèle ; il ne s'aperçoit pas que la littéralité à ce point appliquée est un miroir qui déforme. Il lui arrive pourtant de prendre conscience du risque : mais c'est un éclair, et qui s'éteint vite. Son formalisme fondamental, il le doit à ses maîtres, à son époque, à son tempérament. Les analyses de M. Gamberale prouvent qu'il n'était point seul : il y a là un premier problème : de race peut-être, de culture. D'autres pourtant ont procédé de façon différente ; et il eût convenu de mieux souligner que Virgile ne traduit pas comme lui, ni pour les mêmes raisons. Il y a un instant où les passages opèrent de traduire à créer ; du désir de reproduire à celui de rivaliser. La traduction a une double finalité : faire connaître, bien sûr, — le scrupule est ici un hommage, — et révéler au contact des réussites des Grecs les possibilités des Latins à faire sinon mieux, du moins autre chose. Il y a une sorte de philosophie dans ces comportements, dont chacun a ses mille nuances, qui dépendent des traducteurs, et des genres, des époques, d'un climat social ou autre. Si je devais faire un reproche à M. Gamberale, dont le livre est un modèle de scrupule et d'efficacité, ce serait sans doute d'avoir oublié ce multiple conditionnement. Celui-ci n'enlève rien à certaines constantes dont la plus importante, je crois, est que les Latins ont le mieux traduit quand ils se sont le plus écartés de leurs modèles : cette métaphysique du contre-sens a sa morale. — H. BARDON.

52. — **Vers un texte entièrement rénové de l'« Adversus haereses » de Saint Irénée de Lyon.** — Sous la même rubrique, j'ai eu l'honneur de présenter dans cette Revue, t. XLV (1967), pp. 266-267, le quatrième livre du grand ouvrage de l'évêque de

Lyon et j'ai eu l'occasion de dire tout le bien qu'il faut penser du travail d'équipe auquel nous devons cette remarquable publication.

Après un délai relativement court — le livre IV était de 1965 — voici que l'entreprise se poursuit avec deux nouveaux volumes : IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies*, livre V, édition critique d'après les versions arménienne et latine (t. I, Introduction, notes justificatives, tables ; t. II, Texte et traduction) par Adelin ROUSSEAU, moine de l'Abbaye d'Orval, Louis DOUTRELEAU, s.j. et Charles MERCIER. Paris, Éd. du Cerf, 1969 ; deux vol. in-8°, 430 et 472 p. (SOURCES CHRÉTIENNES, n. 152 et 153). Prix : les deux vol. : 113 F.F.

Les éléments de base pour l'édition de ce livre V sont sensiblement les mêmes que ceux qui ont servi à l'édition du livre IV.

D'abord, une traduction latine dont la tradition manuscrite et les caractéristiques sont étudiées par le P. Doutreléau au ch. II de l'introduction (t. I, pp. 27-63), traduction dont il existe une tradition indirecte dans quelques citations de Saint Augustin. Au t. II, une édition critique de cette traduction nous est donnée.

A côté de cette traduction latine, et tout aussi importante qu'elle, existe une version arménienne du livre V. Elle n'est pas éditée ici mais elle a été constamment utilisée dans la reconstitution du texte d'Irénée et elle est largement représentée par un appareil de variantes établi en latin par le P. Rousseau et par une importante liste de leçons nouvelles dressée par M. l'abbé Mercier et imprimée dans l'appendice II du t. I (pp. 379-399 : *Vers un texte arménien amélioré*). Cette version arménienne a aussi sa tradition indirecte représentée par quelques fragments étudiés par le P. Rousseau au ch. V de l'introduction (t. I, pp. 158-162) et traduits en latin par lui dans l'appendice III du t. I, p. 401-404.

Dans le ch. VI de l'introduction (t. I, pp. 163-168), le P. Doutreléau étudie cinq fragments syriaques qu'il croit empruntés à une traduction syriaque d'Irénée.

L'original grec perdu est représenté par deux sortes de témoins.

D'abord, trente fragments grecs d'origine diverse étudiés par le P. Doutreléau au ch. III de l'introduction (t. I, pp. 64-118). Le savant Jésuite ne s'est pas contenté, comme on le fait communément en pareil cas, de les reprendre aux meilleures éditions critiques des auteurs ou des collections auxquels nous devons ces divers morceaux de texte, mais il a revu avec soin le travail de ses devanciers et il est retourné très souvent aux sources manuscrites des témoignages qu'il étudie.

En plus des citations grecques, nous possédons, pour le livre V, un texte mutilé mais d'une certaine étendue (22 pages dans l'édition du P. Rousseau, appendice I du t. I, pp. 355-377). Le P. Rousseau étudie ce Papyrus d'Iéna au ch. IV de l'introduction (t. I, pp. 119-157). Ce texte, découvert en 1911, porte des morceaux de l'*Adversus haereses* qui ont été transcrits un peu plus d'un siècle après la composition du traité ; c'est donc, malgré son état, un témoin de choix.

Ce texte a été édité en 1911 par Lietzmann et en 1964 par le Pr Uebel d'Iéna à qui, par reconnaissance pour son aide efficace, le P. Rousseau et ses collaborateurs ont dédié la présente édition du livre V.

Le P. Rousseau apprécie avec un ton de grande sûreté les reconstitutions tentées par ses prédécesseurs. Ils ont opéré en s'appuyant sur la version latine mais tous deux ont ignoré la version arménienne grâce à laquelle le P. Rousseau a réalisé de grands progrès sur ses devanciers. L'étude de ce papyrus montre que les versions arménienne et latine

ont souvent raison contre les citations grecques et c'est là pour les éditeurs de Saint Irénée une leçon de la plus grande importance.

Le nom du P. Rousseau est souvent revenu dans cette recension, et c'est justice en raison de toutes les parties du travail dont il est directement responsable et surtout en raison de la façon dont il a « orchestré » toute l'entreprise et mis tous les matériaux en œuvre dans sa belle traduction française et dans sa remarquable rétroversion grecque du texte d'Irénée basée sur le latin, sur l'arménien, sur les fragments arméniens, syriaques et grecs et sur le Papyrus d'Iéna, traduction et rétroversion éclairées par près de cent soixante pages d'un texte serré de notes justificatives (t. I, pp. 195-352) qui mettent avec netteté et sûreté « chaque chose en sa place ».

Connaissance sûre du latin, de l'arménien, du grec ; grande familiarité avec la langue et la pensée de Saint Irénée : il fallait tout cela pour aboutir au résultat que représentent ces deux gros volumes. Il est rare qu'on trouve toutes ces compétences réunies en un seul homme qui allie à tout ce savoir l'authentique modestie des vrais savants. — René HENRY.

53. — **Deux fêtes impériales dans l'Histoire Auguste.** — E. W. MERTEN, dans *Zwei Herrscherfeste in der Historia Augusta. Untersuchungen zu den pompae der Kaiser Gallienus und Aurelianus*, dans *Beiträge zur Historia-Augusta-Forschung*, dans *Antiquitas*, Reihe 4, Band 5, Bonn, Rudolf Habelt Verlag, 1968, 1 vol. in-8° de x-164 p., remarque d'abord que, puisque la véridicité de l'*Histoire Auguste* est fondamentalement controversée, on peut se demander si les récits concernant les fêtes jubilaires de Gallien et le triomphe d'Aurélien ont une quelconque valeur. Lorsqu'on examine une information rapportée par l'auteur de l'HA, on s'efforce d'extraire les faits historiques d'un fatras de curiosités et de drôleries et de dépister les inventions, les fictions, le jeu arbitraire et les réminiscences littéraires. Ces deux descriptions de fêtes impériales du III^e siècle sont précieuses puisque nous n'avons pas d'autres sources d'information à leur sujet. D'autre part, même si elles n'ont pas de valeur pour l'époque qu'elles prétendent décrire, elles peuvent nous fournir de nouveaux aperçus concernant l'histoire ultérieure de Rome. Alfred von Domaszewski a étudié les fêtes jubilaires de Gallien sans douter de la véracité de cet événement. Il a considéré que ce cortège carnavalesque, cette parodie d'une entrée triomphale à Rome, était dû au caractère extravagant de cet empereur. Andreas Alföldi a accepté lui aussi les détails historiquement vraisemblables de ce triomphe. Toutefois, il a considéré que l'ensemble paraissait être un des « topoi » qui servent à caractériser un tyran. Werner Hartke a interprété cette composition de l'HA comme un récit directement inspiré par la visite à Rome de Constantin II au cours de laquelle on aurait célébré un jubilé impérial. Franz Bömer, qui dans sa dissertation sur la pompe grecque et romaine commentait aussi le cortège de Gallien, a hésité à insérer cet épisode dans un des schèmes traditionnels des pompes impériales romaines. Il ne faut pas s'étonner de la diversité de ces interprétations : il s'agit, en effet, pour des érudits, de retrouver les éléments particuliers dans cette compilation et de s'efforcer de découvrir soit la fête éventuelle constituant en réalité la base de la description, soit les différentes fêtes et coutumes ayant servi à établir ce récit fictif. Si les fêtes jubilaires de Gallien ne sont mentionnées que dans l'HA, la pompe triomphale d'Aurélien est connue par plusieurs documents. On peut donc procéder par comparaison entre les divers témoignages et l'HA et mettre en valeur les faits correspondants. Le récit a été analysé par

plusieurs auteurs qui avaient généralement l'intention de démontrer sa véridicité malgré les divergences entre l'HA et les autres témoignages. Selon E. W. Merten, il faut souligner que ces deux récits de l'HA concernant les fêtes jubilaires de Gallien et le triomphe d'Aurélien ne permettent aucune conclusion quant au déroulement réel des fêtes impériales du III^e siècle. Le fait est d'autant plus regrettable que nous ne disposons pas de précisions sur le cérémonial des pompes du III^e siècle. Il est donc tout à fait exclu de considérer les fêtes décennales de Gallien ou les fêtes triomphales d'Aurélien — telles qu'elles apparaissent dans le récit de l'HA — comme un phénomène transitoire entre l'ordre rigoureusement observé dans le cérémonial de la première époque impériale et l'organisation des fêtes romaines ultérieures. Les récits de l'HA ne sont, en effet, que des compilations qui ont été composées au gré de la fantaisie de son auteur. Il faut, cependant, observer qu'à côté de passages devant être considérés comme de la pure fiction, la plupart des détails et des informations constituent une transposition d'autres fêtes et processions. C'est ainsi que la plus grande partie de la représentation de la pompe de Gallien se retrouve dans des descriptions du *navigium Isidis*. D'autres détails correspondent à certaines informations transmises au sujet des fêtes du nouvel an. En ce qui concerne ce carnaval du nouvel an, il serait intéressant de savoir si, dans la réalité, une combinaison de différentes fêtes correspondait avec la compilation littéraire de l'HA. Nilsson en avait cherché l'origine dans l'association des Saturnales et des *Vota*. Alföldi, en s'appuyant sur l'HA, pense que les fondements de ce carnaval sont à chercher dans la combinaison de la procession d'Isis avec les festivités des *Vota*. Enfin, les fêtes romaines du nouvel an n'étaient reconstituées jusqu'à présent qu'en se basant sur des sources de polémique chrétienne, alors que nous avons affaire dans les passages de l'HA à des documents provenant d'un auteur païen. — Pierre SALMON.

54. — **Ammien Marcellin et Histoire Auguste.** — On sait que l'*Histoire Auguste*, recueil de 39 biographies impériales allant d'Hadrien à Numérien, est l'une des plus considérables mystifications de l'historiographie ancienne et moderne. Depuis la tempête soulevée par Dessau en 1889, dénonçant dans un article révolutionnaire les anachronismes, les erreurs, les falsifications diverses de ces biographies, la controverse n'a guère cessé à ce propos. Il n'est pas de spécialiste de l'Antiquité tardive — et d'autres même ! — qui n'ait, peu ou prou, essayé d'apporter sa contribution à la solution de cette énigme. Ces dernières années, les colloques annuels de Bonn ont contribué à développer une recherche plus systématique, à confronter les thèses en présence, mais peut-être bien aussi à reculer encore plus l'éventualité d'un *consensus* critique. La large majorité des historiens contemporains se trouve cependant d'accord pour reconnaître que l'*Histoire Auguste* est un faux dont la composition se situerait vers l'extrême fin du IV^e siècle ou dans le premier quart du V^e siècle. Reste à savoir quel en peut-être l'auteur réel (au lieu des six biographes fictifs), et pourquoi, dans quel but, sous quelles impulsions il a rédigé un tel faux.

Le livre de Sir Ronald SYME, *Ammianus and the Historia Augusta* (Oxford, Clarendon Press, 1968 ; 238 p.) apporte une grande contribution à un tel problème et s'inscrit dans le sillage de Dessau, ce « protomartyr » de la critique, comme il le qualifie si plaisamment. Au demeurant, le sujet même est plaisant et l'accord sur ce point unanime : l'*Histoire Auguste* apparaît comme l'énigme la plus excitante, la plus amusante qui soit : à vivre trop en sa

compagnie on risque *the fatal exhilaration* déclare Sir Ronald, à quoi plus récemment, fait écho la joie d'A. Chastagnol découvrant *ce maître du roman historique humoristique* (*Recherches sur l'Histoire Auguste*, p. 98). Lire la démonstration de Sir R. est d'abord un régal intellectuel. L'analyse qu'il mène du contenu de l'H.A. est pénétrante. Pour lui, elle est avant tout une œuvre d'imagination, de fantaisie, qu'il faut étudier comme telle et non pas, ainsi que certains le pensent, comme une œuvre lestée d'un message politique, voire même une sorte de manifeste de protestation socio-religieuse (thèse exagérée de Straub : *Heidnische Geschichtsapologetik in der christlichen Spätantike...*, 1963) ; œuvre romanesque, non dépourvue d'une polémique ironique avec les courants de pensée de son temps, divertissement, et non programme d'action politique.

L'auteur ne serait donc pas un membre de l'aristocratie romaine en opposition avec le régime impérial absolutiste et chrétien, mais bien plutôt un lettré, un *grammaticus*, homme de cabinet s'amusant à rédiger des pastiches, dont la réussite est à la mesure de sa culture historique : bref un éminent *scholar* jouissant des loisirs d'une retraite méritée ! Car la minutieuse confrontation, poursuiviesur treize chapitres, entre l'œuvre d'Ammien Marcellin et l'*Histoire Auguste* fait apparaître une profonde connaissance de l'œuvre d'Ammien par l'auteur des biographies romancées. C'est l'un des grands mérites de Sir R. d'avoir établi de manière définitive que le *Quadrige tyrannorum* est très influencé par le livre XV d'Ammien. Or l'auteur n'a pu en prendre connaissance qu'à partir des premières lectures publiques de l'œuvre d'Ammien, c'est-à-dire à partir de 392 au plus tôt. Ce Quadrige des Tyrans constituant l'une des dernières biographies du recueil, l'*Histoire Auguste* n'aurait pas pu être rédigée bien après 395 : disons la dernière décade du quatrième siècle (pp. 72-79 et 220). Mais la minutieuse analyse de Sir R. ne porte pas seulement sur une confrontation avec l'œuvre d'Ammien Marcellin. Il faudra ainsi retenir comme apport critique de ce livre la résurrection, par Sir R. en lieu et place de Marius Maximus dont l'œuvre est perdue, de cet *Ignotus* de « Monsieur X » de la biographie latine, auteur de 9 biographies, rédigées après 27 et qui constitue l'une des sources importantes de l'*Histoire Auguste*. Dans « ce jardin des délices » que constitue pour l'historien l'H.A., l'œuvre d'ironique et d'intelligente critique de Sir Ronald est certainement l'un de ces « rafraîchissements » promis au lecteur. — Michel MESLIN.

55. — **Saint Augustin, Confessions.** — Luigi Franco PIZZOLATO, *Le « Confessioni » di Sant'Agostino. Da biografia a « confessio »*. (Pubblicazioni dell'Università Cattolica del S. Cuore, Saggi e ricerche, Serie III, Scienze filologiche e letteratura, 7, Milan, Società editrice Vita e Pensiero, 1968 ; 220 p.), s'attaque au problème très débattu de l'unité des *Confessions* et, en plus de son propre apport, son livre vaut par la multitude des opinions qu'il recense. Quel est le lien entre les livres I-X (*de me*) et les livres XI-XIII sur le début de la *Genèse* (*de scripturis sanctis*) tels que les décrivent les *Retractiones* ? Un premier chapitre (pp. 9-27) montre que les éléments proprement biographiques ne suffisent pas à rendre compte de l'ouvrage. Dans les deux chapitres suivants, après avoir passé en revue les types d'explication proposés jusqu'ici (pp. 30-65), P. découvre la structure de l'œuvre dans les étapes de la vie humaine telles que les représentent les six jours de la création (pp. 66-156). L'unité intérieure se trouve dans la « confessio » que l'auteur appelle la « tension sapientielle de l'œuvre » (pp. 157-210). Dans ce chapitre très sinueux, P. montre le rôle de la mé-

moire qui, revenant sur le chemin spirituel parcouru, invite l'homme à la *confessio* (*laudis, peccati, fidei...*). L'ensemble manque plus d'une fois de clarté, sans qu'on puisse toujours imputer ce caractère fuyant à la pensée de saint Augustin si riche en harmoniques. En définitive, l'unité de cette pensée est bien mise en valeur et les éclairages des *Confessions* par les divers *Commentaires* d'Augustin sur la Genèse sont plus d'une fois lumineux. — Yves-Marie DUVAL.

56. — **Claudien : L'enlèvement de Proserpine.** — L'édition que M. J. B. Hall vient de donner du *De raptu Proserpinae* (CLAUDIEN, *De raptu Proserpinae*, Cambridge Classical Texts and Commentaries, Cambridge University Press, 1969 ; in-8°, 252 p.) mérite qu'on s'y arrête. La longue Introduction n'est guère consacrée qu'aux problèmes de critique textuelle. Pour ce qui est des sources et du style, six pages rapides : ce n'est point là ce qui intéresse l'auteur ; pour les dates et les circonstances : M. Hall est favorable à la datation que V. Cremona propose pour le livre I (*Aevum*, 1948, p. 233) : 390 ; les livres II et III se placeraient entre Juin 396-automne 397 comme *terminus post quem*, et janvier 400-printemps/été 403 comme *terminus ante quem* : la préface du chant II implique en effet un assez long arrêt dans la rédaction, et par ailleurs le reste des activités de Claudien rend la datation proposée fort vraisemblable, dans son élasticité. L'effort de M. Hall a porté d'abord sur l'établissement du texte. Il commence par une longue description de tous les manuscrits connus, à part deux (Tolède Cajón 102.17 et San Daniele 47) pour lesquels il n'a jamais reçu les microfilms qu'il en avait demandés : ce nous sera une nouvelle occasion de déplorer le manque de solidarité et de courtoisie de certains propriétaires de manuscrits ou conservateurs de bibliothèques qui sont déplorablement dépourvus du sens de leurs devoirs. Quant au manuscrit de Leningrad Caesareus A. O. Sect. cl. N. 7, transféré à Varsovie après 1921, il fut détruit pendant la seconde guerre mondiale. La liste des 132 manuscrits recensés est précise, et l'utilité en est grande. Mais il arrive que l'abondance, en ces matières, provoque une sorte de paralysie. Jeep avait déjà mesuré ce risque et se référait aux lacunes des manuscrits pour les répartir en cinq classes : il choisissait un manuscrit représentatif de chaque catégorie, et celui-ci lui servait de témoin essentiel et parfois unique : un tel stemma n'a qu'une apparence d'existence, et M. Hall n'a pas grand mal à en montrer les incohérences et les lacunes (p. 38 et suiv. ; la critique de l'importance attribuée par Jeep au Laurentianus XXIV sinistr. 12 est tout à fait probante : pp. 40-41). Le classement de Birt n'est guère plus satisfaisant : il divise la tradition en trois classes, et choisit trois témoins pour la première et la troisième, deux pour la seconde, estimant qu'un plus grand nombre alourdirait l'apparat en accumulant les inepties, tandis qu'un nombre plus restreint fausserait l'idée qu'on doit avoir de l'histoire du texte du XI^e au XV^e siècle. M. Hall, lui, groupe les manuscrits par rapport aux trois lacunes essentielles : I, 141-214 ; 3, 280-360 ; 3, 438-448. Partant de là, il établit une classification en trois groupes : a) les manuscrits sans lacunes, b) les manuscrits qui présentent toutes les lacunes, c) les manuscrits qui ne sont lacunaires que partiellement. Quelques manuscrits sont fragmentaires, et par conséquent inclassables. L'identité des lacunes dans la classe b prouve à l'évidence qu'ils ont un ancêtre commun. Mais les choses sont infiniment plus compliquées pour les groupes a et c. Il existe entre les manuscrits de multiples contaminations, dont M. Hall donne quelques exemples p. 63 et qu'il note dans son apparat critique. Mais il n'est pas par-

venu, me semble-t-il, à établir des filiations sûres, pour les trop nombreux manuscrits qu'il recense. Le sort réservé aux manuscrits partiels, *donc* inclassables, prouve le caractère formel de la répartition. D'ailleurs, était-il possible de mieux faire ? beaucoup de manuscrits sont contemporains les uns des autres, beaucoup intègrent le *D.R.P.* à des œuvres qui ne sont pas toujours de Claudien ; dans ces conditions, un stemma rigoureux est à peine concevable, — d'autant plus qu'en ce qui concerne le *D.R.P.* l'édition de Michael Ben-tinus publiée à Bâle par Michael Isengrin en 1534 utilise, parmi des sources très hétérogènes, un manuscrit perdu qui est certainement de beaucoup supérieur à tous ceux qui subsistent.

Afin de clarifier cette confusion, M. Hall présente un appareil sélectif en ce qu'il ne relève les leçons des manuscrits les plus récents que si elles apportent quelque chose de nouveau. Mais il serait, dit-il, inopérant de citer toutes les leçons des *uetustiores*. D'où les principes suivants : il indique d'abord les *uetustiores* appartenant à la première classe : il les cite par leurs sigles individuels lorsqu'ils sont au nombre de cinq ou moins de cinq ; sinon, il utilise les sigles a, ou b, ou c selon les cas, sauf pour I, 139-141 et 3, 270-438, où il estime nécessaire de détailler davantage. Pour les *recentiores* il en cite cinq, ou moins, dans chaque classe ; quand une leçon se présente en plus, il se sert du sigle ψ , qui vaut pour n'importe quel groupe. L'apparat est négatif dans trois cas : quand la leçon acceptée apparaît dans plus de cinq *uetustiores* pour chaque classe ; quand b n'est pas valable : par exemple en I, 141, 214, et que la leçon acceptée est en a et b ; quand b et c ne sont pas valables (3, 280-361 ; 436-448) et que la leçon acceptée est en a. Dans tous les autres cas, l'apparat est positif.

Ces principes nous valent un appareil d'une rare complication et d'une totale obscurité ; mais, lorsqu'on a le courage de se reporter aux principes que je viens de rappeler, on finit par s'y reconnaître, et nous devons à M. Hall le meilleur texte qui existe, à l'heure actuelle, du *D.R.P.* Je demeure cependant convaincu qu'il fait appel à beaucoup trop de manuscrits, et je crois qu'il serait possible de repérer, dans des groupes déterminés de façon moins géométrique, les témoins majeurs, — les autres ne servant que dans les cas fort rares où ils apportent des leçons importantes ; celles-ci sont rarement propres à un seul d'entre eux et ces manuscrits mineurs, qui sont les plus nombreux, auraient pu être désignés par des sigles collectifs.

Parmi les leçons intéressantes proposées ou maintenues, je note : I : 4 *concussa* (dû à Isengr.) ; 54 *clamabat* : le *conclamat* de certains manuscrits maintient (à tort ou à raison), l'unité temporelle ; 98 *uacuas... aures* : ou *uanas auras* ? ; 112 *intemerata* : *intemeranda* dans Lond. add. 21213 et chez Heinsius : préférable pour le sens ; 156 *uulnere* : *pectore* de quelques manuscrits est bien meilleur, et se rapporte plus pertinemment à la légende d'Encelade que n'avaient pas oubliée les bronziens du parc de Versailles (bassin d'Encelade) ; 185 *intermicat* : *interuiret* me paraît meilleur, en raison de 2,100 et Cons. Stil. 2, 429, auxquels M. Hall est le premier à renvoyer ; 232 *claruit* : *canduit* Isengr. marg. : *canduit* n'est pas forcément une heureuse correction d'humaniste. — II *pr.* 14 *repetit* : *reparat* Isengr. marg. : même remarque ; 42 *ceruam* : bon, et bien défendu dans l'apparat ; — 11 le *concita* de Bodl. F.2.16 est aussi suspect que le *uoto* qui le suit ; 23 *ima uiget, parte moriens* : excellent ; 25 *tantum* est en effet préférable au *raucum* que M. Hall avait conjecturé précédemment ; 165 *elusos* Isengr. marg. vaut effectivement mieux que le *inclusos* des codices ; 254 *mouimus* : soit ; mais le *nouimus*

de nombreux manuscrits est admissible ; 356 *nullique* : je préfère de beaucoup le *nullaeque* (*parentes*) d'Isengr., qui s'accorde mieux avec l'affectivité et le style de Claudien. — III : 67-70 comment décider entre *noctesque timorem/ingeminant* de M. Hall, et le *noctisque timores/ingeminant* de Burmann ? ; 102 *teror* vaut mieux que le *feror* des manuscrits, mais le *premor* de Baehrens est assez séduisant, vu surtout la rareté de *teror* ; 105 *tua nata* me semble maintenu à juste titre, ainsi que *uetitamque* en 113.

Le très abondant commentaire de M. Hall a un immense mérite : il est orienté. N'y cherchons remarques ni de style ni d'esthétique ni de mythologie ; à peine quelques notations de grammaire. Il est conçu uniquement comme une justification du texte établi, et il lui arrive même de faire double emploi avec l'apparat, déjà fort étoffé (par ex. p. 176, v. 311-312, et p. 238). A cet égard, il est d'une richesse étonnante, et les citations, les comparaisons et les statistiques acquièrent, ainsi utilisées, une efficacité qu'elles n'ont pas toujours. Donc, un commentaire très partiel, mais qui, admise son orientation, est un véritable modèle de méthode et d'expression.

Tel est ce beau livre, qui pourrait servir de texte d'étude pour ceux qui se soucient encore, s'il en est, de cette science difficile, et souvent mal pratiquée, qu'est la critique de textes. — H. BARDON.

57. — **La descente de l'âme chez Macrobe.** — Il est difficile d'analyser et plus encore de résumer l'étude dense et même serrée, parfois difficile à suivre, d'un jeune savant hollandais, élève de MM. Courcelle et Waszink : M. A. ELFERDINK, *La descente de l'âme chez Macrobe* (PHILOSOPHIA ANTIQUA. A series of monographs on ancient Philosophy, edited by W. J. Verdenius and J. H. Waszink, vol. XVI), Leyde, E. J. Brill, 1968 ; 1 vol., 69 p. in-8°. Il la destinait à lui servir de thèse à l'École pratique des Hautes Études à Paris. Sa haute qualité fait qu'on est profondément affligé de la disparition à vingt-cinq ans d'un érudit qui donnait de telles promesses. La piété de ses maîtres a du moins permis qu'il subsiste de lui cette œuvre éditée grâce à leurs soins.

Il s'agit essentiellement de la descente de l'âme, telle que Macrobe la décrit dans son *Commentaire sur le Songe de Scipion* en I, 10, 7-12. Macrobe s'y inspire indirectement de Numénius à travers Porphyre. Mais qu'est-ce qui vient de Numénius ? Qu'est-ce que Porphyre y a ajouté ? S'inspirant lui-même de quels auteurs ? Qu'est-ce qui appartient en propre à Macrobe ? Telles sont les questions que M. Elferdink s'est posées et auxquelles, à travers une critique de ses devanciers, Leemans, M. Beutler, M. Dodds, il a apporté une réponse. En définitive l'unité et l'homogénéité du passage, retenues souvent comme la preuve d'une source unique, sont dues à Macrobe lui-même.

Le second chapitre, de beaucoup le plus développé (21 pages sur 41 que comprend le texte proprement dit), étudie la conception « géométrique » de l'âme, qui, chez Macrobe, ne saurait venir de Numénius, pour qui celle-ci est un nombre. C'est ce que, contre Leemans et M. Dodds, M. Elferdink soutient avec M. Beutler. Il paraît la devoir en dernier ressort au platonicien Sévère (cité par Proclus).

La démonstration de M. Elferdink est une belle démonstration de ce que doit être une véritable étude des sources, qui doit rendre à chacun ce qui lui est dû et ne pas se contenter de suivre une transmission quasi mécanique de doctrines. Macrobe lui-même ne mérite pas d'être traité comme un médiocre compilateur ou traducteur.

De Platon, essentiellement de deux passages du *Timée*, 35 a et sq. 41 d, à travers toute l'évolution du platonisme ont été tirées progressivement les idées qu'on trouve rassemblées dans le texte commenté par M. Elferdink. C'est une histoire compliquée, où les données ne deviennent véritablement à peu près sûres que dans la dernière étape, celle que M. Elferdink a surtout retenue, en gros le néoplatonisme. Mais en fait les commentateurs avaient commencé bien avant : qu'on songe au traité de Plutarque *Sur la genèse de l'âme dans le Timée*. M. Elferdink ne s'est guère aventuré dans cette préhistoire ou protohistoire de son problème et il a eu raison. Mais par exemple pour la conception « géométrique » de l'âme on ne saurait oublier — et lui-même le rappelle, qu'elle remonte au moins à Speusippe, et qu'on la trouve chez Posidonius (appliquée à l'âme du monde), ce qui lui vaut les critiques de Plutarque, la trouvant peu conforme à son incorporité, que lui-même défend. Les autres thèmes aussi, portes du ciel, mélange de l'essence divisée et de l'essence indivisée, intervention de la progression arithmétique et de la progression harmonique etc. ont un long passé et on peut supposer que, si M. Elferdink avait pu mettre la dernière main à son travail, il l'eût enrichi de cette perspective historique (où, entre autres, Philon d'Alexandrie devrait figurer avec le *De decalogo*, 20 et suiv., pour son interprétation du mélange dans le *Timée*, p. 35 a). — Pierre BOYANCÉ.

58. — **Un nouveau recueil de textes sur la Gnose.** — Définir la gnose, en décrire les multiples ramifications et en faire l'histoire sont des tâches qui ont été souvent entreprises avec des fortunes diverses. Pour les mener à bien, il va de soi qu'il est indispensable de disposer des sources anciennes d'information qui sont, on le sait, de deux sortes : les textes des écrivains gnostiques eux-mêmes et les témoignages des Pères de l'Église qui ont combattu ces syncrétismes religieux qui représentaient pour eux un danger des plus grands pour l'orthodoxie.

Ce sont les témoignages des Pères — en tout cas l'essentiel de ceux-ci — qu'on trouve réunis dans l'ouvrage de Werner FOERSTER, *Die Gnosis. I Zeugnisse der Kirchenväter, unter Mitwirkung von Ernst HAENCHEN und Martin KRAUSE, eingeleitet, übersetzt und erläutert von W. F. Zürich und Stuttgart, Artemis Verlag, 1969 ; un vol. petit in-8°, 488 p. (DIE BIBLIOTHEK DER ALTEN WELT). Prix, relié toile : 43 DM.*

En tête du volume, on peut lire une introduction substantielle qui dégage très bien les grands traits de la gnose, les caractéristiques des différents systèmes issus d'elle et celles de la littérature que ces systèmes ont inspirée. Viennent ensuite vingt-deux chapitres entre lesquels sont répartis les textes des Pères qui traitent de la gnose. Ils viennent en ordre principal d'Irénée de Lyon, d'Hippolyte de Rome, d'Épiphane, de Clément d'Alexandrie, d'Origène et de Tertullien. Ils n'y sont pas tous mais, je le répète, l'essentiel y est et je crois qu'il n'y a rien de mieux à faire, devant un ouvrage aussi riche, que de donner au lecteur un aperçu aussi succinct et aussi complet que possible de son contenu.

Chaque chapitre comporte une ou des introductions aux textes réunis. Le ch. I est consacré à Simon de Samarie et à Ménandre ; l'auteur y a joint une courte notice sur Dosithée. Le ch. II réunit les textes relatifs aux premiers gnostiques chrétiens : Cérinthe, Carpocrate et son fils Épiphane, Saturnil et les Caïnites. Le ch. III s'intitule : La parenté de Marcion. Marcion lui-même et les textes qui le concernent ne sont pas repris dans l'ouvrage parce que, estime M. Foerster, si Marcion offre des traits qu'on revoit ailleurs dans

la gnose, on ne trouve pas chez lui le thème gnostique essentiel de *l'appel à l'être* de l'homme ; ce chapitre est consacré au prédécesseur de Marcion, Cerdon, et à ses successeurs Apelles et Sévère.

Nous devons le ch. IV à M. Ernst Haenchen qui y traite du *Livre de Baruch* dont on sait qu'il tient une place à part dans la littérature gnostique.

Dans le ch. V, il est question de Basilide. M. Foerster y compare les notices d'Irénée et d'Hippolyte sur ce personnage ; il traduit ces notices et une série de fragments de Basilide qui proviennent pour la plus grande partie de Clément d'Alexandrie. Dans le ch. VI, M. Foerster distingue Ophites et Ophiens dont les premiers sont connus par Irénée et les seconds par Origène.

Le ch. VII est de M. Martin Krause et il concerne les Barbélognostiques. M. Krause étudie les relations qu'il y a entre la notice d'Irénée sur cette secte et l'*Apocryphon de Jean* ; il traduit ensuite ces deux documents. Ce livre secret de Jean est le seul texte du recueil qui ne soit pas d'origine grecque ou latine.

M. Foerster étudie ensuite, dans les chapitres VIII à XIII, l'importante branche du gnosticisme qu'a été le Valentinianisme. Le ch. VIII, consacré à Ptolémée et à son système, étudie et traduit une notice d'Irénée, un choix des *Extraits de Théodote* de Clément d'Alexandrie et la *Lettre à Flora* de Ptolémée. Le ch. IX traduit les fragments d'Héracléon qui proviennent, on le sait, d'Origène. Le ch. X étudie la notice d'Hippolyte sur la gnose valentinienne. Le ch. XI traduit un long texte d'Irénée consacré à Valentin et à ses disciples et, parmi ceux-ci, principalement à Marcos. Le ch. XII réunit un long morceau des *Extraits de Théodote* et la notice d'Irénée sur Valentin et le ch. XIII offre, avec une introduction, la traduction des fragments de Valentin dont nous devons la plupart à Clément d'Alexandrie.

Les chapitres XIV à XIX traitent des systèmes gnostiques qui ont pour base une doctrine des trois principes. Ce sont, dans l'ordre, l'Arabe Monoimos (ch. XIV), la *Mégale Apophasis* (ch. XV), les Naasséniens (ch. XVI), les Pérates (ch. XVII), les Séthiens et les Archontiques (ch. XVIII) et les Docètes (ch. XIX). Tous ces gnostiques sont connus par Hippolyte ; Épiphane est une source supplémentaire sur les Séthiens et il est le seul à nous instruire sur les Archontiques.

Irénée, Clément d'Alexandrie et Épiphane nous renseignent sur les gnostiques libertins auxquels est consacré le ch. XX. Le ch. XXI traite de l'écrit gnostique païen *Poimandrès* qui nous a été transmis dans le *Corpus hermeticum*. Le ch. XXII étudie et traduit les *Actes de Thomas*.

Tel est le contenu de cette remarquable anthologie gnostique.

L'auteur annonce qu'un second volume va grouper les traductions des textes de Nag Hammadi. Quand il aura tenu sa promesse, les chercheurs disposeront d'un recueil comode de tous les documents gnostiques anciens et l'auteur aura bien mérité des études d'histoire religieuse. — René HENRY.

59. — **Sur trois poètes latins, ou la poésie à travers les âges.** — Heureuse Université de Padoue ! La largeur de vues de M. Al. Traina et la compréhension des autorités universitaires facilitent à de jeunes savants l'impression de travaux dont il serait regrettable qu'ils restent ensevelis dans des dossiers, sous prétexte que leurs auteurs n'ont pas encore

atteint une notoriété commercialisable. Cinq articles sont rassemblés ici (R. Nordera, T. Bertotti, L. Bezzi, E. Pianezzola, A. Lunelli, *Contributi a tre poeti latini (Valerio Flacco, Rutilio Namaziano, Pascoli)*, 1969, Bologne, Pàtron, 206 p. in-8°). J'ai particulièrement apprécié le mémoire que M^{lle} Roberta Nordera consacre aux « virgilianismes » de Valerius Flaccus. Comme nous sommes loin de la « recherche des sources » pratiquée autrefois avec une raideur qui se prenait pour de la science ! M^{lle} Nordera, à l'occasion de réminiscences plus ou moins évidentes, analyse le phénomène de la création littéraire. Telle expression, « reprise » à Virgile, change de valeur selon le contexte ; grâce à M^{lle} Nordera, nous saisissons le travail (plus combinatoire, certes, que spontané : mais y a-t-il une spontanéité totale en poésie ?) d'un Valerius soucieux d'exprimer, par le talent des autres, son tempérament personnel. Les analyses de M^{lle} Nordera visent toutes un même but : au-delà du détail, déceler un style, style d'existence, dirais-je, plus que style littéraire. Et ainsi, très gentiment, et non sans force persuasive, elle m'invite à nuancer ce que j'avais écrit naguère sur le goût au temps des Flaviens, et elle apporte une contribution précieuse à la connaissance d'une période particulièrement complexe. Qu'il emprunte à Virgile un rythme, une expression, une tournure syntaxique, Valerius se distingue pourtant de lui pour se rapprocher des poètes de son temps, et il n'oublie pas les expériences d'Ovide, ni celles de Lucain, qui est, d'une façon dont on eût aimé que M^{lle} Nordera nous développât les modalités, un Ovide exacerbé. Chez Valerius, pour M^{lle} Nordera, il y a un baroque, par l'importance qu'il donne, dans ses emprunts à Virgile, à la visualisation et à l'intériorisation (je n'aime pas beaucoup les termes, mais le jugement est excellent), par un pathétique et un illusionnisme ; ajoutez qu'il analyse les états d'âme sans recourir aux gestes, et une exaspération qui atteint aux limites de la pathologie. En sorte que ce poème « virgilien » n'a de Virgile que le masque, et fermente de modernisme. Tout cela, M^{lle} Nordera nous le dit, mieux : nous le démontre, et il convient de l'en féliciter. Plus tard, une connaissance plus approfondie des problèmes proprement psychologiques que pose la création littéraire l'aidera à développer ses qualités personnelles d'intuition, et, à propos de son auteur ou d'un autre, à quitter définitivement les ornières de la philologie traditionnelle.

M. Tullio Bertotti s'en prend à Rutilius Namatianus. A propos de l'édition de M. E. Castorina (Florence, 1967), il étudie quelques points de critique textuelle. L'on sait que M. Castorina attribue une grande importance à une main de V (V⁴) qui apporterait les leçons d'un apographe perdu, ainsi qu'à l'édition vénitienne d'O. Panvinio. Un des arguments dont use M. Bertotti pour contester la valeur que M. Castorina accorde à V⁴ est le *ipsi* du v. 85 (*magni* V²RBP, edd.) ; malgré l'autorité de MM. Barbalucci, Fontaine, Van Looy et Verdière, il m'est difficile de ne pas voir dans le *magni* repris par M. Bertotti une banalité parfaitement oiseuse, et le *ipsi* de V⁴, adopté par M. Castorina, me semble de beaucoup préférable. L'apographe perdu en acquiert-il pour autant plus de vitalité ? C'est une autre affaire. Quant à l'*editio veneta*, admettons qu'elle ne soit décisive qu'en deux passages : 2,51, et I,112 : sur ces deux points, elle emporte la conviction. Cela ne suffit peut-être pas à lui donner l'importance que désire M. Castorina, mais de là à ne voir dans ces leçons que de simples conjectures d'humanistes... La pratique des éditions de la Renaissance m'a appris qu'en bien des cas leurs auteurs utilisaient des manuscrits qui ont disparu et qui, parfois, sont les restes de rameaux perdus d'une tradition. Si M. Castorina pêche par enthousiasme, M. Bertotti pêche par réticence. L'article se termine

par l'analyse de passages controversés ; je relève le retour à *refigunt* en I, 116 (au lieu de *recinge* dont le sens est difficile à admettre, alors que, pour le mouvement général du vers, il est de beaucoup préférable à *refigunt*) ; le maintien de *Interea et* (de VR, et de Castorina) en I, 149 ; et celui de *reuocatus* en I, 375 (Vessereau, Préchac, Van Looy).

Les trois articles qui forment le reste du recueil sont consacrés à Pascoli, que les élèves de M. Traina étudient véritablement comme un classique. Ne vaut-il pas mieux l'avouer sans plus attendre ? Je n'aime guère la poésie latine « moderne » : même chez les meilleurs de ses adeptes, je trouve une inadéquation permanente entre la pensée et la forme ; chez Pascoli comme chez les autres. Sans doute ai-je tort. M^{lle} L. Bezzi étudie les composés nominaux dans l'œuvre de Pascoli : travail sérieux, dont je conteste l'objet plus que la méthode, et qui s'achève sur un jugement de Contini selon qui Pascoli est un « révolutionnaire de la tradition » (?). M. E. Pianezzola étudie quelques traits de « zoologie pascolienne » (*ut ita dicam*) et conteste, justement semble-t-il, quelques traductions de Perosa, de Terzaghi ou de Tescari ; — tout cela me paraît prouver à l'évidence qu'un poète ne s'exprime jamais mieux que dans sa langue. Enfin, M. A. Lunelli a rédigé quelques pages sur le génitif *ientantum* dans *Pomponia Graecina*, 10, qu'il élucide en s'aidant de *Quo vadis* ? Pourquoi pas ? Nous allons bien voir au cinéma des reconstitutions (?) de Rome antique... Il est vrai qu'il n'y a guère meilleur moment qu'en ce film (« Week-end sous Néron », si je ne m'abuse...) où un légionnaire superbement casqué et harnaché apporte en motocyclette un message à l'empereur. — H. BARDON.

60. — **Histoire du monde antique et de la Grèce archaïque.** — L'auteur Mario Attilio LEVI, *Il mondo antico e la Grecia arcaica* (Turin, Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1969 ; un vol. in-4°, 544 p. et 48 pl. (NUOVA STORIA UNIVERSALE DEI POPOLI E DELLE CIVILTÀ, vol. II. Prix : 8.000 lire), étudie d'abord les Hittites : après un bref aperçu du commerce mésopotamien, il décrit l'ascension des Hittites, les règnes de Labarna et de Télépinu, le nouvel empire de Suppiluliuma, Mursil II, Muwatalli et Hattusil III. Il passe aux Achéens et au monde égéen, s'attache à l'époque préhellénique, à l'époque minoenne, aux origines mycéniennes et à la société achéenne. Il s'intéresse ensuite aux Doriens et à la Grèce archaïque : il explique l'invasion dorienne et ses conséquences ainsi que la vie en Grèce après le XII^e siècle jusqu'à l'époque du style géométrique. En ce qui concerne le VIII^e siècle et l'expansion méditerranéenne, il analyse la maturité de l'esprit archaïque, la colonisation grecque, les civilisations étrusque et sarde, Carthage, les Ibères et les autres populations de l'Espagne, les Celtes, l'Italie protohistorique et la genèse de la cité-État. Puis il passe à la splendeur et à la décadence des aristocraties : il dresse un tableau de la Lydie, du monde grec, de l'apparition des nouveaux régimes politiques, d'Athènes avant et sous Solon. Envisageant l'époque de l'hégémonie péloponnésienne, il traite de Sparte et de la ligue péloponnésienne ainsi que de la tyrannie en Grèce et en particulier à Athènes. En ce qui concerne la Perse, il décrit la société iranienne, les Mèdes, le règne de Cyrus, les Perses et la religion de Zoroastre, les règnes de Cambyse et de Darius I^{er} ainsi que la structure de l'État perse. Enfin, il termine par un aperçu du développement du monde occidental où il s'occupe des rivalités maritimes, de la thalassocratie étrusque, de la pénétration grecque en Italie, des origines de Rome, du développement de la société carthaginoise et de l'Occident à la fin du VI^e siècle avant notre ère.

Une bibliographie sélective, qui comprend malheureusement de nombreuses coquilles dans les noms et les titres des ouvrages en langues française et anglaise, et une chronologie succincte terminent ce volume.

Ce second volume de la *Nuova Storia Universale dei Popoli e delle Civiltà* bénéficie comme son prédécesseur d'une typographie élégante et aérée. Des illustrations de bonne qualité — généralement en noir et en blanc, mais parfois en couleurs — accompagnent le texte rédigé dans un style clair et une langue impeccable. Cette synthèse ne se borne pas à retracer les faits politiques, institutionnels et militaires, mais se préoccupe aussi des faits économiques, religieux et culturels. Elle permettra au grand public italien de prendre un fructueux contact avec une Antiquité rénovée. — Pierre SALMON.

61. — **Civilisation hellénistique.** — Deux ans seulement se sont passés depuis la parution du premier tome de l'ouvrage monumental, et voici déjà le second volume, le plus long, comptant à lui seul presque douze cents pages : de Carl SCHNEIDER, *Kulturgeschichte des Hellenismus*, Zweiter Band, München, Verlag C. H. Beck, 1969, VIII-1180 p., DM 98.

Dans la première partie de son ouvrage l'auteur avait étudié en ordre principal l'expansion géographique de la civilisation hellénistique. Ce deuxième volume est surtout consacré aux aspects nombreux de cette civilisation, aux multiples formes sous lesquelles elle s'est manifestée, à ses réalisations historiques. L'auteur examine successivement : le livre, le théâtre, la poésie, (six subdivisions) ; la rhétorique ; les mathématiques et les sciences de la nature (cinq subdivisions) ; la technique ; la médecine (six subdivisions) ; les sciences philologiques et historiques (trois subdivisions) ; le droit (sept subdivisions) ; la philosophie (neuf subdivisions) ; la musique (quatre subdivisions) ; les arts plastiques (six subdivisions) ; la religion (neuf subdivisions).

Cette partie du volume compte près de 750 pages et fait suite à un chapitre sur la vie quotidienne : la maison ; vêtements, produits de santé, parure ; le boire et le manger ; le travail et la profession (onze subdivisions) ; fêtes, vacances, sports, jeux, voyages (six subdivisions) ; la mort.

Le volume se termine par une description des phases successives de la civilisation hellénistique : les débuts ; la pleine floraison ; les crises internes et l'invasion des Romains ; la période de la fin. Comme on le voit l'auteur distingue quatre phases dans la période hellénistique : 323-280 av. J.-C., 280-220 av. J.-C., 220-133 av. J.-C., 133-30 av. J.-C.

L'intervention romaine en Orient, qui commence au début du 11^e siècle av. J.-C., lui paraît être extrêmement importante, puisque, à son avis, le testament par lequel Attale III légua son royaume aux Romains en 133 av. J.-C. marque, dans l'ensemble de l'époque hellénistique, la fin d'une période et le début d'une nouvelle phase.

Le résumé qu'on vient de lire nous permet, malgré sa brièveté, de nous faire une idée du nombre imposant de sujets traités dans ce volume. M. Schneider a réuni une documentation énorme. Utilisant toutes les sources disponibles et une bibliographie imposante de plus de cent pages (pp. 981-1106), il s'est engagé dans des dizaines de secteurs, mentionnés plus haut. Il dispose d'une masse d'érudition qui lui permet d'aborder tant de problèmes. Il sait les richesses mais aussi les lacunes de nos sources : épinglons par exemple la remarque très pertinente que, sur les 856 historiens grecs édités par F. Jacoby dans les *F. Gr. H.*, environ 600 appartiennent à la période hellénistique.

Il doit être convaincu que toute bibliographie présente des lacunes, du fait que chaque jour revues et ouvrages nous mettent en présence de nouvelles recherches.

Il met à la disposition du lecteur un tableau de la vie quotidienne qui sera beaucoup apprécié, puisqu'en ce moment c'est surtout l'histoire sociale qui jouit de la faveur du public. Mais il n'évite nullement l'histoire politique ni les institutions. Le droit de cité, la monarchie, la tyrannie, les ambassades, les *politeumata*, la titulature aulique, voilà toute une série de sujets que M. Schneider essaie de résumer en quelques pages et qui mériteraient chacun tout un volume.

L'auteur se contente d'une introduction et nous invite à approfondir personnellement les nombreux problèmes qui s'offrent au chercheur. Cette *Kulturgeschichte*, dont l'index facilite beaucoup la consultation, restera longtemps une œuvre de base de nos études.

Impressionné par ces vagues d'érudition, le lecteur attentif cherche la synthèse, les idées générales qui conditionnent les multiples évolutions, les liens qui unissent entre eux les sujets particuliers.

Nous touchons ici à la notion même de la *Kulturgeschichte*, étudiée bien souvent, e.a. pour l'antiquité par W. OTTO, dans un livre bien connu *Kulturgeschichte des Altertums* (1925) et par H. BOLKESTEIN dans les *Handelingen 17^e Nederl. Philologencongres, Groningen, Wolters, 1937, p. 15 et suiv.* C'est avec grand profit que nous relisons les pages de ces savants.

Loin d'avoir l'intention de définir une nouvelle fois la *Kulturgeschichte*, nous voudrions plutôt montrer, à l'aide d'un exemple, comment cette notion, difficile parfois à définir, a pris forme dans l'ouvrage de C. Schneider.

Un des problèmes les plus importants et les plus difficiles de la période hellénistique est celui de la confrontation à cette époque de deux civilisations, celle de l'Orient et celle de l'Occident. L'auteur s'y est arrêté à plusieurs reprises, comme nous l'avons fait remarquer pour la première partie dans cette revue (46 (1968), p. 838). Il y revient dans ce second volume. Ainsi, dans le domaine des arts plastiques, M. Schneider écrit (p. 643) : « Alle hellenistische Kunst blieb griechische Kunst. Durch keine Faszination des Ostens oder Aegyptens haben sich die hellenistische Künstler bestechen lassen ». Et plus loin (p. 644) : « In Aegypten blieb die bildende Kunst unvermischt erhalten ; sie half den Aegyptern ihre eigene Kunst zu erhalten und sogar zu erneuern. Mischformen blieben selten ».

Voilà pour les arts plastiques. En ce qui concerne le culte, M. Schneider s'exprime ainsi (p. 899) : « Unter Ptolemaios IV Philopator trennten sich die griechischen und ägyptischen Elemente stärker voneinander, auch das war eine Folge der Schlacht von Raphia. Die Synode von Memphis (217) beseitigte alle griechischen Elemente aus den Kulthandlungen der ägyptischen Priester ».

Et en parlant de la période finale de l'époque hellénistique il dit (p. 983) : « Der Spät-hellenismus bedeutet den Sieg des Griechischen über den Orient und das Lateinertum im geistigen, künstlerischen, philosophischen, religiösen und allgemein menschlichen Bereich. Was bedeutete demgegenüber die politische Niederlage ? »

Il serait extrêmement intéressant de rechercher à travers les deux volumes de cet ouvrage tous les textes se rapportant à cette rencontre de l'Orient et de l'Occident pendant la période qui va d'Alexandre à Auguste. Peut-être aurait-il été souhaitable de proposer,

à la fin de l'exposé, une solution globale de ce problème qui, malgré les apports de nombreux savants, est loin d'être résolu. — W. PEREMANS.

62. — **Historiographie de la Rome primitive.** — Le professeur V. PÖSCHL a eu l'heureuse idée de réunir en un volume une série d'articles — dix-huit en y comprenant son introduction — concernant l'historiographie de la Rome primitive : *Römische Geschichtsschreibung*, herausgegeben von Viktor PÖSCHL (Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1969 ; 458 p. in-8°). La série s'ouvre par deux articles de G. NIEBUHR et de Th. MOMMSEN, les vétérans de l'histoire critique, datés de 1846 et 1870 ; elle continue par d'autres de KORNEMANN, M. GELZER, U. KNOCHE et A. MOMIGLIANO... — j'en passe et des meilleurs — pour se terminer par Einar GJERSTADT. On sera heureux de trouver ainsi rassemblés des exposés qu'il est parfois difficile de trouver dans des revues peu accessibles ou épuisées. Je me bornerai à citer quelques-uns des problèmes examinés.

Le premier est celui des cantilènes épiques, chantées dans les banquets, et célébrant les exploits des ancêtres. Elles ont dû exister mais ont disparu de bonne heure. Le rôle des femmes paraît y avoir été important si on leur attribue les personnages de Lucrèce, Clélie, Virginie. N'ont survécu que les épisodes acceptés par les Annalistes. Mommsen discute très finement celui de Coriolan dont il oppose les contradictions internes à la belle couleur poétique.

Il faut admettre l'existence des Annales du Grand Pontife : tables de bois blanchies et où on inscrivait les magistrats de l'année, le calendrier religieux et civil, les événements politiques et militaires et exposées au public à la Regia. Elles remontent au moins à l'année 400 av. J.-C. puisqu'elles signalaient l'éclipse qui eut lieu cette année-là. Mais n'ont-elles pas été reconstituées après l'invasion gauloise jusqu'à la fondation de la république ? En tout cas on ne pouvait se passer pour la vie publique d'un cadre chronologique quelconque et Niebuhr a eu raison de les comparer aux Annales de Fulda et de St. Bertin au début du Moyen Age. Quant à la date de la fondation de la Ville, elle a été fixée d'une manière artificielle, par des comparaisons et des additions de générations, aussi varie-t-elle avec les auteurs. Finalement la seule ère la plus vraisemblable est celle qui part de la dédicace du Capitole.

Les plus anciens historiens romains sont Fabius Pictor et Censius Alimentus. Ils ont été brefs sur les origines, mais ont développé leur époque contemporaine : surtout les guerres puniques. Ils ont écrit en grec — car le seul public cultivé à ce moment là est grec, et grecs hellénisés sont les hommes politiques d'Orient qui s'intéressent à Rome, surtout depuis la guerre de Pyrrhus et dont il faut capter la bienveillance. Ils veulent aussi répondre à Philinos d'Agrigente qui a écrit son histoire des guerres puniques dans un esprit hostile à Rome. Il est notable que personne ne leur a jamais reproché de mal écrire en grec ; Fabius Pictor devait insister sur la responsabilité d'Hannibal dans la II^e guerre punique ; il a servi de source à Polybe mais a lui-même utilisé Timée de Tauroménium pour les périodes antérieures. C'est eux qui ont donné à l'histoire ses lettres de noblesse à Rome : un Sénateur peut écrire l'histoire sans déroger, pour lui c'est encore servir, car il met son expérience au service de ses successeurs.

Le premier historien qui ait écrit en latin est Caton le Censeur. La perte de ses Origines est tout à fait regrettable ; il ne bornait pas son horizon à Rome, mais remettait la

ville au milieu de ses sœurs d'Italie, tandis que les Annalistes ont eu trop tendance à se borner aux « *res gestae Populi Romani* » ; ils ont eu le défaut de ne pas se servir du document vrai : inscriptions, dédicaces de temples ; même Tite-Live travaille trop souvent de seconde main, bien qu'on retrouve chez lui traces des Annales des Pontifes.

Un cas particulier et bien intéressant est celui de Naevius ; il avait écrit son poème sur la guerre punique pour répondre aussi à Philinos, y mettant comme lui ses souvenirs personnels, mais il a tiré aussi des renseignements des Annales des Pontifes qu'on reconnaît parfois à leur style sec et rapide et d'un annaliste non identifiable mais dont on retrouve aussi les traces dans Polybe et dans le byzantin Zonaras.

Le livre se termine par un long article de 91 pages de Mr. E. Gjerstadt qui expose les conclusions tirées de ses fouilles et reconstitue l'histoire primitive de Rome en les combinant avec ce qu'on peut garder des légendes traditionnelles.

Il distingue la période primitive où dès l'époque chalcolithique, des hommes ont habité sur le Palatin et sur l'Esquilin, population méditerranéenne qu'on peut assimiler à celle que les textes appellent les Sicules, à laquelle succède celle des Aborigènes. C'est à eux qu'on attribue les cérémonies des Lupercales, du culte de Vejovis et de Juno Caprotina, les seules de la religion romaine où on sacrifie des chèvres.

La Rome primitive préurbaine commence vers 800, à l'âge du Fer, qu'il divise en quatre périodes. Durant les deux premières, que l'on peut dater grâce aux tessons de céramique grecque à décor géométrique, les hommes habitent dans des huttes groupées en villages séparés, sur le sommet des collines : Palatin, Esquilin, Quirinal. Sur les pentes sont les nécropoles, les fonds restent marécageux. Il se peut qu'au VIII^e siècle se soit produit le synoecisme des deux villages du Palatin. Sur l'Esquilin on enterre les morts, sur le Palatin on pratique surtout la crémation ; le matériel de l'Esquilin s'apparente à celui de Tivoli, celui du Palatin à celui des Monts Albains.

Vers 700 av. J.-C. commence la troisième période reconnaissable à sa céramique proto-corinthienne. Le synoecisme s'observe partout, le matériel est plus riche ; la tombe n° 94 de l'Esquilin est celle d'un chef de guerre avec ses armes et son char. Les huttes d'habitation sont plus grandes ; l'influence étrusque se manifeste dans le *bucchero nero* et les imitations de vases grecs.

Les croyances religieuses de l'époque qui ont subsisté à l'âge classique seraient la Triade Jupiter — Mars — Quirinus, celles des *Sacra Argaeorum* dont la procession garde la trace des quatre districts primitifs, et les fêtes du Septimontium qui exclut encore le Quirinal et le Viminal ; ceux-ci forment une confédération distincte séparée de la première par le ruisseau qui traverse le Forum, première ébauche de la *Cloaca Maxima*.

Enfin c'est la période d'unification et d'urbanisation due aux rois étrusques. Mr. Gjerstadt se sépare de l'opinion traditionnelle et abaisse leur date jusqu'au milieu du V^e siècle, accusant les Annalistes d'avoir falsifié toute la tradition. On hésitera à le suivre jusque là, car enfin les Étrusques avaient aussi leurs annales, leur chronologie, de même les Grecs avaient dès Timée leurs synchronismes qu'on ne pouvait si facilement écarter. Personnellement je laisserais à leur place les Tarquins et Servius Tullius et j'attribuerais à Porsenna un protectorat sur Rome, plus lâche toutefois que la monarchie précédente, et s'appuyant sur la plèbe contre l'aristocratie latine, ce qui explique bien des choses dans la politique romaine.

Les discussions sur la formation de la légende de Romulus et Remus, sur la personne des premiers consuls emporteront l'adhésion : Brutus et Valérius sont des personnages fictifs imposés aux Fastes quand les plébéiens sont entrés dans le collège des Pontifes, Tarquin Collatin et Horatius sont seuls vraisemblables. On n'acceptera pas sans difficulté la théorie sur les fonctions des premiers éponymes, mais les observations sur les cultes primitifs sont tout à fait pertinentes ⁽¹⁾.

L'ouvrage ainsi conçu présente évidemment de par sa richesse même des contradictions, mais il permet aux lecteurs de comparer les solutions opposées et de se faire ainsi une opinion ; j'ajoute que l'apport du Prof. PöSCHL qui se retranche modestement dans son rôle de préfacier est loin d'être indigne de celui des autres historiens : c'est même à mon avis celui qui sera le moins contesté. — R. THOUVENOT.

63. — **Histoire romaine de 753 à 146 av. J.-C.** — Il est difficile de rendre compte d'un livre comme celui de Howard H. SCULLARD, *A history of the Roman world, from 753 to 146 B.C.* (Methuen's history of the Greek and Roman world, IV, Londres, 1969 ; 480 p. in-8°, 4 cartes), qui embrasse une période aussi longue. Nous dirons tout de même dès l'abord que c'est un excellent manuel et qui rendra aux étudiants tous les services qu'ils peuvent lui demander. La présente édition reproduit celle de 1960 — aussi la bibliographie n'est-elle malheureusement pas à jour, mais elle met les novices au courant de tous les problèmes que pose cette période de l'histoire romaine et Dieu sait s'ils sont nombreux et compliqués, surtout pour les origines.

Les premiers chapitres placent Rome dans son contexte italique. Pour les Étrusques, l'A. maintient l'origine orientale et la venue par mer, par bandes successives aux IX^e et VIII^e s. av. J.-C. Leur domination en Italie centrale a été brisée par les victoires d'Aristodème de Cumès à Aricie en 506 et de Hiéron de Syracuse dans les eaux de Cumès en 474. La bataille du lac Regille en 496 pourrait être une victoire des Latins sur Porsenna, où Rome n'a eu aucune part. Pour la fondation de Rome il se rallie en gros aux vues de Mr. Gjerstadt ; elle a été conquise par les Étrusques mais comprenait déjà un mélange de populations : Latins inhumains du Palatin, Sabins (?) inhumains de l'Esquilin et du Quirinal. Numa Pompilius a-t-il existé ? pourquoi pas, tout comme Moïse lui aussi chef temporel et législateur religieux.

Avec les rois étrusques nous sommes sur un terrain moins mouvant, mais je ne crois pas Servius Tullius latin, il peut avoir été de mère latine seulement ; et il semble qu'il y ait eu lutte entre des clans étrusques de Céré, de Clusium, de Véies. La royauté disparaît bien avec Tarquin le Superbe mais non le protectorat étrusque qui persiste avec Porsenna : ce qui explique le premier traité de Carthage avec Rome, ville encore étrusque, maintenu à la date traditionnelle de Polybe (506 av. J.-C.) et les premiers consuls plébéiens, plus dociles aux maîtres étrusques.

Il serait trop long de reprendre les chapitres les uns après les autres. Je dirai seulement que Mr. SCULLARD s'en tient en général aux solutions moyennes, qui ne peuvent induire les étudiants en erreur, mais il ne cache pas qu'il en existe d'autres, qu'il n'accepte pas, mais

(1) Je regrette que dans cet article daté de 1961 Mr. Gjerstadt n'ait pas mentionné les théories ou même le nom de Mr. G. Dumézil.

indique toujours en note. Il montre comment les annalistes ont placé aux hautes époques des événements ou des revendications plus récents — mais sous les anachronismes et les doublets il y a un noyau de vérité — fort difficile à dégager d'ailleurs. Mais si nous ne comprenons pas le processus, nous saisissons le résultat final : l'égalité politique de la plèbe et du patriarcat par exemple.

Il rejette les raisons économiques données pour la 3^e guerre punique et les guerres d'Orient. Le Sénat n'a pas encore à ce moment de vue impérialiste, il répugne aux annexions, et il se méfie des chevaliers ; il s'inspire de raisons politiques : la peur que lui a causée Philippe pendant la 2^e guerre punique, le désir de l'équilibre en Orient, la peur d'Hannibal. Les prodromes de la guerre entre Antiochus et Rome sont bien exposés : aucun des deux adversaires ne veut au fond la guerre, mais ils y sont poussés par leurs alliés. L'antagonisme entre le caractère romain et le caractère espagnol est bien analysé.

Les derniers chapitres sur la vie morale et sociale, la littérature, l'art et le droit sont excellents. La haute tenue morale du Romain s'oppose au relâchement des mœurs étrusques, grecques, orientales, mais va s'altérer au contact de l'Orient. Pour l'art, Mr. SCULLARD montre bien déjà pour cette époque l'originalité des Latins entre les Étrusques et les Grecs. En littérature la dette envers la Grèce est énorme : il y a 10.000 mots d'origine grecque dans le latin classique ! Pour la religion il fait remarquer que l'anthropomorphisme est tardif à Rome. Il a parfois des formules bien frappées : pour opposer la famille romaine à la grecque : « The Greek lived in a house, the Roman in a home ». « Il est plus juste de reprocher à la Grèce son lent suicide que d'accuser Rome de l'avoir tuée ». Il est toutefois moins heureux quand il appelle Philippe V de Macédoine « le dernier des Grecs ».

Des appendices signalent les points à controverse : la chronologie, l'organisation centuriate, les lois Valeria-Horatia, Rome et l'antagonisme des cités grecques, etc... La table chronologique, d'après l'ère de Varron, sera très utile (j'aurais toutefois signalé entre parenthèses la chronologie courte, pour les dates importantes tout au moins). La bibliographie est sobre, mais suffisante pour des débutants : dommage qu'elle s'arrête comme nous l'avons dit en 1960. J'ai regretté de n'y pas voir signalés les travaux de G. Dumézil : si on n'admet pas ses classes fonctionnelles, il fallait tout de même signaler la transposition de mythes indo-européens en faits historiques, au besoin pour la réfuter.

Pour finir je signalerai les points où je ne suis pas d'accord avec M. Scullard. L'histoire de la vertueuse Lucrece est-elle forcément imaginée ? Le même fait s'est produit à Palerme en 1382 lors des Vêpres Siciliennes qui ont mis fin à la domination française, et ce que dit l'auteur lui-même des mœurs des Étrusques rend possible la conduite de L. Tarquin.

La réforme de Servius Tullius, à mon avis, aurait consisté à créer les quatre tribus topographiques et à fixer la fortune pour faire partie de la classe des hoplites. La répartition en 5 classes et 193 ou 195 centuries ne daterait que de la création de la censure.

Hannibal a vraiment voulu la guerre ; sans doute Rome s'est mise dans son tort en s'emparant de la Sardaigne et de la Corse, mais les choses auraient pu rester longtemps dans le même état : Rome était occupée avec les Gaulois et les pirates illyriens, Carthage par son commerce avec l'Égypte et l'Espagne. La question de Sagonte n'est pas tellement obscure : Mr. Santo Mazzarino a montré que dans les traités internationaux de l'époque les villes grecques avaient un statut spécial ; or Sagonte se prétendait ville hellénique :

elle avait dû recevoir tous les Grecs repliés devant la conquête carthaginoise en Espagne. Mr. Scullard n'a pas connu non plus la brillante hypothèse de J. Carcopino qui transpose le nom d'Hèbre au Jucar, au sud de Sagonte. Si on suit Polybe, Hannibal paraît bien avoir commencé sa marche avant de connaître le résultat de l'ambassade romaine à Carthage et il y avait longtemps qu'il négociait avec les Gaulois Transalpins son passage des Pyrénées aux Alpes et avec ceux de Cisalpine une alliance contre Rome. Il a dû traverser les Alpes au Mt. Cenis ou au Mt. Genève ; sans doute avait-il préparé le passage plus au Sud par un col comme celui de l'Argentière où François I^{er} fit passer son armée en 1515, mais il fut surpris par l'arrivée de Scipion à Marseille et comme il ne voulait à aucun prix se laisser accrocher avant d'arriver en Italie, il dut remonter plus au Nord, là où sa diplomatie n'avait pas préparé le terrain. Je ne crois guère à son esprit pacifique après sa défaite ; les Barcides, dès leur arrivée en Espagne, ont préparé la guerre de revanche contre Rome — il est curieux d'ailleurs que ces Carthaginois n'aient pas eu le sens de la mer.

Enfin dans la seconde guerre punique, Mr. Scullard, à mon avis, n'insiste pas assez sur le rôle de Marseille que l'on soupçonne partout, mais sans en avoir de preuve tangible.

Il est aussi un point qui m'intrigue dans la colonisation romaine : ce sont les lots de 5 à 8 jugera... Au Maroc, sous le protectorat français, on calculait qu'il fallait à une famille de paysans marocains pour vivre au moins 6 hectares, ce qui fait 24 jugera !

Il manque un plan de Carthage pour suivre la prise de la ville : pp. 304-308, et un plan plus détaillé de Rome pour la pittoresque promenade : pp. 363-369.

Le livre s'arrête à la date de 146 av. J.-C. : destruction de Corinthe et de Carthage lorsque commencent à s'altérer les belles vertus traditionnelles romaines. Il se lit d'un bout à l'autre avec d'autant plus d'agrément que l'on y sent transpercer la sympathie et l'admiration de l'auteur pour l'œuvre de Rome ; il est d'ailleurs tel qu'on pouvait l'attendre de H. H. SCULLARD. — R. THOUVENOT.

64. — **Les routes dans l'Empire romain.** — Les études déjà anciennes de Mommsen, Marquardt, Hirschfeld et celles plus récentes de Grenier et Pflaum ont su mettre en valeur un des éléments les plus remarquables qui caractérisent la civilisation romaine : l'organisation d'un vaste réseau routier correspondant à des nécessités militaires et commerciales. L'ouvrage de Th. PEKÁRY (*Untersuchungen zu den römischen Reichsstrassen*, Rudolf Habelt Verlag, Bonn, 1968. *Antiquitas*. Reihe I. *Abhandlungen zur alten Geschichte*, Band 17, XII-195 p.) diffère sensiblement de toutes les études consacrées à ce sujet. Il présente un état de la question aussi complet que possible et s'attache essentiellement à tous les problèmes encore nombreux restés sans réponse. La matière est organisée en trois parties : la signification de « via publica », le début de l'organisation du réseau routier, enfin les aspects financiers de la construction et de l'entretien des routes impériales. Relevons-en les conclusions les plus intéressantes. La « via publica » qu'Ulpien (*Dig.*, 43, 8, 2, 21-22) et Sirulus Flaccus (*De condicionibus agrorum*, Lachm., 146, I = Thulin, 110, 1) ont tenté de définir, doit être caractérisée en fait comme étant extérieure aux agglomérations urbaines. Quant aux *viae militares*, elles ne forment pas un groupe séparé mais désignent des routes construites et entretenues par l'armée. Leur usage exclusif par l'armée paraît toutefois peu probable. Quelques problèmes plus précis sont encore étudiés : la fonction des *curatores viarum*, la nature du milliaire en tant que document administratif, enfin les renseignements éventuels

que peuvent donner le Cadastre d'Orange et le *Liber Coloniarum* sur la largeur minimum de la route romaine. La tradition littéraire qui attribue à Appius Claudius l'aménagement des premières routes importantes, doit être examinée avec prudence. La construction des premières routes paraît devoir correspondre à la suprématie militaire et politique de Rome à partir de 190 avant notre ère.

Contrairement à une opinion très répandue, les censeurs n'ont jamais assumé la tâche de la construction et de l'entretien des *viae publicae*. Les *curatores viarum* en Italie, les gouverneurs dans les provinces en sont les responsables. Les dépenses qu'entraîne la voirie, constituent un *munus publicum*. La participation financière de l'empereur et du *fiscus* paraît devoir se limiter à la construction de routes très importantes particulièrement en Italie.

L'ouvrage très dense de Th. Pekáry se termine enfin par un intéressant appendice consacré aux études récentes parues sur le *cursus publicus*.

Les nombreuses mises au point proposées par l'auteur que caractérise une connaissance approfondie de la documentation, apportent aux chercheurs conjointement aux fascicules de la *Tabula Imperii Romani* une connaissance plus précise de l'organisation du réseau routier dans l'Empire romain. — Léa FLAM-ZUCKERMANN.

65. — *Acta Archaeologica (Arheološki Vestnik)*, XX, 1969. — La dernière livraison de cette revue yougoslave nous offre une fois de plus une riche et dense moisson d'articles d'un grand intérêt : *Acta Archaeologica (Arheološki Vestnik)*, XX, Ljubljana, *Academia Scientiarum et Artium Slovenica, Classis I, Historia et Sociologia, Sectio Archaeologica*, 1969 ; 317 p. in-8°, ill., plans h.-t.

Deux articles, signés O. H. Frey et S. Gabrovec, et les mêmes et S. Foltiny, concernent les fouilles du site protohistorique et romain de Stična (pp. 7-26 et 177-196) ; on en trouvera la traduction, en allemand, respectivement dans les *Festschrift Dehn, Fundberichte aus Hessen, Beiheft 1*, 1969 ; pp. 7-20 et dans *Germania*, 47, 1969. Il faut noter que le premier article se trouve ici complété par trois figures, une carte et leur commentaire inédit.

La plupart des travaux présentés dans ce fascicule se rapportent à la pré- et la proto-histoire yougoslaves. Mitja Brodar traite de découvertes faites dans la grotte Postojnska jama et qui remontent au paléolithique (pp. 141-144 et résumé en allemand p. 144). Tatjana Bregant présente en quelques lignes le site mésolithique du Lepenski vir dont les restes de constructions et les sculptures sont d'un intérêt capital (p. 145-147 et résumé en français pp. 147-148) ; le même auteur nous parle également de quelques nouveaux aspects du faciès alpin de la culture de Lengyel que des fouilles au sud de Gradišče, près de Bevke ont mis en lumière (pp. 149-152 et résumé en allemand p. 153). Stanko Pahič étudie d'anciennes trouvailles pré- et protohistoriques faites aux sources thermales d'Očeslavci (p. 155-174 et résumé en allemand pp. 174-175). Miroslav Fulir nous livre le résultat de prospections archéologiques menées dans la région Medjimurje, près de la frontière hongroise (pp. 197-210 et résumé en allemand pp. 210-212). Enfin Karel Kurz caractérise l'économie et les échanges monétaires sur le territoire des Japodes avant la conquête romaine (pp. 27-33, en allemand).

Trois contributions intéressent la période romaine. Stanko Pahič publie la fouille d'un tumulus à chambre funéraire de Miklavž près de Maribor. Le très riche mobilier que contenait cette tombe importante permet de la dater des années 95-110 p.C. Notons,

parmi ce mobilier, des verres, un bol en *sigillata* type Drag. 37, une petite boîte à fard, décorée d'un médaillon en relief où on voit Mercure, Neptune et Mars, une garniture de ceinture en bronze. Toutes ces pièces sont soigneusement décrites et étudiées par l'auteur qui conclut en intégrant cette découverte dans un cadre régional plus large (pp. 35-103 et résumé en allemand pp. 104-109). Les restes d'une villa découverte au début du siècle à Staritrg près de Lož, ont retenu l'attention de Peter Petru. W. Modrijan avait assigné cette construction au Haut Moyen Age. Peter Petru songerait plutôt à une villa à portique fortifiée remontant au Bas-Empire ; mais il ne nous donne guère plus de précision chronologique (pp. 115-123 et résumé en allemand p. 124). Iva Mikl Curk, suite à de récentes trouvailles de céramique romaine en Slovénie, dégage quelques conclusions d'histoire économique : existence d'ateliers locaux dont la production, assez limitée dans l'espace, suit de près les changements de mode manifestés par les grands centres de l'Empire ; importance du commerce international et rôle prépondérant joué par l'Italie dans ce commerce (pp. 125-135 et résumé en français pp. 136-137).

Deux articles, signés Andrej Valič (pp. 218-233 et résumé en allemand pp. 233-234) et Paola Korošec (pp. 239-251 et résumé en français pp. 251-252) concernent des nécropoles paléo-slave et slave.

Après les nécrologies de deux savants récemment disparus, A. Degrassi et R. Egger, on trouvera quelques comptes rendus et une bibliographie des travaux d'archéologie yougoslave parus en 1967 et 1968.

Voilà un volume bien fait, dont les articles sont d'une haute tenue scientifique et les illustrations abondantes mais toujours utiles. Dommage cependant que la concision de certains résumés nuise parfois à leur clarté. — J. DEBERGH.

66. — **Archaeologia homerica.** — Le nouveau fascicule, *Griechische Baukunst in geometrischer Zeit*, Bd. II, O, Vandenhoeck et Ruprecht, Göttingen, 1969, dû à M. Heinrich Drerup, s'ajoute à ceux que la *Revue* a signalés depuis 1969. Il aurait pu prendre pour épigraphe le mot de A. J. B. Wace (*A Companion to Homer*, Londres, 1962 ; 489 p.) : « It is strictly speaking incorrect to speak of the Homeric house because Homer nowhere gives any definite information about the house of an average man ». On ne s'étonne donc pas si l'auteur, qui a déjà consacré une série d'études à cette question (O78, n. 4) se limite à la période postérieure aux invasions doriennes, et en fait il étudie les édifices qui ne remontent pas au-delà du XI^e s. avant notre ère. La méthode suivie ne ressemble pas à celle que l'on rencontre dans les autres fascicules ; il n'est pas question de fournir d'abord les données des poèmes homériques, car elles se réduisent sinon à rien, du moins à très peu de chose. En revanche, il est possible de dresser la liste des constructions datées de l'époque géométrique ; c'est un bon catalogue, alphabétique, et fondé aussi sur le type architectural — si l'on peut employer ce terme pour des restes parfois médiocres. Ce catalogue est accompagné de plans, lorsqu'il en existe. Le fascicule s'achève sur des considérations typologiques, dont nous ne pouvons donner le résumé : notons pourtant les observations relatives au *mégaron* (O 78 et surtout 92) — dont on a usé à tort et à travers, alors qu'il s'agit d'un élément de l'*oikos*, — sur le plan des villes, leur fortification, les matériaux employés, etc. Il est exact que la maison n'est décrite nulle part dans les poèmes homériques, et non pas seulement, pensons-nous, parce que le poète n'avait plus sous les yeux de maison

mycénienne ; l'architecture n'était pas de son propos et une allusion ne pouvait être que fortuite. Du même coup, l'auteur se range parmi ceux qui dénoncent l'idéologie mycénienne — ainsi M. I. Finley, voir son récent ouvrage, *Early Greece...*, Londres, 1970, pp. 82-89 — ; rappelons-nous aussi que la « maison des colonnes » de Mycènes est non pas une maison, mais un ensemble palatial (G. Mylonas, *Mycenae's last century of greatness*, in *Sidney, Australian humanities Research Council, occasional paper number 13*, 1968), et résignons-nous à ne connaître, tant bien que mal, que les édifices géométriques quand il sera question d'architecture domestique. L'auteur a cité, plusieurs fois, dans les bibliographies relatives aux divers sites, l'article de M^{lle} Liesbeth Renard, *Antiq. class.*, XXXVI, 2, 1967, pp. 566-595 sur l'architecture protogéométrique et géométrique en Crète, mais cette étude pouvait prendre place dans la bibliographie générale de la page O 136 ; il aurait pu être renvoyé à l'étude de M^{me} Vanna Svoronos-Hadjimichalis, *BCH*, LXXX, 1956, 483-506 qui apporte beaucoup plus que n'annonce son titre ; de même encore, il faudra utiliser l'étude de J. T. Herker, *JHS*, LXXXIX, 1969, 64-65 *Homer and late Minoan Crete*, paru en même temps que le fascicule. Pour les sites indiqués, certains sont mal connus : ainsi O 50 : Lathouresa en Attique ; O 69 Othrys : en fait il s'agit d'une indication empruntée au *BCH* qui risque de faire erreur si on la reproduit comme fait l'auteur : au lieu dit Kamilia, au Sud de Néochori, Stählin avait signalé (*Hell. Thess.*, 177) une construction où l'on a découvert un péribole qui pourrait être celui du sanctuaire d'Athèna Itônia, mais il y faudrait aller voir ! O 64, pour Aulis, la mention « Noch kein Plan » est inexacte ; il n'est que de se reporter à la 4^e éd. de Kirsten-Kraiker, *Griechenlandkunde*, 1962, p. 184, fig. 54, ou, avec plus de détails au *B.C.H.*, LXXXIII, 1959, p. 682, fig. 15-16 (photographie, fig. 17) et p. 687, fig. 24. — Y. B.

67. — **Archaeologia homerica.** — Les fascicules de cette publication signalés par la *Revue* au fur et à mesure de leur apparition, se succèdent avec une louable régularité. Le chapitre Q du tome II, *Küchenwesen und Mahlzeiten*, dû à M^{me} Gerda Bruns, — qui n'aura malheureusement pu voir son travail sous sa forme définitive, — se présente comme les précédents : d'abord et d'après les documents figurés ou inscrits (les tablettes sont utilisées avec prudence), exposé de la question à l'époque mycénienne puis on passe à l'époque homérique. On constate qu'aux temps mycéniens comme à l'époque homérique les ustensiles utilisés et la cuisine en général se ressemblaient beaucoup ; on peut même dire que la cuisine classique rappelle étrangement celle des héros homériques. Qu'on ne s'y trompe pas cependant, et l'auteur l'a bien marqué : Homère nous décrit les repas des grands personnages de son temps, et encore ces repas ne doivent pas faire illusion : s'ils sont copieux ou nous paraissent tels, ils ne sont offerts qu'en certaines circonstances. L'ordinaire, puisqu'il s'agit de guerriers dans l'*Iliade*, devait être maigre, tout comme les menus des temps classiques ; chez Ulysse même, on mangeait bien durant son absence, du moins dans les scènes que décrit le poète ; en était-il ainsi tous les jours ? Ici encore ce sont les grands personnages ou les fils de famille qui se gobergent aux dépens d'autrui. Pour ce peuple marin, ou voisin de la mer, comme l'avait souligné Charles Picard, *La vie privée dans la Grèce classique* (Paris, 1930, p. 53 sqq., n^{lle} éd., Paris, 1946, pp. 65 sqq.), la viande était rare et chère ; elle consiste au plus en quelque gibier ou en un porcelet, mais la viande bovine est réservée aux jours de grandes fêtes. Cette frugalité a été souvent notée, comme le remarque l'auteur ; on

pourrait ajouter à sa bibliographie où figurent en bonne place, comme il se devait, l'étude de K. F. Vickery et les articles de B. A. Sparkes entre autres, le livre trop ignoré de Angélique Panayotatou, *L'Hygiène chez les anciens Grecs*, pp. 211-247 où une étude d'ensemble sur le sujet est esquissée. Un index commode (pp. 63-67) a été établi par Gerhard Jöhrens ; pp. 60-61, à propos du *kykéon*, il fallait rappeler la destination magique de ce breuvage et son antidote, le *moly* (*Od.*, X, 505 ; voir aussi Charles Picard, *Rev. archéologique*, 1946, II, pp. 156-157). — Y. BÉQUIGNON.

68. — **Sur le théâtre grec archaïque.** — Ce livre de Carlo ANTI et Luigi POLACCO, *Nuove ricerche sui teatri greci arcaici* (Padoue, Cedam, 1969 ; 1 vol. 25 × 17,5 cm, 193 p., 93 fig., 8 plans. Prix : 6.000 lire. PUBBLICAZIONI DELL'ISTITUTO DI ARCHEOLOGIA DELL'UNIVERSITÀ DI PADOVA, 4), se présente comme une œuvre de piété reconnaissante et un hommage de fidélité du second envers le premier dont il a recueilli, avec les notes, la charge de poursuivre et de publier ses recherches sur le développement architectural du théâtre antique.

Signalons dès l'abord que l'adjectif « archaïque » est partout ici employé comme il l'était déjà dans le livre *Teatri greci arcaici*, publié par Anti en 1947, où le sous-titre précisait : *da Minosse a Pericle*. Il désigne, on le constate, une période bien plus étendue que celle habituellement couverte par le terme et qui englobe encore tout le v^e siècle av. notre ère, siècle si important pour l'histoire du théâtre grec. C'est que, dans l'esprit des auteurs, il s'applique à tous les théâtres antérieurs à ceux du type circulaire, apparu au début du iv^e siècle seulement, mais qui alors remplaça partout l'ancien schéma quadrangulaire, dérivé de celui des aires théâtrales crétoises. Certains théâtres provinciaux de la Grèce propre montrent encore des traces d'une disposition rectiligne des gradins ou de l'orchestra, disposition reconnue aussi par Anti à Athènes. C'est dans un théâtre de plan plus ou moins trapézoïdal qu'auraient été joués — et cela, jusqu'aux travaux de Lycurgue, peu après le milieu du iv^e siècle — les chefs-d'œuvre de la tragédie attique. La tradition quadrangulaire se maintint par ailleurs durant toute l'antiquité dans l'aménagement des endroits destinés aux réunions politiques ou religieuses autres que les théâtres (bouleutéria, telestéria, etc.).

La thèse révolutionnaire de C. Anti mettait en question un des postulats sur lesquels reposaient les théories relatives aux origines du théâtre. Elle eut le mérite d'attirer l'attention sur la fragilité de certaines interprétations des sites fouillés en présentant pour leurs anomalies une explication d'ordre général et non plus local. Reliant le développement architectural de l'édifice théâtral à celui d'autres lieux d'assemblées, elle plaça les problèmes sur un terrain très vaste. Mais elle ne fut ni universellement acceptée, ni même sérieusement envisagée, les démonstrations de l'auteur prêtant le flanc à de nombreuses critiques. Leur plus grande faiblesse résidait dans le manque de vérifications personnelles sur le terrain. L'utilisation de rapports de fouilles souvent anciens, de valeur inégale, parfois incomplets ou même inexacts, mena en certains cas Anti à des conclusions plus hypothétiques que démontrées et formulées de manière trop dogmatique. On put souligner l'arbitraire de quelques identifications topographiques (à l'Agora d'Athènes, notamment), la fantaisie de ses restitutions (cf. Mylonas, *Éleusis*, p. 70). A Syracuse, toutefois, où l'auteur avait lui-même entrepris des recherches, ses théories semblèrent avoir trouvé une confir-

mation éclatante au cours des fouilles qu'il y mena en collaboration avec l'architecte Gismondi, au moment de la publication de son livre. Il ne put en donner par la suite qu'un aperçu trop bref dans la brochure *Guida per il visitatore del teatro antico di Siracusa*, parue en 1948.

Anti était trop bon archéologue pour ne pas se rendre compte des lacunes de sa documentation et de la justesse de certaines critiques. Aussi avait-il entrepris en Grèce, au cours de l'année 1955, une série de vérifications, explorations et relevés que la maladie ne lui permit pas de pousser très loin. Polacco, auquel il avait remis ses dossiers, reprit avec Gismondi des recherches en Grèce dès 1960, puis encore en 1962, après la disparition de son maître. Il nous donne aujourd'hui les comptes rendus détaillés des investigations sur le terrain et des sondages qui les accompagnèrent ; d'autre part, il prépare la publication du rapport des fouilles de Syracuse qu'il espère faire paraître très prochainement.

C'est donc bien comme un complément qu'il convient d'envisager le présent volume, mais comme un complément encore incomplet. Il y manque l'apport important — positif, semble-t-il — de Syracuse. D'autre part, si dans quelques théâtres choisis en raison de la place qui leur est attribuée dans l'évolution du plan, Anti ou Polacco a pu exécuter sondages et fouilles restreintes, ailleurs l'architecte a dû se contenter de relever les restes visibles sur le terrain. Ce fut le cas à Thorikos dont Anti avait maintes fois souligné l'importance, en raison de la forme insolite de la *cavea*, apport, selon lui, de la tradition minoenne. On trouvera ici (pl. VIII), mais sans commentaire, Polacco ayant renoncé à l'interprétation de vestiges que seule une fouille rendrait lisibles (p. 187), le plan dressé en 1962 par Gismondi. Il est déjà dépassé, les travaux menés dans ce théâtre dès 1963 par les archéologues belges ayant dégagé des éléments nouveaux (voir en dernier lieu : *Thorikos III* 1965, plan V, paru en 1967).

Les *nuove ricerche* se limitent ainsi à celles entreprises à Chéronée, Oropos, Argos, Corinthe et Athènes. Dans les deux premiers sites, l'examen des nombreuses traces de remaniement révèle, dans chaque théâtre, le remplacement du schéma trapézoïdal par une disposition curvilinéaire qui n'a pas réussi à corriger partout l'alignement droit des sièges. L'existence à Argos dans deux édifices distincts, mais voisins, du plan « archaïque » et du plan circulaire conduisit Polacco à explorer sous et derrière l'odéon romain, l'ensemble théâtral antérieur au IV^e siècle dont les gradins rectilignes s'étagent sur la pente de la Larissa (mais s'agit-il bien là, comme il le voudrait, d'un théâtre et non d'un lieu d'assemblées ?).

Quant à Corinthe, il importait d'y vérifier, comme aussi au théâtre de Dionysos, à Athènes — où Anti interprétait dans ce sens la série d'encoches taillées dans le fameux mur H — l'existence d'une *fossa scenica*. Polacco estime avoir retrouvé dans les deux théâtres grecs les preuves d'installations contemporaines, analogues à celle que son maître découvrit à Syracuse où elle aurait été en usage durant la phase architecturale dite de Damocopo (de 475 environ à 335). Cette fosse qui servait à la manœuvre des toiles peintes des décors, aurait été utilisée à Athènes jusqu'à la construction d'une scène en pierre avec *paraskénia*, celle du théâtre à orchestra circulaire de Lycurgue (338-336). C'est vers le même moment qu'on aurait mis au goût du jour le théâtre de Corinthe et supprimé sa fosse (le raisonnement de Polacco, basé sur la date de formation de la ligue de Corinthe, est ici entièrement conjectural). Ces coïncidences des dates montreraient une évolution parallèle tant de la forme de l'édifice théâtral que de la technique et du matériel scénique dans les

trois centres où se développèrent les trois grands genres : tragédie, comédie et dithyrambe.

Ne négligeant pas le vaste contexte dans lequel Anti insérait ses théâtres « archaïques », Polacco consacre encore deux appendices à l'examen de quelques lieux de réunion, terrasses à degrés, escaliers monumentaux, salles hypostyles, à Oropos, à Argos et dans son Héraion.

Tous ces rapports sont accompagnés de nombreuses et excellentes photographies, très claires et judicieusement choisies pour permettre de contrôler les travaux sur les sites, soutenir les raisonnements ou les hypothèses du texte et corroborer les conclusions qu'il présente. On trouvera aussi parmi les figures une dizaine de plans reproduits d'après des ouvrages antérieurs et, surtout, sur des planches détachées, insérées en fin du volume, les relevés et les coupes de Gismondi qui rendront les plus grands services.

A qui n'a pas suivi sur le terrain les cheminements de l'auteur, de pierre en pierre, des traces de taille sur les rochers à celles laissées dans des terrains meubles par des remblais ou par des nivellements, il est difficile de se prononcer sur le bien-fondé de ses restitutions ou de ses esquisses chronologiques. Disons seulement que si dans la plupart des cas les observations de Polacco semblent bien assurées et pertinentes, ses raisonnements présentent tant d'éléments hypothétiques qu'on n'accueille pas d'emblée et sans réserve les vues qu'il exprime.

On se joindra à l'auteur pour remercier la Fondation Giorgio Cini, de Venise, d'avoir permis par ses libéralités la poursuite des recherches et d'en avoir assuré la publication sous une forme aussi attrayante et bien illustrée. — V. VERHOOGEN.

69. — **Civilisations antiques des Abruzzes.** — L'ouvrage de Valerio CIANFARANI, *Antiche civiltà d'Abruzzo* (Rome, De Luca, 1969 ; 90 p. in-4°, XCVIII pl., 1 carte), est le catalogue d'une exposition présentée à Rome et à Milan, qui a constitué une révélation pour le grand public aussi bien que pour les spécialistes. Il mérite d'être signalé pour sa valeur exemplaire : on y trouvera une bibliographie, une problématique générale, de bonnes introductions aux diverses sections : armement (abondant) ; ornements personnels, mobilier domestique, céramique, sculpture, documents linguistiques d'un intérêt exceptionnel et une présentation des principaux sites : Alfadena, Campovolano, Capestrano, Loreto Aprutino, des notices détaillées avec description et bibliographie sur les 188 pièces présentées, toutes illustrées.

Les Abruzzes antiques, ce sont, bien plus que le fameux guerrier de Capestrano, une riche civilisation, un art vivant et original où, sur un fond de traditions indigènes, unissant apport des pasteurs et des agriculteurs, se mêlent de multiples influences, venues d'Étrurie, des colonies grecques et, par l'intermédiaire des Phénico-puniques, du lointain Orient : stèles, bijoux au décor baroque, céramiques surtout aux formes exubérantes. — R. CHEVALLIER.

70. — **Céramique étrusco-campanienne à vernis noir.** — L'étude d'André BALLAND, *Céramique étrusco-campanienne à vernis noir*, fascicule 1 (Fouilles de l'École française de Rome à Bolsena : Poggio Moscini, t. III, fasc. 1. École française de Rome. Mélanges d'Archéologie et d'Histoire. Supplément 6, 1 vol. de 166 p. in-4°, 27 pl., E. De Boccard, Paris, 1969), constitue le premier fascicule du tome 3 de la publication des fouilles faites

à Bolsena par l'École française de Rome. L'auteur y traite d'une variété de céramique étrusco-campanienne encore assez peu étudiée jusqu'à présent. On pourrait se demander pourquoi de pas avoir fait une étude d'ensemble sur la céramique à vernis noir et dont les documents ne doivent pas manquer au Poggio Moscini ? En publiant le matériel bolsénien des anses en oreille, appellation toute conventionnelle d'une production de vases de très haute qualité, l'auteur a voulu étudier l'origine et la chronologie de cette production. En outre, ce type de céramique que l'on reconnaît à leurs formes imitées de prototype métallique, à leurs décors et également à leurs caractéristiques techniques mérite les frais d'une publication séparée n'ayant fait pratiquement l'objet d'aucune étude spéciale.

Le mérite de l'auteur en faisant connaître ce matériel est double. Il a su préciser la chronologie de cette céramique et il a pu compléter et élargir le catalogue des formes et des décors déjà connus. Il s'est basé, pour arriver à ce résultat, sur une excellente stratigraphie répartie en cinq couches correspondant à autant de phases chronologiques successives. En outre, l'auteur a fait appel à un matériel d'étude comparative très large.

L'auteur est peu certain quant à l'origine de ce type de céramique tel qu'il a existé à l'origine et, selon toute vraisemblance, fabriqué en Étrurie septentrionale voire en Étrurie méridionale. Une origine arétine pour une catégorie de cette céramique lui paraît probable, mais ici aussi une certitude manque. En étudiant cette céramique, l'auteur fut amené à distinguer une céramique importée d'un ou de plusieurs ateliers et plusieurs productions d'imitation locale de mauvaise qualité.

La production des vases avec anses en oreille existait déjà à la fin du III^e siècle pour se poursuivre durant tout le 2^e et la première moitié du 1^{er}.

L'auteur a donné à son ouvrage une division correspondant à la nature même du matériel : une minutieuse analyse des 168 fragments de céramique découverts et catalogués par niveau archéologique, une étude approfondie des motifs décoratifs utilisés et une analyse typologique d'une rigueur scientifique qui mérite d'être soulignée.

Cet ouvrage montre comment par le jeu de classements chronologiques et typologiques l'étude de la céramique antique peut être poussée dans le détail. — M. VANDERHOEVEN.

71. — *Revue archéologique de Narbonnaise*, II, 1969. — J. GUILAINE publie un dépôt de bronze découvert en 1886 à Carcassonne, important pour la connaissance d'une période essentielle de la protohistoire languedocienne, le premier âge du fer. L'auteur rappelle les circonstances de la découverte, le dépôt dans les musées régionaux (Carcassonne et Agen) et en dresse un inventaire typologique : haches à douille avec ou sans anneau latéral, talons coniques, bracelets à côtes ou lisses, anneaux simples ou doubles, chaînettes, boutons à bélière, boucle d'oreille, tranchet, faucille, en tout 161 pièces typiques de l'industrie launacienne. La comparaison avec les autres dépôts qui jalonnent les bassins de l'Aude, de l'Hérault et du Tarn permet de préciser la chronologie (vers 600 av. J.-C.). Les affinités avec la civilisation du bronze final de type atlantique, l'influence des champs d'urnes mettent en valeur le rôle joué dès lors par la grande voie du seuil de Narrouze et les échanges avec le Massif Central.

Y. SOLIER présente une note sur les potiers d'origine grecque, Nikias et Iôn, dont les marques ont été rencontrées à Ensérune et Pech Maho. Le nombre des trouvailles et leur concentration géographique permettent d'identifier les potiers comme des pseudo-cam-

paniens exerçant leur activité dans l'Extrême Occident. L'auteur décrit les caractéristiques techniques (vernis noir) et les décors, pose les problèmes typologiques et chronologiques (la production se situerait vers 200 av. J.-C.), donne l'inventaire et la répartition des trouvailles: Catalogne du Nord et Languedoc occidental reliés par de nombreux échanges commerciaux. Le centre de fabrication pourrait être Ampurias.

J. C. Michel RICHARD se penche sur les origines de Montpellier, dont on pense généralement qu'elle serait née à la fin du x^e s. L'auteur décrit la situation et le site de la ville, signale les découvertes archéologiques faites sur le territoire de la commune (depuis le paléolithique ; pour l'époque romaine on a des villas, des tombes, une inscription et du mobilier), les replace dans le cadre du Montpelliérais et de la région (tracé des voies), montre enfin comment tous ces éléments permettent de poser le problème avec des données nouvelles.

G. FOUET dresse le bilan des nouvelles fouilles de la caserne Niel à Toulouse : il s'agit de deux puits funéraires du 1^{er} s. av. J.-C. dont la stratigraphie a été bien étudiée et qui ont livré un abondant mobilier d'importation (amphores, céramiques campaniennes, lampes et mortiers italiques, gobelets à parois minces, grand vase catalan, urne et oenochoés), des céramiques gauloises (vases à décor peint géométrique, urnes communes de tradition indigène, vaisselle lustrée engobée de gris ou de noir — urnes, terrines, jattes, vases cylindriques, jarres, couvercles), des objets de fer, de bois, de jeu et de parure, des vestiges de faune et de flore, une monnaie ibérique et un plomb de commerce.

M. et F. PY proposent une contribution à l'étude des remparts de Nages (Gard) d'après le résultat des fouilles de 1967 auprès des « refends Sud et Est ». Les auteurs indiquent l'apport de la photographie aérienne, rappellent les études préliminaires et la chronologie du site de — 300 à + 10, décrivent les conditions de la fouille, le long de l'enceinte du second oppidum, les vestiges architecturaux (double mur de défense, avec tours et renforts, marches, cases, collecteur) et le matériel découvert, qui permettent de définir plusieurs étapes d'occupation et posent le problème des influences extérieures, hellénique et celtique : la seconde ville de Nages serait une conséquence de l'invasion volque, vers 250-230 av. J.-C.

J. P. PAPPALARDO publie un vase sigillé de Montans (Drag. 29) provenant d'une tombe de Balaruc-le-Vieux (époque de Tibère). Le potier a imité les signatures arétines d'Atėjus et Xanthus, ce qui témoigne de la liberté artistique des potiers de Montans, de leurs difficultés économiques et du renom d'Arezzo.

L. ALBAGNAC, Fr. et M. G. VALAISON décrivent huit tombes à inhumation du « Chemin des Romains » à Frontignan (Hérault), avec caisson de *tegulae* ou cercueil de bois. La céramique comprend des écuelles indigènes de facture grossière, des olpés ou oenochoés très soignées, des coupes carénées ou des olpés en céramique sigillée luisante ainsi qu'un plat en céramique estampée rose, ces derniers suggérant la date de 300-350. Un vase en sigillée grise est plus tardif. Le mobilier métallique comprend des objets de fer et de bronze. Les monnaies sont toutes des petits bronzes du iv^e s., pour la plupart émis en Gaule (tableaux soignés du matériel, p. 151 sq.).

G. LAGUERRE s'intéresse à l'occupation militaire de *Cemenelum* (Cimiez) d'après les textes épigraphiques mentionnant des soldats des cohortes auxiliaires, pour la plupart ligures. Ces troupes de couverture ont stationné là au moins depuis la conquête en 13/6

av. J.-C. avec la mission de protéger la côte et la voie côtière. La fin de l'occupation militaire pourrait dater des premières décennies du II^e s.

Sous le titre « Notes et Documents », on trouvera enfin quelques pages d'A. FRANCE-LANORD sur la restauration de l'éphèbe d'Agde, de Fr. SALVIAT sur Xanthermus, Marseillais résidant à Narbonne, de D. ROUQUETTE sur deux bijoux wisigothiques, une plaque-boucle cloisonnée en bronze doré et une boucle d'oreille en or de Marseillan (Hérault), de C. HUGUES sur une céramique à cabochons de bronze (bronze final), d'un aven du Gard. — R. CHEVALLIER.

72. — **Fouilles au Lorenzberg et à Epfach (Bavière).** — Nous avons déjà eu l'occasion ici de dire tout le bien que nous pensons de l'école d'archéologie que dirige le Professeur J. Werner dans le cadre de l'Université de Munich et le présent volume le confirme à nouveau (*Rev. Belge de Phil. et d'Hist.*, XLV, 1964, 4, n° 512 et 514) : Joachim WERNER, *Der Lorenzberg bei Epfach. Die spätrömischen und frühmittelalterlichen Anlagen* (Epfach II). Münchner Beiträge zur Vor- und Frühgeschichte, vol. 8, 291 p., 103 fig., 78 pl. C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, Munich, 1969. Cet ouvrage termine la série des publications consacrées aux fouilles faites sur le Lorenzberg et à Epfach (Bavière). La première a paru en 1964 (*Studien zu Abodiocum-Epfach*, vol. 7 de la série) et la seconde en 1965 (G. ULBERT, *Der Lorenzberg bei Epfach*, vol. 9 de la série).

Ces deux premières études nous ont dévoilé les résultats des fouilles dans un camp du haut empire et ceux d'un vicus et de son cimetière. L'invasion alamanne de 233 interrompit pour une trentaine d'années l'occupation du site.

Le présent volume reprend l'étude de Epfach avec la réoccupation du site par les Romains et la construction, vers la fin du III^e siècle, sur les hauteurs du Lorenzberg, d'une fortification qui restera occupée jusqu'au début du V^e siècle. Cette occupation fut temporairement interrompue par l'invasion alamanne de 353/357 qui détruisit la position fortifiée. Celle-ci fut réoccupée sous Julien et connut une courte période de prospérité sous le règne de Gratien (375-383). Les derniers occupants romains furent probablement des fédérés barbares danubiens. Ceux-ci abandonnent la place vers le début du V^e siècle. Après le départ définitif des Romains et de leurs alliés, le Lorenzberg restera plus de cent ans inoccupé.

La découverte d'un cimetière alaman dont les tombes les plus anciennes remontent à un peu avant le milieu du VI^e siècle replace le site dans un cadre historique et archéologique ; les tombes les plus récentes se datent vers la fin du VII^e siècle.

Vers 720-750, l'évêque Wikterp est inhumé dans l'église d'Epfach et quelques rares témoins, parmi lesquels des monnaies, laissent entrevoir une occupation militaire du Lorenzberg dans le courant de la deuxième moitié du VIII^e et de la première moitié du IX^e siècle. On retrouva, enfin, les restes d'une église, sur le point le plus élevé du Lorenzberg, qui y fut contruite après 955.

Voici brièvement résumé le contenu de cette excellente étude qui est divisée en trois grands chapitres.

Le premier, de la main du Professeur Werner, est entièrement consacré aux fouilles de 1953-1957. Il constitue un rapport de fouilles sur lequel sont basées les interprétations historiques. Dans le même chapitre, G. Pohl étudie le matériel archéologique et H.-J.

Kellner les monnaies. La deuxième partie traite de l'étude du cimetière alaman, par les soins de H. Dannheimer qui étudie ensuite la céramique du haut moyen âge, alors que G. Pohl reprend celle du moyen âge. Le troisième et dernier chapitre, rédigé par J. Werner, forme l'étude de synthèse du site.

Nous voudrions une nouvelle fois insister sur l'importance primordiale que représente une fouille bien dirigée présentant toutes les garanties scientifiques exigées. Les trois études sur Epfach et le Lorenzberg en sont un témoignage indiscutable. Nous devons féliciter le Professeur J. Werner et son équipe pour la démonstration qu'ils nous donnent. L'interprétation et les conclusions historiques qu'ils ont su tirer des fouilles qu'ils ont dirigées forment un modèle à méditer et à suivre. Ils ont placé leurs études sur Epfach parmi les meilleures publications archéologiques consacrées à l'étude de l'histoire romaine provinciale. — M. VANDERHOEVEN.

73. — **Mur d'Hadrien.** — Signalons l'ouvrage de David DIVINE, *The North-West Frontier of Rome : A Military Study of Hadrian's Wall*, Londres, Mac Donald, 1969 ; 244 p., 21 fig., 1 plan.

L'auteur, journaliste et correspondant de guerre, présente dans ce passionnant petit livre l'historique du mur d'Hadrien. Celui-ci est le monument militaire le plus important qui nous reste de la puissance de Rome. Sa brillante conception et le caractère monumental de sa construction s'imposent encore à ce jour. Aussi Divine a-t-il décrit, dans un style particulier, la raison d'être du mur et l'histoire de quatre siècles d'occupation romaine de la Grande-Bretagne. L'auteur défend ses propres opinions qui ne sont pas toujours celles d'un archéologue ou d'un historien. Il met néanmoins en lumière les problèmes économiques, politiques et militaires qu'avait apportés pour la Grande-Bretagne la construction de cette importante fortification. Si celle-ci, malgré son long étalement, a été un élément de succès militaire, elle a par contre grevé lourdement l'économie des provinces Britanniques.

Ce livre a été écrit pour un large public ouvert à ces questions et son auteur aura certainement su l'intéresser aux problèmes que pose cette frontière septentrionale de l'Empire romain. Qu'il soit permis néanmoins de regretter l'absence d'une bibliographie d'orientation qui aurait rendu grand service aux lecteurs. — M. VANDERHOEVEN.

74. — **Bronzes antiques.** — Les trois cent seize pièces réunies dans le catalogue de D. Gordon MITTEN et S. F. DOERINGER, *Master Bronzes from the classical World* (Mayence, Ph. von Zabern, 1968 ; 320 p.), sont toutes remarquables pour leur intérêt archéologique et leur qualité. Les photographies sont excellentes, et la présentation des objets est très agréable : la disposition du texte face aux planches rend le livre particulièrement facile à consulter. Une seule reproduction a été prévue la plupart du temps pour chaque bronze, mais elle est fort bien choisie, et l'illustration satisfait certainement aux exigences des amateurs d'art ; les archéologues regretteront peut-être qu'on se soit arrêté en si bon chemin, et qu'une seconde reproduction ne vienne pas enrichir la présentation de chaque figure.

L'ouvrage est remarquable pour sa densité : les objets choisis sont répartis sur vingt-trois siècles d'histoire, depuis le Minoen Moyen, jusqu'au VI^e siècle ap. J.-C. Une place

importante est faite à la « figure humaine » des civilisations grecque, étrusque et romaine, mais les armes, fibules, vases, instruments de toutes sortes trouvent également une place de choix dans cette recension de l'art du bronze, à laquelle de nombreux spécialistes ont participé. Les instruments n'ont pas été isolés, mais leur place ne disconvient pas parmi les bronzes figurés, car ce sont tous des objets de grande valeur artistique, et cette disposition a en outre l'avantage de favoriser une présentation chronologique à la fois utile et agréable. La part bien faible qui est faite aux bronzes de Grèce classique est liée au nombre réduit de figurines retrouvées pour les périodes postérieures à 450 ; cependant, le lecteur aurait sans doute apprécié que soient ajoutés, pour illustrer cette époque, quelques grands bronzes, s'il n'en était pas de petits qui pussent convenir.

Dans un court préambule sont étudiés les procédés employés durant l'antiquité pour la fonte, le jointage, les finitions, le travail à froid, la décoration, la patine ; ces détails, souvent mal connus, et exposés la plupart du temps de manière complexe, sont ici présentés de façon simple et utile ; ils sont accompagnés de photographies et dessins qui facilitent la compréhension. Le grand public, pour lequel l'exposition a été conçue, sera certainement sensible à cette initiation technique. Un autre des mérites du livre est de proposer un nombre considérable d'objets inédits ou peu connus, et de constituer ainsi un répertoire accessible d'objets nouveaux, qui sont cependant de premier ordre. Citons par exemple, parmi bien d'autres le guerrier n° 8, les séries animales archaïques n° 19-25, l'homme allongé n° 45, l'admirable vase en forme de tête féminine n° 114, la femme à la colombe n° 185, l'éphèbe n° 187, le couvercle de stamnos n° 211, l'applique n° 213, le Bacchus n° 246, le Jupiter n° 255, les statuettes d'Empereurs n° 278-279, etc... Peut-être l'antiquité du n° 121 devrait-elle être cependant mise en doute (cf. *MEFR*, 79, 1967, p. 224 s.) ; une pièce analogue provenant d'une villa romaine du Midi de la Gaule porterait à abaisser la date proposée. Le guerrier n° 12, qui a été classé parmi les objets grecs nous semblerait plutôt italique, ainsi qu'on l'avait d'abord supposé : le visage et le corps, dans leur raideur schématique, dépourvue de recherche plastique, semblent d'une structure différente de celle des compositions grecques.

La variété et la nouveauté des pièces étudiées n'ont pas empêché que soit fournie pour chacune d'elles, après une brève description, tout à fait suffisante, une bibliographie comparative très complète et très à jour ; les objets inédits sont, dans la mesure du possible, rapprochés de séries apparentées. Cependant, pour l'aiguère n° 308, des rapports précis auraient pu être établis avec un vase très proche découvert à El-Kseur (*Libyca*, II, 1954, p. 469), et un autre encore qui fut trouvé à Herculaneum (perdu, mais reproduit dans les catalogues de copies, sous le n° d'inventaire du Musée 69088). Ajoutons également à la bibliographie du n° 202 les articles importants de D. Rebuffat-Emmanuel (*MEFR*, 74, 1962, 2 p. 335 s. et *MEFR*, 78, 1966, 1, p. 49 s.). A propos du Jupiter n° 266 aurait pu être mentionnée l'étude de L. Beschi, qui s'est intéressé à une série de figurations apparentées (*I bronzetti romani di Montorio Veronese, Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti, Memorie, classe di scienze morali e lettere*, XXXIII, 2, Venise, 1962, p. 75 et 134, note 78). La lampe décorée d'un masque de théâtre n° 297 appartient à un groupe d'objets que Ch. Picard avait rattachés à l'art alexandrin (*RA*, 1955, 1, p. 63 s.).

Une bibliographie générale mentionnant les travaux essentiels qui concernent les bronzes antiques complète le volume et en fait un instrument de travail précieux, d'une infor-

mation très moderne, qui satisfait le simple amateur autant que le spécialiste. Cette conception du catalogue d'exposition offre donc de multiples avantages ; de tels ouvrages viennent compléter les catalogues de Musées en réunissant les objets dispersés dans les différentes collections ; ils répondent à une formule souple et large qui pourrait être multipliée avec profit. — S. BOUCHER.

75. — **Bronzes antiques du Maroc.** — La publication d'un catalogue des bronzes antiques d'un Musée européen pose d'irritants problèmes d'origines. Nos collections publiques ont recueilli, au cours des deux ou trois derniers siècles, quantité de collections privées dont les pièces n'étaient assorties d'aucun renseignement étiologique, et les difficultés d'établir leur état civil sont un obstacle quasi insurmontable à une exploitation exhaustive de leur valeur et de leur signification. Et l'on n'évoquera pas ici l'éventualité de faux qui risquent d'entraîner les méprises les plus fâcheuses.

Quelle différence s'il s'agit des bronzes antiques du Maroc : Christiane BOUBE-PICOT, *Les bronzes antiques du Maroc, I, La statuaire, texte*, 402 p. in-8° et 3 dépliant h.t., *II, La statuaire, planches*, 294 p. in-8°, Rabat, Direction des Monuments historiques et des Antiquités, 1969 (ÉTUDES ET TRAVAUX D'ARCHÉOLOGIE MAROCAINE, IV). Aucune obscurité sur les lieux d'où ont été tirés des objets sortis du sol presque sous nos yeux. Ces lieux sont en nombre limité, mais bien localisés. Et, dans le cas présent l'un des sites d'origine prime sur tous les autres, par la quantité, mais surtout par la qualité. Sur 424 œuvres analysées, Volubilis en a livré 278, Banasa 90. Le reste n'est que poussière, encore qu'il faille réserver une attention particulière à 3 des 4 bronzes provenant de Lixus.

Certes, il ne peut être question ici de détailler chaque pièce de cet imposant catalogue, dont un grand nombre ne sont que débris d'une valeur statistique incontestable, d'une signification technique souvent très riche, mais de peu de conséquence tant historique qu'artistique. Il demeure que le bilan est singulièrement positif et, avant de nous attacher aux admirables œuvres provenant de Volubilis, terminons-en avec celles de Lixus.

C'est d'abord l'étonnant masque de dieu marin, à la patine vert sombre et de forme quasi circulaire. Le dieu à la barbe exubérante a le visage barré de trois rangées d'écume, des dauphins surgissent des tempes et, au sommet du front, s'ouvrent deux pinces de homard. Ce sont ensuite deux groupes de pugilistes, l'un mettant aux prises Hercule et Antée, l'autre Thésée et le Minotaure. Dans ces œuvres symétriques, chaque personnage a été coulé séparément, et les bras qui s'agrippent entre eux ont fait l'objet de fontes spéciales. Le tout, ingénieusement remonté, donne une impression de violence et de contention qui touche au pathétique et insère ces groupes jumeaux dans la bonne tradition hellénistique.

A Volubilis, l'attention se porte d'abord sur trois œuvres insignes et dont il n'est plus même besoin de faire l'éloge.

La première est le buste de Juba II. Il fut découvert en 1944 à côté de son site d'origine. Haut de 0,47, il est une admirable œuvre d'art, à la patine vert foncé, en un état de conservation qui serait total s'il n'avait perdu les cils de bronze et les matières précieuses qui constituaient les yeux. Le visage, très jeune, à l'expression dédaigneuse et aux traits légèrement asymétriques, est surmonté par une coiffure de grosses mèches courtes et bouclées. Le front lisse s'appuie sur des arcades sourcilières qui, projetées en avant, l'alourdissent et enfoncent les yeux aux orbites vides. Le nez, un peu écrasé, aux narines dilatées, trahit

une origine africaine que ne dément pas la bouche lourde et sensuelle, aux commissures tombantes. Le menton est saillant et le cou puissant.

Le type incontestablement numide de ce bel adolescent, le bandeau royal qu'il porte, l'identité des traits avec ceux des portraits de Copenhague et de Madrid, et surtout avec les types monétaires à son nom, désignent à l'évidence l'époux de la fille de la grande Cléopâtre. M. Charbonneaux a même émis l'hypothèse qu'il s'agirait d'un portrait de fiançailles peut-être exécuté en Égypte, aux abords de l'an 19 avant notre ère.

La seconde pièce est le buste de Caton d'Utique, identifié par le nom gravé en lettres d'argent sur la poitrine. Quel contraste entre le dynaste berbère, orgueilleux et dépravé, et l'aristocrate romain, tout imprégné de ce stoïcisme qui déterminera sa fin ! Découvert aux premiers jours de décembre 1943, encore posé sur son socle de briques, il provient de la même demeure que le précédent et présente la même patine et le même état de conservation que n'affecte que la perte des yeux incrustés. Mais, entre les deux, l'opposition est si saisissante qu'on la pourrait imaginer volontaire. Ici, rien de flou, de bouclé, d'équivoque, les cheveux sont plats et se terminent sur le front en une ligne droite. Les joues creuses soulignent l'austérité d'un visage qui n'est pas orgueilleux, mais distant. Le nez est long, sinueux et saillant, les oreilles décollées et la face large au niveau des tempes. Madame Boube-Picot date cette œuvre magnifique du règne de Néron, précisant toutefois qu'il s'agit d'une copie par fonte au sable tirée d'un buste plus ancien.

Pour n'être que fragmentaire, la troisième pièce majeure n'en est pas moins d'un intérêt qui dépasse peut-être encore celui des deux autres, au moins sur le plan de la technique. Il s'agit de la retombée du *paludamentum* de l'Empereur que, sur l'arc triomphal, portait un char tiré par six chevaux. Ce fragment de draperie était doré, puis damasquiné avec des plaques d'argent, de cuivre et de laiton. Sur trois plis verticaux, le décor s'ordonne en quatre registres superposés, séparés par des galons. Au registre supérieur s'épanouissent de grandes fleurs. Le second, beaucoup plus important, figure un trophée monté sur un tronc d'arbre et qui comporte un casque à cornes et rouelle, une cuirasse à épaulières, lambrequins et décor floral sur le thorax. Enfin, appuyé contre le pied, deux boucliers ovales et quatre lances.

De part et d'autre du trophée, deux captifs aux opulentes chevelures, aux torses nus, sont drapés dans les chlamydes que retiennent des fibules. Celui de droite porte des braies collantes, serrées aux genoux et aux chevilles à la mode parthe. L'autre, en qui l'auteur voit un Celte, et probablement un Breton, porte des braies à carreaux alternant en damier l'argent et le cuivre noir.

Le troisième registre porte une frise d'armes entrecroisées : boucliers ronds ou hexagonaux, cuirasse, casque à longues cornes, javelots et hastes. Enfin, le repli inférieur est orné de monstres marins affrontés.

A quelle statue appartenait ce chatoyant décor ? L'auteur s'est heureusement souvenu que Caracalla portait les titres de Britannicus et de Parthicus, et que l'arc de Volubilis lui avait été dédié par un procurateur dont la fonction est datée des années 216-217. On ne peut mieux serrer le problème et nous sommes pleinement satisfaits par l'analyse de cette pièce dont on ne saurait surestimer l'intérêt.

Pour louables qu'elles soient, les autres semblent un peu pâles à côté. On remarque, certes, un éphèbe couronné de lierre dont l'auteur montre que : « sous la grâce juvénile

du souple corps d'adolescent se devine déjà la musculature de l'athlète». Et pour contraster, voici un nouvel éphèbe, verseur celui-ci, tout empreint d'une grâce féminine qui ne va pas sans lourdeur et sans mièvrerie.

Le charme enfantin apparaît dans deux têtes, celle d'un Éros endormi et celle d'un enfant au visage espiègle où Madame Boube-Picot voit les répliques d'originaux hellénistiques.

En tournant les pages de l'album, on est arrêté par un chien en position d'attaque, hargneux, menaçant, prêt à bondir et qui devait être associé à un personnage disparu, Diane peut-être.

Avant de se perdre dans la multiplicité des statuettes de laraires dont l'intérêt est mesuré, une belle tête d'Hercule aurait pu terminer une énumération qui n'est nullement restrictive, s'il ne se présentait l'étonnant vieux pêcheur qui constitue une pièce d'un réalisme à la limite de la caricature. Le vieil homme penche en avant son corps noueux. La main droite devait tenir une gaule et ce geste explique le regard attentif. Dégagée par la calvitie, la face est un réseau de rides dues autant à l'âge qu'à la concentration. Le nez bulbeux, les narines dilatées, la bouche tombante à la denture ébréchée, la peau criblée de verrues ne conduisent pas au ridicule mais à un climat de verve et de malice qui trahissent sûrement l'artiste alexandrin qui en fut l'auteur.

Mais le livre analysé ici est beaucoup plus qu'un simple catalogue d'œuvres de valeur et de significations diverses. Une cinquantaine de pages sont consacrées à la technique du bronze, et peut-être est-ce la partie la plus enrichissante. Alliages progressivement plus chargés en plomb, fontes pleines, à cire perdue ou au sable, soudures des différents éléments des statues, répartitions et reprises, ciselures, dorure, placage, damasquinures surtout, à propos de la pièce évoquée plus haut, sont analysés avec une minutie qui défie malheureusement la recension et exige du spécialiste, intéressé par le métier du bronzier dans l'antiquité, une prise de contact directe à laquelle il ne manquera pas de trouver le plus grand profit.

Après l'auteur, à qui nous ne les ménagerons pas, nos compliments s'adresseront aussi à l'éditeur d'une œuvre aussi parfaitement présentée. — Amable AUDIN.

76. — **Céramique sigillée des Martres-de-Veyre.** — Une connaissance approfondie des divers ateliers ayant fabriqué de la terre sigillée est une nécessité primordiale. Cette affirmation s'est justifiée par le passé et combien notre savoir ne s'est-il pas enrichi lors de la publication des études consacrées aux ateliers de l'Argonne (G. Chenet-G. Gaudron, *La céramique sigillée d'Argonne des II^e et III^e siècles*, Suppl. Gallia, 6, 1955). Il n'est donc pas nécessaire de souligner l'importance de l'ouvrage de J.-R. TERRISSE, *Les céramiques sigillées gallo-romaines des Martres-de-Veyre (Puy-de-Dôme)* XIX^e supplément à « Gallia », Paris, C.N.R.S., 1968 ; 162 p. in-4°, 55 fig., 58 pl. Jusqu'à ce jour, seul Lezoux était connu comme grande officine de l'Allier et, malgré de nombreux doutes soulevés ces dernières années, gardait cette primeur. L'ouvrage de Terrisse prouve suffisamment que ce monopole de la grande officine du centre de la Gaule est dépassé.

L'atelier des Martres-de-Veyre, situé à proximité de l'Allier, fut déjà découvert au XIX^e siècle lors du placement d'une voie de chemin de fer. Le site connut les vicissitudes propres à tout emplacement riche en trouvailles, et il fut pillé et bouleversé par des

fouilleurs clandestins. L'auteur y entreprit des fouilles approfondies et méthodiques de 1936 à 1957, et c'est le résultat de ses vingt années de recherches qu'il nous soumet. L'ouvrage est divisé en douze chapitres correspondant à une division devenue presque classique pour ce genre d'étude.

Le premier chapitre nous décrit la situation du gisement et l'historique des découvertes. Le deuxième est consacré aux problèmes chronologiques basés sur les formes des vases et leurs décors, ainsi que sur l'étude des noms des potiers.

Certaines dates d'activités des maîtres potiers ou des fabricants de moules, proposées par Terrisse restent dans les limites chronologiques avancées par d'autres auteurs. Le troisième chapitre est consacré aux types de vases ornés, à leurs décors et à la classification des différents styles. Notons que les formes n^{os}. 29, 30, 37, 64, 72, 73 et 78 de la classification de Dragendorff ont été fabriqués aux Martres-de-Veyre.

Le grand mérite de l'ouvrage est d'apporter des preuves certaines de localisation et d'identification d'un certain nombre de potiers du centre de la Gaule. Le potier dénommé X3 par Stanfield et Simpson a travaillé aux Martres-de-Veyre et est définitivement identifié avec DRVSVS. Ceci vaut également pour le potier X4 connu sous le nom de COCATVS et que l'auteur lit IGOCATVS. Le fameux potier dit à la rosette a également eu son atelier aux Martres-de-Veyre et ceci semble probable également pour deux autres inconnus : les maîtres X1 et X6 ; néanmoins le séjour de ces deux derniers dans cette officine semble avoir été bref.

Un deuxième grand inconnu du Centre de la Gaule, connu sous le nom de « potier au petit S », a également eu son atelier aux Martres-de-Veyre. L'auteur le reconnaît sous le nom de SATVS ; il aurait en outre œuvré en collaboration avec un autre potier du nom de CETTVS ; l'auteur avance l'hypothèse que ce dernier ne serait qu'un ouvrier mouleur. La découverte d'un graffito sur un fragment de moule prouve également la présence de SACIRIVS aux Martres-de-Veyre. D'autres potiers attestés par leurs estampilles sont entre autres BILLICEDVS, DIOCENVVS, IOENALIS, MEDETVS, RANTVS, SACER et TASGILLVS.

Les potiers des Matres-de-Veyre ont produit toutes les formes en usage au cours du II^e siècle avec une prédominance marquée pour le Drag. 27 (près de 60 % des trouvailles de sigillée commune).

Les sixième et septième chapitres sont consacrés aux sigles, avec une liste des potiers ayant travaillé dans les ateliers des Martres-de-Veyre, et à l'aire de dispersion de leurs produits. Il nous semble fort douteux que tous les potiers dont le nom se trouve à la page 81 aient vraiment travaillé aux Martres-de-Veyre. Il faut se poser la question si, parmi les tessons estampillés retrouvés dans les dépotoirs, il n'y en aurait pas provenant de pièces importées d'autres ateliers tel que Lezoux par exemple. Quant à sa liste de potiers, avec leur aire de dispersion, l'auteur aurait pu s'épargner un tel travail qui est loin de répondre à la connaissance que nous en avons actuellement et, de ce fait est inutilisable. Sa liste est loin d'être à jour et pourquoi par exemple les références à l'ouvrage de Stanfield et Simpson manquent-elles ? Une autre remarque au sujet des sigles de Tongres, pourquoi se référer aux numéros d'inventaire de la collection de Schaetzen alors que les sigles ont été publiés et que l'auteur connaît l'ouvrage ?

Les cinq derniers chapitres de l'ouvrage concernent les problèmes techniques et les moyens de production ; un court chapitre est dédié aux fours.

Les dates d'activité des Martres-de-Veyre données par Oswald et Pryce (F. Oswald-T. Davies Pryce, *An Introduction to the Study of Terra Sigillata*, Londres, 1920) n'étaient plus acceptées depuis longtemps (120-160). L'auteur nous propose une nouvelle datation en trois périodes : 1. Début des grandes fabrications (entre 65 et 75) ; 2. apogée de la fabrication (entre 90 et 160) ; 3. brusque déclin (vers 160-165). Ces dates seront certainement sujettes à discussion mais semblent être, à première vue, acceptables. La présence aux Martres-de-Veyre du Drag. 16, sous sa forme développée, du Drag. 29 en un nombre relativement peu élevé (0,8 à 1,5 %) et l'énorme masse de vases de la forme Drag. 37 nous inclineraient plutôt à dater les débuts de cette officine vers les années 85-90. La chronologie que nous fournissent les vases décorés et la présence de potiers (tel que RANTVS, qui semble être le plus ancien ayant travaillé dans cette officine) bien situés par les trouvailles d'Angleterre semblent également confirmer cette hypothèse. Nous pencherions plutôt pour le règne de Domitien au lieu de celui de Vespasien pour une date de début d'activités. La fin de cette officine devrait être avancée nous semble-t-il, et une date se rapprochant plus de la fin du II^e siècle ne semble pas exclue.

Ces quelques remarques d'ordre chronologique ne nuisent en rien à la qualité de l'ouvrage. Ce livre nous apprend à mieux connaître le matériel d'un grand centre de fabrication placé dans l'ombre de la grande officine de Lezoux. Il apporte également le témoignage de l'importance des Martres-de-Veyre dans la série des grandes officines gauloises. — M. VANDERHOEVEN.

77. — **Pour ou contre l'art copte ?** — Après de longues années d'oubli, voici que l'art copte suscite soudain un vif intérêt dans le grand public. Des expositions ont attiré la grande foule, leurs riches catalogues se sont bien vendus. Aussi était-il naturel que paraisse un beau livre consacré à cet art : K. WESSEL, *Koptische Kunst, Die Spätantike in Ägypten*, Recklinghausen, Aurel Bongers Verlag, 1963, 280 p., 133 fig. en noir et blanc, XXIII fig. en couleurs, 2 cartes, 12 fig. au trait). Une traduction française, due à M. EEMANS a paru en 1964 aux Éditions Meddens à Bruxelles, sous le titre *L'art copte. L'art antique de la Basse-Époque en Égypte*.

Trois classes d'art retiennent l'auteur : la sculpture, la peinture et l'art du tissu. Ce dernier sujet est beaucoup plus étoffé que les deux autres, mais il faut dire que les tissus coptes avaient retenu l'attention des historiens d'art depuis longtemps. Peu sur l'architecture, rien sur la céramique...

Bien que l'art copte soit encore peu connu, M. WESSEL a essayé de nous en donner une vision synthétique. Le résultat est parfois décevant et surtout dangereux pour le grand public. Cependant, disons tout de suite que M. WESSEL a montré beaucoup de courage en s'attachant à un sujet très difficile et que son érudition est immense. L'illustration qu'il présente est des plus importantes, et donne à son travail une valeur documentaire indéniable.

L'erreur de M. WESSEL est, à notre sens, d'avoir abordé l'art né dans une région peu hellénisée, à peine romanisée et rétive — opposée même — à Byzance avec les yeux d'un historien d'art classique. Ignorant le passé pharaonique de l'Égypte, connaissant peu la langue copte — et par là même incapable de retrouver dans les textes l'histoire et la religion de l'Égypte chrétienne — ignorant l'esprit des Coptes actuels, M. WESSEL ne pouvait donner de son sujet qu'une vision tout extérieure et grevée d'apriorismes.

Sa profonde connaissance de l'art classique et surtout de l'art grec porte en effet l'auteur à des comparaisons que nous ne pouvons approuver.

En effet, M. WESSEL marque une nette tendance — néfaste à notre sens — à comparer trop souvent « l'élévation de pensée propre à l'art grec » et « la beauté classique » à l'aspect « libidineux » et « barbare » de bon nombre d'« idoles » coptes » (p. 47).

Comme exemple « libidineux » l'auteur nous montre des représentations coptes de « Lédà et le Cygne » en les comparant à « l'élévation » grecque. Faut-il rappeler à M. WESSEL les innombrables représentations bacchiques qui ornent la céramique grecque classique ou lui conseiller la lecture de l'*Éros Kallos* ?

De même il oppose l'Égypte, peuple archaïque où « la terre avait été de tout temps la propriété du souverain » à un peuple « juridique, social et culturel bien supérieur », le peuple grec (p. 83). C'est faire bien peu de cas de l'Égypte pharaonique ou chrétienne. Il existe cependant depuis de nombreuses années des volumes consacrés à la *civilisation* et au *droit* égyptiens et prouvant que l'Égypte n'était pas une terre archaïque.

Pourquoi comparer sans cesse à l'art grec, l'art copte dont il fait un parent pauvre et bâtard. Il écrit pourtant (p. 49) qu'il est faux de prétendre que l'évolution de l'art antique a subi une dégradation constante depuis sa plus haute perfection formelle jusqu'à l'abîme d'une véritable négation de la forme » (1).

L'art copte tout éloigné qu'il soit du « classicisme » possède sa propre esthétique, peut et doit par là même prendre sa place dans une histoire complète de l'art.

Il y a cependant, dans ce volume, d'excellentes choses, outre une illustration abondante et choisie avec goût. Par exemple le fait que l'auteur considère qu'il faut parler d'art des coptes et non d'un art copte. C'est avec raison que l'auteur met en évidence la diversité de cet art et l'explique par la présence d'écoles locales.

Le lecteur tirera le plus grand profit de ce livre si auparavant il en a exclu les apriorismes mentionnés ci-dessus. — M. M. RASSART.

78. — **Sémantique structurale.** — Les linguistes peu familiarisés avec l'utilisation dans leur discipline des méthodes mathématiques sont redevables à Pierre GUIRAUD de différents volumes qui peuvent les initier, dans un langage simple, aux résultats de la statistique appliquée à l'étude du vocabulaire ; c'est encore un des aspects de son récent volume *Structures étymologiques du lexique français* (Paris, Larousse, 1967 ; in-8° de 211 p.), mais on y trouve surtout posée la notion de structure étymologique basée sur l'existence de catégories lexicales déterminées par la relation entre le signifiant et le signifié. Il s'agit en somme de définir une typologie des créations lexicales : structures morphologiques (*laver/laveur*) dont un aspect particulier est bien mis en lumière : le composé tautologique du type *cache-cache* ou *tourneboulter* ou encore *vaudeville* étudié jadis par l'auteur dans une recherche étymologique exemplaire (< *vaudevire*, cf. *virevauder*, *virevolter*, ...) ; structures sémantiques illustrées par le vocabulaire zoologique ; structures onomatopéiques où on trouvera une étude suggestive de la « racine » T.K. (*tac, tic, trac, troc, truc*, ...) ;

(1) Afin d'en faciliter la lecture, nous avons repris les citations dans leur traduction française. La pagination était identique ; le lecteur qui le désire pourra se reporter à l'original allemand.

structures paronymiques comme l'emploi péjoratif de certains prénoms, souvent en composition (*Alphonse, Jean-foutre, Marie-couche-toi-là*) ; structures sémiques, telle la façon de nommer des plantes en assimilant une partie à la partie correspondante d'un animal (*piéd-d'alouette, queue de rat, etc.*). Le chapitre « Les champs morpho-sémantiques » étudie successivement le champ de *chiquer* et les noms du *matou*. Des cartes linguistiques et d'agréables dessins de fleurs (à l'intention des linguistes peu versés en botanique) illustrent le volume. On regrette l'absence totale de bibliographie ainsi que celle d'un index : mais on se rend compte que, pour un livre aussi dense, il aurait sans doute tenu une place jugée abusive par l'éditeur (1). — Maurice LEROY.

79. — **La connaissance du sanskrit en Europe.** — C'est à la fin du XVIII^e siècle que la connaissance du sanskrit s'est répandue en Europe, préparant le chemin à l'éclosion de la grammaire comparée ; si le rôle de William Jones est bien connu en la matière (son discours de 1786 établissait les principes de base du comparatisme), celui de Hamilton n'est pas moins important mais est généralement méconnu, voire passé sous silence. On saura gré à Rosane ROCHER de l'avoir mis en lumière dans un volume d'une remarquable acribie philologique : *Alexander Hamilton (1762-1824). A Chapter in the Early History of Sanskrit Philology* [New Haven, American Oriental Society, 1968 ; prix : 3,75 doll. (*American Oriental Series*, vol. 51)]. Avec persévérance et avec succès, l'auteur a scruté les sources contemporaines et compulsé les documents d'archives, principalement à Londres et à Paris ; elle a pu ainsi faire revivre la figure attachante de ce savant qui, après s'être initié aux Indes — lors d'un séjour qu'il y commença en 1783 à titre militaire — à la langue et à la littérature sanskrites, fut le premier à les enseigner régulièrement et officiellement en Europe, dans la chaire créée à son intention en 1806 par le East India College.

On lira avec un intérêt et un profit particuliers le chapitre relatif au séjour parisien de Hamilton de 1802 ou 1803 à 1806 ; malgré l'état de guerre qui, après la rupture de l'éphémère Paix d'Amiens, opposait à nouveau la France et la Grande-Bretagne, l'indianiste anglais, grâce au rayonnement de sa personnalité et aux amitiés qu'il possédait à Paris, échappa à l'internement et mena une vie studieuse et active, se liant avec les savants qui faisaient alors de la capitale française un centre mondial d'orientalisme, tels les frères Friedrich et August Wilhelm Schlegel, tels les Français Langlès, Volney, Fauriel, Raynouard.

Rentré en Angleterre, Hamilton se consacra à l'enseignement du sanskrit, publiant à l'intention de ses élèves des manuels d'initiation et se faisant aussi l'éditeur du *Hitopadesa* (recueil de fables) — premier texte sanskrit publié en Occident en écriture devanāgarī. Au cours d'un nouveau séjour à Paris en 1817 et l'année suivante à Londres, il rencontra Franz Bopp qui, par son mémoire de 1816, venait de créer la grammaire comparée des langues indo-européennes.

Le livre de M^{me} Rocher, appuyé sur une documentation fouillée et précise (et en grande partie inédite), se lit avec agrément de part en part, l'érudition restant discrète et ne prenant jamais le pas sur la clarté de l'exposé. — Maurice LEROY.

(1) P. 211 : le § 3 « La collusion homonymique » est à rattacher au chapitre IV (et non V).

80. — **Revue consacrée à la langue française.** — Le succès des nombreuses publications consacrées aux problèmes du langage suffirait à témoigner de la position privilégiée que la linguistique s'est acquise parmi les sciences humaines. Après la revue *Langages* lancée par la maison Larousse en 1966, de portée très générale, *Langue française* [Paris, Larousse, revue trimestrielle (numéro 1, février 1969 ; *la Syntaxe*). Prix : 10 fr. fr. le numéro] limite ses préoccupations immédiates à l'étude du français. La responsabilité de chacun des numéros est confiée à un spécialiste de la matière traitée. A l'heure où nous écrivons ces lignes, quatre cahiers ont paru : *la Syntaxe* (R. LAGANE & J. PINCHON), *le Lexique* (L. GUILBERT), *la Sémantique* (A. REY) et *la Stylistique* (M. ARRIVÉ & J.-Cl. CHEVALIER).

La nouvelle revue, qui s'adresse d'abord aux enseignants et aux étudiants, se voudrait néanmoins accessible au vaste public. Vulgarisation, par conséquent, mais le terme doit se prendre sans nuance péjorative : quel linguiste, aux prises avec la récente multiplication des théories et des méthodes, oserait lui-même se flatter de rester à la pointe des recherches dans les différentes disciplines grammaticales ? Le premier numéro de *Langue française*, par exemple, s'ouvre sur un tour d'horizon signé par M. R.-L. WAGNER : *Note sur les recherches diachroniques et synchroniques*. Un article étudie ensuite l'apport de Gustave Guillaume et de la psycho-systématique (H. BONNARD), une autre contribution définit le structuralisme de Tesnière (M. ARRIVÉ) ; enfin, M. J. DUBOIS fait le point sur les grammaires distributionnelle, générative et transformationnelle. Dans une deuxième partie sont examinées diverses questions pratiques, de définition (sujet, objet direct) et de classement (adverbes de temps, présentatifs).

Panorama complet des principales tendances de la syntaxe française ? Non, sans doute. Si une large part est faite à l'école américaine, on chercherait en vain dans ces pages une allusion à la glossématique (à l'exception d'un compte rendu de l'ouvrage de K. Togeby, *Structure immanente de la langue française*). On pourra déplorer aussi l'oubli de Damourette et Pichon, ces véritables précurseurs d'une grammaire française rénovée, descriptive certes, mais non atomiste, où les emplois de *Parole* mènent toujours au principe de *Langue*. Sans porter ombrage pour cela à la gloire décidément montante de Gustave Guillaume, on devrait bien dire et redire que Damourette et Pichon n'ont pas été seulement des apothicaires de la grammaire, sans cesse occupés à rajouter une étiquette sur les rayons. Leurs analyses, entre autres, du « discordantiel », du « toncal » et de l'article se sont-elles jamais trouvées infirmées ou seulement dépassées (sinon peut-être, encore une fois, par Guillaume en ce qui concerne le dernier) ?

A cette jeune revue d'emblée prometteuse, on reprocherait encore la trop prudente courtoisie des compte rendus, sentant un peu la coterie, comme si les auteurs escomptaient à bref délai un retour de l'encensoir. La bibliographie qui clôt chaque livraison gagnerait également à se borner aux sujets envisagés dans le volume : on éviterait ainsi, à côté de mentions amicales ou confraternelles, l'une ou l'autre exclusion imméritée.

— Marc WILMET.

81. — **A propos de « La versification » de P. Guiraud.** — Un livre de Pierre GUIRAUD ne laisse pas indifférent, si vif est le jeu de son esprit. Je voudrais toutefois proposer quelques réflexions sur le « point des connaissances actuelles » que constitue *La versification* (Paris, P.U.F., 1970 ; in-8° de 127 p. Coll. « que sais-je ? »).

P. 7. Le 1^{er} exemple (*Rodrigue qui l'eût cru ...*) ne me semble pas pertinent, à cause de la rupture métrique, pour définir un patron rythmique.

P. 7 § 6. J'aimerais savoir le nom d'un théoricien qui, aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles, enseigne que l'alexandrin a 4 accents. Il suffit de rêver à :

La fille de Minos et de Pasiphaé pour voir que le vers classique n'est pas celui qu'on croit connaître ...

P. 9 et 65. Les idées de D. Norberg sur *La récitation du vers latin* (*Neuphilologische Mitteilungen*, 1965) montrent que le problème est plus complexe ...

P. 13. Il suffit de se tenir au courant des recherches de Faure (*Travaux de Philologie de Strasbourg*, 1968) pour voir réduites à néant les positions de Grammont et de Lote ...

P. 31. Il eût été bon de préciser les rapports rythme-rime, d'après Zumthor (*ibid.*, 1964).

P. 33. Non, il n'y a pas de strophe au-dessous de 4 vers.

P. 36. « Nous ne nous attarderons pas ici sur le rondeau, le rondel, le lai, le virelai, etc., formes fixes dont on trouvera les formules dans les traités et les manuels ». Pas si fixes précisément, ni aussi simples ! C'est bien mépriser les apports savants des thèses de J. Chailley, Le Gentil, Maillard, Poirion ! ... ou l'admirable *Répertoire métrique des troubadours* de I. Frank.

P. 58 et 59. Intéressante explication de la définition de Jakobson relative à la fonction poétique : « la projection du principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison ». Mais le plaisir poétique connaît heureusement des voies plus immédiates et sincères.

P. 66. « Les origines du vers français ». Togeby pourtant, dans les *Mélanges Blinkenberg*, a proposé d'autres vues bien séduisantes !

L'occasion était belle d'évoquer les théories celtiques, arabes ... sur la genèse de notre versification. Je considère la thèse liturgique comme la plus efficace ; mais tant d'autres courants ont déposé leurs alluvions ... Il faut se tourner résolument ici vers les musicologues et compter avec la chanson populaire : le recueil de Marrou (Davenson) fournira une bonne initiation.

P. 74. La césure à l'italienne existe aussi.

P. 77. Il est expéditif de traiter par l'absurde les tentatives de Baïf. Une machine aurait tôt fait cependant de dresser l'inventaire de la quantité dans notre langue à travers ce que nous disent les grammairiens jusqu'au XVIII^e siècle inclus.

P. 85. Le surjet est une forme spécifique de la discordance :

... qui tremblent. *Froide et lente*

Découle de sa tête une sueur sanglante. (A. de Vigny).

En conclusion, M. G. analyse le poème :

Le ciel est par-dessus le toit

Si bleu, si calme ...

« on est en présence d'une suite d'alexandrins uniformément césurés à la huitième syllabe » (p. 122).

L'erreur esthétique me paraît absolue ici. Un grand vers n'est jamais la somme de

mètres plus courts. Le vertige paralysant de l'espace blanc impose d'autres réflexes à notre émotion.

A la Bibliographie, bien « sommaire » en effet, ajouter encore : *Actes du colloque sur le vers français au XX^e s.* (Klincksieck, 1967). — Y. LE HIR.

82. — **Mots rares aux XIX^e et XX^e siècles.** — Dans la série des *Dictionnaires Larousse du langage*, l'ouvrage de Maurice RHEIMS, *Dictionnaire des mots sauvages. Écrivains des XIX^e et XX^e siècles* (Préface de R.-L. WAGNER. Paris, Librairie Larousse, 1969 ; un vol. in-8° de 608 p.) prend une place particulière. Il n'est pas l'œuvre d'un linguiste, comme le sont, parmi d'autres, celui des noms de famille et celui des noms de lieux, il n'est pas l'œuvre d'un historien de la langue ou d'un gardien du bon usage. Non, c'est l'œuvre d'un amateur de mots rares, qui a accueilli une sélection de quelque trois mille cinq cents de ces mots. « Le lecteur du *Dictionnaire des mots sauvages*, dit une lettre d'accompagnement, constatera que les écrivains contemporains connus pour leur verve linguistique, tels Audiberti, Céline, Queneau, ou plus anciens comme Huysmans ou les Goncourt, ne sont pas les seuls à avoir laissé libre cours à leur imagination créatrice. Certains grands « classiques » du XIX^e siècle — Victor Hugo, Théophile Gautier, Flaubert, Loti, etc. — ont été des précurseurs en ce domaine. Précieux pour l'étude de la littérature des XIX^e et XX^e siècles, ce dictionnaire constitue également un véritable trésor pour l'amateur de mots : il y trouvera en particulier beaucoup de néologismes que les dictionnaires n'ont pu admettre étant donné leur utilisation éphémère, souvent limitée à un seul auteur et à une seule œuvre ».

En partie à cause de ces raisons mêmes, on peut se demander si l'ouvrage aura une grande utilité. La sélection ayant été assez sévère, celui qui voudra trouver le sens d'un mot rencontré au hasard d'une lecture risque bien de ne pas le trouver dans les six cents pages du livre. Et comme, d'autre part, la majorité des mots recueillis sont assez explicites par eux-mêmes, ou par le contexte, il jugera souvent inutile de recourir à un dictionnaire.

Est-ce à dire que l'auteur a eu tort d'écrire ce dictionnaire ? En aucune manière, car ce musée du mot « sauvage » est passionnant à visiter.

Dans une préface très nuancée, R.-L. Wagner indique finement les limites et les qualités du livre : « Cet ouvrage, un spécialiste ne l'eût pas composé ; ou bien, si l'idée lui en était venue, il l'aurait ordonné d'une tout autre manière ». Mais l'ouvrage « s'insère dans une lignée de petits glossaires précieux, comparables à ces vitrines où les collectionneurs mettent en valeur des pièces surprenantes ».

Maurice Rheims, en effet, recherche avant tout les belles choses rares et précieuses, objets d'art, toiles de maîtres, vocables de vitrines. Après avoir écrit plusieurs ouvrages consacrés à des artistes (Gauguin, Toulouse-Lautrec, Goya, Rembrandt, etc.) ou à l'art, dont « La vie étrange des objets », au titre significatif, il a entrepris, comme il le dit dans la « Présentation » de son livre, d'« enrichir les légendes des illustrations d'un ouvrage consacré à l'Art nouveau de textes empruntés aux écrivains symbolistes et décadents ». Or il s'est étonné « de constater que nombre de mots dont la signification (lui) échappait ne figuraient généralement pas dans les lexiques classiques ». « Séduit par la sonorité étrangement belle de ces termes », il a essayé d'« en percer le sens », puis se piquant au jeu, d'en constituer, avec l'aide de quelques collaborateurs, une collection qui atteignit en trois ans six mille mots.

Rendu exigeant par l'expérience, il est devenu difficile : « Je décidai de rejeter des fichiers, à moins que la citation littéraire ne leur donnât un tour surprenant, les unités d'origine étrangère francisées à l'aide de préfixes ou de suffixes, les néologismes formés à l'aide de noms propres (...), les dérivations dites « régressives » ou certaines formations verbales forgées à partir d'adjectifs en *-ant* ou *-ent* (...). A quelques exceptions près, je mis à l'écart les adjectifs substantivés, les noms abstraits en *-ment*, les tours négatifs, les argotismes, les termes techniques (...) ». Après avoir mentionné d'autres critères de sélection analogues et avant de conclure, M. Rheims note qu'il s'est imposé de ne faire figurer, « sauf à de très rares exceptions, que des « phénomènes langagiers » utilisés à des fins littéraires ». Enfin, dans les dernières lignes, il distingue les auteurs auxquels il a fait des visites dont il est « revenu bredouille » (France, Breton, Maurois, Romains) des « boutiques pleines » de Colette ou Genevoix.

Cette « présentation » montre ce qu'il y a de subjectif ou même de parfois un peu gratuit dans la sélection de l'auteur : il s'est montré beaucoup moins lexicologue qu'homme de goût, encore que pas mal des mots enregistrés soient moins remarquables par leurs qualités esthétiques que par leur bizarrerie, leur ingéniosité ou même, il faut bien le dire, par leur monstruosité.

Douze pages d'*Introduction*, ensuite, nous apportent un historique des néologismes et des mots précieux : une demi-page pour ce qui précède la période choisie, le reste partagé entre le XIX^e et le XX^e siècles.

Le dictionnaire proprement dit commence p. 31. A peu près chacune des parties consacrées à une des lettres de l'alphabet s'ouvre par une citation bien choisie, le plus souvent relative à la création des mots (Larchey, Queneau, Hugo, Goncourt, S. Mercier, Fargue, Stendhal, etc.).

On ne résume pas un dictionnaire, surtout un dictionnaire comme celui-ci, où l'ordre alphabétique souligne la disparité des mots recueillis.

Si nous choisissons une lettre relativement peu fournie, N, nous y trouvons les mots suivants : *nacrer* (avec une citation de Nau), *nacrocéphale* (Bourgeade), *nagualisme* (Péladan), *se nanifier* (Brosse), *napée* (Péladan), *napoléonité* (Michaux), *naqueter* (Tailhade), *narinée* (Béalu), *narmir* ou *narmisser* (Artaud), *nasard* (Fargue), *nasiférer* (Tailhade), *nasonnement* (Proust), *naturé* (Fargue), *nauf* (Balzac), *nauséabondance* (Audiberti), *navrance* (P. Adam), *nazilloter* (Beauclair), *néantiste* (Montherlant), *nébuleur* (Humeau), *nécrolithe* (Chateaubriand), *se négativer* (Queneau), *négleugis* (Queneau), *négraille* (Corbière), *négrescent* (Morand), *négriférant* (Michaux), *négritude* (Senghor), *némoral* (I. de G.-Frick), *nénie* (id.), *néophitisme* (Laforgue), *néophobe* (Larbaud), *néphélibate* (Fénéon), *nervicide* (Laforgue), *nervin* (Bachelard), *nervurer* (Proust), *nescience* (Huysmans), *neurasthéniser* (Desnos), *neutralteinte* (Goncourt), *névralgiser* (Huysmans), *névrosiaque* (Laforgue), *névrosifié* (Goncourt), *niaiser* (Montherlant), etc.

La Bibliographie comprend trois parties : la première présente des ouvrages relatifs à la stylistique (peu nombreux) ou à des études sur la langue et le style d'un bon nombre d'écrivains. Notons, parmi ces ouvrages : Poujol (J.), *Jacques Prévert ou le Langage en procès* (Fr., Revue U.S.A., 1958). La seconde est celle des dictionnaires, y compris les dictionnaires dialectaux. Aucun de ces dictionnaires ne concerne le XVIII^e siècle, mais Grandgagnage et Haust ne sont pas oubliés. La troisième est celle des auteurs cités. On peut

s'étonner d'y trouver Blanqui, Guitton, Carcopino, Bourget, mais rien de Prévert, malgré la référence indiquée ci-dessus. Sujet d'étonnement beaucoup plus grand : l'auteur consacre plusieurs lignes à ... Léon Degrelle ! La politique et les qualités littéraires, je le sais, ont peu de chose à voir ensemble. Proclamant son antisémitisme au moment où Hitler commençait à assassiner les Français juifs, Céline est impardonnablement odieux. Mais personne ne saurait nier qu'il est un nom important de la littérature de notre siècle, personne ne songerait à reprocher à M. Rheims de l'avoir très abondamment cité. Je dirais plus : on peut s'étonner de ne trouver dans l'ouvrage, sauf erreur, aucune allusion à Brasillach, grand créateur, pourtant, de beaux néologismes. Mais ramasser le pitoyable Degrelle ... !

L'oubli ou l'omission de Prévert se justifie d'autant moins qu'il a créé des formes d'un type qui est à peu près (j'en trouve un exemple dans *poustouflant*, dû à Céline) absent du *Dictionnaire* : la suite *nénarrable, solite, décis, pondérable, proviste, commensurable, tempestif, déniabile, trépide* (*La Pluie et le Beau Temps*, p. 208) nous fournit un bel échantillon de mots créés par suppression d'un vrai ou d'un faux préfixe.

M^{lle} Jacqueline Sweerts, qui a fait un mémoire sur les jeux de mots de Prévert, m'a communiqué, outre les créations précédentes, une abondante moisson de mots qui méritent pleinement d'être appelés « sauvages ». En voici quelques-uns, choisis parmi les mots-valises ou ceux qui sont formés par changement d'affixe : *alcoolonel, homélies-mélo, francophilharmonique, Pégazogènes, cathédrolatique, Ménauposotamie, Monopolitains, athéologie, trasfigurant, ratodrome, orthopéguyste*.

Et voici, au hasard des pages feuilletées, quelques remarques. *Dringuelle*, employé par André Stil, est donné comme un « frangermanisme » fait il y a bien des siècles dans le nord de la France et les Flandres sur *trinckgeld* (« pourboire » en allemand) etc. ». Inutile de relever les faiblesses de cette étymologie. Celle de *farfelu* — qu'on peut s'étonner de voir figurer parmi des mots dits « sauvages » — ne vaut guère mieux. *Farfelu*, avec *fanfelue* d'ailleurs, fait partie de la très riche descendance du grec *pompholyx*, à travers le latin vulgaire *famfaluca*, « bulle d'air ». L'auteur ne s'explique pas *analcade* (Roussel), qui « semble désigner l'endroit où sont parqués les ânes ». Il s'agit tout simplement d'une création du genre, de *vachalcade* (« cavalcade de vaches, d'ânes »), avec substitution d'un suffixe *-alcade* monstrueux étymologiquement, mais mieux justifié, expressivement, que le simple *-ade*, qui aurait manqué de substance phonique et, partant, de clarté (comparer *carlovingien* formé à partir de *mérovingien*).

Wassinguer est bien dérivé de *wassingue*, mais ce mot des régions picardes n'a rien de wallon (*wassingue* a été employé par Bernanos et G. Acremant).

Des mots comme *mairerie, mufe*, (pour *musfle*), *mœurses, fouteballe, achélème* (H.L.M.), etc. méritent-ils d'être considérés comme « sauvages » ? J'y verrais simplement des artifices graphiques mettant en relief la « parlure » de tel ou tel milieu.

Presque tous les mots du dictionnaire nous offrent des créations de signifiants. Dans un petit nombre de cas, nous trouvons aussi des créations de signifiés : *bouquiner* (« se comporter en vieux bouc, en satyre »), *bluter* (emploi métaphorique), *olfaction* (« bouffée, inhalation »), etc. Dans d'autre cas, il y a création par changement de nature : *bijoutière* est employé comme adjectif par J. Lorrain, etc. *Crépuscule* est employé au féminin par Queneau, après « la toute petite crêpe ».

Les mots *évaltonnée* (qui se dit d'une jeune fille «qui prenait des airs d'indépendance») et *chigner* («pleurer avec affectation») sont donnés dans l'Introduction mais non dans le dictionnaire, comme étant, selon Gaxotte (p. 18), usités à Saint-Dié avant 1914. Ils sont encore très vivants, avec des sens analogues, dans le français de Gaume.

Certains mots posent de petits problèmes de lexicographie. Le mot *humanitier* est illustré par un seul exemple, mais sous la forme *humanitière*, dont l'auteur note très justement qu'elle «est surtout forgé(e) pour la rime»: à *l'obscur matière ... L'époque humanitière*. Ne valait-il pas mieux s'abstenir de créer la forme masculine et s'en tenir au seul adjectif féminin attesté?

Le *Dictionnaire des mots sauvages* nous permet de présumer que les «mots-valises», si fréquents en anglais contemporain, ne sont pas aussi rares en français qu'on l'a dit quelquefois. Pas mal d'entre eux sont d'une frappe amusante ou suggestive: *goncourtiser* (Céline), *infiniverti* (Michaux), *cosmopolisson* (Morand), *nostalgérie* (Montherlant), *phallucination* (Queneau), *phallustrade* (Max Ernst, qui donne le mot comme «un produit alchimique composé des éléments suivants: l'autostrade, la balustrade et une certaine quantité de phallus»), *philanthropophagie* (Queneau), *mariternité* (Miatlev), *massacriléger* (Laforgue), *patrouillotisme* (Rimbaud), *électérotiser* (Clébert), *libérationnement* (Vian), *hérodotege* (Lévi-Strauss), *glamoureuse* (Rezvani), *foudre d'escampette* (Céline), *écrivaineux* (Céline), *dialecticulant* (Céline), *effémilin* (Corbière), etc. Il est juste de noter qu'aucun de ces mots n'est devenu courant: si le procédé des «mots-valises» appartient incontestablement et même assez régulièrement à l'arsenal des écrivains français (depuis quand? — le problème mériterait d'être étudié), il faut reconnaître qu'il est peu usuel dans la langue commune.

D'autres mots donnés comme «sauvages», au contraire, ne paraissent pas ou ne paraissent plus guère mériter cette épithète: *s'envieillir*, *immature*, *taboué*, *négritude*, *tumescant*, *implosion*, *fluent*, *gosserie*, *déparler*, *rejointoyé*, *simplesse*, *morticole*, *sigillé*, *misonéisme*, *créoliser*, voire *zinzolin*; quant à *alboche*, il a été un argotisme assez courant jusqu'au début de la Grande Guerre.

Je signale à Maurice Piron cette création de Pierre Loti: «Demain matin, dès l'aubette, les rédifs qui s'en vont en guerre feront tapage, et il y aura foule dans la mosquée». Cette petite aube n'a, bien entendu, rien à voir avec notre *aubette*.

Les lignes ci-dessus présentent, je le crains, plus de réserves que d'approbations. Je voudrais pourtant répéter tout le plaisir que j'ai trouvé à explorer l'ouvrage de M. Rheims. J'aurais envie d'y cueillir des dizaines de mots, de les prendre entre les doigts comme des bijoux rares ou baroques, de les faire scintiller à la lumière: mieux vaut sans doute laisser ce plaisir de la découverte à ceux qui glisseront ce nouveau dictionnaire, dans leur bibliothèque, entre des ouvrages plus graves et plus secs. Il mérite pleinement cette place. Une remarque encore, cependant, pour finir, et destinée aux historiens de la langue: trente pour cent des mots accueillis dans l'ouvrage ont été créés entre 1865 et 1900. Le dernier tiers du siècle dernier a-t-il été — littérairement et linguistiquement — particulièrement «sauvage»?

On voit que l'ouvrage de M. Rheims pourrait, à certains égards, fournir des documents intéressants ou, du moins, de fécondes directions de recherche à ceux qui se poseront des questions de ce genre, soucieux de saisir certaines évolutions de la langue littéraire ou même d'entreprendre des études synchroniques.

Le *Dictionnaire* de Maurice Rheims n'est peut-être pas un « instrument de travail » infallible : il est, en tout cas, le plus captivant des livres-musées. — Jacques POHL.

83. — **Érasme.** — Dans la nuit du 12 mars 1969, P. Mesnard a été emporté inopinément par une embolie. Par une tragique coïncidence, le directeur du Centre d'Études supérieures de la Renaissance de Tours est mort au début de l'année Érasme, l'auteur auquel il avait consacré une grande partie de sa vie. Quelques semaines avant son décès, il avait remis à l'éditeur le manuscrit d'un ouvrage dont il n'aura pas vu la sortie et qui peut être considéré, dans une certaine mesure du moins, comme le premier volet du testament d'un érasmisant. Le second volet est constitué par un autre ouvrage posthume consacré à Érasme et qui vient de paraître également : *Érasme. La philosophie chrétienne (Éloge de la folie. Essai sur le Libre Arbitre, le Ciceronien, la Réfutation de Clichtove)*, introd., trad. et notes. Paris, Vrin, 1969 (De Pétrarque à Descartes, XXII).

Avec son *Érasme ou le christianisme critique. Présentation, choix de textes, bibliographie* [Paris, Seghers, 1969 ; un vol. in-8°, 192 p., 10 pl. (Philosophes de tous les temps, 52)], rédigé dans une langue admirable, recherchée et familière à la fois, Pierre Mesnard nous offre moins une synthèse que le développement de quelques thèmes essentiels : Érasme prend ses distances par rapport au monachisme et à la piété traditionnelle ; le « chevalier chrétien » ; l'auteur des *Adages* et de l'*Éloge de la folie*, héritier à la fois de Lucien et de toute une tradition médiévale et germanique ; les grandes polémiques (Érasme aux prises avec Luther et la querelle du *Ciceronianus*) ; le pédagogue ; les efforts pour obtenir la paix de la conscience et l'unité de l'Église ; Érasme vieillissant dans la solitude et la souffrance.

L'ouvrage de P. Mesnard est certainement influencé par les tentatives d'oecuménisme prôné par le concile Vatican II. Il se présente aussi comme une tentative de démythification, ou plutôt de « démythification », qui nous éloigne de l'hagiographie érasmiennne traditionnelle dénoncée avec énergie il y a peu de temps encore par E. V. Telle (*Erasmus Roterodamus. Dilutio eorum quae Iodocus Clithoveus scripsit adversus declamationem Des. Erasmi Roterodami suasoriam matrimonii*, introd., texte et comm., Paris, Vrin, 1968 (De Pétrarque à Descartes, XV)). Le philosophe de Rotterdam ne sort certainement pas amoindri de la lecture du livre de P. Mesnard, mais transformé, plus humain.

Le texte est étayé par une série d'extraits, en traduction, de différentes œuvres d'Érasme, parfois mal connues. Comme d'habitude, une part généreuse, trop généreuse même, a été accordée à l'*Éloge de la folie*. Nous trouvons, enfin, une bibliographie restreinte et forcément disparate. — R. DESMED.

84. — **Érasme et la Belgique.** — Destiné à commémorer le cinquième centenaire de la naissance d'Érasme, le catalogue *Érasme et la Belgique*, Centre interuniversitaire d'Histoire de l'Humanisme (Bruxelles, Bibliothèque royale Albert-I^{er}, 1969 ; 1 vol. in-8° de 97 p., 4 pl. h.t. ; couv. et texte ill.), — qui a été également imprimé en version néerlandaise (grâce à la collaboration de M^{me} Cockx-Indestege et de M^{lle} G. Broeckaert), — est dû essentiellement à la science et à l'expérience de M^{lle} Marie-Thérèse Lenger, chef de travaux à la Bibliothèque Royale, ainsi qu'à ses collaborateurs, au premier rang desquels il faut citer les Professeurs Léon-E. HALKIN, Marcel A. NAUWELAERTS, Jozef IJSEWIJN et Aloïs GERLO. C'est en effet en cinq sections qu'a été divisé le catalogue,

comme l'avait été l'exposition qui attira une foule de visiteurs en juin et juillet 1969 dans l'ancienne chapelle intégrée à la nouvelle Bibliothèque Albert-I^{er}. Et ces cinq sections ont été confiées à cinq spécialistes, qui ont assumé la responsabilité de choisir les documents variés — livres imprimés, manuscrits, autographes, pièces d'archives, médailles, tableaux, gravures — et de rédiger le plus souvent les notices du catalogue.

Sur le thème général défini par le titre, c'est l'ensemble des rapports entre le prince des humanistes et la vie culturelle dans les Pays-Bas méridionaux qui est évoqué concrètement, et qui permet de mesurer la contribution décisive d'Érasme dans le développement de l'humanisme « belge ». La première section est consacrée aux œuvres d'Érasme composées et publiées en Belgique, la seconde aux rapports entre Érasme, Philippe le Beau et Charles Quint, la troisième à Érasme et Louvain, la quatrième à Érasme et aux humanistes belges, la cinquième à Érasme et aux artistes belges de son temps.

Avec ses 85 notices, admirablement décrites et pourvues d'un très riche appareil bibliographique, ses nombreuses illustrations, son index, sa présentation typographique et l'absence quasi totale de « coquilles » (chose rarissime dans un ouvrage de ce genre, surtout quand sa confection a requis le soin de plus de dix collaborateurs), ce catalogue mérite de figurer en bonne place dans toutes les bibliothèques humanistes, car il apporte une contribution réelle aux études érasmiennes et aux recherches historiques sur les Pays-Bas du Sud dans le premier tiers du xvi^e siècle. — Jean-Claude MARGOLIN.

85. — **Les grandes dates de la littérature française.** — Qui n'a pas, un jour ou l'autre ou très régulièrement, besoin d'une précision chronologique, soit pour situer une œuvre dans le temps, soit pour déterminer quel événement littéraire s'est manifesté à telle date. On se réjouira donc qu'après *Les grandes dates de l'histoire* et *Les grandes dates des littératures étrangères*, la collection « Que sais-je ? » ait accueilli le relevé d'Arsène CHASSANG et Charles SENNINGER, *Les grandes dates de la littérature française* (Paris, Presses Universitaires de France, 1969 ; pet. in-8°, 128 p. ; QUE SAIS-JE ?, n° 1346). Les « grandes dates », qu'est-ce à dire ? Ce sont celles où est né un auteur consacré ou un écrivain, moins important peut-être, qui a exercé une influence notable, celles où a paru un chef-d'œuvre incontesté ou un ouvrage moins remarquable mais dont le rayonnement est attesté, celles où s'est produit un phénomène littéraire, fût-il en lui-même d'importance modeste mais dont l'influence fut plus ou moins considérable : on ne peut que se féliciter que les auteurs aient envisagé ces divers aspects d'une expression au demeurant assez peu précise. On regrettera seulement qu'ils n'aient pas exigé de leur éditeur une présentation typographique plus efficace pour la consultation. — Marcel DE GRÈVE.

86. — **The works of Sir Thomas Malory.** — L'histoire du roi Arthur et de ses chevaliers attire de plus en plus l'attention des chercheurs. Les congrès de spécialistes et la publication de leurs bulletins bibliographiques en font foi.

L'édition de l'œuvre de Malory par Eugène Vinaver (1947) fait autorité. Aussi sera-t-on heureux d'apprendre qu'une seconde édition en a vu le jour (Oxford, Clarendon Press, 3 vol.). Révisée entièrement et complétée dans ses notes et son commentaire, cette nouvelle édition est indispensable à quiconque s'intéresse à *la Morte d'Artur* et d'une façon générale à la « matière de Bretagne », aux romans de la Table Ronde ...

L'éditeur a puisé abondamment dans toute la littérature arthurienne de toute langue, et, ce qui fait la valeur exceptionnelle de son commentaire, à des sources inédites aussi bien qu'à des publications anciennes et récentes. C'est tout un monde de données qui sont rassemblées à propos de Malory.

L'ouvrage permet, non seulement de se faire une idée exacte de l'œuvre cyclique du grand prosateur anglais, mais aussi de se rendre compte de l'évolution qui s'est produite dans la compréhension du monde chevaleresque. Malory a adapté la tradition, — il écrivait dans la seconde moitié du xv^e siècle, — il a rapproché l'histoire d'Arthur de celle de son temps à lui et de la mentalité de ses contemporains. La nature et la qualité de l'œuvre de Malory expliquent la survivance de ses thèmes en Angleterre : Arthur y est devenu un héros national. Dans l'esprit des lecteurs du xv^e siècle devait se faire maint rapprochement avec des événements qu'ils ne pouvaient ignorer.

La lecture du texte et du commentaire permet de nombreuses et précieuses observations sur l'art et la méthode de composition du remanieur, sur la matière et le *sen*, sur l'histoire de la prose et du roman en Angleterre. Tout cela servira de point de comparaison au cours de bien des recherches.

La première édition de *The Works of Sir Thomas Malory* avait été si bien accueillie par les spécialistes les plus difficiles, que l'on aurait pu s'attendre à une réédition pure et simple. C'aurait été bien mal connaître le souci de perfection qui anime Eugène Vinaver dans tous ses travaux. La Seconde édition est de tout point admirable. — Robert GUIETTE.

87. — **Les Psaumes de Marot.** — *Les Psaumes de Clément Marot*, qui paraissent en « édition originale » aux Pays-Bas, sont donnés d'autre part au « Psautier huguenot », publié sous la direction de Pierre Pidoux, comme volume III de cette collection. [Édition critique du plus ancien texte (Ms. Paris B.N. Fr. 2337) avec toutes les variantes des manuscrits et des plus anciennes éditions jusqu'à 1543, accompagnée du texte définitif de 1562 et précédée d'une étude par Samuel Jan LENSELINK (Assen, Van Gorcum & C^o ; Cassel, Bâle, Paris, Londres, Bärenreiter, 1969 ; 247 p. Prix : Hfl. 40)].

C.-A. Mayer, en 1954, n'a pas cru devoir citer un seul manuscrit des *Psaumes* dans sa *Bibliographie des œuvres de Clément Marot*. Pourtant Amédée Gastoué, dès 1924, signalait l'intérêt de trois manuscrits parisiens. M. Lenselink reprend la question, considère six manuscrits, et attribue à l'un d'eux, le B.N. fr. 2337, une importance toute particulière, en ceci qu'il contient sous les ratures une version qui lui permet d'évincer, pour certains psaumes, les éditions de Strasbourg (recueil renfermant 13 psaumes de Marot, 1539) et d'Anvers (30 psaumes, 1541), généralement considérées jusqu'ici comme représentant le premier état connu de la rédaction. M. Lenselink étudie, classe et groupe manuscrits et éditions jusqu'en 1543, année où parurent les *Cinquante Pseaumes*, ouvrage présentant pour la première fois dix-neuf psaumes nouveaux dont on ne possède que cette seule version, tandis que les pièces les plus anciennes ont été révisées jusqu'à quatre fois. On arrive à ce schéma : le texte du ms. fr. 2337 sous les ratures ; les éditions de 1539 et 1541, un codex de Vienne (3525), l'édition Dolet des *Psalmes* 1542, les recueils de Strasbourg et Genève 1542 et la seconde édition Dolet, 1542, des *Œuvres* de Marot, tous textes où se retrouvent les corrections portées sur le ms. fr. 2337 ; le ms. B.N. fr. 2336 (21 psaumes)

représente une seconde révision, dont il ne paraît pas déraisonnable de croire qu'elle est de la main de Marot ; un second codex de Vienne (2644), un ms. de l' Arsenal et un autre de la Pierpont Morgan Library, à quoi il faut joindre l'édition Roffet 1541-1542, se succédant chronologiquement, forment un groupe distinct ; enfin le texte de 1543.

Suivons M. Lenselink, qui s'attache ensuite à l'étude des sources. Du point de vue littéraire, il lui semble que Marot doit aux versificateurs de la communauté strasbourgeoise l'idée de transposer en chanson la lyrique hébraïque ; la comparaison qu'il établit entre la version de Matthaeus Greiter et celle de Marot pour les psaumes 114 et 115 ne manque pas d'impressionner, mais il est un peu gênant que M. Lenselink ne rassure pas le lecteur sur l'aptitude de Marot à comprendre un texte alsacien. La seconde partie du chapitre étiquette « Sources théologiques » ce que l'on appellerait peut-être plus justement « Sources bibliques et exégétiques ». Sur ce point, les découvertes de Ph.-A. Becker, confirmées par l'étude de P. Leblanc en 1955, donnaient aux *Sacrorum Psalmorum libri quinque* ... du réformateur strasbourgeois Martin Bucer une influence déterminante. Si Bucer, en effet, a inspiré le souci de construction bien liée, la manière de mettre en relief les intentions du texte, si son exégèse a été utilisée, l'examen des diverses rédactions de Marot, négligé jusqu'ici par les critiques, permet à M. Lenselink de reconnaître à la Bible française d'Olivétan un rôle considérable : il va jusqu'à dire, non seulement que l'édition de 1535 a constitué pour le poète la « base de son travail de versification », mais encore que la révision de cette Bible en 1540 a « servi de base à la révision de Marot ». L'influence de l'hébraïsant Vatable n'a plus aujourd'hui l'importance qu'on lui attribua longtemps sur la foi d'Étienne Pasquier ; celle de la *Paraphrase* du professeur louvaniste Campensis paraît indéniable en maints passages. Le caractère général de la transposition, en tout cas, reste une très grande fidélité aux strictes données du texte, contrairement aux habitudes des versifications luthériennes. Ce même chapitre des « Sources » contient encore d'autres éléments un peu disparates, inégalement développés et moins bien liés au propos principal : sur la religion de Marot, estimée plus profonde que ne l'a jugé C.-A. Mayer en 1960, sur la question de savoir si Marot avait le projet de versifier le psautier dans sa totalité, plus une démonstration qui confirme l'opinion de P. Leblanc : la comparaison entre les méthodes de travail suivies par Marot avant et après ses contacts avec Calvin ne permet de détecter aucun changement.

L'édition critique, d'une présentation soignée, occupe le gros du volume. Elle fournit les leçons des mss. fr. 2337 et 2336, du codex de Vienne 2644, et enfin le texte de l'édition Jaquy 1562, recueil de psaumes de Marot et de Théodore de Bèze ; nous avons l'indication des suppressions, corrections et variantes que présente chaque manuscrit, plus les variantes provenant d'autres mss. ou d'impressions anciennes.

Comme le dit l'auteur, une telle publication serait de nature à orienter sur de nouvelles pistes les études littéraires, qui jusqu'ici avaient négligé les manuscrits. Cependant, il est à craindre que le choix, comme « texte définitif », de l'édition Jaquy 1562 (choix que M. Lenselink ne prend même pas la peine de justifier), s'il contente les historiens du protestantisme, ne recueille guère l'approbation des historiens de la littérature. Même si C.-A. Mayer s'était montré trop sévère en bannissant de sa *Bibliographie* les éditions des *Psaumes* postérieures à 1550, « date à laquelle ils devinrent, avec les *Bibles*,

un moyen de propagande protestante», il reste éminemment plausible, comme le dit cet auteur, que ces éditions postérieures à la mort du poète (1544) « n'ont pas d'intérêt pour l'établissement d'un texte critique de Marot ». M. Lenselink, qui pêche parfois par manque de netteté dans l'expression, par manque de précisions aussi, est singulièrement peu explicite, notamment, quand il parle des éditions de 1543. On trouvera, dans le travail d'édition, la mention « correction de 1562 ». Or, M. Lenselink l'écrit lui-même, « Les modifications qu'on constate dans certains psaumes de Marot, p.ex. dans les éditions genevoises de 1551 et de 1562 » (veut-il parler de l'édition Jaquy, dont il ne signale même pas le lieu de provenance ?) sont « très certainement des retouches apportées par Th. de Bèze ». Il ne faut pas aller plus loin que la seconde strophe du premier Psaume pour trouver une « correction de 1562 », dont je laisse au lecteur le soin d'apprécier l'agrément : « Et si sera semblable à l'arbriseau, | planté au long d'un clair courant ruisseau » devient — par la grâce (?) de Théodore de Bèze, si je comprends bien — « Et semblera un arbre grand & beau ... ».

Je ne veux pas discuter le choix de l'édition Jaquy pour la collection du « Psautier huguenot » ; mais si M. Lenselink publie aussi son travail, comme il le fait, en volume indépendant, il me paraît difficile de croire que les historiens de la littérature française accepteront de considérer comme véritable « édition critique » des *Psaumes* un ouvrage qui propose, en guise de « texte définitif », une édition postérieure de dix-huit ans à la mort de Marot et portant, de l'aveu même de l'éditeur, des corrections dues à Théodore de Bèze.

Le livre se termine par un glossaire ; on regrettera l'absence de toute bibliographie systématique. — Marie-Thérèse GOOSSE.

88. — **Angoysses douloureuses qui procèdent d'amours.** — Édition critique de la première partie des *Angoysses douloureuses qui procèdent d'amours* d'Hélisenne DE CRENNE [Édition critique de Paule DEMATS. Paris, Les Belles-Lettres, 1968 ; un vol. in-8°, L-155 p. (ANNALES LITTÉRAIRES DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES, II). Prix : 27 F.Fr.] dans leur version de 1538 est précédée d'une importante introduction portant sur la vie d'Hélisenne, son roman (sources, emprunts, unité et sens, succès), ses autres écrits, et s'achève sur une bibliographie sommaire.

Cette présentation d'un texte qui n'avait été réimprimé qu'une fois depuis 1560 (Paris, Lettres Modernes, 1968), texte important s'il en fut, déçoit. M^{me} Demats ne semble pas avoir consulté les documents de première main et ne s'élève pas au dessus du niveau d'une compilation qui ignore les travaux récents de Waldstein (Wayne 1965), de Bergal (Minnesota 1966), de Neubert (1965, 1966) et de moi-même (*Studi francesi* 1967). Si l'information est incomplète, la méthode de l'éditeur déçoit davantage. Comme tant d'autres, M^{me} Demats a succombé à la tentation de voir, non seulement dans les *Angoysses* mais dans l'œuvre complète d'Hélisenne, une confession générale dont jamais la moindre preuve n'a pu être fournie. L'éditeur ne cherche d'ailleurs pas à prouver ce propos singulier puisqu'il fait confiance à un article assez douteux de 1840 ! Pourquoi ne pas y voir tout simplement un procédé littéraire exploité largement à cause de son succès dans un premier écrit ? Il est vrai que dans cette perspective la biographie d'Hélisenne (Marguerite de Briet) se réduit à peu de chose ; par contre, que de belles hypothèses trans-

formées en réalités dans le cas contraire ! Alliant dangereusement l'hypothèse à la certitude (par exemple p. x, xxix-xxx), l'éditeur manipule allègrement les écrits d'Hélisenne pour les besoins de son propos ; s'il est vrai que la suite des *Angoysses* et que les autres écrits sont truffés de toponymes picards connus d'Hélisenne et « anagrammés » à souhait, pourquoi l'éditeur ne tient-il pas compte du périple méditerranéen des héros, entièrement passé sous silence ? Le fait même que les écrits d'Hélisenne se contredisent ne gêne nullement M^{me} Demats : « l'hypothèse autobiographique reçoit de leurs contradictions mêmes un surcroît d'autorité » (p. xii). Curieux raisonnement ! Par ailleurs, si elle débrouille fort bien l'écheveau compliqué des sources et emprunts hispano-italiens d'Hélisenne, elle ne peut s'empêcher dans ce chapitre particulier de formuler des hypothèses aussi curieuses que celle d'un florilège personnel (p. xix) de La Sale ou de Lemaire de Belges pour expliquer telle ou telle autre graphie d'Hélisenne.

On peut également regretter les propos trop rapides sur l'originalité du roman et la psychologie des caractères.

Par contre, l'apparat critique du texte de 1538 est solide, voire exemplaire. Il est utilement complété par des notes critiques, la lettre de Collet, personnage qui mériterait plus d'attention, et de très intéressants échantillons d'emprunts textuels d'Hélisenne. Les notes (p. 125-137) signalent pour la plupart des sources et des emprunts, s'égarent aussi quelquefois dans des commentaires trop développés pour figurer ici, voire discutables. Un exemple : pour identifier Pernisse (note 52) ne valait-il pas mieux de songer à la Britomartis « pernix » de Crète plutôt qu'à l'Athénien Perdix ?

La consultation du glossaire (p. 139-152) enfin, s'avérera des plus nécessaires pour les non-initiés à la version latinisante et pédante de 1538. L'index des noms (p. 153-155) néglige curieusement ceux de l'introduction au profit exclusif de ceux du roman. — J. VERCRUYSE.

89. — Les « Essais » de Montaigne et leur contexte politique. — Pour toute étude se rapportant à Montaigne, il conviendra dorénavant de tenir compte de l'important article de Carol E. CLARK, *Montaigne and the Imagery of Political Discourse in Sixteenth-Century France*, publié dans les *French Studies*, vol. XXIV (1970), n° 4, pp. 337-355.

On a assez répété, après Floyd Gray, que, « pour dévoiler les directions essentielles » de la pensée de Montaigne, il suffit « de s'attacher aux images les plus fréquentes, les plus caractéristiques » (1). On n'en attend pas moins toujours celui qui serait parvenu à déterminer les lignes maîtresses de cette pensée éminemment fluctuante à partir, précisément, de ces index, que dis-je : de ces assemblages gratuits d'images hétéroclites dressés par Thibaudet, par Gilbert Mayer et par Floyd Gray lui-même. En fait, — et une fois de plus, — la « théorie » reste en défaut si elle n'est pas adaptée au contexte, si l'on ne parvient pas à l'incruster au moment historique, ce dernier pouvant être tout simplement le texte de l'auteur. Moins encore pour Montaigne que pour n'importe quel autre écrivain les relevés statistiques ne peuvent aboutir à des conclusions significatives, si l'on néglige la relation fonctionnelle existant entre, par exemple, chaque image et le contexte formel et rationnel qui la contient et qui, bien souvent, en est à l'origine.

(1) Floyd GRAY, *Le style de Montaigne* (Paris, Nizet, 1958), p. 155.

Il s'agit là, bien sûr, d'une vérité à la fois évidente et banale, et qu'on serait presque gêné de rappeler, si tant d'études et de travaux, — au demeurant faits avec beaucoup de précision et de sérieux, — ne venaient continuellement témoigner combien de « théoriciens » ou de « statisticiens » forcenés négligent cette « vérité » élémentaire.

L'étude de C. E. Clark est autrement bien fondée : elle ne se limite pas à relever les images appartenant au domaine de la médecine et de l'architecture, mais elle les situe, chaque fois, dans leur contexte. Or, il apparaît bien vite que, tant les images « médicales » que les images « architecturales » (encore que dans un moindre degré pour ces dernières) ont une fonction significative dans un contexte *politique*.

Suivre C. E. Clark à la trace nous mènerait trop loin, même si c'est pour mieux comprendre, après lui et grâce à lui, le sens de réflexions telles que « la maladie universelle est la santé particulière » ou « rien ne tombe là où tout tombe », même si c'est pour constater (ou avoir la confirmation) combien la pensée et l'expression de Montaigne sont intimement liées, sous la forme d'une implication réciproque entre, d'une part, ses convictions et ses sentiments personnels, et, d'autre part, les événements qui l'entourent, principalement ceux qui prennent leur origine dans les guerres de religion. Par contre, la conclusion la plus importante à laquelle parvient C. E. Clark mérite d'être notée : « In Montaigne the basically conventional images of building and medicine acquire, from the interweaving process ⁽¹⁾ to which they are subjected, a complexity and richness of overtone which are quite absent from most other sixteenth-century writing on political topics. » (p. 354)

Les études « thématiques » sont toujours à la mode. Pour qu'elles ne se limitent pas à un simple relevé non significatif, on fera bien de joindre cet article aux travaux à consulter pour l'élaboration d'une méthode appropriée à l'objet de l'étude. Sans qu'on puisse espérer conclure chaque fois comme C. E. Clark (« His imagery thus becomes ... in a real sense a key to his thought »), il importe d'aboutir au-delà du simple relevé, fût-ce sous la forme d'une « liste de fréquence ».

Quant à ceux qui, pour quelque raison que ce soit, s'intéressent aux *Essais* de Montaigne, ils trouveront dans l'analyse de C. E. Clark une nouvelle preuve de l'originalité de leur auteur et de son œuvre. — Marcel DE GRÈVE.

90. — **Édition des « périodiques » de Marivaux.** — Nous ne disposions pas jusqu'ici d'une édition satisfaisante des *Journaux* et des *Oeuvres diverses* de l'auteur de la *Vie de Marianne*. Certes, les périodiques de Marivaux nous étaient connus par l'édition du *Spectateur français* publiée en 1921 par Paul Bonnefon qui, tout en constatant la prodigieuse fécondité d'invention en même temps que le décousu de la composition, se contentait cependant d'un commentaire tout à fait dépassé par les exigences actuelles de la critique. De même, l'édition des *Romans et Récits* de Marivaux, préfacée par Marcel Arland et publiée dans la Bibliothèque de la Pléiade ne nous apportait rien de neuf dans notre connaissance du romancier, du moraliste et du psychologue. Seul en définitive le texte — malheureusement incomplet — de Mario Matucci, présenté sous le titre *Marivaux narratore e moralista* (Collana di Letteratura moderna, VII, Napoli, 1958), permettait de se faire une opinion sur les

(1) C'est moi qui souligne.

tendances les plus caractéristiques de la narration chez Marivaux et sur les rapports qui lient l'inspiration de l'observateur des mœurs à celle de l'homme de théâtre. Matucci estimait : « *Lo Spectateur era come una finestra spalancata sul mondo de Marivaux, e l'opera chiave per penetrare in esso* » (*Introduzione*, p. 15) et, en effet, toute interprétation du sentiment dramatique chez Marivaux doit passer par l'étude préalable de ses périodiques qui tout en cernant de près l'actualité la plus immédiate sont, par la tentation de la mise en scène, par l'art du dialogue, par la fluctuation même du récit attachée plutôt au développement des intermittences du cœur qu'aux caprices du romancier, de véritables brevaires de marivaudage. Comme l'a excellemment montré M. Jacques Proust dans l'introduction à sa belle édition des *Quatre Contes* de Diderot (Genève, Droz, 1964), Marivaux et l'abbé Prévost sont, en France au XVIII^e siècle, les meilleurs exemples de l'intérêt que peut trouver un romancier dans l'exercice du métier de journaliste, tant du point de vue du styliste que de celui de l'homme de théâtre soucieux d'entrer en contact direct avec un public. M. Proust note que les essais journalistiques de Marivaux précèdent en général ou accompagnent ses grandes créations romanesques : on pourrait en dire autant de son théâtre, et de nous en faire prendre conscience n'est pas le moindre mérite de la nouvelle édition qui vient de paraître : MARIVAUX, *Journaux et œuvres diverses*, édition complète. Texte établi avec introduction, chronologie, commentaire, bibliographie, glossaire et index par Frédéric DELOFFRE et Michel GILOT, Paris, Garnier Frères, 1969 ; un vol. in-16°, XIII-828 p., 25 repr.

Dans le très copieux volume proposé par MM. Deloffre et Gilot, on trouvera rassemblés les articles parus dans le *Mercur* de 1717 à 1720, les vingt-cinq feuilles du *Spectateur français*, le texte complet de l'*Indigent Philosophe* et du *Cabinet du Philosophe*, ainsi que l'ensemble des écrits divers postérieurs à 1740. Les très nombreuses notes, l'exposé des *Comptes rendus et Jugements* sur les journaux de Marivaux, la bibliographie et le glossaire qui accompagnent le texte achèvent de faire de cet ouvrage une édition incomparable et définitive. A plus d'une reprise, les *notes explicatives* suggèrent le rapprochement avec l'œuvre théâtrale que nous esquissons plus haut. Par exemple la note 250, p. 601, qui commente le passage de la douzième feuille du *Spectateur* où Marivaux fait état de la coquetterie d'une jeune fille cloîtrée suppose un rapprochement évident avec *L'École des Mères* de 1732 ; la note 94, p. 635, qui illustre le texte de la cinquième feuille de l'*Indigent Philosophe* où l'on trouve une critique de l'admiration exagérée des Français pour les étrangers, ouvre la voie à une interprétation renouvelée du prologue de *L'Île de la Raison* jouée le 11 septembre 1727. Compte tenu de ce que la feuille du *Spectateur* fut publiée en avril-juillet 1727, la similitude de préoccupations est assez révélatrice, et sans doute l'édition de M. Deloffre permettra-t-elle au chercheur futur de mieux mesurer la signification et la valeur de ces cousinages. Il n'est certes pas indifférent de constater l'importance qu'accorde Marivaux aux problèmes sociaux, en particulier dans la vingt-cinquième feuille du *Spectateur* — datée du 31 août 1724 — où se trouve posé le problème de l'inégalité des conditions qui ressurgira sous une forme dramatique dans cette sorte d'utopie morale et sociale qu'est *L'Île des Esclaves* représentée peu après, le 5 mars 1725. On ne peut d'autre part qu'être frappé par la richesse de certaines ressemblances de pensée singulièrement évocatrices. Dans la vingt et unième feuille, Marivaux, définit le « contrat de justice ... loi de nécessité absolue, passée pour jamais avec l'humanité, avec tous les

hommes ensemble, et par tous les hommes en général, qui l'ont tous ratifiée, et qui la ratifieront toujours » (p. 235), fulgurante anticipation du *Contrat Social* où Rousseau parle d'un « accord admirable de l'intérêt et de la justice ... le pacte social établit entre les citoyens une telle égalité de droit qu'ils s'engagent tous sous les mêmes conditions et doivent tous jouir des mêmes avantages » (*Political writings*, édit. crit. par C. E. Vaughan, Oxford, B. Blackwell, 1962 ; vol. 1, p. 462).

A ce propos, qu'on nous permette une question : est-il sûr que Rousseau fut, comme l'indique la note 465, p. 621, un lecteur assidu du *Spectateur français* ? On sait en effet que dans le troisième livre des *Confessions* Rousseau, qui séjourne alors chez M^{me} de Warens à son retour d'Italie, déclare : « Le *Spectateur* surtout me plut beaucoup et me fit du bien » (Bibliothèque de la Pléiade, édition Gagnebin, p. 111). Mais rien n'interdit de penser qu'il ne s'agisse pas du *Spectateur* ou le *Socrate Moderne* d'Addison, mentionné également dans l'*Émile* et dans la *Lettre à d'Alembert*. En tout état de cause, c'est bien en ce sens que Marivaux a, en effet, « l'étoffe d'un penseur », et l'on n'insistera jamais assez sur le rôle de véhicule joué par la presse périodique du XVIII^e siècle dans la prise de conscience collective des grands problèmes du temps : nous songeons par exemple au traitement, sous l'impulsion des Académies européennes, des données scientifiques nouvelles, ou au rôle joué par les fameuses *Ephémérides du Citoyen* dans l'expansion de la doctrine physiocratique entre 1765 et 1772.

Rapprochement du plus haut intérêt également que celui qui porte sur ce passage de la cinquième feuille du *Cabinet du Philosophe* : Marivaux y aborde la question de l'éducation féminine au XVIII^e siècle, et M. Deloffre a raison d'établir un parallèle entre cette mise en accusation et celle de M^{me} de Lambert dans l'*Avis d'une Mère à sa fille*. On pourrait remarquer aussi l'étonnante conformité d'idées avec l'article *Adultère* des *Questions sur l'Encyclopédie*.

M. Deloffre réussit, dans sa *Notice* sur le *Spectateur français*, à caractériser au mieux l'originalité de Marivaux par rapport à ses modèles anglais, Addison et Steele, et à mettre en évidence les qualités propres de l'analyste soucieux d'investigation morale, du disciple de La Bruyère, mais aussi de Pascal et de Malebranche, du psychologue à la pensée « personnelle une et forte ». Marivaux serait, d'une manière générale, plus vigoureux et plus vivant que ne le furent ses rivaux anglais dans *The Tatler* et *The Spectator*. Il faut cependant convenir, nous semble-t-il, d'un certain maniérisme, très sensible dans les premiers essais du *Mercur*, dans la *Lettre à une Dame sur la perte d'un perroquet* et dans les *Lettres contenant une aventure*, qui par comparaison à la verve rude et incisive des feuilles anglaises contiennent encore de très nettes traces de préciosité. Il est vrai que se dessine ensuite une évolution qui conduira Marivaux à un art plus authentique. Bref, comme le remarque justement M. Deloffre, les feuilles de Marivaux sont un véritable « laboratoire », et l'une des grandes qualités de ce livre est assurément de nous faire prendre plaisir à cette subtile alchimie de l'esprit.

On appréciera particulièrement la présence, en fin de volume, de la riche bibliographie établie par les auteurs : sa nouveauté et son intérêt sont essentiels à la connaissance de Marivaux, principalement en ce qu'elle rectifie sur bien des points la chronologie reçue, et apporte de ce fait une lumière nouvelle sur tous les problèmes relatifs aux rapports possibles entre les périodiques et les créations romanesques et dramatiques. — Jacques MARX.

91. — **Le mythe de Racine.** — Auteur d'intéressantes synthèses sur les grands rôles du théâtre français classique, Maurice DESCOTES entreprend cette fois de cerner le mythe racinien tel qu'il a été entendu depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours : *Racine* [Bordeaux, Guy Ducros, 1969 ; un vol. in-8°, 190 p. (TELS QU'EN EUX-MÊMES) Prix : 10 F.F.]. Le livre est d'une lecture aisée, solidement documenté (une bibliographie fournie suit le texte). Avec intelligence, M. Descotes réussit à dégager l'essentiel pour chaque siècle, pour chaque époque particulière, qu'il s'agisse de l'interprétation des acteurs, des réactions du public, des controverses de la critique (M. Descotes a rassemblé avec beaucoup d'à-propos toute une série de textes critiques allant de Saint-Evremond à Jean Vilar). En fait cependant, M. Descotes s'attarde presque exclusivement à l'époque classique (quatre des six chapitres lui sont consacrés). On regrettera dès lors que l'auteur ait expédié par trop sommairement les controverses modernes qui renouvellent peut-être plus qu'aux siècles antérieurs la conception du théâtre racinien. On eût aimé que M. Descotes informât davantage : onze lignes, par exemple, pour Roland Barthes, c'est maigre. Il n'empêche que, malgré ces manquements, le livre de M. Descotes constitue une synthèse fort valable. Et comme le but de la collection « Tels qu'en eux-mêmes » n'est pas d'enseigner ce qu'il faut penser de tel écrivain, mais de fournir au lecteur les moyens d'élaborer sa propre vérité sur cet écrivain, on peut dire qu'en cela M. Descotes a pleinement réussi. — René GODENNE.

92. — **Socrate au XVIII^e siècle.** — Le but de l'ouvrage de Raymond TROUSSON, *Socrate devant Voltaire, Diderot et Rousseau. La conscience en face du mythe.* [Paris, Minard, 1967 ; 152 p. (Collection « Thèmes et Mythes »)], est d'analyser et de comparer l'attitude des écrivains de langue française du XVIII^e siècle, — et plus particulièrement de Voltaire, Diderot et Rousseau, — à l'égard de la figure de Socrate. L'entreprise revêt aux yeux de l'auteur un double intérêt : tout d'abord, le maître de Platon, dont la notoriété était déjà grande précédemment, devient au cours du siècle des Lumières l'objet d'un mythe. Deux raisons semblent en expliquer la genèse : par sa vie, Socrate est le représentant le plus illustre de la vertu, par sa mort, il est la victime par excellence du fanatisme et de l'intolérance. Les philosophes du XVIII^e siècle devaient par conséquent voir en lui le maître à penser, l'idéal à suivre et l'exemple à faire valoir. Seconde raison qui justifie la présente étude : l'interprétation du mythe de Socrate par les différents auteurs permet d'éclairer les tempéraments et la pensée des interprètes eux-mêmes. Leur vision de Socrate est en effet susceptible de servir de révélateur, de pierre de touche.

L'introduction (p. 12-28) retrace brièvement le sort de la « légende socratique » à travers les âges et esquisse les différentes interprétations auxquelles elle a donné lieu au XVIII^e siècle. Le premier chapitre (p. 31-44) est consacré à Voltaire. L'attitude de ce dernier est ambiguë : dans ses écrits destinés au public, et notamment dans sa pièce de théâtre, il magnifie la victime du fanatisme ; le thème socratique y devient « machine de guerre » (p. 31) destinée à « écraser l'infâme » (p. 42). Dans ses lettres écrites à des correspondants sûrs, Voltaire prend au contraire ses distances à l'égard « du sage au nez épaté » (p. 42) qui s'est montré assez sot pour boire la ciguë. Avec Diderot (p. 45-65), on change de style. Tout au long de sa vie en effet, Diderot a vu en Socrate l'idéal à suivre, le représentant par excellence de la vertu. Il a rêvé d'écrire une pièce de théâtre

consacrée au sage athénien et s'est plus ou moins consciemment identifié à son héros (p. 53), malgré sa conduite lors de son emprisonnement à Vincennes. En somme, comme l'écrit l'auteur, « En Diderot la chair et l'esprit se sont trop contrariés pour qu'il pût être jamais un Socrate » (p. 65). Dans son troisième chapitre (p. 67-103), M. Trousson retrace l'évolution de l'attitude de Rousseau à l'égard de Socrate. Ayant fait de ce dernier le partisan éclairé de l'ignorance dans son *Discours*, Jean-Jacques en arrive progressivement au cours de sa production ultérieure à voir dans le maître de Platon un philosophe qui croit pouvoir atteindre au bonheur et à la sagesse par la seule raison. Il finira, après s'être lui aussi identifié au sage athénien, par lui opposer le Christ, qui initie seul à la communication immédiate.

L'appendice qui clôt l'ouvrage est fort intéressant : l'auteur y montre par une analyse serrée des textes que Rousseau s'est servi dans son *Discours* de la traduction de l'*Apologie de Socrate* que Diderot avait écrite à Vincennes. Ce fait jette une lumière nouvelle sur le rôle qu'à joué Diderot dans l'élaboration du *Discours*.

L'ouvrage de M. Trousson se distingue par deux qualités essentielles : il est basé sur une érudition sûre (les notes, la bibliographie et l'index facilitent son usage) et écrit dans un style alerte qui en rend la lecture fort agréable. — M. WEYEMBERGH.

93. — **Rétif de la Bretonne.** — Indépendamment des qualités mêmes de l'édition qui nous est proposée par M. Rouger — Rétif de la Bretonne, *La vie de mon père*. Texte établi avec introduction, chronologie, bibliographie, notices, relevé des variantes, notes et glossaire par Gilbert ROUGER. [Paris, Garnier frères, 1970 ; un vol. in-8° de LV-310 p. Prix : 19,90 F.F. (CLASSIQUES GARNIER) ; 31,45 F.F. (COLLECTION PRESTIGE)] — la publication d'un ouvrage de Rétif de la Bretonne dans les *Classiques Garnier* marque une date importante dans l'histoire de « la longue malédiction » (J. Fabre) qui pèse depuis la Révolution sur le XVIII^e siècle français. C'est la première fois en effet, si l'on excepte *Les Liaisons dangereuses* (et l'exception est révélatrice), qu'une collection destinée aux étudiants s'ouvre à des romans (dits du « second rayon ») qui jettent sur les sacrosaintes lumières une ombre qu'on peut juger inconvenante. Certes *La Vie de mon père* n'est, à aucun degré, — sinon par la personnalité de son auteur (« le diable cette fois a trempé sa plume dans l'eau bénite », p. xiv), — une œuvre subversive (au sens très littéral), mais il est clair qu'une porte est ainsi au moins entrebâillée, par laquelle peuvent s'engouffrer on ne sait quels démons ... De ce point de vue, le mérite (ou l'honnêteté, voire l'habileté) de M. Rouger est d'abord de n'avoir pas joué de cette ouverture commode, et, en particulier, de n'avoir pas cédé, ouvrant un monde à de jeunes étudiants, à cette insupportable hagiographie rétivienne qui, par un parti pris ésotérique, satanique ou érotique, fausse souvent la difficile approche de M. Nicolas. Mais alors pourquoi faire dire tout uniment à Paul Valéry qu'il met Rétif « fort au-dessus de Rousseau » (p. II), puisque la boutade ne s'entend bien que si on la replace dans un contexte : « Je préfère, dans [le] genre [des confidences intimes], Restif à Jean-Jacques, et parfois M. de Seingalt à M. de Stendhal. L'impudicité n'a aucun besoin de considérations générales. Je l'aime pure » (« Mémoires d'un poème », in *Variétés V*, p. 82-3).

Le second mérite de M. Rouger, — et c'est, évidemment, l'essentiel, — réside dans le soin avec lequel il présente et éclaire, suivant les méthodes universitaires tradition-

nelles et dans l'esprit de l'excellente nouvelle collection Garnier, une œuvre qui a été assez souvent publiée, préfacée et commentée aux XIX^e et XX^e siècles. Il s'agit donc là d'une somme (encore que la part donnée aux jugements contemporains, en particulier ceux de Grimm ou de Fréron, eût pu être plus généreuse) : le critique s'est soucié d'établir les rapports entre *La Vie de mon père* et les autres ouvrages, romanesques ou non romanesques, de Rétif de la Bretonne ; l'historien s'est minutieusement documenté sur le petit monde rural qui fait l'objet du tableau ; l'introduction, le glossaire, les notes et l'appendice sont l'aboutissement d'une recherche exacte et patiente qui pourra servir, non pas aux seuls lecteurs de l'« histoire véritable » d'Edme Rétif, mais aussi à tous les curieux de la vie et des mœurs populaires de l'Ancien Régime à son déclin.

La direction particulière de cette recherche en montre cependant le parti pris et les limites : plutôt qu'un des éléments de l'univers obsessionnel et « distordu » de M. Nicolas (ville/campagne ; vice/vertu), M. Rouger veut voir dans *La Vie de mon père* un témoignage au premier degré sur une réalité abolie et pittoresque. Dans cette perspective le livre devient un univers clos, « issu seul et s'éteignant », et les extraits cités en appendice, au lieu d'ouvrir sur un monde romanesque plus vaste et éminemment problématique, referment en quelque sorte l'œuvre sur elle-même et, du même coup, l'épuisent ou l'éteignent. On comprend alors le curieux rapprochement (et presque l'assimilation, par opposition) qui est fait, au début de l'introduction (p. II), entre *Le Paysan perversi*, — qui est une grande œuvre, sinon un chef-d'œuvre, — et *L'Anti-Justine*, — qui n'est que le sous-produit infra-littéraire d'un délire érotique. Tout se passe comme si M. Rouger, loin de vouloir sauver Rétif de l'oubli (ou le sortir du ghetto), prétendait (un peu à la façon de Paul Bourget) ne sauver du naufrage que ce qui seul doit en être sauvé : à savoir *La Vie de mon père* et la somme des textes qui l'éclairent en tant que témoignage. Sans pour autant déprécier l'importance, l'intérêt et la valeur scientifique du travail qui a été accompli (et qui restera précieux), on peut, je pense, en contester l'éclairage et regretter que M. Nicolas, trop soigneusement tenu en lisière, n'entre finalement dans la littérature française « officielle » que par la petite porte et, pour ainsi dire, par effraction. — Jacques RUSTIN.

94. — Une revue consacrée à Paul-Louis Courier. — Les historiens de la littérature et les philologues qui s'intéressent au pamphlétaire politique et littéraire ou au traducteur de Longus se réjouiront de la création des *Cahiers Paul-Louis Courier*, publiés par la « Société des Amis de Paul-Louis Courier » (Secrétaire : M. Jean GUILLON, « Le Petit Clos », rue des Placiers, Saint-Avertin [37]), et dont le premier numéro a paru en novembre 1968, le second en novembre 1969. On sait assez l'utilité de publications de ce genre où l'on trouve des études de détails souvent très profitables aux chercheurs et à ceux qui se sont attelés à un travail se rapportant à l'auteur envisagé. A ce point de vue, la nouvelle revue s'annonce pleine d'intérêt. Parmi les articles publiés, je signale, dans le n° 1 : Geneviève VIOLLET LE DUC, *Paul-Louis Courier, Les Viollet le Duc et Delécluze* (p. 3-6) ; Suzanne DESTERNES, *Paul-Louis Courier à l'École de Châlons* (p. 15-17) ; dans le n° 2 ; René JOLY, *Paul-Louis Courier et George Sand* (p. 7-14) ; Camille BERNARD, *Courier et la Filonnière* (p. 23-27). L'étude de René Joly surtout montre que les éditeurs de ces *Cahiers* sont décidés à ne pas s'en tenir à la publication de découvertes d'importance

mineure. Les Facultés feront donc bien de les aider dans cette action. — Marcel DE GRÈVE.

95. — **L'emploi des mots « immanent » et « immanence » chez Victor Hugo.** — Le petit volume d'Yves GOHIN, *Sur l'emploi des mots immanent et immanence chez Victor Hugo*, (Paris, Archives des Lettres Modernes, 1968 ; in-8°, 56 p. ; ARCHIVES HUGOLIENNES, n° 6) apporte une précieuse contribution à l'étude de la pensée hugolienne au cours des années 1860-1866. Après avoir fait l'historique des deux mots depuis leur apparition dans le vocabulaire philosophique en France, l'auteur précise leur acception dans l'œuvre du poète. Pour Victor Hugo, l'immanent sera « cette profondeur de la création qui implique, au cœur inconnu de tout, la présence latente de la Justice absolue et de Celui qui en est le seul détenteur » (p. 24). L'immanence n'est pas l'infini ; elle est « l'omniprésence de l'infini » (p. 27), « la présence du transcendant » (p. 35). Elle est aussi l'immanence de l'impossible : elle nous donne la certitude que tout ce que nous voyons peut à chaque instant changer (p. 36). Elle est tout ensemble Dieu et la Nature : elle est « l'acte universel qui les unit » (p. 42-43). — Albert KIES.

96. — **Baudelaire et le colloque de Nice (25-27 mai 1967).** — Les actes du colloque de Nice ont été publiés dans les *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Nice* (n° 4-5, 2^e et 3^e trimestre 1968 ; in-8°, 217 p.). Ces contributions sont presque toutes de première importance. W. T. BANDY étudie la fortune de Baudelaire à l'étranger *L'universalité de Baudelaire* (p. 25-30) et Enid STARKIE, *Baudelaire et l'Angleterre* (p. 201-208). Parmi les études d'affinités et de rapports, signalons celles de Lloyd James AUSTIN, *Baudelaire et Delacroix* (p. 13-23) de Richard BEILHARZ, *Baudelaire, Catherine Crowe et leurs prédécesseurs allemands* (p. 31-40), de Mario BONFANTINI, *Baudelaire et Stendhal* (p. 41-47), de Eva KUSHNER, *Sartre et Baudelaire* (p. 113-124). Luigi DE NARDIS scrute la philosophie de Walter Benjamin à travers l'essai sur Baudelaire et Paris (p. 161-171). Jean POMMIER analyse de façon magistrale *le Tombeau de Charles Baudelaire* de Stéphane Mallarmé (p. 173-182) et Julius WILHELM étudie *Baudelaire jugé par Paul Claudel* (p. 208-214).

Du point de vue de la critique thématique, signalons la contribution de Victor BROMBERT, *Claustration et Infini chez Baudelaire* (p. 49-60), celle de Charles D. HÉRISSE, *L'Imagerie antique dans les Fleurs du Mal* (p. 99-112) et de Léon CELLIER, *Baudelaire et l'Enfance* (p. 67-77).

Maurice-Jean LEFEBVE, *Surnaturalité et Epochè baudelairiennes* (p. 125-130) se place à un point de vue linguistique et sémantique. Charles MAURON étudie les structures inconscientes de trois poèmes : *Au Lecteur*, *Destruction* et *Bénédiction* (p. 131-138). Guy MICHAUD étudie l'accueil fait à Baudelaire par la nouvelle critique (p. 139-154). Georges MOUNIN fait le bilan de la critique structurale (p. 155-160) et se montre assez réservé. Georges POULET enfin étend à la lumière sa prospection des catégories de l'espace et du temps (p. 183-192).

Signalons enfin les communications de Gérard ANTOINE, *Classicisme et modernité de l'image dans les Fleurs du Mal* (p. 5-12), d'Émilie NOULET, *D'un seul poème ...* (p. 61-66), de Wolfgang PROST, *De la critique d'art baudelairienne* (p. 79-88), de Alison FAIRLIE, *Quelques remarques sur les Petits poèmes en prose* (p. 89-98) et de Marcel A. RUFF, *La filiation de Baudelaire à Rimbaud* (p. 193-200). — Albert KIES.

97. — **Baudelaire et la Nature.** — Suivant une méthode chronologique rigoureuse, F. W. LEAKEY a démêlé le problème complexe de la nature dans l'œuvre de Baudelaire : *Baudelaire and Nature* (Manchester, University Press, 1969 ; in-8°, xvii-382 p., prix : 55/-). L'auteur examine successivement l'amour de la nature chez le jeune Baudelaire, la religion de la nature, la nostalgie des « époques nues », la nature idéalisée et moralisée, la répudiation de la nature, la nature et le symbole, la nature sans l'homme et la solution nihiliste. L'étude de M. Leakey tient compte des travaux les plus récents. En plus d'une bibliographie détaillée, elle contient p. 341-377 un précieux index des poèmes et de leur publication. — Albert KIES.

98. — **Flaubert écrivain.** — En réunissant en un volume les différentes préfaces qu'il écrivit pour une édition des œuvres complètes de Gustave Flaubert, Maurice NADEAU retrace, d'étape en étape, la vie, la carrière et l'œuvre de l'écrivain : *Gustave Flaubert écrivain*. [Paris, Dcnoël, 1969 ; un vol. in-8°, 334 p. (DOSSIERS DES LETTRES NOUVELLES). Prix : 18 F.F.]. Dès le début, il affirme son refus de toute thèse et une certaine méfiance pour les moyens modernes d'investigation, comme la psychanalyse ou le structuralisme ; et nous ne trouverons pas en effet dans cette étude de perspective essentiellement neuve ou originale comme celles qu'ont apportées Geneviève Bollème, Jean-Pierre Richard ou Jean-Paul Sartre. L'auteur ne prétend ici que relater, dit-il, la réalisation d'un projet exemplaire, « sans vouloir examiner les raisons qui le lui ont fait entreprendre », projet qui aboutira finalement à un glorieux échec.

Dans cette relation se mêlent étroitement l'histoire d'une vie et l'analyse des processus d'une création artistique. Ce n'est pas un des moindres mérites de l'ouvrage que de montrer d'une manière simple et précise, par de nombreuses références à la correspondance et aux témoignages des contemporains, le rapport intime qu'il existe entre les expériences personnelles d'un homme, ses déceptions amoureuses ou familiales, les palpitations d'une société que bouleversent en 1830, 1848 et 1870 trois révolutions successives, et cette œuvre nourrie de la chair de son auteur et de son siècle. C'est ici, par exemple, que nous trouvons l'une des analyses les plus précises, et combien utile, de l'écho rencontré par les différentes œuvres de Flaubert auprès du public et des critiques de son temps, abondamment cités pour chaque parution nouvelle.

Mais si Maurice Nadeau affirme sa volonté de ne soutenir aucune thèse, ne nous y trompons pas, son étude, loin d'être de pure érudition, pose les problèmes de l'écrivain, ou les suggère plutôt, à leur niveau le plus profond. Celui du langage et du style d'abord, dans lesquels il voit comme une première ébauche de l'ambition mallarméenne : « Pour lui comme pour Mallarmé, le langage *néantise* la chose qu'il désigne et il faut qu'il soit *néantisé* à son tour pour que la chose jaillisse dans sa fraîcheur première avec l'expression unique qui la révèle ». Flaubert parvient même, selon lui, à cette écriture *blanche* après laquelle Camus a soupiré. Cependant cette conception du langage dérive directement du problème principal, celui de la difficulté d'être. Une phrase de Maurice Nadeau à propos de l'apprentissage littéraire de Flaubert nous semble pénétrer au cœur des choses : « L'être court à la surface des mots, dit-il, comme une phosphorescence. Il leur permet de briller et de vivre. Le problème, d'apparence philosophique ou métaphysique, Flaubert le résout au niveau de l'expression ». C'est en effet à « combler le

vide insupportable de l'être par l'absorption goulue de la vie dans toutes ses manifestations» que s'est employé Flaubert. Et par là, l'auteur nous montre, au fond, en quoi Flaubert est un personnage sartrien. Il a cette belle formule : « Il crée par l'écriture et l'écriture le crée ». Mais cette ambition est un échec : « Il a cependant achoppé sur l'essentiel, faire que cette création l'aide si peu que ce soit dans l'accession à l'être ».

Pardonnons donc à cet ouvrage de passer parfois légèrement — il ne prétend pas d'ailleurs s'y attacher — sur les rapports de Flaubert avec Louise Colet, par exemple, ou tout particulièrement avec sa mère. Maurice Nadeau a su pour l'essentiel aller au fond des choses et surtout montrer en quoi cette œuvre, d'apparence glacée, est en réalité un cri pathétique, « un cri de révolte et un appel au secours », dit-il à propos de *Madame Bovary*, un cri de colère dans *Bouvard et Pécuchet*. Dans ce livre sans dogmatisme, Flaubert est bien vivant. — Pierre DANGER.

99. — J. Malègue. — La biographie n'est indispensable que dans la mesure où elle éclaire l'œuvre littéraire. Le but de Jean LEBREC, dans son livre sur *Joseph Malègue, romancier et penseur* (Paris, H. Dessain et Tobia, 1969 ; un vol., 462 p.), n'est pas d'expliquer l'œuvre par la vie, mais d'établir rigoureusement des faits biographiques et littéraires, ce qui est aussi important que de saisir les dispositions innées de la sensibilité. Bref, l'auteur a écrit — d'une plume cursive et vive, heureusement — une histoire d'âme, la biographie psychologique de celui qui est à la fois un Flaubert théologien et un Proust catholique. Poursuivant l'enquête engagée par M^{lle} Elizabeth Michaël (thèse de l'université Laval), J. Lebrez réalise une vaste étude d'ensemble qui s'impose par une démarche consciencieuse. Il a rassemblé une copieuse documentation selon les meilleures traditions universitaires et utilisé de nombreuses sources inédites qui appartiennent presque toutes aux « Archives Joseph Malègue » de Vanves.

J. Lebrez montre, textes et témoignages à l'appui, combien les thèmes et les personnages du romancier prennent racine dans sa vie et combien ils sont riches d'une expérience de la vie française depuis 1890 et particulièrement en pleine crise du modernisme. Si Joseph Malègue est ce « raté supérieur » du Barreau, des Grandes Écoles et de l'Agrégation de droit, la création littéraire lui a permis de compenser les déceptions de la vie. (« L'essence de l'art est l'insatisfaction des désirs », écrit-il dans ses *Carnets rouges*). Les tendances du moment le soutiennent d'ailleurs dans ses ambitions : romans cycliques, romans rustiques, romans de l'adolescence, romans de sanatorium (une des modes de l'entre-deux-guerres, surtout autour de 1930), romans de la conscience religieuse, romans modernistes (surtout *Jean Barois*) et les romans d'analyse psychologique.

Ainsi *Augustin ou le maître est là* devient une étude psychologique de la conversion et de la foi catholique mise en question. C'est en même temps une étude minutieuse et toute proustienne de milieux que Malègue connaît bien : aristocratiques, ecclésiastiques, paysans, médicaux (sa femme était médecin). Énorme document donc qui révèle une sensibilité aigüe mais domptée et un réalisme qui va discrètement à l'essentiel, puisque les croquis de paysages, de gens ou d'événements n'ont de signification que dans la mesure où ils livrent des âmes.

Si *Augustin* est un roman pascalien dans la ligne des *Pensées*, *Pierres Noires* voulait être un roman bergsonien dans la ligne des *Deux sources de la morale et de la religion*. *Pierres*

Noires, — symphonie inachevée où il manque le dernier mouvement, ode à la joie de la sainteté conquise, — n'offre finalement que l'image d'une petite société rurale et catholique. L'influence de Proust y est constante, de même que celle de Daniel Halévy et sa *Fin des notables*.

Tel quel, cet auteur d'un seul livre (ou peu s'en faut) incarne dans le roman français le thème pascalien du mystère de Dieu. Son *Augustin ou le maître est là* ne fait pas le poids à côté du *Nœud de vipères* et du *Journal d'un curé de campagne* ; il occupe pourtant une place importante dans le renouveau du roman catholique. J. Lebrech lui a consacré un livre d'amitié et d'admiration, un livre essentiel, sans aucun doute, et définitif pour la partie biographique et bibliographique. A la partie « Composition romanesque et style », celle qui m'a le plus intéressé, je ne ferai qu'un grief : l'auteur a en somme fort peu étudié les procédés stylistiques de Malègue, là où il constate à juste titre que « malgré d'exceptionnelles trouvailles d'imagination, le don d'expression lui a été refusé, le travail du style reste trop visible et sent l'effort ». Et de nous donner une trop rapide énumération de tics : images forcées ou fausses, néologismes agaçants, mots à préfixe négatif (« intechnicité », « incherché »), alliances de mots incongrues (« contourner des aides auxiliaires »), termes médicaux, juridiques, rustiques, tours particuliers auxquels on reconnaît le plus souvent une page de Malègue. — Marcel GOVAERT.

100. — **Le « Grand Meaulnes » en Italie.** — Cinq traductions en italien en moins d'un demi-siècle : voilà qui témoigne du succès continu et même grandissant que connut en Italie le roman d'Alain-Fournier. Est-ce à dire que le *Grand Meaulnes* et son auteur furent dès le début, soit dès 1933, introduits dans la péninsule avec le souci de l'authenticité textuelle et de la vérité historique ? Il s'en faut de beaucoup. Aussi suit-on avec beaucoup d'intérêt les analyses et les commentaires de Robert GIANNONI à propos de ces *Traductions italiennes du Grand Meaulnes*, dans la *Rivista di letteratura moderna e comparata*, vol. 23 (1970), fasc. 1, p. 57-73. On voit ainsi combien les négligences, les erreurs d'interprétation et parfois même l'incompréhension de la psychologie des personnages font de ces traductions successives, — et quelles que soient par ailleurs leurs autres qualités, — des transpositions trop souvent déformantes de l'original. Seule la dernière en date de ces traductions, due à Maria Gallone (1968), fait exception par le souci de précision qui s'y manifeste, — et cela malgré quelques fautes de détail qui peuvent encore y être relevées.

Cette petite étude de Robert Giannoni ne retiendra pas seulement l'attention des spécialistes ou admirateurs d'Alain-Fournier. Quiconque s'occupe des nombreux problèmes que pose la traduction d'œuvres littéraires y trouvera ample moisson d'idées et d'indications en ce qui concerne la méthode d'analyse comparative. — Marcel DE GRÈVE.

101. — **Charles Van Lerberghe ou les Amours Imaginaires.** — Tel est le titre que M. Gustave VANWELKENHUYZEN, dans son étude consacrée à *Charles Van Lerberghe et Marie Bashkirtseff* (*Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises*, t. XLV (1967), n° 3, p. 141-181), propose à celui qui retracera un jour l'histoire sentimentale du poète des *Entrevues*. Travail qui réserverait d'ailleurs bien des surprises, comme en témoigne l'émouvant amour que le poète voua à Marie Bashkirtseff.

Pendant quinze années de sa trop brève existence, Van Lerberghe vécut en compagnie d'une ombre, celle d'une gracieuse jeune fille morte phtisique à l'âge de 24 ans. Il ne connaissait d'elle que son *Journal* (Nelson, 1887), ses *Lettres* (Charpentier et Fasquelle, 1891) et ... une photographie. M. Vanwelkenhuyzen nous révèle quelle place importante cette morte occupa dans la vie du poète. Le *Journal* inédit et la correspondance du Gantois contiennent d'innombrables témoignages de cet attachement d'outre-tombe. Dans la *Société Nouvelle* de mars 1896, Van Lerberghe consacra un long article à Marie Bashkirtseff. Elle hanta à un tel point son imagination qu'elle finit même par devenir une rivale importune pour les autres relations féminines du poète. L'une d'elles, Marguerite Gombert, déclara, après la mort de Van Lerberghe, que celui-ci « n'avait jamais aimé qu'une seule femme, et que cette femme était ... Marie Bashkirtseff ». Ainsi donc, celle que Maurice Barrès appela délicieusement « Notre Dame qui n'êtes jamais satisfaite » devint l'éternelle fiancée du Prince de Cynthie.

Inaccessible et lointaine — mais tellement présente — Marie fut grandie, transformée, idéalisée au gré du poète. Elle lui apparut comme un autre lui-même : « Je me vois en cette idéale enfant (...) tel que j'aurais rêvé d'être ». Identification qui n'est pas étrangère à la création du personnage d'Ève qui deviendrait ainsi, en quelque sorte, le rêve d'un rêve. Ce qu'Ève doit à Marie, — et par conséquent à l'*ego* à fortes tendances féminines du poète, — M. Vanwelkenhuyzen nous le montre à la fin de sa belle étude.
— C. BERG.

102. — C.-F. Ramuz. — Les corrections manuscrites permettent souvent de suivre l'élaboration d'une œuvre et de pénétrer dans la psychologie d'un écrivain. Pour étudier C.-F. Ramuz, *ouvrier du langage* (Paris, Lettres Modernes, Minard, 1968 ; un vol. 156 p. Collection SITUATION), D. R. HAGGIS a examiné trois manuscrits qui appartiennent à trois périodes importantes du célèbre auteur suisse : *Aimé Pache, peintre vaudois*, *La Faneuse dans le pré* (morceau qui fait partie de *Salutation paysanne*) et *Derborence*, roman de sa maturité.

C'est par des procédés stylistiques qu'*Aimé Pache* devient un roman vaudois. Des mots incolores sont remplacés par des mots propres ou moins abstraits, les constructions sont rendues plus serrées, la ponctuation est remaniée. Ramuz laisse peu d'emprunts au vocabulaire régional (4 mots seulement dans un roman de 300 pages !). Des curiosités syntaxiques par contre et surtout des tournures régionales sont considérées comme révélatrices d'une manière de penser, — une manière dilatoire de s'exprimer qui est celle du français de Suisse. Mais cela a déjà été étudié par P. Kohler. Plus intéressantes sont les corrections qu'on ne peut expliquer que par le caractère visuel de l'imagination ramuzienne, particulièrement sensible aux formes et aux couleurs, surtout dans *La Faneuse dans son pré* dont la syntaxe trahit un désir de communier avec la nature. Mais ces procédés stylistiques ont déjà été étudiés par Leo Spitzer. D. R. Haggis nous laisse donc quelque peu sur notre faim. Il change même de point de vue quand il s'agit d'étudier le manuscrit de *Derborence*, qui offre, il est vrai, moins de corrections que les œuvres précédentes. Le style, ici, devient synonyme de « structure de l'œuvre ». D'une part, les corrections montrent une plus grande simplicité et une multiplicité de comparaisons rustiques. D'autre part, Ramuz varie les perspectives sur l'espace (le lecteur voit la catastrophe de tous les côtés !) et sur la durée (grâce surtout à un emploi savant des temps des verbes).

Nous regrettons surtout que Haggis n'ait pu citer, faute de place sans doute, un plus grand nombre de corrections manuscrites, car la poursuite de la perfection, chez Ramuz, frise l'obsession. La conclusion peut paraître assez paradoxale : « L'impression dernière laissée par l'œuvre de cet écrivain si soucieux, au début de sa carrière, d'exprimer son pays est, plus encore que celle d'une région, celle d'un tempérament ». On nous avait pourtant affirmé « qu'à mesure qu'il avance dans sa carrière, Ramuz recherche de plus en plus l'expression de la nature paysanne ». Et ailleurs encore, à propos de *La Faneuse dans un pré*, on doit se rendre compte que le paysage n'est pas un état d'âme à la manière d'Amiel. — Marcel GOVAERT.

103. — **Petite histoire de la littérature espagnole.** — Poète, critique et philologue, au sens large du terme, José Maria VALVERDE était particulièrement apte à présenter dans une collection de bonne vulgarisation une histoire de la littérature espagnole. *Breve historia de la literatura española* Madrid, Guadarrama, 1969 ; un vol. in-8° de 271 p. (COLECCIÓN UNIVERSITARIA DE BOLSILLO, 86). Il n'est certes pas facile de retracer en 265 pages de petit format toute la littérature castillane depuis les *jarchas* jusqu'aux romanciers d'aujourd'hui, qui, il est vrai, ne sont que cités. L'auteur s'est, néanmoins, acquitté de sa tâche avec aisance. On apprécie dans son panorama très complet, outre la justesse du point de vue critique ou du jugement de valeur, un exposé agréable qui laisse une place importante aux citations généralement heureuses. L'auteur a refusé l'énumération toujours pénible de titres et de faits purement historiques ou scientifiques. On ne trouvera pas une seule note dans tout le livre, — ce qui me semble excessif. Il est certes heureux que l'auteur se réfère aux textes et qu'il mette vraiment l'histoire littéraire au service de la beauté des textes mais il devrait permettre au lecteur de retrouver ces textes ; cela me semblerait normal dans une collection qui se veut universitaire. Il n'empêche que ce petit livre constitue une initiation juste et vivante aux lettres espagnoles. On a toujours les défauts de ses qualités. — Elsa DEHENNIN.

104. — **Littérature hispano-américaine.** — Voici une introduction à la littérature hispano-américaine qui est, à notre connaissance, la première du genre en langue anglaise : Jean FRANCO, *An Introduction to Spanish-American Literature* (Cambridge, University Press, 1969 ; un vol. in-8° de 390 p. Prix : 9,50 dollars, 2,75 Livres anglaises). Destinée principalement aux étudiants des universités, elle vise à relier les littératures du continent ibéro-américain aux conditions sociales, historiques et économiques qui les ont fait naître.

Aussi, l'auteur s'efforce-t-il de rappeler brièvement les circonstances de la conquête de vastes territoires américains par l'Espagne, les oppositions de mentalités dues non seulement aux divergences des civilisations mais aussi au contexte géographique, climatique, sociologique et politique.

L'importance des éléments ethniques, noir et indien, dans la société latino-américaine impose des conséquences thématiques en littérature.

En proclamant leur indépendance vis-à-vis de la couronne d'Espagne, les jeunes républiques latino-américaines n'ont, en réalité, que changé de maîtres sans parvenir à modifier leurs structures sociales, politiques et économiques, imposées par une tradition colonialiste évidente. Il a fallu plus d'un siècle pour qu'elles prennent vraiment conscience

de la nécessité d'une révolution sociale sans trouver les moyens pacifiques de l'obtenir. Leurs littératures se sont peu à peu fait l'interprète de leurs revendications sociales et politiques, par le roman plus que par la poésie.

M^{me} Jean Franco s'efforce, chapitre par chapitre, de nous faire comprendre que la naissance de l'indépendance et du nationalisme, les modifications progressives de la société, restent liées à l'expression littéraire et doivent être étudiées parallèlement. Modernisme, régionalisme et réalisme ont été à la fois des mouvements socio-politiques et des écoles littéraires.

L'interpénétration de ces idéaux en perpétuelle évolution a donné naissance au roman et à la poésie contemporains.

C'est dire que pour la première fois un critique a compris la nécessité d'intégrer l'examen des littératures hispano-américaines dans l'exposé beaucoup plus large de ses coordonnées continentales socio-géo-économico-politiques.

L'ouvrage est suivi d'une liste d'ouvrages à consulter qui nous paraît établie de manière assez arbitraire. Nous croyons rendre service à l'auteur en lui signalant que notre ouvrage *Enrique Larreta, novelista hispano-argentino (1873-1961)* (Madrid, Cultura hispánica, 1967), comporte de la page 313 à la p. 334 une bibliographie critique des ouvrages à consulter sur les lettres hispano-américaines considérées dans leur ensemble. M^{me} Franco pourrait y relever les titres essentiels qui n'apparaissent pas dans ses listes. On ne comprend pas non plus pourquoi elle semble avoir négligé systématiquement les œuvres théâtrales hispano-américaine qui ont été récemment mises en lumière par Agustín del Saz (*Teatro hispanoamericano*, Barcelona, Vergara, 1964, 2 vol.).

On regrettera également que des œuvres récentes de Julio Cortázar comme *La vuelta al día en 80 mundos* (1967) et *62. Modelos para armar*, (1968) qui encombrant les devantures des libraires de Buenos Aires, ont été omises. Mais ce sont là des défauts mineurs. Souhaitons plutôt que cet intelligent travail soit rapidement publié en langue espagnole, muni d'une bibliographie plus complète, à la satisfaction générale de tous les étudiants de la littérature hispano-américaine. — André JANSEN.

105. — **Neerlandistiek aan buitenlandse universiteiten.** — *Het Verslag van het derde colloquium van hoogleraren en lectoren in de neerlandistiek aan buitenlandse universiteiten* ('s Gravenhage, Secretariaat van de werkcommissie, p.a. NUFFIC, Molenstraat, 27, 1969 ; één vol., 228 blz.) is bedoeld als een getrouwe weergave van de congresactiviteiten in september 1967. Het behandelt de problematiek van het academisch onderwijs van het Nederlands in het buitenland, de status van hoogleraren en lectoren in de neerlandistiek aan buitenlandse universiteiten, de didactiek van het Nederlands aan buitenlanders, het gebruik van het talenpracticum. Bovendien komt er de tekst in voor van een aantal lezingen, o.a. over het taalhistorisch apparaat (Prof. K. H. HEEROMA, Groningen), over de stand van de moderne taalkunde (Dr. M. C. VAN DEN TOORN, Utrecht), over de Middelnederlandse letterkunde (Prof. R. K. ANTONISSEN, Grahamstad), over de stand van de Nederlandse lexicografie (Dr. F. DE TOLLENAERE, Leiden), over de Nederlandse literatuurgeschiedenis : stand en inisstand (Prof. G. STUIVELING, Amsterdam), en over de stand van de Nederlandse en Vlaamse cultuurgeschiedenis (Prof. J. J. TIMMERS, Maastricht). Het zijn vooral die lezingen, die de lezer kunnen interesseren, omdat het vaak om stand-

punten van hoogleraren ter zake van één of andere betwist punt gaat. Het congres zelf had echter als hoofdbekommernis uit te maken, hoe de lectoren in het buitenland officieel en materieel door het eigen land (Nederland of België) kunnen worden gesteund. Hun statuut blijkt bijzonder wankel te zijn en generlei waarborgen te bieden voor de toekomst en is op die manier in scherpe tegenstelling tot dat van consulaire en andere afgevaardigden in den vreemde. In een aantal resoluties dringen de congressisten aan op meer officiële steun voor het onderwijs, voor onderwijsmiddelen, voor de status van de lectoren. Tenslotte is het belangwekkend te vernemen, dat er thans 210 docenten aan 95 universiteiten in 23 landen Nederlands onderwijzen. — Frans VAN PASSEL.

106. — **Nederduits.** — Jaarg. 25 (1969) van de NIEDERDEUTSCHE MITTEILUNGEN (begründet von Erik Rooth, ... herausg. von Torsten Dahlberg ; Lund, C W K Glerup, in-8°, 147 blz. Pr. : Skr. 25.-) bevat twee opstellen over mndd., drie over nndd. en een over noordzeegerm. Gerhard ISING (5-24) onderzoekt de tekstgeschiedenis en de vraag omtrent de Vorlagen van het psalterium van de Keulse vroege bijbeldrukken : doel is niet de reconstructie van de vertaling, wel veeleer de verhouding van de teksten tot elkaar door middel van de statistiek van syntactische en functionele varianten, met hun frequentie. — Gundolf KEIL (117-132) deelt acht parallellen mee van teksten, in verband met laatmiddeleeuwse hematoscopie, uit het Bremer Arzneibuch. Het mndd. is voorwerp van woord-geografisch onderzoek : Torsten DAHLBERG (47-54) spoort de vormen en het voorkomen (17^e e.) op van *brīwe, reibe* « melkkan » en *gē* « wiedijzer » ; Jan RENSTROM (55-82), met twee taalkaartjes, geeft een indrukwekkende lijst van de benamingen voor het begrip « bijnaam, toenaam », met uitvoerige aanvullingen op *torneisname* (reeds behandeld in jrg. 22). De *tau-composita* (als benaming van de regenworm, dieren, ziekten, planten, enz.) behandelt Frank D. BÄRTHEL 85-115, vier taalkaartjes). Ernst LÖFSTEDT (25-46) besluit zijn bijdragen tot de noordzeegermaanse en noordzeegerm.-noorse lexicografie : oud en inheems is de nadere verwantschap fries-engels ; de gemeenschappelijke trekken in de woordenschat van het fries en het noors zijn meestal te verklaren door verkeersgemeenschap. Zes boekbesprekingen besluiten de aflevering. — A.v.L.

107. — **Histoire de la Langue anglaise.** — *L'Histoire de la Langue anglaise* de M. André CRÉPIN (Paris, Presses Universitaires de France, 1967. Que Sais-je ?, n° 1265) est un véritable petit manuel, présentant à la fois clairement et brièvement non seulement les grandes étapes de la formation de la langue anglaise (phonétique, grammaire, lexicque, documents), mais aussi sa diversité diachronique et géographique.

Elle a le double avantage de s'adresser à la fois à l'honnête homme qui cherche à élargir le champ de ses connaissances et à l'étudiant en voie de spécialisation. Le premier y trouvera une mine de renseignements, allant d'une présentation succincte de la situation de l'anglais dans le groupe des langues indo-européennes à un aperçu de « la grammaire génératrice de l'anglais » de Bloomfield et Newmark, en passant par les emprunts de l'anglais aux autres langues. L'étudiant trouvera, outre cette base à l'étude de la langue, d'utiles indications bibliographiques sur certains points qu'il voudrait préciser.

Un reproche cependant, mais il est purement méthodologique : M. André Crépin n'aurait-il pas dû présenter plus de tableaux récapitulatifs ? Le chapitre sur la diversité

diachronique de l'anglais, par exemple, n'est clair que dans la mesure où il est remis sous forme de plan par un lecteur averti ; le profane doit être complètement dérouté.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que souhaiter un grand succès à cette honnête synthèse d'une matière difficile à aborder. — Juliette DE CALUWÉ-DOR.

108. — **Duitse vakliteratuur.** — Gerhard Eis is een pionier : sinds meer dan dertig jaar zet hij zijn intellect en energie in voor het propageren van de studie van de Duitse vakliteratuur. Het resultaat van zijn onvermoeibaar streven komt het best uit door een vergelijking met de situatie ten onzent. Een allereerste vaststelling spreekt boekdelen : in Duitsland is de term « Fachliteratur » een veralgemeend, duidelijk begrip geworden ; in het Nederlandstalige gebied kijkt de overgrote meerderheid van de filologen verbaasd en onbegrijpend op bij het horen van deze term. Telkens weer moet gespecificeerd worden dat we daaronder verstaan al de teksten die een utilitair, instructief en niet (hoofdzakelijk) een recreatief, esthetisch, religieus of emotioneel doel beogen. We kunnen hier thans niet ingaan op het enorme belang van deze soort van « literatuur », die schromelijk verwaarloosd werd, en nochtans in bijzonder belangrijke en talrijke Middeleeuwse documenten overgeleverd is. Met afgunst (maar « schuld bewustzijn » zou beter passen) lezen we, in de Inleiding tot dit Festschrift (p. ix) : « Dieser Junge und zukunftsweisende Zweig der deutschen Philologie ist inzwischen zu ansehnlicher Blüte gelangt ». Hierdoor wordt de afstand op het studieterrein nog scherper beklemtoond. Men kon beslist Gerhard Eis geen dierbaarder geschenk aanbieden dan deze verzameling studies uit binnen- en buitenland over een vak waarvan hij de grondlegger is : *Fachliteratur des Mittelalters. Festschrift für Gerhard Eis*. Herausgegeben von Gundolf KEIL, Rainer RUDOLF, Wolfram SCHMITT und Hans J. VERMEER (Stuttgart, J.B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1968 ; x-584 pp.).

Daar al de bijdragen over de Artes-literatuur handelen, is dit lijvige werk uitgegroeid tot een harmonisch geheel, wat niet steeds het geval is of kan zijn met feestbundels.

De meeste artikels zijn van de hand van Duitsers, andere werden geschreven door Engelsen, Amerikanen, Zweden en Finnen. Maar ook de Nederlanden zijn vertegenwoordigd, met twee bijdragen over « wijn », een van W. F. DAEMS, *Die Clareit- und Ypocrasrezepte in Thomas van der Noots « Notabel Boecxken van Cokeryen » (um 1510)* (pp. 205-224), en een van W. BRAEKMAN, *Van der hulpen des Ghebrecks des Wiins. Een onbekend Middelnederlands wijntractaat uit de vijftiende eeuw* (pp. 177-204).

De laatste maakt, met commentaar, een tekst bekend uit hs. London, Wellcome Institute, 517, 102r-108r, inhoudende allerlei recepten voor wijnpreparaten, en huismiddeltjes om bedorven of verouderde wijn weer op te knappen. Dit tractaat is van vakhistorisch standpunt interessant om de technische details, maar ook de Middelnederlandicus vindt er z'n gading in : het bevat een groot aantal woorden en varianten die niet bij Verdam voorkomen, en evenmin bij E. Alanne (1). De inleiding geeft een uitstekende synopsis van de Mnl. wijn-literatuur. In de noot die aan de tekst-editie voorafgaat,

(1) *Der Ursprung und die Entwicklung der niederländischen Weinbauterminologie. Mit besonderer Berücksichtigung der mittelniederländischen Zeit*, in *Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki*, deel 25 (1961).

wordt gezegd dat deze « zoveel mogelijk diplomatisch » geschiedt. Misschien was een kleine verklaring van die restrictieve formulering de filologen welkom geweest, want nu blijft men zich toch enigszins ongerust afvragen wáár er precies ingedruist werd tegen de diplomatische methode. Aangezien we echter vertrouwen hebben in 's schrijvers acribie, zal daarmee wel uitsluitend bedoeld zijn het aanbrengen van interpunctie en het aanpassen van de hoofdletter?

Minder geslaagd lijkt ons het Glossarium, om verschillende redenen: Braekman heeft de woorden alfabetisch opgenomen in de vorm die ze in de tekst hebben. Zo krijgen we als lemmata *casus obliqui*, meervouden, persoonsvormen van werkwoorden, e.d. Het zou zeker wenselijker geweest zijn als uitgangspunt telkens de nominatief enkelvoud en de infinitief te gebruiken. Bovendien is dit alleszins laakbare principe niet helemaal consequent doorgevoerd: nu eens wordt een lemma met genitief-vorm ook als genitief vertaald: « *souts*: van zout », dan weer niet: « *smouts van glase*: misschien is bedoeld glasschuim ... », en soms wordt de flexie-uitgang tussen haakjes geplaatst: « *suker(s)*: *wit*- witte suiker ... ». Een ander gevolg is dat we bv. onder de *t* « *tarbel* = troebel » krijgen, en iets verder: « *turbelen* = troebel »; onder de *w*: *wiin(s)* en enkele woorden later *wine*; dat bv. een genitief *salpetre* (waar we eigenlijk *salpetren* verwachten) met een asterisk voorzien wordt, d.w.z. niet voorkomend in het Mnl. Wb., terwijl dit wèl het geval is (7, 111-2) maar natuurlijk daar de nominatief-vorm *salpeter* heeft. Een onoverkomelijk nadeel is ook dat, tegen alle regels in, de woorden met *c*-anlaut aldaar gerangschikt worden, en die met *k*- onder *k*: zo krijgen we bv. *comt weder* onder *c*. Dit is toch louter afhankelijk van een willekeurige spelling: als de copïist, en dit is lang geen denkbeeldige veronderstelling, nu eens *comt*, dan weer *komt* zou geschreven hebben, zou het woord dan op twee verschillende plaatsen in het glossarium terecht zijn gekomen?

Voorts bleek uit een steekproef op p. 186 dat heel wat woorden, die voor de belangstellende niet-filoloog (en ook dit is beslist niet denkbeeldig, zeker niet op het gebied van de vakliteratuur) enige uitleg van doen hebben, niet in de woordenlijst voorkomen, zoals *begherende*, *stocke*, *gierig*, *verblint*, *lecker* (subst.), *wasse*; op p. 188, nr 9 ontbreekt *trecken* in het glossarium; *groet* op p. 191, nr 30; *leghet*, *siedet*, *wec* op p. 192, nr 41. Vooral dit laatste woord is interessant, als het tenminste teruggaat op een inf. *weggen* = « bewegen, wegdoen », die alleen bij Kiliaen voorkomt, en waarvan Verdam zegt (9, 2050): « Uit schrijvers is het niet opgeteekend » (cf. nr 42: *Doet wech die droesene*). Ook *vervriesen* (nr 20) is ten onrechte niet opgenomen; de betekenis « stollen » die het hier duidelijk heeft, is in het Mnl. W. niet genoteerd. Verdam geeft (9, 246) onder de verklaring « bevroren », temidden van een reeks voorbeelden, één vindplaats voor betekenis « stollen » (Boeth., 291d), die eigenlijk apart had moeten staan. Vermoedelijk waagde hij er zich niet aan resoluut de bijkomende verklaring « stollen » af te leiden uit dat ene, weinig duidelijke voorbeeld. In het licht van deze nieuwe plaats moet het artikel in het Mnl. W. dus aangevuld worden.

De inhoud zelf van de woordenlijst behoeft hier en daar enige commentaar:

alvums [sic]: de *m* is zeker geen « verschrijving »: *aluum* komt bv. uitsluitend met *m* voor in de *Jonghe Lanfranc* (1). Deze *m*-vorm kan weliswaar aansluiten bij lat. *alumen*,

(1) Uitg. R. MÜLLER, diss. Bonn, 1968. De geboden tekst is die van hs. Cambridge, St. John's College, 19A.

maar de wisseling *-m/-n* is een gewoon Mnl. verschijnsel : zie Chr. Stapelkamp, in *Taal en Tongval* 11, 1950, 44 vv.

argen : is niet « slecht, gering van waarde ». De tekst heeft : *Omme wiin te houden gans, ymmermeer claer ende versch, sonder argen ende sonder lancheden* : we hebben hier geen adj., maar een gesubstantiveerd werkwoord *argen* = « bederven ».

bonde : bij de verwijzing naar het Mnl. W. moet i.p.v. *bonge* gelezen worden : *bongat* (*bonge*, Mnl. W. 1, 1359, is een muziekinstrument : « trommel »). De hier gevonden vorm *bonde*, die Verdam slechts bij Kiliaen attesteert, is dus bijzonder welkom.

carnie : een verklaring schijnt pas mogelijk als de spelling corrupt is voor *carie* < lat. *caries* = o.m. « rotte bestanddelen » en voor vruchten « slechte smaak » ; cf. recept 10 : *Om wiin die bosen smaec heeft na die beyen die verrot siin inden wiin ...* Met meer zekerheid zou hierbij kunnen aansluiten het evenmin verklaarde *quarie* (p. 200). De schrijfwijze *qu* voor *c*, of omgekeerd, komt meer voor : mnl. *quarteel/carteel* ; mnl. *quasseren/casseeren* ; lat. *quarta/carta* : nnl. *quatern/katern*, enz. Doch hier rijst de vraag : hoe staat *quarie* in het handschrift ? Braekman geeft « *quarie* », dus met een volledig opgelost eerste lid : dit kan dan niet betekenen dat de copiïst *q^arie* schreef, want dan zou de *q* niet cursief gedrukt staan, en de oplossing alleen op *ua* slaan.

coepsien : de afkorting « Mnl. Wdb. » moet gewijzigd worden in « Mnl. Hwdb. » : het woord *coopgave* staat niet in de « grote » Verdam ! Hoewel *coepsien* in deze tekst als een hapax moet beschouwd worden, is het lang niet zo raadselachtig als het vraagteken bij Braekman zou doen vermoeden. We hebben hier een samenstelling van verbale stam of substantief (met voorkeur voor het laatste) *coep* + adjectief *siene* (Mnl. W. 7, 1083 vv.) = « goed, uitstekend ». Het geheel betekent dan « voortreffelijk voor de handel » en is een aanwinst voor de Mnl. lexicologie.

degen : is hier beslist het bijwoord « geheel, volkomen » (cf. « degelijk ») en niet het substantief *deech*, onzijdig, bij Flexie-I horend, dat onmogelijk een acc. *degen* kan hebben. De zin moet a.v. begrepen worden : *ende die turnosol salmen ... dwaen al degen wt*. Deze vindplaats is des te interessanter, daar Verdam (2, 102) twee voorbeelden geeft, maar zozeer aan de lezing twijfelde dat hij het lemma *degen* van een asterisk voorzag.

louelic : « volgens het Mnl. Wdb. : geloofwaardig. Hier betekent het goed, lofwaardig ». De schrijver heeft klaarblijkelijk enigszins haastig het Mnl. W. geraadpleegd, want de betekenis « lofwaardig, voortreffelijk » bespreekt Verdam over een lengte van twee en een halve kolom (4, 840-843).

scuttel komt weliswaar niet als apart lemma voor in het Mnl. W., maar staat als vormvariant bij *schotel* (7, 693). De asterisk is dus overbodig.

Misschien was het bij *tornosol* interessant geweest de 16^e-eeuwse commentaar van Dodoens te citeren (zie het artikel van W. F. Daems, *ib.*, p. 223-4), liever dan het 18^e-eeuwse woordenboek van N. Lémery.

verclontert : is geen part. perf., en moet dus niet vertaald worden met « gestold », maar het is een persoonsvorm : *hi vervriest ende verclontert* ; dus : « stolt ».

lanc wiin : is wel niet « slappe, krachteloze wijn », maar het omgekeerde : « dikke, drabbige wijn ». De commentaar van Verdam (4, 101) met verwijzing naar talrijke voorbeelden uit het Duits en naar de verklaring van J. Grimm, is voldoende overtuigend.

reydende wiin : zie mijn bespreking van *zuet reyende* in VMKVA, 1969, 252-253. In

het licht van deze twee nieuwe vindplaatsen moet ik echter de aldaar schoorvoetend gegeven commentaar gedeeltelijk herzien : het adjectief zelf schijnt dus een duidelijk pejoratieve betekenis te hebben, en niet het bijwoord *zuet* dat in het *Boec van Medicinen* daaraan voorafgaat. In dit geval zou *reydende* toch kunnen blijven betekenen : « (op-)borrelende », maar dan toegepast op normaal niet-bruisende wijn, dus zoiets als « gis-tende » ?

wint : dit onverklaarde woord is inderdaad een crux. Ik vraag me af of er niet moet gelezen worden *w'mt* = *wermt* ; de zin wordt dan : *ende wermt den wiin biden clareyt* = « verwarm de wijn zoals (men dat doet bij het maken van) *clareyt* ». In de meeste *Clareyt*-recepten wordt immers het opwarmen van de wijn voorgeschreven : cf. het artikel van W. F. Daems, *ib.*, p. 213 : *Dan neemt vandien wijn een lettel ende maecten werm*, en zie bij Braekman het voorgaande nummer (22) : *wermet den wiin*. Deze interpretatie heeft het voordeel èn paleografisch aanvaardbaar èn zinvol te zijn.

Het onmiddellijk hierop volgende artikel is van W. F. Daems, en handelt, zoals gezegd, merkwaardig genoeg eveneens over wijnrecepten. De hier gepubliceerde tekst komt uit het kookboek dat ca. 1510 gedrukt werd te Brussel, bij Thomas van der Noot, waarvan slechts één exemplaar bewaard is, en dat in 1925 in een facsimile-druk heruitgegeven werd.

De grote verdienste van Daems is te hebben ontdekt dat deze recepten reeds voorkomen in het laat 15^e-eeuwse handschrift Leiden, U.B., Cod. Voss. Chym. 8^o, 6, 114r-115v.

Na een grondige beschrijving van deze gecompliceerde codex (met Hoogduitse, Mnl. en Latijnse teksten) en een zorgvuldige detaillering van zijn inhoud, krijgen we de juxtapositie van de twee teksten : druk en handschrift. Door vergelijking komt Daems tot de niet te loochenen conclusie (p. 220) dat het Leidse manuscript als legger gediend heeft voor het boek van van der Noot.

Tot slot volgt een onderzoek naar de oorsprong van deze recepten (waarbij voor *Clareyt* opgeklommen wordt tot Hugo van Lucca, maar misschien was het wel interessant geweest ook oudere auteurs, zoals Plinius en Apicius, hierbij te betrekken ?), en een bespreking van de *tornesol* die als verfstof een grote rol speelde bij het prepareren van wijn.

Bij de transcriptie van de tekst zijn de abbreviaturen stilzwijgend opgelost, wat we steeds weer ten zeerste betreuren, en dit ondanks de melding dat er maar weinig afkortingen voorkomen (p. 213).

De filologische commentaar is tot een minimum beperkt en in enkele zeldzame voetnoten opgevangen. Dit is kenmerkend voor de hoog-wetenschappelijke kwaliteit van Daems' bijdragen : als niet-filoloog onthoudt hij zich zoveel mogelijk van taalkundige verklaringen, om des te grondiger in te gaan op wat op zijn eigen vertrouwde gebied ligt. Het ontbreken van een woordenlijst is geen groot verlies bij deze tekst, die weinig lexicologisch nieuws biedt. Enkele kanttekeningen kunnen dan ook volstaan :

1b *in die win minghet wel ende seer met eenen lepele quod bruyn sukens soe langhe dat dit seker al wel ghesmolten si* ; voetnoot bij *quod* : « In der üblichen Kontraktion q^ud, an dieser Stelle jedoch unverständlich ». Niet zo « unverständlich » als Daems meent : vermoedelijk is dit recept vertaald uit het Latijn, en stond er in de legger *quot* (in vulgair Latijn ook

quod) ... tot ... ; *quod* zou hier dan op te vatten zijn als een vaag kwantiteitsbegrip, uit het Latijn overgenomen : « zoveel suiker als in de warme wijn opgelost kan worden ». In recept 4b wordt de hoeveelheid nauwkeuriger bepaald : *minghet wel met eenen lepele bruyn suker v oncen*.

2b *dornicke* : Daems zocht tevergeefs naar dit woord in het Mnl. W. Ik meen dat hier moet gelezen worden : *daer met verwen si haren clareyt te dornicke* (= « te Doornik »). Dat *clareyt* in al deze recepten zonder *-te* geschreven wordt, pleit des te meer voor deze interpretatie.

8a *wallen* : de mededeling in voetnoot dat dit substantief « für das Mnfrk. nicht gebucht [ist] (vgl. das Mnl. Wb.) » berust op een vergissing (ook op p. 200 komt Daems daarop terug : « im Mnl. Wb. nicht belegt ») : deel 9, 1624-5 geeft ongeveer een tiental vindplaatsen.

Met genoegen zou ik nog enkele andere bijdragen willen bespreken, die ook voor de Nederlandse Filologie van belang zijn, maar de Redactie van dit Tijdschrift dringt zo vaak en zo vriendelijk bij de recensenten aan op beknoptheid, dat ik me zal beperken tot slechts enkele gegevens hierover.

Het artikel van EERO ALANNE, *Das Vordringen der römischen bzw. romanischen Weinbauterminologie in die Nord- und Ostseegebiete* (p. 167-176) geeft in een kort bestek zeer belangrijke inlichtingen waarbij het Mnl. ruim betrokken is. In *English Borrowings from Medieval German Fachsprache*, van George Fenwick JONES (p. 11-19) wordt geconstateerd en geïllustreerd dat de meeste « German [sic] words » die het Engels ontleend heeft, uit Middelnederlandse dialecten afkomstig zijn. Kenmerkend compact, en daardoor zoals steeds uitzonderlijk rijk aan gegevens, is het artikel van Gundolf KEIL, *Die Grazer frühmittelhochdeutschen Monatsregeln und ihre Quelle* (p. 131-146), waarbij met de Mnl. literatuur over dit en het omliggende gebied zorgvuldig rekening gehouden wordt. Keil is een van de weinige Duitse vakhistorici die niet alleen de culturele samenhang van de Middeleeuwse Nederlanden en (een deel van) Duitsland ten volle inzien, maar ook daadwerkelijk hun onderzoek daarop afstemmen. Heinz HARMS bespreekt in *Die pflanzlichen Arzneistoffe einer mittelniederdeutschen hippiatrischen Rezeptsammlung des 16. Jahrhunderts* een tractaat uit hs. Emden, Bibliothek der Gesellschaft für bildende Kunst und vaterländische Altertümer, Ms. Nr 56, 35v-65r, dat reeds tweemaal uitgegeven is. Ik was tot nu toe de mening toegedaan dat deze tekst in een oostelijk Middelnederlands dialect geschreven was, maar ja, vooral déze grens is een vlottend begrip ... In de bijdrage van Gustave KORLÉN, *Stockholmer Arzneibuchstudien. Ein Forschungsbericht* (p. 449-455) wordt op p. 455 medegedeeld dat Gert Mellbourn zich bezighoudt met het Mnl. *Boec van den vier Complexien* : « Ueber die schon bekannten Texte hinaus [in voetnoot : Koninkl. Bibl., Den Haag, Hs. 76E4 ; Kon. Ned. Ak. Wet., Hs. XVI ; Kon. Bibl. Brussel, Hs. 15624-41 ...] hat Mellbourn zwei Versionen herangezogen, deren Zugehörigkeit zu der geschlossenen mnfrk. Komplexientradition zuvor nicht erkannt war [in voetnoot : Staatsbibliothek Wien, Hs. 2818 ; Bibl. der Rijksuniversiteit Leiden, Maastrichter Fragmente, ...]. Eine sprachliche-sachliche Untersuchung dieser verschiedenen Fassungen, die sämtlich noch nicht veröffentlicht wurden, ist von Mellbourn in Aussicht gestellt, ... ». Een Mnl. tekst over de *Vier Complexien* komt inderdaad voor in de drie eerstgenoemde handschriften en in de Weense Codex, maar ook nog in : Den Haag, K.B., Kon. Ned.

Ak. Wet. XXVIII (begin 16^e), 57v-63r ; Dresden, Sächs. Landesbibl., M 33a (\pm 1480), 7v ; Brussel, K.B., 847-45 (anno 1433), 159r-160v en Brussel, K.B., IV, 27 (anno 1464) enz. De Maastrichtse fragmenten zijn inmiddels teruggevonden, en worden bewaard te Maastricht, in het Rijksarchief, onder nr 167, zodat het 19^e-eeuwse afschrift te Leiden beslist niet als bron mag gebruikt worden.

Een bizondere vermelding nog verdient het artikel van Kalevi TARVAINEN, *Zur Problematik der sprachlichen Untersuchung historischer Chroniken des Spätmittelalters* (p. 115-130), waarin op heldere wijze de problemen gesteld worden van de taalkundige ten opzichte van de door een historicus bezorgde tekst. De moeilijkheden liggen op drie vlakken : *Die Ausgaben der Chroniken, Probleme aus den Handschriften* en *Spezielle Probleme der sprachlichen Chronikuntersuchung*. Veel hiervan ligt op een ruimer vlak dan alleen maar dat van de historische teksten en kan ter lectuur en overweging aanbevolen worden aan al wie zich met vakliteratuur bezighoudt, hetzij als filoloog, hetzij als vakhistoricus.

Als besluit krijgen we dan, na een voorbeeldig overzicht van de indrukwekkende bibliografie (p. 499-534, in zeer kleine druk !) van de Jubilaris, samengesteld door Hans J. VERMEER, een uitvoerig « Namen- und Sachregister » dat bijzonder welkom is.

Naar ik hoop is de lezer overtuigd van het belang van dit zeer geslaagde boek. Ik wens hier echter nog aan toe te voegen dat, hoewel in deze bespreking slechts enkele (van rechtstreeks interesse voor de Neerlandistiek) van de 38 bijdragen vermeld werden, de niet gerecenseerde studies alle even waardevol zijn en van hetzelfde hoge peil getuigen. — Ria JANSEN-SIEBEN.

109. — **H. C. Robinson und Deutschland.** — Den zweiten Band von Hertha MARQUARDS monumentalem Werk *Henry Crabb Robinson und seine deutschen Freunde. Brücke zwischen England und Deutschland im Zeitalter der Romantik* (t. 2) [Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1967 ; ein Teil in-12^o, 608 p. 16 ill., (PALAESTRA, t. 249). Preis : 78 D.M.] hat die Autorin, die am 21. Januar 1965 gestorben ist, nicht mehr selbst abschliessen können. Der Band enthält die von ihr noch vollendeten Kapitel, ein Verzeichnis der Briefe von deutschen Absendern an Robinson (1811-1867) und ein Personenregister. Der Herausgeber, E. Th. SEHRT, führt in einer Vorbemerkung an, was noch hätte aufgenommen werden sollen : zusätzliches Material über die deutsche Kolonie in London, eine Liste von Robinsons Arbeiten zur deutschen Literatur (nach 1811), ein Verzeichnis deutscher Autogramme in Robinsons Nachlass, eine genealogische Übersicht über die mit Robinson befreundeten deutschen Familien und eine Bibliographie.

Wer den ersten Band gelesen hat, wird auch den zweiten lesen wollen. Die Briefe und Robinsons Tagebuch enthalten eine unwahrscheinliche Menge interessanter Hinweise und Trivialitäten, die in ihrer Gesamtheit ein eindrückliches Bild vom Leben der « leisure class » in den Jahren 1811 bis 1867 vermitteln. Manche von Robinsons Freunden in London gehen konkurs ; Ehen werden geschieden, uneheliche Kinder tauchen auf. Robinson reist wiederholt nach Deutschland, zuerst mit der Kutsche, dann mit dem Dampfer den Rhein hinauf ; 1840 kommt er zum ersten Mal in Frankfurt mit der Eisenbahn an. Zuerst ist die Rede von Napoleons Zug nach Russland, dann von Caspar Hauser, am Ende vom « Fürstentag » in Frankfurt. Noch im Alter von 88 Jahren reiste Robinson mit seinem Diener Jackson nach Frankreich, Holland und Deutschland. Er starb im Alter vom 92 Jahren.

Robinsons Briefe sind bereits gedruckt worden, und Hertha Marquardt beschränkt sich deshalb darauf, die Briefe an ihn zu veröffentlichen. Am ergibigsten sind diejenigen von Knebel und Voigt. Der letztere war Professor in Jena, und es ist amüsant nachzulesen, dass man schon damals die Lehrstühle lieber schlechteren Kollegen anbot als besseren — denn schliesslich wollte keiner seinen bescheidenen Ruhm durch das hellere Licht eines andern beschatten lassen. Am Niveauzerfall der Universität hatte auch Goethe Schuld, der keine Gegner seiner Farbenlehre (d.h. die besten Gelehrten !) berufen wollte. Am 26. Mai 1844 schreibt Voigt, er freue sich, dass sein Sohn kein Gelehrter geworden sei, sondern eine Fabrik eröffnet habe, denn die Zeiten hätten sich — seit Goethe und Schiller — zum Schlechten geändert :

In der zweiten Hälfte des vorigen Jahrhunderts, in welche meine Geburt fällt, trat in Teutschland die poetische Periode auf, und ihr verdanke ich meine früheste Bildung indem ich auch später mit den grössten Männern derselben in persönlichen Umgang kam. Auf sie folgte die philosophische, und auch sie wirkte stark auf mich, zumal ich gleichfalls unter den Coryphäen derselben hier in Jena studierte. Es ist also klar, dass meine ganze wissenschaftliche Denkart und Weise diese beiden Richtungen hat, und ich habe auch in denselben glücklich gewirkt. Nun aber scheint es, als ob sich eine neue, *dritte*, immer breiter herandränge : die der sogenannten « materiellen Interessen », und für diese tritt ein neues jüngeres Geschlecht von Lehrern heran, welches freilich noch nicht so schnell, vielleicht erst in ein paar Decennien, den Sieg davon tragen könnte, aber mir doch entgegensteht. So muss ich denn nach aussen manches von meinen besten Ansichten verbergen, und mich, wenigstens als Lehrer, zu dieser neuen Zeit bequemen. *Fast ein Viertel* unserer gegenwärtigen Studenten sind *Oekonomen*, die sich den Teufel um Philosophie und Dichtkunst kümmern, auch nichts von höherer Naturgeschichte wissen wollen.

Politisch ist Voigt demokratisch (« Die Zeiten sind seit 1813 vorbei, wo man sich, gutwillig oder nicht, gefallen liess was die Regierungen beschlossen ohne das Volk zu fragen ») und bürgerlich (« Der Communismus und Socialismus macht bei uns kein Glück, ja er ist uns lächerlich, und wir überlassen ihn einigen Handwerksburschen in der Schweiz »).

Robinson selbst entpuppt sich als Gentleman-Spiesser : er hat einen ganz ausgeprägten Sinn für das, was sich gehört und was sich nicht gehört. Seinen Freunden steht er finanziell und moralisch zur Seite ; er ist nicht kleinlich ; aber in Sachen Takt ist er ein Pharisäer : einen Verstoß gegen die Etiquette vergibt er nie. Er ist überzeugt (mit Recht !), dass er selbst nicht das geringste künstlerische Talent besitze ; gerade diese Bescheidenheit ist es wohl, weshalb Coleridge und Wordsworth ihn so gut ertragen konnten. Robinson verabscheute Byron, und es ärgerte ihn gewaltig, dass Goethe den Autor des *Manfred* höher schätzte als Wordsworth.

Die Kontakte mit deutschen Dichtern (Goethe, Tieck, A. W. Schlegel, Brentano) waren oberflächlich. Robinsons Urteile über die deutsche Literatur (teils im Anhang publiziert) sind weder originell noch zutreffend. E. T. A. Hoffmann fasziniert ihn (aber nicht *Der goldene Topf*) ; bei Jean Pauls Romanen kommt er nicht mit ; Heine liebt er

nicht, Börne erweckt sein Abscheu. Auf einem Spaziergang auf der Hampstead Heath liest er sogar das Nibelungenlied.

Die beiden Bände von Hertha Marquardt enthalten — kunterbunt — viel nützliches Quellenmaterial für den Historiker und den Literaturwissenschaftler. Aber es ist zu hoffen, dass sich gelegentlich jemand findet, der die Briefe an und von Robinson und dazu das Tagebuch — alles in chronologischer Reihenfolge — herausgibt. Das Werk würde wohl einige tausend Seiten umfassen. Die notwendige Vorarbeit hat Hertha Marquardt geleistet : in ausführlichen Fussnoten bringt sie die Lebensgeschichte von hunderten von Personen, die in den Tagebüchern und Briefen genannte werden. Zwei Fehler : Friedrich Rosen kann nicht 1822 an die Londoner Universität berufen worden sein (S. 539) ; Fussnote 17 (S. 18) und 83 (S. 36) nehmen Material voraus, das erst später im Textteil erwähnt wird. — Armin ARNOLD.

110. — **Deutsches Literatur-Lexikon.** — Toutes les qualités du premier volume du remarquable ouvrage de référence qu'est le *Deutsches Literatur-Lexikon* se retrouvent dans le deuxième tome dont la rédaction a été achevée en janvier 1969 : *Deutsches Literatur-Lexikon. Biographisch-Bibliographisches Handbuch*. Begründet von Wilhelm KOSCH. Dritte, völlig neu bearbeitete Auflage. Zweiter Band ; BREMER-DAVIDIS, Herausgegeben von Bruno BERGER und Heinz RUPP, (Berne et Munich, Francke Verlag, 1969 ; un vol. in-8°, VIII p. 1024 col). Sur le parcours qui va de Bremer à Davidis, des noms de moindre importance se rencontrent aux côtés de noms illustres dans les lettres de langue allemande. Il faut rappeler que les éditeurs scientifiques conçoivent l'idée « lettres » dans un sens très large, puisqu'elle englobe aussi bien les belles lettres que la philosophie, l'histoire, l'histoire de la littérature, de l'art, la philologie, etc. Nous trouvons même Dietrich von Choltitz, commandant du Gross-Paris, dont les écrits représentent peu de chose, mais qui, en n'obéissant pas aux ordres de Hitler, a sauvé Paris de la destruction. Et celui qui voudrait s'informer sur le ministre de l'agriculture du régime hitlérien, trouvera le nom de Walter Darré. Les titres des ouvrages qu'il a écrits témoignent, une fois de plus, de la vulgarité du régime national-socialiste. Sans compter que Darré a forgé le concept Blut und Boden de sinistre mémoire.

Parmi les grands noms de la littérature allemande, signalons au hasard : Brentano, Büchner, Bürger, Chamisso, Matthias Claudius, Simon Dach. Plus près de nous, parmi ceux qui sont nés dans les trente dernières années du XIX^e siècle, nous trouvons, entre autres, Broch, Brod, Buber, Carossa. Paul Celan, récemment décédé, et le jeune Peter O. Chojtewitz figurent dans ce manuel.

Afin qu'on puisse se rendre compte de la manière dont les articles sont conçus, et de leur richesse, prenons celui qui est consacré à Broch en mentionnant les subdivisions du chapitre de la littérature traitant de cet auteur : Gesamtdarstellungen ; Allgemeines ; Zu den frühen Schriften ; Zu « Die Schafwandler » ; Zu den Gedichten ; Zu « Die unbekannte Grösse » ; Zu den Essays ; Zu « Der Tod des Vergil » ; Zu « Die Schuldlosen » ; Zu « Der Versucher ». Le chercheur trouvera consignés, sur plus de dix colonnes, les ouvrages et articles de revues parus en allemand, anglais, français, italien, néerlandais, suédois et danois. En lisant tout cela attentivement, on constate parfois quelque fautes de typographie presque inévitables. Il faut lire : H. Politzer : Zur Feier seines Ablebens

(de Broch notamment), au lieu de Zur Feier meines Ablebens (col. 75). Je ne peux pas juger de l'orthographe suédoise ou danoise, mais dans les informations en néerlandais, il y a des fautes telles que wetenschabeljike pour wetenschappelijke (col. 80). Il va de soi que des erreurs mineures de ce genre, et il y en a sans doute d'autres encore, n'enlèvent rien à la qualité exceptionnelle de ce Literatur-Lexikon. — Simon SCHREIBER.

111. — **Der bestimmte Artikel in «Morant und Galie».** — In seinen *Studien zum bestimmten Artikel in Morant und Galie und anderen rheinischen Denkmälern des Mittelalters* (*Beiträge zur deutschen Philologie*, hg. von H. M. HEINRICHS, Cl. HESELHAUS, L. E. SCHMITT, Bd. 38). Wilhelm Schmitz Verlag in Giessen 1967 geht der Schüler von H. M. HEINRICHS, früher Giessen (wo die «Studien» 1966 als Dissertation angenommen wurde), jetzt Berlin, Dietrich Hartmann, von sämtlichen Artikel- und Nullartikelbelegen des zweiten Teiles der grossen Karlmeinet-Kompilation, *Morant und Galie*, aus. Er legt die 1921 von Erich Kalisch herausgegebene Kölner Hs. zugrunde. Es zeugt von der genauen Arbeitsweise des Verf., dass er daneben für die Benutzung der von A. von Keller 1858 herausgegebene Darmstädter Hs. der ganzen Kompilation die Hs. selbst zu Rate gezogen hat. Auch die Ausgaben der anderen benutzten Denkmäler werden überprüft. Das Belegmaterial wird in mehreren Umschichtungen nach Kasus, Numerus, Genus, sodann in Verbindung mit Substantiven, schliesslich nach den Funktionen tabellarisch erfasst. Es folgt ein Ueberblick über die geographische Verbreitung der beim Artikel im west-mitteldeutschen und südostlimburgischen Raum nach mittelalterlicher und neuzeitlicher Anwendung. Die Ergebnisse der rein deskriptiven Untersuchung sind kaum zu formulieren. Die Beleglisten haben, was *Morant und Galie* betrifft, wegen der peinlich genauen Arbeitsweise des Verf. s ihren Wert an sich, aber sind erst recht von Bedeutung, wenn für die Beurteilung des Verhältnisses von *Morant und Galie* zu den anderen Teilen der Kompilation, besonders zum ersten Teil, «Karl und Galie», gleiches Belegmaterial dem hier erarbeiteten gegenübergestellt wird. Das erkennt der Verf. S. 70 selbst. Aber es scheint mir in dieser Hinsicht zugleich auch Vorsicht geboten. Der Verf. schliesst in dem 9. Kap. aus der fast durchgängigen Wiedergabe der *de- die*-Artikel der Hs. C durch den Artikel *der* in der Hs. A (Darmstadt), dass *de* auch in Veldekes Sprache Artikel und nicht etwa Demonstrativum sei. Es geht, meine ich, nicht an, Veldekes Sprachformen mit denen der vermutlich ripuarischen Formen von *Morant und Galie* gleichzusetzen. Ebenso wenig lässt sich aus den heutigen Mundartformen sichere Kriterien für eine so viel ältere Sprachstufe gewinnen. Der Verf. geht in dem 8. Kap. von Heinrichs Untersuchung der heutigen Mundart von Amern (zw. Benrather und Uerdinger Linie) aus, in der zwei Artikel *der* und *dä* mit abweichenden Funktionen vorkommen. An *dä* als Artikel und nicht etwa als Demonstrativum hält der Verf. unverrückbar, auch für Veldekes Sprache, fest. Zunächst meint der Verf. gegen Wrede, dass das erstere *dä* in dem Satz *dä wing, dä schmeck ävver jot* kein Demonstrativum sei. Da könnte man schon auf der gleichen Ebene heutiger Mundarten schon geteilter Meinung sein. Um wieviel schwieriger wird es, von hier aus auf die Aussagekraft von Sprachformen im 12./13. Jh. zu schliessen. Für das Ende des 15. Jht. s könnte das Geldern-Klevische Wörterbuch des Teuthonista aufschlussreich sein. Lat. *ille, iste* wird dort mit *der* übersetzt (S. 131). Der Verf. hält es jedoch für wahrscheinlich, dass der Artikel gemeint ist. Weshalb hat er van der Schue-

rens Chronik von Geldern und Kleve nicht befragt? Für das 14. Jh. könnte man die Limburgischen Sermoenen bemühen. Der Herausgeber, J. H. Kern, gibt *der* und *die*, *di*-Formen an, letztere als unbetonte Formen des Demonstrativs. Wenn der Verf. auf J. Francks Ansicht, im Limburgischen sei die Form ohne *r* die betonte und die mit *r* die minder betonte, zu sprechen kommt, schreibt er wörtlich: «Dieser Ansicht darf man soweit zustimmen, insofern mit der *r*-losen Form das (betonte) Demonstrativum gemeint ist». (S. 134) Da erscheint er doch sehr stark im Widerspruch mit sich selbst. Und wenn er dann weiter, wo er doch von der heutigen Mundart auf ältere Zustände schliesst, in einer längeren Auseinandersetzung mit Frings, Frings-Schieb und Frings-Linke (S. 136-140) unverrückbar daran fest hält, dass *de* kein Demonstrativum in Veldekes Sprache sein kann, so komme ich nicht mehr mit, wie ich überhaupt nicht verstehen kann, dass man Veldekes Servaz, die Limburgischen Sermoenen u.a. zu den rheinischen Denkmälern (siehe Titel des Buches) rechnen kann. Sogar die *die*-Formen der junglimburgischen Hs. des Servaz haben ihn nicht auf den Gedanken kommen lassen, dass die entsprechenden *de*-Formen der altlimburgischen Fragmente Demonstrativa sein könnten (S. 137). Auch kommt er nicht darauf, dass es, allerdings von den Schreibweisen der Hss. heraus nicht mehr eindeutig zu erkennende Doppelformen *dē* (Artikel), *dē* (Demonstrativum) gegeben haben dürfte, auch nicht nachdem er S. 126 Welters Bemerkung über die Pronomina in den Mundarten des Kreises Eupen (*dər* Artikel, *de* Artikel-Demonstrativum; *d'ə* Demonstrativum) erwähnt hat. Das Ergebnis des 9. Kapitels, dass die *de-die*-Formen der Hs. C in der Hs. A fast durchgängig als *der*-Formen erscheinen, ist m.E. kein strikter Beweis, dass *de* und *die* immer als Artikel zu betrachten sind. Uebrigens kann der *der*-Artikel «in ripuarischen Denkmälern wie M(orant (und) G(alie), wenn auch nur in wenigen Belegen, ... die demonstrative Kraft des Artikels unter bestimmten Umständen durchaus noch erhalten» haben, sagt der Verf. in dem 10. Kapitel über die Funktionen des bestimmten Artikels und bes. in den Abschnitten über den Artikel in demonstrativer Funktion, worin er differenzierter vorgeht. Es sei seine eigene Formulierung des Ergebnisses zitiert: «Die Formen der *der*-Reihe (sc. in Morant und Galie) bezeichnen vorwiegend allgemein Bekanntes; ausserdem wird der *der*-Artikel als Gelenkpartikel verwendet. Demgegenüber werden die Formen des *de*-Artikels vornehmlich in anaphorischer Funktion benutzt. Sie nehmen auf ein vorher Genanntes Bezug. Daneben stehen sie in der emotionalen Funktion in Ausrufen, in demonstrativer Funktion bei unmittelbarem Zeigen und in determinierender Funktion» (S. 245). Die Hs. A hat an den entsprechenden Stellen mehrere Male sogar *deser*, S. 246. Aus dem Kapitel 13 über die Abhängigkeit des Artikelgebrauchs in den individualisierenden Funktionen vom Anlaut des dem Artikel folgenden Wortes muss der Verf. feststellen, dass der eine Beleg des *de*-Artikels vor einem folgenden Wort mit *d*-Anlaut auf eine emotionale Verwendung innerhalb eines Ausrufs zurückgeht.

Man darf zusammenfassend sagen, dass Hartmann in dankenswerter Weise das gesamte Artikelmaterial zusammengestellt hat, dass aber seine Deutung und seine Verwertung des Materials nach geographischen wie nach chronologischen Blickpunkten nicht immer ganz überzeugen können. — C. MINIS.

112. — **Das deutsche Lustspiel.** — Eckehard CATHOLY, Professor an der Freien Universität Berlin, der sich 1961 bereits um die Strukturformung des deutschen Dramas bewährt hat (*Das Fastnachtspiel des Spätmittelalters*), hat sein Interesse ausgedehnt zu der Typologie einer Subspezies des Dramas: *Das deutsche Lustspiel. Vom Mittelalter bis zum Ende der Barockzeit* [Stuttgart, W. Kohlhammer Verlag, 1969; 220 Seiten (SPRACHE UND LITERATUR Band 47); DM 14.80]. Er hat nicht die erzählende Rolle eines bericht-erstattenden Chroniqueurs erwählt, sondern er versucht vom Inhalt her die Bedeutung der Form als einer Gestaltung des Menschen und der Welt zu begründen. In der Mitte steht der Begriff des Kontrasts als das spezifische Prinzip des Lustspiels, vielleicht sogar allgemein des Komischen: « Der komische Kontrast im Lustspiel stellt ein spielerisches Verhalten zu einer Norm dar, so dass jeder inhaltlich bestimmte Konflikt distanziert wird ». In der Übertreibung einer Normverzerrung ist der Spielcharakter zurückzufinden, wenn es auch die individuelle Aufgabe des jeweiligen Dichters bleiben sollte dieses Prinzip zu variieren. Catholy unterscheidet zwei Formen der spielerischen Normabweichung: 1. die Figuren bewegen sich in einem Raum, in dem die Moral- und Wertvorstellungen der Gesellschaft ausser Kraft gesetzt sind, und 2. die Figuren versuchen vergebens von der Norm abzuweichen, die schliesslich in ihren vollen Rechten bestätigt wird. In der Praxis des Lustspiels finden sich häufig beide Typen vermischt.

Die Erörterung des theoretischen Problems des Lustspiels macht die Einleitung zu einer über das eigentliche Thema hinauswachsenden Ansicht. Die Geschichte des deutschen Lustspiels fängt an mit den Vorformen der Gattung und dem Fastnachtspiel als einem beherrschenden Typus im 15. und 16. Jahrhundert. Um 1600 jedoch treffen die englischen und italienischen Wandertruppen ein und ihre Wirkung ergibt eine Umorientierung des deutschen Lustspiels. Andreas Gryphius und Christian Weise versuchen sich in einer neuen und bodenständigen Lustspielform. Christian Reuters Studentenkomödien fassen die humanistischen Züge der Barockepoche zusammen und leiten gleichzeitig zum gesellschaftlichen Lustspiel der Aufklärung hinüber.

Das wechselnde Verhältnis von Handlung und komischer Gestaltung erweist sich als typusbedingend. Anfangs finden sich Stücke, in denen sich ein aussergesellschaftlicher Kontrast in komischen Einlagen ohne jeden Handlungsbezug einfügt und es führt öfters zu einer Diskrepanz zwischen Handlungseinheit und Lustspielgestaltung. Gerade Hans Sachs erhebt sich im Rang über die meisten Lustspieldichter, indem er die geglückten Ansätze liefert zu einer Verbindung von einheitlicher Handlung mit komischem Spiel. Wenn die Handlung selbst komisch zu werden vermag, insofern sie nicht mehr nur spielerisch verzerrt erscheint sondern selbst Spielcharakter annimmt, wird eine nächste, mehr erwachsene Phase erreicht sein, die E. Catholy in einem zweiten Teil zu beschreiben und analysieren im Sinne hat. Der Gehalt wird dann das Spiel selbst motivieren. Diese historische Umfunktionierung der beiden Komponenten des Verhältnisses überzeugend gezeigt zu haben, macht das grosse Verdienst dieses Buches aus.

Unabhängig von dieser theoretischen Begründung, hat Helmut ARNTZEN das von E. Catholy vorläufig ausgesparte komische Drama nach der Barockzeit einer eingehenden Analyse unterzogen: *Die ernste Komödie. Das deutsche Lustspiel von Lessing bis Kleist* [München Nymphenburger Verlagshandlung, 1968; 304 Seiten (SAMMLUNG DIALOG Band 23); DM 15.80]. Der Standpunkt dieses Verfassers weist kaum eine Ähnlichkeit auf mit

dem vorhergehenden. H. Arntzen hat den Normbegriff und die gesellschaftliche Fundierung beiseite geschoben und er deutet die Gattung Komödie vielmehr als eine eigenwillige Intention des einzelnen Autors; Strukturmerkmale ergeben sich dann nicht aus der Stofflage und Handlung oder aus den Grundzügen der Figuren, sondern aus dem individuellen Verhältnis des Autors zu Mensch und Welt. Diese Intention der Autoren zu verfolgen hat Arntzen sich zum Ziel gemacht und das ergibt zwangsweise eine Reihe von Einzelinterpretationen; die Leistung des Komödiendichters wird aufschlussreicher gewertet als die Art der Komödie. Das Ergebnis wird um so bedeutungsvoller, als die jeweiligen Komödien sich ungleichförmiger und uneinheitlicher erweisen. H. Arntzen unterscheidet eine Reihe von Komödienhaltungen, deren Typcharakter weit auseinander klafft aber eine glänzende Synthese von formellen Elementen und inhaltlicher Eigenart ausmacht: die Komödie des Individuums (Lessings *Minna von Barnhelm*), die Theaterkomödie (Petrasch, Ayrenhoff, Weisse, Stephanie der Jüngere, Hafner), die Komödie der Intimität (Goethes *Die Laune des Verliebten* und *Die Mitschuldigen*), die Komödiensatire (die Literatursatiren des Sturm und Drang mit Wagner, Goethe, Lenz, und Goethes satirische Spiele), die phantastische Komödie (Goethe und Klinger), die Komödie der Entfremdung (Lenz und Klinger), die Gesellschaft als Schein (Klingers und Goethes *Theaterkomödien*), die Komödie als Ideologie (Schröder und Iffland), die Welt als Schein (Tieck), das Spiel der Maskierten (Brentanos *Ponce de Leon*), die Komödie als Ware (Kotzebue und die *Spieloper*), und die Komödie des Bewusstseins (Kleists *Zerbrochene Krug* und *Amphitryon*). Das Schlussergebnis sieht H. Arntzen die Komödiengeschichte als ein Kontinuum greifbar ähnlicher Erscheinungen abweisen, weil dies ein gesellschaftliches Kontinuum voraussetze das der Verfasser nicht bestätigt findet.

Wohl stimmt er einem Grundgedanke zu, der sich in den analysierten vierzig Jahren gemeinsam bei den individuellen Dichtern vorgetan habe: « Die ernste Komödie ist die Folge einer als Ganzes ernsthaft, nämlich offenkundig problematisch werdenden Gesellschaft ». Das Lächerliche stellt sich heraus, nicht mehr als eine Normverzerrung, sondern als ein Symptom des Ausserkraftsetzens der Normgesellschaft; damit enthüllt sich das Komische als das Aufweisen der gesellschaftgefährdenden Kräfte und dies soll nicht einen Anlass zum Lachen, sondern einen Grund zum Nachdenken bilden. Darum auch werden Grabbe und Büchner bedeutende Komödiendichter sein, weil sie ihr Zeitbewusstsein nicht zur verlachenden Entwirklichung einsetzen, sondern zu prägnanter und beklemmender Gesellschaftskritik erweitern, erhöhen und vertiefen. Dies gezeigt zu haben, wenn auch in einseitigem Querschnitt und mit Überspielung andersgearteter Formkennzeichen, ist Arntzens wichtiger Beitrag zu einer Diskussion, die mit zwei entgegengesetzten Methoden und Einsichten vorzüglich angeregt worden ist. — C. TINDEMANS.

113. — **Œuvres complètes de Heine.** — L'édition critique de Heine, Heinrich HEINE, *Sämtliche Schriften*. Erster Band. Herausgegeben von Klaus BRIEGLEB (Munich, Carl Hanser Verlag, 1968; un vol. in-16°, 884 p.), dont voici le premier des six volumes prévus, comble une lacune puisque les éditions importantes de Heine datent toutes d'il y a quarante ou cinquante ans. L'éditeur scientifique prend soin de nous avertir qu'il ne s'agit pas, cependant, de la grande édition définitive de Heine. Pour cela il eût fallu que le domaine de la « Textphilologie » soit exploré plus avant.

Ce premier tome contient : *Buch der Lieder* ; *Nachgelesene Gedichte 1812-1827* ; *Tragödien : Almansor, William Ratcliff* ; *Byron-Übersetzungen* ; *Zur Literatur (1820-1828)* ; *Der Rabbi von Bacherach* ; *Aus den Memoiren des Herren von Schnabelewopski* ; *Florentinische Nächte*.

D'emblée nous y trouvons donc pas mal d'écrits qui nous permettent de réévaluer le phénomène Heine, et, pour ma part, la contre-expertise est positive. Car s'il ne faut surtout pas voir uniquement en Heine l'auteur du *Buch der Lieder*, cette œuvre contient toutefois assez de poèmes parfaits pour conserver à son auteur une place en vue parmi les poètes lyriques de langue allemande.

Der Rabbi von Bacherach, Schnabelewopski, Florentinische Nächte nous rappellent, d'autre part, que Heine est vraiment un grand prosateur. On songe immédiatement à ce qu'écrit Nietzsche dans *Ecce Homo* : « Und wie er das Deutsche handhabt ! Man wird einmal sagen, dass Heine und ich bei weitem die ersten Artisten der deutschen Sprache gewesen sind » (1).

Voyons maintenant quelles sont les conceptions de M. Briegleb, l'éditeur scientifique. Comme il l'écrit au début des deux cent cinquante pages de notes et commentaires, il s'agissait « den Autor so vorzuführen, dass nicht schon durch die Ausgabeform der Verfälschung Vorschub geleistet wird, die er bei uns in Deutschland durch naive Philologie erlitten hat » (p. 619). En effet, quand on s'occupe de Heine, il convient avant tout de se débarrasser de nombreux préjugés, qu'ils soient favorables ou non.

M. Briegleb conçoit un plan d'ensemble qui consiste à présenter les œuvres dans l'ordre chronologique de leur gcnèse, ce qui, selon moi, est une façon de procéder très rationnelle. Il dit à ce propos : « Die Schriften sind nach der Chronologie ihrer Entstehung und in diesem Rahmen gemäss ihrer natürlichen Zusammengehörigkeit geordnet » (p. 619).

Le texte reproduit est celui de l'édition de Oskar Walzel (1911-1915). Il a été tenu compte de toutes les découvertes faites depuis lors, et qui ont permis d'apporter des corrections utiles aux textes.

La partie la plus importante des commentaires est consacrée à la « Entstehungsgeschichte » des œuvres publiées. Ces problèmes, souvent très compliqués, sont traités avec beaucoup de rigueur. Les notes sont concises et donnent ce qui est essentiel à la compréhension du texte. Tout cela nous permet de conclure que la présente édition s'adresse autant à l'amateur de littérature qu'au chercheur.

Pour terminer, il faut signaler la présentation extrêmement soignée qui confirme, une fois de plus, la réputation du Carl Hanser Verlag. — SIMON SCHREIBER.

114. — **Kellers « Sinngedicht » werkimmanent interpretiert.** — *Das Sinngedicht, das man als den Höhepunkt von Kellers Schaffen ansehen kann, wurde bisher von der Forschung sehr vernachlässigt, bzw. nur unter bestimmten Perspektiven untersucht (so von Ermatinger, Essl, Kramer u.a.). Dieses Alterswerk Kellers, das ihm den Durchbruch zum Ruhm verschaffte, wird nun Gegenstand einer sehr einfühlsamen und kenntnisreichen Analyse : Ernst MAY, Gottfried Kellers Sinngedicht. Eine Interpretation.* [Bern und München, A. Francke, 1969 ; 1 Band, Oktavformat, 149 S. (Preis : 18.80 DM)]. Der Verfasser referiert einleitend die Sekundärliteratur und beweist dann in seiner

(1) Fr. NIETZSCHE, *Werke in drei Bänden* (Munich, Car Hanser Verlag), t. II, p. 1089.

sowohl alle Details des Gehalts wie die Linien der Struktur erfassenden Studie, dass auch das *Sinngedicht* trotz der in Form und Inhalt waltenden Klarheit sehr wohl einer Interpretation bedarf, wenn man den Feinheiten der Bezüge und den Verflechtungen zwischen den einzelnen Novellen gerecht werden will. Nicht die dargestellten Probleme und Tendenzen sind dabei das Wesentliche, sondern den Spielcharakter des Kunstwerks gilt es zu ergründen.

May stellt die ganze Interpretation unter den Oberbegriff der Natur und zeigt dabei, dass Kellers Naturauffassung weit mehr Goethe als Feuerbach verpflichtet ist. Über die Natur in ihrer Vielfalt und Einheit erstrebt Keller Erkenntnis: « Er sucht die Wahrheit, doch als Poet, durch Weltschau ».

Dieser Oberbegriff der Natur erweist sich als ebenso sinnvoll wie fruchtbar für die Untersuchung: so kann z.B. die Idee der Entwicklung, die wie bei Goethe auch in Kellers Gesamtwerk sehr stark ausgeprägt ist (vgl. den *Grünen Heinrich* und viele Novellen), die des Fortschritts und andererseits die der Ruhe darunter subsumiert werden. Im Kapitel « Kampf und Harmonie » behandelt der Verfasser unter diesem Aspekt die Beziehung der Geschlechter in dem Zyklus der Liebesgeschichten, die ihrerseits wieder zu einer die ganze Handlung zusammenfassenden und krönenden Liebesgeschichte führen, und erläutert dies an den Beispielen von Spiel, Kuss, Ehe und Ordnung; ja noch die Ausführungen über Leiden, Tod, Schicksal und Freiheit stehen in diesem Zeichen. Sehr bemerkenswert sind auch die allerdings weit verstreuten Notizen zur Struktur der bei Keller sehr beliebten zyklischen Rahmenerzählung; sorgfältig wird dabei die Freude Kellers am artistischen Spiel herausgearbeitet.

Die vorzügliche werkimmanente Interpretation Staigerscher Provenienz, in deren Hintergrund das Gesamtwerk Kellers stets präsent ist und die nach dem Prinzip der wechselseitigen Erhellung auch manche Lichter auf den *Grünen Heinrich* wirft, wird sehr interessant ergänzt durch eine geistesgeschichtliche Untersuchung von Kellers Position gerade im *Sinngedicht*, wobei sich eine besonders enge Verwandtschaft mit Lessing und vor allem immer wieder mit Goethe ergibt; mit der Anspielung auf Fausts Studierstube am Anfang und dem Rosenbandlied am Ende ist der Rahmen abgesteckt. Dagegen steht Keller als Realist skeptisch zur Aufklärung und auch zum anbrechenden Naturalismus.

Der Verfasser, der seine grosse Bewunderung für Keller nicht verbirgt und sich zeitweise direkt mit ihm zu identifizieren scheint, stellt abschliessend die Frage, ob das *Sinngedicht* etwas anderes sei als « ein erratischer Block aus dem Goldenen Zeitalter », charakterisiert es dann aber als « zeitlose Poesie am Ende des Realismus », womit Kellers Eigenart und Stellung in seiner Zeit gut erfasst sein dürfte. — Barbara VÖLKER-HEZEL.

115. — Arthur Schnitzler. — Mit einer vorzüglichen Einführung in was sich im literarischen Bereich ab 1890 vorgetan hat in den deutschsprachigen Ländern beziehungsweise Berlin und Wien als Stätten der Konzentration, versucht Christa MELCHINGER ihrem schwierigen und weitreichenden Untersuchungsgegenstand *Illusion und Wirklichkeit im dramatischen Werk Arthur Schnitzlers*. Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1968; kart., geb. (BEITRÄGE ZUR NEUEREN LITERATURGESCHICHTE. 3. FOLGE); Preis: DM 18, DM 22, heranzukommen. Was sich beim Anfang noch als « Naturalismus » verstehen

will, wächst von einem formellen Kodex zu einem geistigen Wertensystem, veranschaulicht mit einem psychologischen Instrumentarium. Die zur Diskussion gestellten Grundsätze heissen: Wahrheit, Natürlichkeit, Erfahrung, Konvention, literarisch übersetzt in die Wesensaspekte Wirklichkeit und Illusion. Entgegen der üblichen literarästhetischen Tradition knüpft die Verfasserin Schnitzler grundsätzlich fest an die analytische Besessenheit H. Ibsens; zu gleicher Zeit reduziert sie Schnitzler zu einem Ibsen-Kritiker, der Ibsens tiefeschürfende Exploration der Gesellschaft und seine Technik der bürgerlichen Desintegration selber als eine von der Illusion bedingte Arbeitsweise betrachtet. Schnitzler verweigert sich den Glauben an die Ausdruckbarkeit der Wahrheit; der Grund seines literarischen Schaffens sei die Intention den Glauben an die Wahrheit als Illusion zu demaskieren. Gerade in dieser Zielsetzung findet Schnitzlers eigene Entwicklung der dramatischen Form ihre Wurzeln: die Auffassung des Lebens als eines Spiels, der Welt als eines Theaters. Was die Verfasserin mitteilt über Schnitzlers Schaffensbegriffe der « Wirklichkeit » und « Illusion » ist äusserst wichtig. Die Wechselwirkung, die gegenseitige Durchdringung und die Gegensatzwirkung der ethischen, sozialen und ästhetischen Illusion, interpretiert als sich in dem Phänomen des Theaters häufig kreuzende und verflechtende Lager und Lagen, haben auch für die dramatische Literatur nach Schnitzler ihre Gültigkeit erhalten. Diese Dissertation hat demzufolge eine Gesetzmässigkeit zutage gebracht die eine wesentliche Ergänzung der Dramaturgie der Gegenwart darstellt, deren Ergebnisse sich gestalten im dramatischen, theatralischen, psychologischen, ästhetischen und publikumssoziologischen Bereich. — C. TINDEMANS.

116. — C. D. Grabbe. — Ein ganzes Leben bereits hat sich Alfred Bergmann dafür eingesetzt damit nicht nur der Ruhm und die Bedeutung des lippischen Dichters C. D. Grabbe (1801-1836) richtig eingeschätzt würden, sondern auch die wissenschaftliche Untersuchung seines Gesamtwerkes einen Anfang nähme. In *Grabbe in Berichten seiner Zeitgenossen*. Herausgegeben von Alfred BERGMANN. (Stuttgart, J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, 1968; geb., 387 S., Preis: DM 45), hat er eine Fülle von Zeugnissen bedeutender Zeit- und zufälliger Weggenossen gesammelt die in ihren schriftlichen Äusserungen vieles festgehalten haben was für die Kenntnis der Persönlichkeit dieser sonderbaren Dichterfigur seine Bedeutung hat. Aus Briefen, Tagebüchern, Gesprächen usw. hat der Verfasser ein fesselndes Bild zusammengestellt; die Gewähr dafür dass die Sichtung des Materials einen wichtigen Beitrag zur Grabbe-Forschung darstelle, bietet die Tatsache dass der Verfasser schon 1933 berichtet hat über den wahrheitsnahen Dokumentarcharakter ähnlicher Äusserungen.

Roger A. NICHOLLS, *The Dramas of Christian Dietrich Grabbe* [The Hague-Paris, Mouton, 1969; 268 pp. (STUDIES IN GERMAN LITERATURE. VOLUME XII), Preis: f 39], hat eine einführende Absicht und der Verfasser nähert sich seinem Gegenstand als sei dieser ein völlig unbekannter Dichter. Nach einem biographischen Kapitel analysiert er jedes Drama: thematisch, strukturell, dramaturgisch, geisteshistorisch. Es ergibt sich dass es Grabbe gelungen ist die Treue zu wahren an die dramatischen Formgesetze seiner Zeit, zugleich aber sich davon abzusetzen in einer persönlichen Schreibart die mehr einen epocheninterpretierenden als einen betont-dramaturgischen Gehalt aufweist. Grabbes eignen Stil sieht Nicholls in keinem einzigen Drama auf vollkommene Art

erreicht, aber alle Versuche in einem erlauben eine Kodifikation der Absichte und Perspektive die Grabbe während seiner beschränkten Lebenszeit nicht zu einer Vollendung zusammenzutragen vermochte. Nicholls betont deshalb ausführlich die Desillusionierung als ein Grundmotiv, wiederholt sublimiert in Greuelmärchen und Schlachtszenen die eine pathologische Veranlagung ahnen lassen. Die traditionellen Werte hat Grabbe ausser Wirkung gesetzt und aus dieser, seiner verrenkten Persönlichkeit taucht schliesslich ein energischer und vitaler Mensch auf dessen Drama sporadisch eine helle Einsicht zeigt in Menschheit und Welt.

Wo Nicholls aus einer verehrungsvollen Begeisterung heraus schreibt, überherrscht dagegen der Wille zur Relativierung bei Wolfgang HEGELE. *Grabbes Dramenform* [München, Wilhelm Fink Verlag, 1970; geb., 270 S. (ZUR ERKENNTNIS DER DICHTUNG. BAND 7), Preis: DM 38]. Er schiebt Grabbes nicht-historische Dramen ruhmlos beiseite und holt eine konkrete Methodik des szenischen Konstruktionsmechanismus in den Geschichtsdramen hervor, mit grosser Sorgfalt diejenigen strukturellen Knotenpunkte heraushebend die zu gleicher Zeit die Denkart und das Weltbild des Dichters enthalten. In minutiöser Analyse und ohne Gelegenheit zur Widerlegung bringt der Verfasser zutage dass Grabbe mit zielbewuster Planung seine dramatischen Arbeiten auf eine neue Förmlichkeit im damaligen (und heutigen) Geschichtsdrama hin konzipiert hat; nicht länger wird die traditionelle Überwicht des Helden zusammengetragen aus einer ethischen Tragödienverfassung heraus, sondern die Geschichte selbst wird dramatisch exempliziert in einem bestimmten, Sinn-gebenden Zusammenhang, d.h. das Herz der Historizität selber wird hervorgerufen in der komplizierten Einfalt der dramatischen Interpretation, nicht in der isolierten Individualitätsslage. Alle Dramen Grabbes weisen dieses Willens- und Intellektskonzept auf. Der Verfasser sieht sich jedoch zu der Überzeugung gezwungen Grabbe sei es leider nicht gelungen diese Absicht in irgendeinem Drama vollständig zu verwirklichen: die endgültige neue Form hat er nicht erreicht. Die Ursache ist mehr zu begründen in den formellen Gesetzen als in den stofflichen Schwierigkeiten: die unbedingte Treue an das fünf-Akte-Schema, eine mangelhafte Verbindungstechnik, das Gliederungs- und Juxtapositionsverfahren das keine Geschlossenheit erzielt. Zuletzt jedoch liegt das Scheitern Grabbes in der Tatsache begründet dass er den objektiven Augenblick nicht mit dem subjektiven zu verschmelzen gewusst habe, wenn auch gerade diese Absicht allein schon eine Arbeitsaufgabe ausmacht wie sich keiner seiner Zeitgenossen sie vorgenommen hat. Wenn auch schliesslich diese gründliche Untersuchung ohne positives Ergebnis für Grabbes Leistung bleiben muss, so ist sie vorzüglich dazu geeignet Grabbes ausserordentliche Bedeutung, gleichfalls für unsere Zeit, herauszustellen. - C. TINDEMANS.

117. — **Briefwechsel Theodor Storm-Paul Heyse.** — Die wichtigste und ausführlichste Korrespondenz Storms wird erstmals in einer einwandfreien kritischen Ausgabe vorgelegt, die alle Ansprüche moderner Textedition befriedigt und die unvollständige und fehlerhafte, im 1. Weltkrieg durch Plotke besorgte Ausgabe ersetzt. Der englische Germanist Bernd, mittlerweile als Storm-Forscher sehr bekannt geworden, hat dazu einen grossen wissenschaftlichen Apparat aufgeboten: *Theodor Storm-Paul Heyse Briefwechsel*. I. Band: 1853-1875. Kritische Ausgabe. In Verbindung mit der

Theodor-Storm-Gesellschaft herausgegeben von Clifford A. BERND [Berlin, E. Schmidt, 1969; Oktavformat, 210 S., 4 Abb. (Preis: 23.00 DM)].

Dieser Briefwechsel, der 35 Jahre lang dauerte und nun in drei Bänden erscheinen wird, bietet mehr als nur eine willkommene Ergänzung zu Storms Korrespondenz mit Fontane, Keller, Mörike u.a. Im allgemeinen wird sich der Leser zuerst über die Storms Leben und Werk betreffenden Nachrichten freuen, dann aber Schritt für Schritt auch Sympathie und Interesse für Heyse entdecken, den ersten deutschen Nobelpreisträger und zu seiner Zeit sehr gefeierten, heute nahezu völlig vergessenen und vielleicht auch zu Unrecht verkannten Schriftsteller. Bernd möchte zumindest dem Kritiker und Literaten Heyse eine gewisse Wertschätzung erhalten wissen.

Die ausführlich und vorzüglich kommentierte Ausgabe — 83 Seiten Briefftext stehen 116 Seiten Einführung, Anmerkungen und Register gegenüber — erweist sich als eine überwältigend reiche Fundgrube für alle Fragen des literarischen Lebens im 19. Jh. Aesthetik, Theorie und Kritik der Literatur, Geschmacksbildung, Tagesfragen, Honorarprobleme, Polemik (mit Gottschall) und noch viel mehr kommt zur Sprache, wenn sich die beiden Dichter über ihre Anthologien, das *Hausbuch aus deutschen Dichtern seit Claudius* von Storm und den *Deutschen Novellenschatz* von Heyse und Herm. Kurz unterhalten, oder wenn sie ihre Meinung zum literarischen Leben der Zeit, zu den verschiedenen Dichtergesellschaften, zu Geibel, Stifter, den Romantikern und unzähligen heute vergessenen Schriftstellern abgeben.

Trotz der herzlichen Freundschaft, die Storm und Heyse zeitlebens verband, tritt das Private in diesem Briefwechsel stark zurück, der Ton ist, bei aller spürbaren Zuneigung, sehr diskret und zurückhaltend; man erfährt relativ wenig über die Familienverhältnisse, so über den Tod der Frauen und die Wiederverheiratung Storms und Heyses. Auch über die eigenen Werke reden die beiden Autoren wenig, sie äussern sich kaum zur Entstehungsgeschichte, zum Schaffensprozess, noch weniger werden Kommentare und Analysen geliefert. Dennoch ist unverkennbar das bürgerliche 19. Jh. im Hintergrund dieser literarischen Korrespondenz anwesend, wie überhaupt Briefwechsel den Charakter einer Epoche mit am besten wiederzuspiegeln vermögen.

Zu einem grossen Teil ist dies das Verdienst der ausgedehnten Archivstudien des Herausgebers. Die zum Verständnis unentbehrliche Lektüre der Anmerkungen, die eine Fülle von bisher unveröffentlichtem oder schwer zugänglichem Material erschliesst, weist Bernd als einen tiefen Kenner des 19. Jhs. aus. Man wartet schon mit Vergnügen auf die beiden nächsten Bände und wünscht ausserdem, Bernd möchte weitere das Urteil über das 19. Jh. modifizierende Dokumente den Archiven entreissen. — Barbara VÖLKER-HEZEL.

118. — **Theodor-Fontane-Ausstellung.** — Dankenswerterweise ehrt das Schiller-Nationalmuseum, das sich seit längerer Zeit in Zusammenarbeit mit dem Fontane-Archiv in Potsdam um den weit verstreuten und teilweise auch verloren gegangenen Nachlass Fontanes bemüht, den Kritiker und Journalisten, Lyriker und Romancier im Fontane-Jahr 1969 mit einer sehr gut organisierten, reichhaltigen Ausstellung, zum grössten Teil aus eigenen Beständen, ergänzt durch wertvolle Leihgaben: *Theodor Fontane 1819-1969, Stationen seines Werks.* Ausstellung und Katalog von Walther MIDGE unter Mitarbeit

von Anneliese HOFMANN und Ingrid BODE [München, Kösel, 1969 ; 1 Band, Oktavformat, 239 S., 47 Abb. (SONDERAUSSTELLUNGEN DES SCHILLER - NATIONALMUSEUMS, Katalog Nr. 20, hrsg. von Bernhard Zeller). Preis : 16.50 DM].

Durch den sachkundig gestalteten und ausführlich kommentierten Katalog wird diese Ausstellung einem weiteren Kreis von Fontane-Kennern und Liebhabern zugänglich gemacht, die zwar wenig sensationelle Novitäten entdecken werden, denen aber durch die vorbildlich ausgewählten Stücke der Exposition (Auszüge aus den Kritiken, Romanen und den Briefen Fontanes mit seiner Familie und seinem grossen Bekanntenkreis, Pläne, Entwürfe, Erstaussagen, Wiedergaben von Gemälden und Photographien, leider nur zwei Autographa Fontanes) eine sehr schöne Veranschaulichung des Gewussten und Bekannten zuteil wird. Gerade der Leser der grossen Fontane - Monographie von Hans-Heinrich Reuter wird diese Illustration mit besonderem Genuss und Gewinn benutzen.

Der Untertitel « Stationen seines Werks » enthält ein einschränkendes Programm, und man wird Walther Migge und seinen Mitarbeitern gerne zugestehen, dass der Zweck, nämlich « eine Konzentration auf Hauptlinien des dichterischen Werks, ohne daneben Biographie und zeitgeschichtlichen Hintergrund aus den Augen zu verlieren », voll erreicht wurde. Fontane wird in seinen Werken und in seiner Korrespondenz, in seinen Kritiken und autobiographischen Aufzeichnungen, im Urteil der Zeitgenossen und der Nachwelt sichtbar, wobei vielleicht etwas zu stark das positive Urteil betont wird. Umwelt und Schaffensbedingungen, Werk- und Wirkungsgeschichte werden in einem dargestellt, und über sieben wohlausgewogene Kapitel hin kann man den Werdegang Fontanes bis zur Vollendung und Meisterschaft des « alten Fontane » verfolgen.

Den grössten Raum nimmt das achte Kapitel « Der Romancier » ein, in dem neben Textproben und Briefauszügen Pläne, Fragmente, Entwürfe und vor allem hochinteressante eigene Kommentare Fontanes figurieren. Auf dem Hintergrund des 19. Jhs. wird Fontane in seinen lebenswerten Widersprüchen und seiner ironischen Menschlichkeit lebendig, und bis zum Schluss steigern sich Faszination und Charme, die gleichermaßen von Person und Werk ausgehen. — Barbara VÖLKER-HEZEL.

119. — Tolstoy. — The current Tolstoy fashion in the English-speaking world got under way a little over a decade ago. George Steiner's provocative *Tolstoy or Dostoevsky* was published in 1959 ; Henri Troyat's massive (and quite readable) biography appeared in English in 1960 ; Ernest Simmons' older two-volume biography was brought out in paperback the same year ; R. F. Christian's in-depth study of *War and Peace* (*Tolstoy's War and Peace : A Study*) followed two years later ; J. Bayley's *Tolstoy and the Novel* came out in 1966 ; *Tolstoy : A Collection of Critical Essays*, edited by Ralph Matlaw, was published in 1967, and 1968 saw the appearance of Ernest Simmons' *Introduction to Tolstoy's Writings*.

R. F. CHRISTIAN's second book : *Tolstoy. A Critical Introduction* (Cambridge, University Press, 1969 ; in-8°, 290 pp., price : \$ 2.95, purports to be introductory and general, along the lines of the Simmons' book. It is, but on a larger and critically more incisive scale. Biography is kept to an absolute minimum, with literary analysis the central concern. (Considering the amount of biographical material available now on Tolstoy in English, the shift of accent is indeed gratifying). The analysis proceeds along chronological

ilnes, with the greatest amount of space devoted, not unexpectedly, to *War and Peace* and *Anna Karenina* (p. 97-211 of the 270 pages of text). These are clearly the core of the book and its most finely wrought sections. If the part on *War and Peace* seems particularly familiar to the reader who knows Professor Christian's earlier book, it is for the simple reason that it is an abridgement of that book (which Professor Christian points out in his Preface).

With the exception of the Confession and *What Is Art?*, which are dealt with cursorily, only Tolstoy's imaginative writings are analyzed. Again, in view of the extent to which enthusiasts of non-violence and disestablishmentarians of various stamp have brought a new interest in (and republication of) many of Tolstoy's non-fictional works, the selectivity of focus has much merit.

The very heavy emphasis on *War and Peace* and *Anna Karenina* produces no crippling imbalance in Professor Christian's book. The autobiographical writings, the military tales, *Resurrection*, the late stories and the plays are all brought under critical scrutiny and related to other literary works not only by Tolstoy, but by other Russian and West European authors. Even where Professor Christian is more sparing of analysis, as in his discussion of the plays, his remarks are informed with a high order of literary intelligence and critical acumen.

The book opens with a chapter entitled "First Beginnings" — this is a survey of Tolstoy's early literary interests and pursuits based on the diaries, letters and by now overexploited personal book list of Tolstoy himself. In this chapter and the following, on *Childhood*, the approach is very comparative (Rousseau, Töpffer, Sterne, Dickens, Karamzin, Gorky). In view of Professor Christian's effort to maintain a comparative perspective throughout his study and especially in the early chapters, the absence of any consideration of Aksakov comes as a distinct surprise. The comparison of Tolstoy's *Childhood* with the similar work of Gorky is brief but perceptive and it is perhaps in this part of the book that the Aksakov material could have been introduced to best advantage.

Because Professor Christian's study is one of a series of monographs on major European writers (a trend in publishing reaching epidemic proportions on both sides of the Atlantic) aimed at "students and the general public", questions of style and language obviously could not be treated to the satisfaction of the advanced student and specialist. Realizing the limitations within which Professor Christian had to operate, the relatively little attention to such matters in the book cannot be faulted, in fairness. Yet at the same time notice has to be taken of Professor Christian's largely successful effort to work against these limitations by making concise but illuminating remarks about style and language wherever possible. Very little of the original is introduced and virtually all quotes are in translation, but Professor Christian's comments (e.g. p. 210-211, in connection with *Anna Karenina*), while formulated primarily with the more general reader in mind, are not without interest to the more advanced either. There is also what strikes one as a tendency to compensate for the less detailed discussion of style and language by devoting more space to structure with the happy result that some of the best analysis in *Tolstoy. A Critical Study*, occurs in this area. From this point of view, the analysis of *Resurrection* (p. 218-229) is especially good.

Professor Christian's style throughout is unassuming, straightforward and eminently

readable. The addition of a calendar of Tolstoy's life and works at the end of the book, complementing the selected bibliography, is a particularly useful addition. *Tolstoy. A Critical Introduction*, while going over much that is already familiar, offers up many original insights and handsomely fulfills the purpose for which it was written. As a "survey" of Tolstoy's fiction and plays in English it is the best yet. — Vera VON WIREN.

120. — **Clio's paden.** — Het is steeds een genoegen het zakelijke, verantwoorde en doordringende historische proza van Prof. van Werveke te lezen: Hans VAN WERVEKE, *Langs Clio's paden* (Brugge, J. Sonnevile, 1969; één deel in-12°, 167 blz. UITGAVE VAN HET WILLEMSFONDS, nr 209). Het doet ons herinneren aan de traditie van de positieve en deterministische school van Pirenne aan de Universiteit Gent, waarvoor wij een blijvende genegenheid koesteren.

Zoals hij in de inleiding zelf zegt, gaat zijn aandacht in deze bundel van twaalf verhandelingen, meestal vroeger reeds in tijdschriften verschenen, niet zozeer meer naar het zakelijke maar wel naar het menselijke, « een heimwee naar de mens ».

Inderdaad tracht hij de gedragingen te doorgronden en de rol en de betekenis er van voor de geschiedenis te bepalen: de ware drijfveren van Filips van de Elzas, die in tegenstelling met de mening van andere historici, weinig schitterend blijken; de betekenis van de gouden eeuw der steden die ligt in de opgang van de burgerij; de menselijke achtergrond van het Lam Gods; de verhoudingen en de betekenis van het godsdienstig en politiek ideaal bij de merkwaardig mooie figuren van Marnix en Oranje; de diepe invloed van het protestantse geloof in de 16^e eeuwse Zuidelijke Nederlanden; de historische achtergrond van onze wapenspreuk « Eendracht maakt macht »; de krachtige impuls van Vuylsteke bij de opgang van het Willemsfonds; de beoordeling van het 19^e eeuwse financieel schandaal in ons land, de zaak Langrand-Dumonceau; pro en contra in de figuur van Paul Hymans; de rampzalige gevolgen van de verdeeldheid onder de Vlamingen in hun nationalistische strijd en ten slotte de betekenis van ons land in de loopbaan en het werk van Aldous Huxley.

De gekozen perspectieven bij de beoordeling zijn verantwoord en de interpretatie zo zorgvuldig afgewogen dat alles in een eerste opzicht wel evident blijkt. Maar juist wat de perspectieven betreft hebben wij wel enige bezwaren.

Het is toch opvallend dat er bepaalde mentaliteencyclusen zijn in de geschiedenis, een soort tijdgeest, en wij allen niet altijd bewust zijn van de rationele waarde van de perspectieven waaronder wij alles bekijken. Wij stippen in het werk van Prof. van Werveke enkele voorbeelden: het gemis aan begrip bij Paul Hymans voor de Vlaamse beweging en zijn aanspraken op annexatie van Luxemburg, Zeeuws-Vlaanderen en Nederlands Limburg, de ons inziens irrationele soevereiniteits- en loyaliteitsbeginselen bij Marnix en Oranje, de irrationele opgang van het Vlaams nationalisme naar het autoritair beginsel van zijn tijd; het standpunt van Aldous Huxley tegenover Ghandi, waarover hij echter later spijt had, de kapitalistische moraal van een triomferende hogere burgerij en een vervallen adel, die de Kerk goedkeurde, door de kleine burgerij werd nagevolgd en nog heden onze mentaliteit diep blijft doordringen, te oordelen naar de contestantenvogingen.

Zo wensen wij, in verband met twee perspectieven, enigszins af te wijken van het standpunt van Prof. van Werveke.

Ten eerste, ligt de betekenis van de steden voor de geschiedenis van Europa wel specifiek in het ontstaan van de burgerij? De waarde van een stand wordt bepaald naarmate hij zijn rijkdom en intelligentie in dienst stelt en dan betwijfelen wij of dit wel helemaal waar is gezien de sociale onlusten reeds in de 14^e eeuw, de slechts langzame verkwijning van het Oud Regime en de buitengewoon trage opbouw van de wereld waarin wij leven; ligt de betekenis niet eerder in de nieuwe mentaliteit ontstaan in het stadsmilieu mede bepaald door gewijzigde materiële factoren, vernieuwende mentaliteit die trouwens niet altijd begunstigd maar dikwijls geremd werd door de hogere burgerij zelf (wij denken bijv. aan de scherpe tegenstelling tussen links en rechts in de Franse revolutie en de remmende triomf van de burgerij met het Directoire).

Ten tweede, twijfelen wij sterk aan de morele beoordeling van het financieel schandaal Langrand-Dumonceau: de grote schuld wordt geschoven op de onbekwaamheid van Langrand; de beheerders, meestal aanzienlijke figuren uit de regerings- en parlementaire middens of uit de adel, daarbij gesteund door de Kerk, zijn weliswaar rechtschapen en goede huisvaders, die, om een fortuin passend bij hun stand te verzekeren, toch... enkele fouten hebben begaan. Was het hier niet gepast eerder te wijzen op de gebreken van gans het stelsel waarbij de willekeur van aanzienlijke individuen mogelijk blijft; valt daarbij de vergelijking met de liberale opinie, die slechts steunt op handel en nijverheid en niet op bankwezen, zo rooskleurig uit, alsof het stelsel der naamloze vennootschappen ook zijn gebreken niet heeft?

Alles samen genomen moeten wij besluiten, dat mede door de inertie der psychologie om zich van de filosofie los te maken, Clio's paden op gebied van de synthese, nog niet die van de exacte wetenschappen zijn: wij zijn nog ver van de constanten in de geschiedenis waarvan Hume droomde. — M. BOVEN.

121. — **Les nationalismes.** — Après un certain nombre de considérations générales, le livre de Louis L. SNYDER, *The New Nationalism* (Cornell University Press, Ithaca (N.Y.) 1968; 387 p. Index.) présente essentiellement une typologie du nationalisme, ou, pour parler plus simplement, une série de descriptions: d'abord les nationalismes européens, Grande Bretagne, France, Allemagne, etc.; puis le nationalisme noir ou africain, ethnique, voire tribal, avec pourtant des problèmes généraux, attitude vis à vis de l'Europe et panafricanisme, et l'étude de cas particuliers: le Ghana, le Kenya, l'Afrique du Sud. C'est à l'Asie qu'est réservé — on ne voit pas bien pourquoi — le nationalisme spécifiquement anticolonialiste: ici encore, l'Inde, l'Indonésie, la Chine, le Japon, sont étudiés successivement. Le nationalisme politico-religieux est réservé au Moyen Orient, avec étude des cas de l'Égypte, de la Turquie et d'Israël. L'Amérique Latine se trouve caractérisée par un nationalisme « populiste »; et là seule l'Argentine est jugée digne d'être mise en relief. Les États-Unis ont droit au nationalisme du « melting pot », et l'Union Soviétique à un nationalisme messianique. Ce bref résumé suffit à indiquer à quel point un tel ouvrage est peu satisfaisant pour un esprit latin. Il manque d'esprit analytique: la distinction classique entre les conceptions française et allemande de la nationalité aurait permis un reclassement général de presque tous les cas envisagés. Du même coup, la synthèse n'est

pas faite, et l'on se demande si l'auteur parle toujours de la même chose. Ajoutons que la conclusion est imprégnée, en dépit d'elle-même, de cet optimisme naïf que nous connaissons bien. C'est dommage, car on trouve dans cet assez gros livre une foule d'indications précieuses, qui auraient gagné à être davantage mises en forme. — J. NÉRÉ.

122. — **L'Asie moderne.** — L'ouvrage de Lucien BIANCO, *Das moderne Asien* (Frankfurt, Fischer, 1969 ; un vol. in-12°, 357 p., 25 illustrations et cartes, FISCHER WELTGESCHICHTE, n° 33), relate en quatorze chapitres, écrits par six spécialistes différents, l'histoire récente du Japon, de la Corée, de la Chine, des pays de l'Asie du Sud-Est et des Indes. Pour cette dernière région, le point de départ est 1858, tandis qu'il est seulement 1912 pour la Chine, 1914 pour le Japon et, d'une façon plus générale, le début du xx^e siècle pour les autres pays. Chaque pays est étudié séparément, mais les développements qui lui sont relatifs sont scindés chronologiquement et distribués entre les trois parties qui divisent le livre : l'éveil du nationalisme, la seconde guerre mondiale et ses conséquences, l'évolution jusqu'à nos jours. Chacune de ces grandes parties est précédée d'une brève introduction dans laquelle L. Bianco, l'éditeur du volume, dégage avec vigueur et brio les lignes directrices et les grands problèmes de la période considérée. L'ouvrage s'achève par une chronologie synoptique, un index et une bibliographie utile, mais où le lecteur allemand regrettera de voir ignorés les ouvrages écrits par ses compatriotes, en particulier sur la Chine et le Japon.

Ce volume apporte des informations claires et précises ainsi qu'une réflexion intéressante sur les problèmes de l'Asie orientale moderne. La diversité des régions couvertes, aussi bien que celle des auteurs qui ont apporté leur contribution à l'ouvrage, exclut l'uniformité. Il est bon, surtout dans un domaine où le public occidental est mal informé et tend à meubler son ignorance par des préjugés, de voir exposés des points de vue différents. Cependant, on regrettera une certaine absence d'unité dans l'ensemble. Des sujets tels que les effets économiques de la colonisation sont abordés en détail dans le cas des pays du Sud-Est asiatique, mais sont à peine affleurés dans celui de l'Inde. Le problème démographique sur lequel, dans l'introduction et la conclusion, L. Bianco met l'accent avec une insistance qui peut du reste prêter à équivoque, est complètement négligé dans plusieurs chapitres. Le cadre restreint dont disposait chaque auteur ne permettait évidemment pas des exposés exhaustifs, mais l'importance accordée aux différents aspects de l'évolution des pays considérés n'est pas toujours équilibrée. C'est certainement sur la période postérieure à la seconde guerre mondiale que ce recueil est le plus original. Les pages de G. Buddrus sur l'Inde et le Pakistan, celles de H. Bechert sur Ceylan, celles de J. Robert sur le Japon, celles de Lê Tành Khôi sur le Sud-Est asiatique et de L. Bianco sur la Chine et la Corée brosent une synthèse énergique des événements récents, en les replaçant dans une perspective historique. Certaines interprétations appellent toutefois quelques remarques. On peut se demander, par exemple, si J. Robert n'exagère pas la docilité des Japonais et les mérites de Mac Arthur. Les plus graves difficultés de l'Inde et du Pakistan ne sont peut-être pas d'ordre constitutionnel ou parlementaire. Par un louable souci d'impartialité, L. Bianco accorde une large place aux facteurs « objectifs », croissance de la population, conditions climatiques ou complexité de la technique, dans ses analyses des problèmes chinois ; cela le conduit à trop négliger les éléments humains

et idéologiques, et à dresser contre Mao, au profit de Maw Weber, un acte d'accusation contestable (pp. 246-247). D'autre part, si on peut se réjouir que rompant avec une tradition historiographique européenne trop étroite, l'ouvrage aborde les problèmes intérieurs des pays asiatiques plutôt que ceux de leurs rapports avec l'Occident, il eût été en revanche nécessaire d'envisager de façon plus systématique les relations entre ces différents pays, question à laquelle l'évolution interne des États est liée dans bien des cas. Cette lacune se ressent spécialement à la lecture des chapitres, par ailleurs remarquables, de Lê Tành Khôi sur le Sud-Est asiatique. Ces réserves ne doivent cependant pas dissimuler la haute qualité de l'ouvrage, qui rendra de grands services aux non-initiés et stimulera la réflexion des spécialistes. — Marianne BASTID.

123. — **La Chine des origines à nos jours.** — Dans l'ouvrage de Piero CORRADINI, *La Cina* (Turin, Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1969 ; un vol. in-8°, xvi-312 p., 35 planches en noir, 3 en couleurs, 5 cartes. NUOVA STORIA UNIVERSALE DEI POPOLI E DELLE CIVILTÀ, t. XIX), bien illustré et de présentation agréable, le grand public italien trouvera un résumé clair et commode de l'histoire de la Chine des origines à nos jours. Certes, les dimensions restreintes de l'ouvrage ne permettaient qu'un survol, mais il est dommage qu'en dépit du titre de la collection, « Histoire des peuples et des civilisations », la meilleure part soit laissée aux événements politiques et militaires, et que dans le cadre dynastique choisi par l'auteur ne puissent être davantage mises en relief les grandes mutations de la société chinoise. Les pages consacrées à la période antérieure à 1900 donnent un aperçu vigoureux et solide, quoique elles ne tiennent pas toujours compte des éléments nouveaux apportés par l'archéologie et la critique des textes, et que les développements sur l'histoire de la pensée, de l'art et de la littérature soient parfois simplifiés à l'excès. En revanche, l'époque contemporaine est défavorisée. On relève des inexactitudes dans les faits (par exemple p. 255 : Hu Shih est mort en 1962, non en 1949 ; Ch'en Tu-hsiu était professeur à l'Université de Pékin et non pas recteur de cet établissement ; l'article de Li Ta-chao auquel il est fait allusion est de mai 1919 et non de novembre 1920). Les transformations économiques et sociales sont négligées ou travesties (cf. le paragraphe sur les communes populaires, pp. 285-286), et le récit est moins équilibré. La bibliographie utilisée par l'auteur explique peut-être les défauts de ce livre, qui est cependant plus sérieux que bien d'autres du même genre ; en tout cas, la brève liste d'ouvrages qui termine le volume omet des titres importants (ne serait-ce que les écrits de Mao Tse-tung), tandis qu'elle en signale d'autres dont la lecture ne paraît pas indispensable au public d'aujourd'hui. — Marianne BASTID.

124. — **Dictionnaire d'histoire japonaise.** — Joseph GOEDERTIER, auteur de *A Dictionary of Japanese History* (Tôkyô et New-York, Welker-Weatherhill, 1968 ; 415 p. Prix : 3000 Y ou US \$ 12,50) est un religieux belge faisant partie de l'*Oriens Institute* de Tôkyô, qui dépend de la Société du Cœur-Immaculé de Marie dont le siège est à Bruxelles. Il n'y avait pas eu de dictionnaire de ce genre dans une langue occidentale depuis celui de Papinot, édité à Hong-Kong en 1899, et la nécessité d'un tel ouvrage était telle qu'on l'avait traduit en anglais en 1948, malgré ses insuffisances. Un projet français existe bien, mais en plus de dix ans n'a pas pu dépasser la lettre B, et son niveau scientifique est d'ail-

leurs très médiocre. Au contraire, le P. Goedertier a réalisé un travail utilisable et complet, et en même temps a fait preuve d'une sérieuse formation historique. Il y a plus de 1100 rubriques, chacune de longueur raisonnable (au plus 25-30 lignes). On trouve aussi une série d'index, qui permettent de passer d'un article à l'autre. Aucune période n'a été sacrifiée. Il faut préciser que l'auteur va faire paraître un dictionnaire biographique et un dictionnaire géographique.

Comme dans toute œuvre de ce genre, il faut souhaiter que la prochaine édition corrige quelques lapsus, peu nombreux d'ailleurs. On peut citer cependant : Sapporo est qualifié de port à traité, ce qui est une double erreur ; Katayama Sen communiste en 1905 ; le prince Saionji organisateur du parti socialiste avec Sakai Toshihiko. Personnellement je serais assez réservé pour transcrire les trois caractères qui forment le titre d'un journal fameux au début du xx^e siècle par *Manchôhô* : malgré ce que laisse croire la consultation du dictionnaire Kôjien de Shinmura Izuru, ce journal était appelé à l'époque *Yorozu Chôhô* ; cette question de lecture n'est pas indifférente, car la complexité et la multiplicité des lectures des idéogrammes, qui est caractéristique de la langue japonaise, posent sans cesse des problèmes de ce genre, et il faut connaître la prononciation exacte pour pouvoir retrouver un mot dans les index et dans les autres dictionnaires. Plus gênant encore est l'absence d'un article sur le *Kokutai*, l'Entité nationale, car c'est le pivot de l'idéologie impériale du Japon moderne. L'ouvrage reste cependant irremplaçable, et figurera sans doute dans toutes les bibliothèques universitaires, car il peut être utilisé par les spécialistes comme par les historiens qui s'intéressent à d'autres secteurs géographiques, et qui auraient besoin d'une précision. — J. MUTEL.

125. — **Beieren (12^e-18^e e.).** — Minder dan één jaar na het verschijnen van het eerste deel mogen wij reeds deel II van dit werk begroeten : Max SPINDLER, *Handbuch der Bayerischen Geschichte. Zweiter Band : Das Alte Bayern. Der Territorialstaat vom Ausgang des 12. Jahrhunderts bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts.* Munchen, C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1969 ; één deel in-8°, xxxvi-1180 blz). Hierin wordt de geschiedenis behandeld van de zgn. « Territorialstaat » Beieren, die zich scherp onderscheidt zowel van het voorafgaande « Stammeshertzogtum » als van de Beierse staat, die begint met de Franse Revolutie en die in 1918 verdwijnt. De verschillen zijn in het oog springend : vanaf circa 1180 is het staatsbestel grondig gewijzigd : alleen het huidige « Altbayern » blijft een constante en vormt als het ware het verbindingsteken tussen de oudheid en de hedendaagse tijd. Het grondgebied is heel wat kleiner dan vroeger en verandert voortdurend. Zoals elders evolueren de instellingen, maar het ritme en de inhoud van deze evolutie verschillen sterk van die in de omliggende landen.

Het boek is ingedeeld in vijf delen. Het eerste, dat loopt over de periode 1180-1314, ehandelt de oprichting van de « Territorialstaat » na de afzetting van Hendrik de Leeuw (1180), de opkomst van de hertogen uit het huis Wittelsbach met het verlies van Oostenrijk, Stiermarken en Tirol en de wijzigingen in de instellingen tot aan hertog en keizer Lodewijk IV. In het tweede deel, dat de lange tijdspanne van 1314 tot 1745 omvat, verdienen vooral de aandacht het hoofdstuk over de dynastische twisten in Beieren en die over de godsdienstberoerten van het begin van de 16^e eeuw tot 1648. Terecht heeft Prof. Spindler geoordeeld dit « konfessionelle Zeitalter » niet als een afzonderlijk geheel te beschouwen.

Inderdaad hebben deze godsdienstige bewegingen wel invloed uitgeoefend op de ontwikkeling van de staat en de maatschappij in Beieren, maar een beslissende betekenis hebben zij er toch niet gehad. Zij zijn niet « periodenbildend » geweest, zoals in de meeste andere staten (de andere Duitse vorstendommen, de Nederlanden, Engeland, Scandinavië, enz.), om de eenvoudige reden dat Beieren trouw bleef aan het oude geloof. Deel III schetst de ontwikkeling van de staatsinstellingen, de maatschappij, de kerk en de godsdienst, de landbouw, de nijverheid en de handel tot 1745. Voor wat de cultuur (wetenschap, onderwijs, literatuur en kunst) betreft, ligt de caesuur hier niet in het midden van de 13^e noch bij het begin van de 19^e eeuw, maar wel in de tijd van de Aufklärung (midden 18^e eeuw). Om deze reden werd hiervoor een afzonderlijk deel voorbehouden. Tenslotte wordt het einde van het oude Beieren bestudeerd (1745-1799), met op de voorgrond de op alle gebieden determinerende factor van de Aufklärung.

In onze bespreking van het eerste deel hebben wij reeds gewezen op de bijzondere kwaliteiten van dit werk, die ook hier weer volledig tot hun recht komen. Meer nog dan in het eerste deel wordt hier gewezen op de wederzijdse beïnvloeding van de verschillende factoren. De geschiedenis van Beieren wordt geplaatst in het kader van de geschiedenis van het Duitse Rijk en van de andere Europese staten. Speciaal wat de Nederlanden betreft, waren Beierse vorsten meermaals nauw betrokken met gebeurtenissen en toestanden in onze gewesten. Het is goed dat hierop een nieuw en dikwijls verhelderend licht geworpen wordt vanuit het Beierse oogpunt. Voortdurend worden vergelijkingen gemaakt met overeenkomstige of afwijkende evoluties. Wij wijzen hier vooral op de laattijdige ontwikkeling van de staatsinstellingen en op de typisch Beierse weerslag van de godsdienstberoerten. Karakteristiek voor dit land was de determinerende invloed op cultuur en instellingen van de dorpen, de kastelen en de Kerk in vergelijking met de geringe inbreng van de steden. Bijzonder groot ook was de weerslag van de « Aufklärung ». Dit wetenschappelijk verantwoorde maar vlot leesbare werk is tevens een uitzonderlijke bijdrage voor de comparatieve geschiedenis, wat voorzeker niet zijn geringste verdienste is. — J. BUNTINX.

126. — *Acta Poloniae Historica*, 18. — A une cadence d'environ deux volumes par an, un recueil d'études historiques paraît en Pologne depuis une dizaine d'années. Elles traitent surtout de problèmes d'histoire économique et sociale et elles sont rédigées ou traduites dans une langue internationale, habituellement en anglais ou en français. Le dix-huitième volume que voici (*Acta Poloniae Historica*, XVIII, Varsoie, Instytut Historii Polskiej Akademii Nauk, 1968 ; un vol. in-8°, 268 p. Prix : 45 zlotys), renferme seize études, dix en anglais et six en français. Elles sont réparties en quatre sections : Démographie et habitat ; Agriculture : production et consommation ; Échange et structure sociale ; Industrie et emploi. Si la majorité d'entre elles s'occupent de questions se rapportant à l'histoire moderne ou contemporaine de la Pologne, il en est aussi dont le champ de projection s'étend aux époques et aux régions les plus diverses. Nous présenterons d'abord l'étude qui, dans chaque section, nous paraît la plus importante ou la plus originale. Nous mentionnerons ensuite les autres : d'abord celles qui intéressent l'histoire de la Pologne ; ensuite celles qui concernent le reste du monde.

Section Démographie : I. GIEYSZTOROWA, *Research into Demographic History of Poland. A provisional summing-up* (pp. 5-17). Par ses diverses monographies sur ce sujet, l'auteur

était spécialement qualifiée pour tenter cette synthèse, dont on ne peut que regretter l'extrême concision. Résumer en douze pages toute l'évolution démographique d'un pays depuis l'an mille jusqu'aujourd'hui, cela tient de la quadrature du cercle. D'autant plus que les limites de ce pays ayant subi des modifications considérables, on en vient à se demander quelle peut être la valeur comparative des chiffres proposés pour exprimer la population absolue (en millions) :

Année	1000	1350	1500	1650	1772	1900	1939
Population	1,25	2,0	7,5	11,0	14,0	19,2	35,0

Ce qui vaut à plus forte raison pour le diagramme comparatif de la p. 15. Dans son exposé, l'auteur montre qu'elle est bien consciente de la difficulté. Pour y remédier, elle propose de limiter l'examen comparatif aux trois régions ayant traditionnellement constitué le cœur de la Pologne : Grande Pologne, Petite Pologne, Mazovie. Une application plus systématique de ce principe aurait conduit à des résultats mieux garantis contre toute erreur d'interprétation.

Section Consommation : A. WYCZANSKI, *The social structure of nutrition* (pp. 63-74). Se basant sur les archives d'un « starostwo » rural datant de 1542, l'auteur essaie de déterminer comment la hiérarchie des classes sociales se traduisait sur le menu des intéressés. Il ne perd pas de vue les difficultés critiques de son entreprise et propose des solutions valables. Il constate l'existence de quatre échelons sociaux : à mesure qu'on s'élève, la part consacrée au pain et à la bière diminue, celle des autres aliments, surtout de la viande et des graisses, augmente. C'est surtout la variété des menus qui était plus grande aux deux échelons supérieurs : c'est là seulement que l'on achète du vin, des citrons, des raisins, des craquelins, du riz, du miel, du sucre. Aussi, le menu quotidien par tête dans un ménage de magnat coûtait-il trois fois plus cher que dans un ménage de paysan. Et pourtant, en temps normal, celui-ci n'était pas sous-alimenté : sa portion journalière de calories suffisait très nettement. Quant à la maisonnée du magnat, certains chiffres qui le concernent sont de toute évidence exagérés. Ainsi, malgré le dicton bien connu « boire comme un Polonais », personne ne croira que la consommation moyenne de bière y atteignait 8 litres par jour et par personne. De toute évidence, une partie notable de cette bière était versée à des personnes de passage n'appartenant pas à sa maisonnée, en signe de bon accueil.

Section Commerce : J. POPOLSKI, *The role of Gniezno in international trade* (pp. 194-204). Durant plusieurs siècles, surtout du xv^e au xvii^e, la capitale historique de la Pologne fut une plaque tournante importante sur les routes du commerce. Le point culminant de ses activités était atteint lors de ses deux foires annuelles, celles de la saint Adalbert (avril) et celle de la saint Barthélemy (fin août). Trois courants principaux intéressent les relations commerciales internationales de la ville : vers le nord, avec le monde maritime ; vers l'ouest et le sud-ouest, avec l'Europe intérieure ; vers l'est, avec les immensités du monde russe. Chacun des trois représentait environ un cinquième des activités commerciales de la ville, le reste étant dévolu au commerce national. L'auteur analyse les composantes de ces échanges, surtout de ceux de la ligne de l'est, les plus caractéristiques et au sujet desquelles une documentation inédite fut découverte concernant les activités du poste de douane de Grodno en 1600. Les produits transportés consistaient surtout en textiles dans

un sens, en peaux et fourrures dans l'autre. Ces dernières étaient beaucoup plus nombreuses aux foires de printemps, les animaux tués portant alors leur fourrure d'hiver : p. ex. au printemps 1600, 540.000 écureuils gris furent enregistrés, contre 35.000 seulement en août. Il se dégage des statistiques que la place de Gniezno dépassait alors en importance celle d'Arkhangelsk et équivalait à celle de tous les ports orientaux de la Baltique réunis.

Section Industrie : J. JEDLIKI, *Industrial State Economy in the Kingdom of Poland in the 19th Century* (pp. 221-237). Au lendemain de la période troublée marquée par les partages de la Pologne et les guerres napoléoniennes, il fallut presque recréer de toutes pièces une structure industrielle encore très élémentaire dans la partie de la Pologne rattachée à l'Empire des tsars, mais ayant conservé une autonomie limitée jusqu'en 1830. Deux moyens furent mis en œuvre : les entreprises textiles et alimentaires furent laissées à l'initiative privée et encouragées de diverses manières. La région de Lodz surtout bénéficia de cet essor. Les entreprises minières et métallurgiques exigeant de nombreux capitaux et de vastes propriétés foncières furent davantage prises en charge par l'État. Les obstacles à surmonter, psychologiques, politiques et techniques, furent considérables. L'auteur insiste sur les mérites acquis en ce domaine par quelques grands promoteurs de l'industrialisation : Stanislas Stazic, le prince Lubecki et, après 1830, la direction de la Banque de Pologne. Mais l'essor définitif ne fut possible qu'après 1850 avec le triomphe du libéralisme économique et l'aide des capitaux étrangers.

Outre les quatre qui précèdent, six autres études traitent de sujets ressortissant à l'histoire polonaise : H. MADUROWICZ-URBANSKA, *The spatial form of industrial settlements. An element of the rural landscape of Polish feudal villages* (pp. 38-50. Caractéristiques topographiques des divers types de villages de mineurs ou de métallurgistes édifiés autour d'une mine ou d'un fourneau dans les colonies industrielles de la région de Kielce. Les cartes sont plus indéchiffrables que des grimoires). — A. MACZAK, *Export of grain and the problem of distribution of national income in Poland in the years 1550-1560* (pp. 75-98. A cause de la proximité de Danzig, la Prusse Royale se trouve d'abord favorisée. Mais la Petite Pologne a augmenté notablement ses quantités exportées). — L. ZYTKOWICZ, *An investigation into agricultural production in Masovia in the first half of the 17th century* (pp. 99-118. Détermine la limite de rentabilité et ses divers niveaux d'après les types d'exploitations, petite propriété paysanne ou grand domaine. Ce dernier parvenait à exporter la moitié de sa production de seigle ; l'autre restait bien en-deçà, mais il faut y ajouter les quantités livrées à titre de redevances et de dîmes). — T. LALIK, *La circulation des métaux précieux en Pologne du X^e au XII^e siècle* (pp. 131-154. Distingue les zones locale, intermédiaire et « politique » et constate une différence sensible entre l'or et l'argent. Se base sur la fréquence des « trésors » découverts lors des fouilles). — Z. LANDAU, *The Reconstruction of Polish industry after World War I* (pp. 238-249. Tableau des dommages subis par l'industrie polonaise et estimés en 1919 à dix milliards de francs). — H. JEDRUSZAK, *Employment in Poland in 1930-1960* (pp. 250-263. Montre l'effort considérable accompli pour panser les ruines de la dernière guerre. Depuis 1946, l'emploi a plus que triplé et, depuis 1930 la structure s'est renversée : le secteur primaire est devenu minoritaire, alors qu'il constituait les 2/3 des actifs il y a 40 ans).

Enfin, les six études restantes concernent ce que l'on pourrait appeler « le monde moins la Pologne ». Un des points les plus discutés en démographie historique locale est celui de

la population de Paris au moyen âge. Dans quelle mesure la donnée fournie par l'état des feux de 1328 (61.098 feux) mérite-t-elle créance ? B. GEREMEK, *Paris, la plus grande ville de l'Occident médiéval ?* (pp. 18-37) fait l'état de la question. Il présente toutes les pièces à verser au dossier et les divers arguments utilisés dans les deux sens. Rejoignant la tendance la plus récente, qui a marqué une réaction dans un sens conservateur, l'auteur exprime sa préférence pour l'admission de la donnée de 1328. Il ne nous a convaincu que sur la réponse affirmative à donner à la question formulée par le titre de son exposé ; ce qui d'ailleurs n'a jamais été mis en doute : Paris fut très certainement la plus grande ville de l'Occident médiéval. Une deuxième étude concerne l'histoire ancienne, J. KOLENDO, *Le travail à bras et le progrès technique dans l'agriculture de l'Italie antique* (pp. 51-62). L'auteur répartit, d'après le genre de culture, le temps nécessaire à chaque étape du travail agricole. L'emploi de la herse fut un signe de mécanisation de ce travail. Un groupe de trois études nous situe hors d'Europe, au moment des premiers contacts avec l'expansion de notre continent : J. HALPERN, *The roots of agricultural changes in precapitalist West-Africa* (pp. 119-130) ; M. MALOWIST, *Les fondements de l'expansion européenne en Afrique au XV^e siècle : Europe, Maghreb et Soudan Occidental* (pp. 155-179) ; J. KIENIEWICZ, *Le commerce en Asie et l'expansion portugaise vers l'Océan Indien au XVI^e siècle* (p. 180-193). Elles apportent des précisions intéressantes sur l'adoption de nouvelles techniques agricoles et rotations de cultures par les indigènes, sur l'importance de l'or soudanais pour les réserves monétaires européennes et sur les substructures commerciales de l'Empire colonial portugais. — Enfin l'étude panoramique de W. KULA, « *A tous les temps, à tous les peuples* » (p. 205-220), voudrait nous faire admettre que l'introduction du système métrique dans les différentes régions du monde se fit d'autant plus aisément, lorsqu'elle s'accomplit dans le cadre d'une révolution sociale (exemples : la France, la Russie, la Chine). — Roger MOLS.

127. — **L'histoire du paysage rural en Flandre.** — Sous le titre *Histoire du paysage rural en Flandre de l'époque romaine au XVIII^e siècle* (Bruxelles, La Renaissance du livre, 1966 ; in-12°, 158 p., pll., fig. Collection « NOTRE PASSÉ »), le professeur Adriaan VERHULST retrace l'évolution de ce paysage dans un cadre géographique correspondant à l'ancien comté de Flandre, à l'exception de la Flandre française mais en y incluant la Flandre zélandaise. Comme Raoul Blanchard, il a distingué entre la Flandre maritime et la Flandre intérieure et divisé son ouvrage en deux parties. Celui-ci existe également en version néerlandaise publiée pour le Willemsfonds (Anvers, De Nederlandsche Boekhandel, 1965), mais le texte français fut remanié et pourvu d'une orientation bibliographique.

La Flandre maritime a vu son paysage évoluer au gré des « transgressions » ou irrptions de la mer dans la région poldérienne. La première, la transgression dunkerquienne I (deuxième siècle avant J.-C. jusqu'au premier de notre ère) ne submergea qu'une superficie restreinte.

Après une phase régressive d'environ deux siècles, se produisit vers le III^e siècle la dunkerquienne II ou transgression du haut moyen âge, qui provoqua peu à peu l'inondation de toute la plaine maritime et donna lieu à la formation dans la tourbe de criques et de chenaux de marée qui s'avancèrent jusqu'à 10 et 12 km à l'intérieur des terres. Certains

chenaux tels le « Schipgatkreek » pour Furnes sont restés ouverts quelque temps et ont communiqué avec la mer. Une autre crique ouverte entre les actuelles localités de Blankenberge et Zeebrugge aurait fourni une voie de communication avec Bruges.

L'ensablement des chenaux, l'assèchement de la plaine tourbeuse, permirent d'abord l'élevage des moutons, plus tard celui du gros bétail. Au x^e et xi^e siècle, l'inversion du relief donna lieu à l'abandon de la presque totalité des établissements humains de la plaine maritime. Le peuplement de celle-ci ne se produisit que très lentement, surtout à partir du xi^e siècle, parce que la transgression dunkerquienne III ou postcarolingienne provoqua de nouvelles inondations. C'est à cette époque que sont mentionnées les premières digues. Grâce à l'intervention des grandes abbayes, l'endiguement pouvait se faire sur une grande échelle, entre autre, dans l'embouchure de l'Yser. Nous pouvons à peine mentionner la formation et la fondation de « Sandeshoved » ou Nieupoort en 1163 et d'autres ports de mer de la côte flamande dus à la politique de Philippe d'Alsace : Gravelines, Dunkerque, Damme et Biervliet, l'histoire de l'île de Testerep, le passage rapide d'une économie pastorale à la culture des céréales.

Non moins importante est la mise au point de la question de l'origine et de l'évolution du Zwin à la suite de la transgression dunkerquienne IIIA et IIIB à partir de la première moitié du xi^e siècle, le rôle des digues dans la région au nord et au nord-est de Bruges. Le Zwin proprement dit se serait formé dans le deuxième quart du xii^e siècle, tandis que l'Oude Zwin serait un canal creusé par la ville de Bruges vers la fin du xi^e siècle. Comme cette communication avec la mer était insuffisante, Bruges eut recours à des travaux dans le Zwin proprement dit sur l'emplacement de Damme et creusa la Reie, un canal entre Bruges et cet avant-port, dans le troisième quart du xii^e siècle. A la même époque, toute la région fut endiguée et une population importante s'y fixa. Le chapitre IV retrace rapidement la formation du paysage et le peuplement de la Flandre Zélandaise.

L'auteur s'attache ensuite à montrer le caractère médiéval du paysage rural, notamment dans la zone côtière. Il traite de l'exploitation des tourbières qui représentaient 10 % de la superficie totale de la plaine maritime flamande, à l'exception de la Flandre zélandaise où, d'après ses calculs, elles auraient représenté 60% du territoire. Les changements de la côte flamande de la mer du Nord retiennent ensuite l'attention.

La deuxième partie traite de la Flandre intérieure. L'histoire du paysage rural y diffère profondément de celle de la Flandre maritime parce que les forces de la nature n'y ont pas été prépondérantes à l'époque historique. Ici également le moyen âge est l'époque décisive pour la formation des paysages ruraux qui se sont maintenus jusqu'à l'époque actuelle comme on le voit par l'accroissement de la population du xi^e au xiii^e siècle. Celle-ci s'extériorisa par l'augmentation de la surface cultivée due à la transformation des paysages grâce aux grands défrichements réalisés pendant cette période.

L'auteur essaye de reconstituer le paysage naturel avant les grands défrichements du moyen âge : les surfaces de forêts, landes et tourbières (voir la carte p. 78). Il étudie ensuite les défrichements du xi^e au xiii^e siècle qui ont donné au paysage rural de la Flandre intérieure l'aspect qu'il a gardé jusqu'aux défrichements des xviii^e et xix^e siècles et il recommande la comparaison de sa carte du paysage naturel d'avant le xi^e siècle avec la Carte de Cabinet de Ferraris (1771-1778). C'est très instructif. Il met l'accent sur le

rôle joué par les abbayes, par les comtes de Flandre et certains seigneurs laïcs dans les défrichements du moyen âge en Flandre intérieure. Quant aux projets de mise en valeur des bruyères comme le Bulskampveld et le Scheldeveld, prévus dès les années 1240, la réalisation n'eut lieu qu'à partir de la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

Dans le dernier chapitre : Habitat et paysage rural : la formation du village médiéval et de son terroir, l'auteur donne quelques caractéristiques générales à propos de l'origine et de l'évolution de l'habitat et des villages médiévaux et traite plus en détail six communes qu'il considère comme représentatives. Pour la région située entre l'Escaut et la Dendre (Flandre limoneuse et sablo-limoneuse), ce sont Vlierzele, Hautem-Saint-Liévin et Munkzwalm. Pour la Flandre sablonneuse (environs de Gand), nous avons : Oostakker et Mont-Saint-Amand, Wondelgem et Tronchiennes.

Le petit format du livre rend difficile la lecture de certains documents cartographiques anciens et modernes, pourtant bien choisis, qui illustrent le travail.

Ces quelques données permettent à peine de se faire une idée de la richesse du contenu. La plupart des questions de la géographie historique de la Flandre ont été soulevées. L'auteur a utilisé les sources historiques et archéologiques, la toponymie, la pédologie et d'autres sciences naturelles. Il a donné un remarquable status quaestionis et soulevé les questions à étudier ultérieurement. — Ant. DE SMET.

128. — **Historische Bijdragen uitgegeven door de Geschiedkundige Kring van Sint-Truiden.** — Ce recueil (Saint-Trond, 1968 ; un vol. in-8°, 88 p., 24 pl.) contient, pour l'essentiel, des contributions à l'histoire de la ville de Saint-Trond et de ses environs. Celles-ci se présentent sous forme de résumés succincts de conférences organisées dans le cadre des activités du Cercle historique de la ville pour la période s'étendant de 1959 à 1963 et qui, à ce titre, se prêtent difficilement à une analyse fouillée. La publication de ce cahier, redevable à la diligence du P. Houbaert, reste cependant méritoire en ce sens qu'elle sauve de la dispersion dans des feuilles confidentielles des recherches qui dépassent largement l'intérêt d'une érudition toute locale et qui auraient ainsi échappé à l'attention des historiens.

D'un éventail très large d'études de valeur, on ne détachera toutefois ici que celles qui nous ont paru les plus saillantes. G. HEYNEN, *De stadsrekeningen te Sint-Truiden tijdens het Ancien Regime*, pp. 23-27, a donné une excellente introduction au dépouillement des comptes de la ville dont la série débute assez tardivement (1485). L'auteur relève, qu'à l'exclusion de la période 1654-1710, l'administration urbaine y a systématiquement pratiqué le principe de la spécialisation des recettes. Pour ce qu'il en fut de la balance des recettes et des paiements, son évolution du XVI^e au XVIII^e siècle montre au XVI^e siècle un déficit prononcé pour près des 50 % des documents comptables, situation qui s'aggrave considérablement au XVII^e siècle, pour connaître durablement des jours meilleurs au XVIII^e où l'équilibre financier n'est qu'exceptionnellement compromis. A. HOUBAERT, *Oude kaarten, tekeningen en plans van Sint-Truiden*, pp. 34-37, a dressé un inventaire exhaustif des plans topographiques et figurés de la ville abbatiale. Le plus ancien plan de la ville remonte à 1661 et est l'œuvre du frère mineur Jean Vander Borgt, cartographe de l'abbaye d'Averbode et auteur du remarquable *Registrum bonorum et pastorum monasterii Averbodiensis* qui attend toujours son éditeur. J. GRAUWELS, *De Boerenkrijg in Limburg inzonderheid te*

Sint-Truiden, pp. 45-47, co-auteur d'un travail signalé sur la guerre des paysans dans le département de la Meuse inférieure, décrit les péripéties de ce mouvement dans l'actuelle province du Limbourg et en particulier à Saint-Trond. Dans *Een Truidenaar, Minister van Justitie, tijdens de Franse Revolutie : C. J. M. Lambrechts (1753-1823)*, pp. 53-59, J. Smeesters a retracé la carrière prestigieuse d'un sainttronnais ministre de la justice en France sous la Convention, Lambrechts, connu pour son attachement aux idées républicaines : en 1804, on le compte parmi les trois opposants à la création de l'Empire ; en 1814, il rédige l'acte de déchéance de Napoléon ; il retire son allégeance à la Restauration dont il réprouvait les invocations au « droit divin » et à la « légitimité ». Mentionnons, enfin, la bibliographie de l'histoire de Saint-Trond pour la période de 1959-1963 qui rassemble pas moins de cent-vingt rubriques ainsi que la belle iconographie de planches qui termine l'ouvrage. — L. ZYLBERGELD.

129. — *Jahrbuch der österreichischen byzantinischen Gesellschaft*. — XVII (1968), VIII et 323 p., 15 pl. Prix 63 DM.

H.-J. DIESNER, *Prolegomena zu einer Prosopographie des Vandalenreiches (1-15)*. Dans le cadre du développement des études de prosopographie, l'auteur présente une introduction déjà fort développée à une étude sur certains groupes de personnes du royaume des Vandales d'Afrique : 1) les Vandales et autres Germains, 2) les Provinciaux romains, 3) les Berbères-Africains, Maures, Libyens, etc., ainsi que des éléments puniques, 4) les représentants de diverses confessions religieuses (donatisme, pélagianisme, manichéisme, Juifs et païens).

K. ERICSSON, *Revising a Date in the Chronicon Paschale (17-28)*. Certains faits mentionnés dans cette Chronique en 626 et en 615 doivent être intervertis. En effet, l'auteur établit que la date de la mutinerie des Scholae Palatinae et donc de la première mention d'un *comes opsikiou* doit être 615 et non 626 ; la frappe de l'hexagramme d'argent d'Héraclius, entre autres, serait à placer en 626 et non en 615.

P. KARLIN-HAYTER, *The Homily of the Peace with Bulgaria of 927 and the « Coronation » of 913 (29-39)*. A la suite de la traduction et du commentaire de l'*Ἐπι τῆ τῶν Βουλγάρων συμβάσει* par R. Jenkins (dans le *Festschrift Franz Dölger*, 1966), l'auteur, qui estime également que ce texte est une excellente source, relève pour certains passages des interprétations différentes ; en ce qui concerne le soi-disant couronnement de Syméon de Bulgarie, elle pense que les sources n'autorisent pas l'hypothèse, rejoignant ainsi l'avis jadis exprimé par Dölger.

E. STANESCU, *Beiträge zur Paristrion-Frage. Die Benennungen der unteren Donaugebiete im 10. bis 12. Jahrhundert als historisches Problem (41-64)*. En étudiant les dénominations du territoire du Bas-Danube, l'auteur pense pouvoir résoudre le problème, étudié par M. Banescu en 1933, posé par le duché byzantin du Paristrion : I. Capitale Drista-Dorostolon, II. Paradunabon-Paradunabis (= Paristrion), III. Paristrion, IV. Dénominations, étendue du territoire et organisation.

I. ŠEVČENKO, *On the Preface to a Praktikon by Alyates (65-72, 1 pl.)*. Alyates, auquel est attribuée la préface d'un *Praktikon* (Baroccianus 131 d'Oxford, 2^e moitié du XIII^e siècle), est peut-être le Nicéphore Alyates mentionné dans l'*Histoire* de Georges Akropolite en 1258 ; il s'agit en tout cas du contexte social de l'Empire de Nicée ou du début de l'époque

des Paléologues. Ce texte, se rapportant aux devoirs militaires des parèques (c'est le seul de son genre), confirme la théorie d'Ostrogorsky sur la *pronoia*. L'auteur le réédite (après Browing) et en donne une traduction.

W. HELFER, *Das Testament des Patriarchen Isidoros (1347-1349/50). Bemerkungen zu Miklosich-Müller I, Nr. CXXX (73-84)*. Le patriarche de Constantinople Isidore Boucheiras, un Thessalonicien, fut un des grands hésychastes : l'auteur retrace sa carrière, typique de son époque, en introduction à la traduction de son Testament ; il collationne le texte avec celui de Miklosich-Müller.

O. MAZAL, *Die Praktika des Athosklosters Xeropotamu. Ein Beitrag zur byzantinischen Wirtschaftsgeschichte des 14. Jahrhunderts (85-115)*. L'auteur souligne l'intérêt des « Praktika » du couvent de Xéropotamuo à l'Athos — surtout ceux du xiv^e siècle — pour la connaissance de l'histoire administrative et sociale de l'empire byzantin ; il en donne une série d'exemples, notamment pour Kontogrikou.

J. KODER, *Ein Athospilger des 19. Jahrhunderts bei den Metochia der Chalkidike (117-125)*. A la suite de son article sur la presqu'île de Kassandra à l'Athos (cf. *Jahrbuch*, XVI), l'auteur publie avec des annotations une description de cette presqu'île par Γ. Α. Νικολόπουλος : *Περιήγησις εἰς τὰς Ἱερὰς Μονὰς τοῦ Ἁγίου Ὄρους καὶ τῆς Χαλκιδικῆς Χερσονήσου*, Athènes, 1874, pp. 11-19.

W. O. SCHMITT, *Lateinische Literatur in Byzanz. Die Uebersetzungen des Maximos Planudes und die moderne Forschung (127-147)*. L'occupation latine de Constantinople (1204-1261) eut entre autres pour conséquence d'affaiblir l'isolationisme politique et culturel byzantin. Maxime Planude (1255-1305) fut le principal traducteur d'œuvres latines en grec à l'époque des Paléologues : l'auteur fait l'examen critique des recherches modernes concernant son activité et son apport.

K. ERICSSON, *The Cross on Steps and the Silver Hexagram (149-164, 4 pl.)*. L'auteur tente de définir le sens de deux représentations de monnaies byzantines, la croix sur les degrés, qui apparaît pour la première fois sur les solidi de Tibère II en 578, et l'hexagramme d'argent d'Héraclius avec une croix sur le globe posé sur des degrés. Elle réfute les interprétations précédemment émises concernant la reproduction d'un monument réel (croix du Forum ou du Golgotha) ; dans le contexte des guerres contre la Perse, elle y voit plutôt l'autel du feu persique symboliquement vaincu par la croix chrétienne.

R. GOEBL, *Numismatica Byzantino-Persica (165-177, 4 pl.)*. L'auteur, spécialiste de la numismatique sassanide, examine les influences réciproques des monnaies perses et byzantines, par une série d'exemples du iv^e à la fin du vi^e siècle.

H. HUNGER, *Zehn unedierte byzantinische Beamten-Siegel (179-188, 2 pl.)*. Publication de dix sceaux byzantins de fonctionnaires civils, achetés par l'auteur à Istanbul en 1966, suivant la méthode appliquée par le P. Laurent dans son *Corpus*, avec un Index des noms, fonctions et titres.

O. MAZAL-P. Th. HANNICK, *Zwei neuerworbene griechische Handschriften der Oesterreichischen National-Bibliothek (189-195)*. Parmi les manuscrits grecs récemment acquis par la Bibl. Nat. de Vienne, le *Cod. Suppl. gr. 189*, f. xii^e siècle, un ménologe d'octobre, est décrit par O. Mazal, tandis que le *Suppl. gr. 190*, f. xviii^e siècle, un recueil de chants liturgiques, est décrit par P. Th. Hannick.

J. KODER-E. TRAPP, *Katalog der griechischen Handschriften im Staatsarchiv zu Tirana (197-*

214). A la suite de leur voyage d'étude en Albanie (cf. Jahrbuch, XV), les auteurs donnent une liste descriptive de manuscrits grecs qu'ils ont examinés aux Archives de l'État à Tirana ; ils attribuent de nouvelles cotes (*Tiranenses graeci*) aux dix-neuf manuscrits, de 1 à 19, et aux six fragments, de 20 à 25.

H. EIDENEIER, *Zu einigen mittelgriechischen Interjektionen* (215-229). Étude de trois interjections rencontrées dans le moyen-grec (XII^e-XVII^e siècle), grâce aux sources littéraires : *ὠγόι*, *οἰμέ(να)* et *ἀλίμονον*.

E. KRIARAS, *Artikel aus einem « Wörterbuch der mittelalterlichen griechischen volkssprachlichen Literatur »* (231-267). L'auteur expose la genèse du Dictionnaire de la littérature grecque démotique, de 1100 à 1669, dont il prépare la publication avec ses collaborateurs, et en définit la portée. Il en donne des exemples, de *ἀγγελικάτος* à *ἀγριογνώριμος*. C'est avec intérêt et même impatience qu'un tel ouvrage sera attendu.

H. GERSTINGER, *Zu den Hebdomades des M. Terentius Varro und den Pharmakologenbildern dde « Wiener Dioskurides »* (269-277). Le Dioscoride de Vienne (*Cof. Vindob. Med. gr. 1*) contient des portraits de pharmacologues qui ont été considérés comme influencés par les *Hebdomades* de Varron ; l'auteur refait l'étude du texte de Varron et estime que la composition du Dioscoride comportant au centre Galien est une véritable création byzantine du VI^e siècle.

K. KREIDL-PAPADOPOULOS, *Bemerkungen zum justinianischen Templon der Sophienkirche in Konstantinopel* (279-298, 4 pl.). L'auteur examine le passage de l'*Ἐκφρασις* de Paul le Silencieux en 562 pour tenter de reconstituer la barrière de chœur de Sainte-Sophie à l'époque de Justinien ; elle propose des comparaisons avec des œuvres en métal des VI^e et VII^e siècles. Avec une Note additionnelle de J. Koder. — J. LAFONTAINE-DOSOGNE.

130. — **Théologiens byzantins et Islam.** — Les premières traces d'un dialogue doctrinal entre Musulmans et Chrétiens, qui étaient entrés en contact les uns avec les autres sur le sol même de l'Arabie, se trouvent dans le Coran. D'abord hostile aux Juifs et mieux disposé à l'égard des Chrétiens, Mahomet durcit peu à peu sa position envers ceux-ci, au fur et à mesure que son succès et son prestige grandissaient et qu'il rêvait d'étendre la domination de l'Islam à l'Arabie entière. Les sourates du Coran permettent de suivre l'évolution de son attitude à l'égard des non-Musulmans en général et des Chrétiens en particulier : son ton, conciliant au début, devient de plus en plus agressif, et même menaçant, jusqu'à ce qu'il ordonne enfin de « soumettre tout non-musulman, païen, juif ou chrétien ». C'est aussi dans le Coran que se trouvent pour la première fois les objections doctrinales que les Musulmans formulèrent contre le christianisme, notamment contre l'Incarnation, la divinité du Christ et la Trinité.

Jusqu'au milieu du VIII^e s., le sort des chrétiens non arabes, sujets de l'Islam, fut déterminé par leur condition de *dhimmi* et leur situation variait suivant les circonstances et les vicissitudes politiques et militaires. Il est certain que le problème religieux faisait parfois l'objet d'échanges de vues entre les Chrétiens, que leur condition de sujets incitait à la prudence et les Musulmans que leurs victoires remplissaient de confiance dans l'excellence de leur religion.

Les témoignages les plus anciens d'un dialogue islamo-chrétien proviennent de sources chrétiennes ; une littérature analogue n'apparaîtra chez les Musulmans qu'au IX^e s., quand

leur dialectique se sera affinée, peut-être sous l'influence des discussions théologiques chrétiennes. Dans son ouvrage *Les théologiens byzantins et l'islam, Textes et auteurs (VIII^e-XIII^e s.)* Louvain-Paris, éd. Nauwelaerts, 1969 ; un vol. in-8°, 334 p., M. A.-Th. KHOURY s'est limité aux textes grecs susceptibles de révéler la pensée des auteurs, leurs réactions, leur jugement sur l'islam en tant que religion. C'est ainsi qu'il passera successivement en revue le chap. CI du *Περὶ Αἰρέσεων* de Jean Damascène, *la Controverse entre un Sarrasin et un Chrétien* (pour laquelle il est difficile de déterminer ce qui revient à Théodore Abū-Kurra, au Damascène, ou à quelque autre rédacteur plus tardif), des opuscules d'Abū-Kurra, un passage de Théophane le Confesseur, deux *Lettres* de Nicéas de Byzance, *la Passion des 42 martyrs d'Amorium* d'Évode, des passages de Georges Hamartolos, le *Rituel d'abjuration* et un pamphlet anonyme contre Mahomet, *l'Épître de Léon à Umar, roi des Sarrasins*, la *Lettre à l'émir de Damas*, le chapitre contre les Sarrasins contenu dans la *Panoplie dogmatique* d'Euthyme Zigabène, les chapitres concernant l'islam que renferme le *Trésor de la Foi orthodoxe* de Nicéas Choniata, la *Réfutation d'un Agarène* de Barthélémy d'Édesse et enfin la *Controverse sur la foi* d'Euthyme.

A travers ces écrits, M. A.-Th. Khoury recherche les liens de parenté qui les unissent entre eux, les traits qui les différencient et l'évolution perceptible dans les arguments. Faisant œuvre de polémistes, les auteurs ne cherchent généralement pas à donner une vue d'ensemble de la religion musulmane, mais à en relever les faiblesses, les erreurs, l'immoralité, tandis qu'ils essaient de faire reconnaître l'excellence de la foi chrétienne. L'influence d'un Jean Damascène par exemple sur l'attitude des Chrétiens face à l'islam, fut très importante, moindre cependant que celle de Nicéas de Byzance, dont la dialectique passionnée a construit une œuvre qui dominera pendant longtemps la pensée théologique byzantine dans ses attaques virulentes contre la religion musulmane. Chemin faisant, M. Khoury aborde les problèmes posés par l'authenticité de certaines sources et discute les positions prises par divers savants.

L'ouvrage présenté avec clarté est déparé par des fautes d'impression trop nombreuses pour être citées, mais dont bon nombre pourraient figurer comme exemples de dyslexie, ainsi :

- p. 27 desnités pour destinées,
- p. 42 Rocildo pour Ricoldo,
- p. 44 (notes) deux fois isloma-chrétienne pour islamo-chrétienne,
- p. 45 drgaons pour dragons,
- p. 64 radogates pour radotages,
- p. 241 maricles pour miracles,
- p. 252 exopsé pour exposé,
- p. 260 rélévées pour révélée,
- p. 309 témioigne pour témoigne, etc.

Signalons en outre l'emploi régulier de Antichrist pour Antéchrist (p. 60, 144, 151) et une interversion de notes entre les pages 288 et 289 : les notes 53 et 54 doivent être replacées à la page 288 et les notes 55 et 56 à la page 289. — Alice LEROY-MOLINGHEN.

131. — **La version grecque du « De revolutionibus nativitatum » d'Albumasar.**

— Albumasar est né en 787 à Balkj, l'un des principaux centres de la culture arabe en Orient (Afganistan actuel). Il fut le disciple du premier grand philosophe arabe, Alkindi, mais lui-même acquit une réputation en astrologie. Son œuvre fut partout répandue au moyen âge : outre le texte arabe on en possède une épitome en cette langue et des versions médiévales en persan, en grec, en latin et même en français.

La version grecque, ici éditée, a été réalisée vers la fin du x^e s. à Constantinople, comme le montrent quelques précisions astrologiques introduites par la traduction et l'utilisation qu'en font les auteurs byzantins à partir du xi^e s. *Albumasar. De revolutionibus nativitatum*. Edidit David PINGREE. Leipzig, B. G. Teubner, 1968 ; 1 vol. in 8°, xviii-362 pp. BIBLIOTHECA SCRIPTORUM GRAECORUM ET ROMANORUM TEUBNERIANA). A côté de cette traduction, dont l'existence même illustre les relations culturelles des deux empires rivaux à leur apogée, il existe une recension du xv^e siècle, entreprise par un représentant célèbre de l'humanisme grec : le cardinal Isidore (qui mourut à Rome en 1463 et non 1563, comme il est dit p. x, par erreur typographique évidemment). Le prélat byzantin possédait le manuscrit Vatican 191 (copié au début du xiv^e s.). Il se mit à en corriger la langue et la syntaxe. Sans avoir poursuivi ce travail jusqu'au bout, il en entreprit la transcription. C'est ainsi que cette seconde recension grecque, toute partielle qu'elle soit, nous est transmise par deux manuscrits autographes d'Isidore, dans les *Parisini graeci* 2507 et 3017, qui furent achetés à Rome en 1542 par l'ambassadeur de France, Georges d'Armagnac. Ce texte d'Isidore a été connu, en partie du moins, par Pic de la Mirandole, car le Vatican grec 1698, qui a appartenu au célèbre philosophe et humaniste, en contient un fragment.

L'histoire du texte est en réalité un peu plus compliquée, s'il est vrai — et D. Pingree avance de solides arguments linguistiques à l'appui de son assertion — qu'un chapitre, dans le principal témoin (Paris grec 2506, xiv^e s.), n'est plus le texte de la traduction initiale, mais le résultat d'une révision faite vers l'an 1015.

La disposition de l'édition se justifie donc parfaitement : le texte vise à donner critiqueusement l'état de la version grecque initiale avec, dans un premier apparat, les variantes des témoins de cette recension. Un second apparat enregistre les leçons propres à la recension du card. Isidore. Un troisième apparat présente les plus notables leçons de la version latine, laquelle a été réalisée, en 1262 semble-t-il, d'après un témoin grec différent des manuscrits conservés. Enfin l'éditeur donne le texte arabe de l'Escorial, Ar. 917, dans un quatrième apparat, quand il lui faut justifier une lecture ou rendre manifeste une méprise du traducteur. A signaler enfin le substantiel index (pp. 279-362) dans lequel ont été soigneusement enregistrés les termes techniques avec les passages où ils se rencontrent.

Les œuvres d'astrologues comme Albumasar sont des témoins précieux du niveau intellectuel atteint par l'élite médiévale. Il importe naturellement aussi d'en connaître la diffusion dans les diverses civilisations. Mais non seulement chaque traduction, chaque recension, à son prix, chaque manuscrit même, quand il s'agit de telles œuvres, méritent d'être étudié de près, car tous constituent de précieux témoins de l'histoire de la culture.

— François MASAI.

132. — **Renaissance et royauté carolingiennes.** — M. Ullmann, connu par ses nombreuses études sur les divers aspects de l'histoire médiévale, revient dans ce livre, dans le cadre des Birkbek Lectures 1968-69, sur les fondements spirituels de l'évolution carolingienne, un sujet qui comporte toujours certains problèmes non résolus, ceci tout particulièrement en ce qui concerne la notion de renaissance carolingienne que M. Ullmann associe, à juste titre, à celle de la royauté carolingienne : Walter ULLMANN, *The Carolingian Renaissance and the Idea of Kingship*. (London, Methuen and Co, Ltd., 1969 ; un vol. in-8°, xiv-201 p. Prix : 45 shillings). Pour ses recherches, l'auteur part d'une idée précise : à son avis, une base sociologique permet d'expliquer l'évolution dans l'alignement de la renaissance carolingienne sur l'idée chrétienne. En même temps, il cherche à justifier, dans ce cas précis, la notion de renaissance par ce fondement sociologique.

Cet ouvrage, qui est une étude très suggestive de par la variété de ses thèses et de ses relations d'esprit, ne manquera pas de susciter certaines contestations dans la discussion qui s'imposera. Les points essentiels de cette discussion se rapporteront aux problèmes suivants : une surestimation de l'influence personnelle de Charlemagne sur l'évolution de l'église, la formulation du principe d'une régénération personnelle du roi par l'onction, l'omission de l'*Ordinatio imperii* de l'an 817 et le rapport trop étroit entre *Romanitas* et *Christianitas*.

Ce n'est pas l'influence personnelle de Charlemagne qui, à elle seule, a pu déterminer l'évolution de l'église franque. Les rapports réciproques remontent à l'action de certains milieux de l'église franque à l'époque de Pépin (cf. MOHR, *Fränkische Kirche und Papstum zwischen Karlmann und Pippin*, 1966). Toujours est-il que Charlemagne et Carloman utilisent tous les deux la formule *Dei gratia*, ce qui prouve qu'elle n'était pas l'apanage de Charlemagne (voir Ullmann, pp. 9 et 45 s.). Parallèlement à la « renaissance carolingienne », on peut constater une renaissance propre à l'église, fondée d'abord sur l'idée de l'empire romain et qui le sera ensuite sur le *populus christianus*. La régénération du roi par l'onction, que M. Ullmann associe idéologiquement à la signification du baptême, est plutôt caractérisée comme un problème du pouvoir par la répétition de l'onction de Pépin par le pape, parce que ce dernier revendique par ce geste la succession de Samuel dans son rôle de médiateur entre Dieu et le roi dans un sens politique. Le pape n'utilise pas la formule *novus David* ou *secundus David* dans le sens d'une régénération personnelle (voir p. 73), mais en rapport avec la position du souverain.

Il est essentiel que M. Ullmann, dans ce contexte, attire également l'attention sur l'importance des *Libri Carolini* dans l'évolution de la royauté carolingienne. Toutefois, il convient de souligner le contraste existant entre la royauté « davidique » de Charlemagne et la dignité impériale romaine, contraste accentué par le fait qu'aucune source historique ne relate l'aspiration de Charlemagne à la dignité impériale romaine. Son titre d'empereur émanait d'un acte du pape.

L'omission de l'*Ordinatio imperii* est surprenante, d'autant plus que celle-ci est le point de départ de l'évolution sous Louis le Pieux. Il en résulte que l'auteur ne situe la connexion étroite des idées Empire-Empereur-Église qu'en l'an 833. Or, les événements de cette année 833 n'ont pas une signification exceptionnelle, car ils ont été précédés par ceux de l'année 822. L'importance attribuée aux ambitions du haut clergé par l'auteur perd sa justification par suite des regroupements de partis politiques, perceptibles dans la formula-

tion de l'*Ordinatio imperii*. A ce point de vue, l'église franque ne formait pas une unité, elle se disloqua lors des événements de l'an 833 (cf. MOHR, *Die karolingische Reichsidee*, p. 97 ss.).

La mise en parallèle de *Romanitas* et de *Christianitas*, sur laquelle l'auteur fonde sa conception, reste toujours problématique. A ce propos, j'attire l'attention sur les objections formulées dans mon livre (notes n° 40, 49, 52, 161, 267, 268, 596) au sujet de la conception carolingienne de l'empire, objections dont M. Ullmann ne s'est pas préoccupé.

En conclusion, il convient d'insister, une fois de plus, sur l'effet stimulant exceptionnel des idées de M. Ullmann. Celles-ci pourront certainement contribuer à animer la discussion sur ces questions et à compléter les résultats de la recherche. — Walter MOHR.

133. — **Institutions carolingiennes.** — Sous le titre *Frankisch Institutions under Charlemagne* a paru en 1968 la version anglaise d'un ouvrage important dû à M. François-L. GANSHOF dont il sera prochainement rendu compte dans cette revue (*Frankish Institutions under Charlemagne. Foreword by Bryce Lyon. Translated from the French by Bryce and Mary Lyon*, Providence, Brown University Press, 1968, in-8°). Le volume comprenait trois parties. La première et la troisième représentaient la traduction des deux chapitres consacrés respectivement à *Charlemagne et les institutions de la monarchie franque* et à *l'administration de la justice dans la monarchie franque* qui ont été publiés en langue française dans le tome I de l'œuvre monumentale présentée il y a cinq ans par W. BRAUNFELS (*Karl der Grosse. I, Persönlichkeit und Geschichte*, p. p. H. BEUMANN, Düsseldorf, Schwann, 1965 ; pp. 349 ss. et 394 ss.). La traduction présentée par Bryce et Mary LYON comportait en outre une deuxième partie, jusque là inédite, consacrée à *Charlemagne's Army* (pp. 59-68) et qui correspond au chapitre intitulé *L'armée et la stratégie*, rédigé par M. J. F. VERBRUGGEN pour le *Karl der Grosse* de 1965. Nous croyons opportun de signaler que la version anglaise ainsi complétée vient d'être réimprimée sous la forme d'un « paperback » (New York, W. W. Norton and Co. Inc., 1970, XII-191 pp. in-12°), dont la pagination reproduit exactement celle de l'édition originale. — J. DE STURLER.

134. — **La féodalisation dans l'Empire carolingien.** — Voici un travail de Siegfried EPPERLEIN, *Untersuchungen über die Widerstandsformen gegen die Feudalisierungspolitik geistlicher und weltlicher Herren im 8. und 9. Jahrhundert im karolingischen Imperium*, Berlin, Akademie-Verlag, 1969 ; un vol. in-8°, 286 p. FORSCHUNGEN ZUR MITTELALTERLICHEN GESCHICHTE, Bd. 14) sorti de l'école du professeur E. Muller-Mertens dont le livre *Karl der Grosse, Ludwig der Fromme und die Freien* ⁽¹⁾ attira il y a quelques années l'attention sur le processus de la « féodalisation » de la société rurale dans l'Empire carolingien. Poursuivant l'enquête de son maître, l'auteur du présent ouvrage traite un certain nombre de questions afférentes jusqu'alors assez mal connues ou dont l'interprétation était incomplète. La première est celle de la résistance paysanne à l'extension du régime seigneurial. Elle apparaît dans l'opposition aux dîmes et aux services de travail et, plus encore, dans la fuite des *mancipia* et des colons qui nécessita souvent l'intervention de la royauté en raison des plaintes des maîtres de la terre. Charles le Chauve dut même ordonner que les fu-

(1) On pourra se reporter au CR de la *Revue historique* fasc. 472, 1964, p. 183.

gitifs qui avaient trouvé asile dans les fiscs royaux soient rendus à leurs propriétaires. Mais les faits les plus significatifs sont les révoltes paysannes : elles éclatent çà et là au IX^e siècle et paraissent en général fomentées par des *coniurationes* ; souvent la résistance aux Normands se retourne contre les seigneurs fonciers. Aucune de ces révoltes n'eut l'importance de celle des *stellinga* saxons (841-2) à laquelle l'auteur consacre une analyse nuancée, rendant infiniment probable que la sédition fut provoquée par l'implantation du régime seigneurial en Saxe.

M. Epperlein examine d'autre part les mesures prises par Charlemagne et Louis le Pieux pour combattre le malaise dans les campagnes. Telle, la réglementation des corvées, contenue dans un capitulaire de l'an 800 qui fait état des plaintes élevées par les colons des terres fiscales et ecclésiastiques dans la région du Mans ; telles encore les très importantes réformes judiciaire et militaire destinées à réduire les charges pesant sur les libres. Mais, pour réels qu'ils aient été, tous ces efforts ne purent endiguer ni l'oppression des puissants, ni la paupérisation des masses rurales qui tombèrent en immense majorité sous la dépendance des seigneurs de la terre.

Un chapitre d'un très vif intérêt est consacré ensuite à l'« aspiration des non libres à la liberté » dont témoignent en particulier les procès d'affranchissement que l'auteur suit tout au long du IX^e siècle à travers les formules et les chartes. Certains de ces procès sont portés devant le roi (cf. *Recueil des actes de Charles de Chauve* II, n. 228, 314) ce qui montre que les populations rurales ne sont pas entièrement coupées de l'autorité publique. Il est à noter aussi que les seigneurs sont prêts à faire des concessions, étant donné que la notion de liberté personnelle s'estompe de plus en plus et que l'affranchissement ne change rien aux charges auxquelles étaient astreints les tenanciers. Tout à fait significative à cet égard est l'attitude de l'Église qui conserva les affranchis dans sa protection en leur concédant les terres grevées de redevances et de services, ce qui lui permit d'augmenter le nombre de ses dépendants (cf. le statut des *epistolarii* et des *cartularii* de Saint-Rémi de Reims).

Dans quelle mesure la population rurale parvint-elle à améliorer ses droits d'usage des pâturages et des forêts ? Dans quelle mesure les seigneurs toléraient-ils des défrichements individuels ? Les chartes de Saint-Gall, de Kremsmunster et de Kempten font saisir la concurrence entre les établissements ecclésiastiques et les communautés pour la possession des droits d'usage et montrent pareillement que l'autorisation de défricher entraînait en général l'entrée en dépendance du défricheur.

Aux résultats de cette enquête souvent très nouvelle, étayée par une documentation complète et soigneusement critiquée, tenant largement compte de la bibliographie antérieure, M. Epperlein a cru devoir ajouter un chapitre sur la résistance à l'« Église sacramentelle féodale » et découvrir en particulier deux opposants de marque, Aldebert, le contemporain de saint Boniface et Gottschalk. Abstraction faite de l'expression « Église sacramentelle féodale », tout à fait inadéquate et génératrice de confusion parce qu'elle mêle deux concepts absolument distincts, nous nous demandons si un tel chapitre s'imposait réellement, même dépouillé des attaques qu'il contient contre l'Église franque, et s'il n'affaiblit pas la portée du travail de l'auteur. Aldebert semble bien n'avoir été qu'un vulgaire imposteur. Gottschalk par contre occupe une place importante dans le grand débat (ancien et toujours inachevé) sur la liberté et la prédestination. Et c'est, pensons-

nous, défigurer singulièrement le sens de la controverse en voulant montrer dans l'enseignement du Saxon une arme destinée à combattre l'Église qui par sa doctrine sacramentaire se serait efforcée de renforcer son emprise sur les populations rurales. Sachons garder à ce grave conflit entre Gottschalk et ses adversaires la valeur d'un haut débat intellectuel qui montre le niveau où était parvenu le clergé franc après un demi-siècle de renaissance carolingienne. — Robert FOLZ.

135. — **Société et institutions lombardes (VIII^e-X^e s.).** — Le but de l'auteur est de présenter une étude attentive, précise et circonstanciée de l'évolution institutionnelle et sociale d'un territoire choisi volontairement très étroit : Gabriella ROSSETTI, *Società e Istituzioni nel Contado lombardo durante il Medioevo. Cologno Monzese. Tomo Primo. Secoli VIII-X. Milan, 1968 ; un vol. in-4^o, 243 p. ARCHIVIO DELLA FONDAZIONE ITALIANA PER LA STORIA AMMINISTRATIVA, n^o 9*). Cette attitude délibérée s'explique par le désir d'éviter les généralisations abusives à partir de renseignements épars, dans le temps et dans l'espace, donc discontinus. G. Rossetti affirme que seul un examen centré sur un milieu social bien circonscrit permet une étude globale des différentes catégories sociales et de leur évolution. Son choix s'est porté ici sur un milieu rural, celui de Cologno Monzese, terroir situé environ à mi-distance de Milan et de Monza.

L'ouvrage s'ordonne selon un plan chronologique : ère lombarde et carolingienne, puis ère du « particularisme » qui correspond environ au x^e siècle. Les premiers chapitres sont consacrés à l'étude du territoire lui-même, de la fixation de l'habitat et de la formation du paysage agraire ; c'est l'occasion, pour l'auteur, de rappeler et de préciser la nature de l'héritage romain, en particulier le réseau des voies de communications dont les directions furent décisives ainsi que les ponts, les hospices, les moulins, autour desquels se sont formées les principales agglomérations de paysans. G. Rossetti marque ensuite, d'une façon particulièrement minutieuse, la distribution des lieux habités, leur situation exacte, leurs rapports réciproques. L'établissement des Lombards détermine, sans aucun doute, une phase nouvelle de l'histoire de l'exploitation rurale et de la répartition de la propriété ; l'auteur s'attache à en préciser les principaux caractères : importance de cette population nouvelle, main mise sur les terres, caractère de la propriété rurale lombarde, rapports avec les populations déjà en place, localisation des principaux moyens de peuplement lombard ; ceci lui permet de dresser un bilan suffisamment précis et de montrer quels étaient, vers la fin du ix^e siècle, longtemps après la conquête franque donc, les caractères du peuplement agraire, du paysage rural et de la propriété foncière.

Cependant l'histoire institutionnelle et, pourrait-on dire, « politique », de Cologno Monzese, apparaît surtout celle d'une lutte d'influence entre les grandes familles de l'aristocratie foncière et les puissants établissements ecclésiastiques des deux villes voisines. Les familles lombardes, maîtresses de grandes propriétés, accusent déjà un déclin sensible tout au long du ix^e siècle : elles vendent leurs terres ou les échangent contre des biens plus proches de la grande ville ; politique qui annonce une lente émigration de la campagne vers la cité voisine. Dans le même temps, la puissance de San Giovanni de Monza, tout d'abord très forte, cède peu à peu devant une politique d'intervention systématique menée par les grands abbés du monastère San Ambrogio de Milan ; ceux-ci accroissent leurs biens ; étendent leurs influences dans tous les domaines et, lors de la menace hongroise contre ces

territoires ouverts, prennent en charge la construction du château de Cologno, élément dès lors essentiel de leur implantation à la fois politique et économique, chef-lieu d'une véritable circonscription territoriale toute nouvelle.

Du point de vue social, les conclusions de cet ouvrage, enrichi de plusieurs cartes, de tableaux généalogiques et de bons indices, méritent, sans aucun doute de retenir l'attention. L'absence presque totale de documents directs et originaux pour le VII^e siècle ne permet pas de dire si les Lombards furent tout autres que ce peuple dévastateur dont parlent bien volontiers les chroniques, mais les documents des deux siècles suivants les montrent parfaitement intégrés dans la vie agraire. Maîtres de vastes propriétés, ils emploient très certainement une main d'œuvre servile. Cependant leur situation économique souffre du partage des héritages et, aussi, pour un temps du moins, de l'implantation de familles franques lors de la conquête carolingienne.

D'autre part, la construction du château, dans les premières années du X^e siècle, provoqua sans doute l'émigration des paysans et la vente de terres éloignées des nouveaux centres de vie politique et économique ; mais cette émigration fut lente, incomplète ; la petite propriété se maintient fort longtemps, au moins jusque vers les années 1050. La perte des terres et des libertés, la soumission des petits propriétaires, leur réduction à l'état de dépendants des établissements ecclésiastiques auxquels ils paient les « *condiciones* », se situent donc plus tard qu'on ne le dit généralement.

Enfin, dernière conclusion, à mon sens la plus originale et la plus importante : les hommes qui quittent la terre pour s'établir dans les villes, à Milan surtout, ne sont pas du tout des serfs ou des pauvres, mais bien des personnes de bonne condition, disposant d'un capital foncier qu'ils peuvent réaliser, attirées par l'exercice d'une activité économique fructueuse ou, plus souvent, par une carrière ecclésiastique ; ces propriétaires notables, ces juges et ces notaires, ceux que les actes appellent souvent *boni homines* ou *estimatores*, gardent des liens étroits avec la campagne ; ce sont eux qui forment le milieu dirigeant de la ville, de la future commune ; ce ne sont, en aucun cas, des aventuriers. — Jacques HEERS.

136. — **Het grafelijk domein in Provence.** — Bij zijn terugkeer van de zevende kruistocht (1250), die hij had meegemaakt aan de zijde van zijn broeder, de H. Lodewijk IX, koning van Frankrijk, vaardigde Karel I van Anjou een ordonnantie uit om een enkwest te houden over zijn grafelijke bezittingen in Provence. Dit enkwest was klaar in 1252, maar het duurde tot 1256 eer de kontrol op de erin vervatte gegevens beëindigd was. Het had een dubbel doel : eerst en vooral een volledige inventaris op te maken van al de domeinen en rechten, die aan de graaf toebehoorden, en vervolgens zoveel mogelijk de rechten te recupereren, die tijdens het bestuur van zijn voorgangers waren verloren gegaan. Toen de baronnie van Castellane gekonfiskeerd werd en bij het grafelijk domein gevoegd, werd in 1278 eveneens voor dit gebied een enkwest gehouden. Deze nieuwe inventaris vervolledigt die van 1252. Beide worden uitgegeven door BARATIER (Édouard). *Enquêtes sur les droits et revenus de Charles I^{er} d'Anjou en Provence (1252 et 1278)*. (Paris, Bibliothèque Nationale, 1969 ; één deel in-4^o, 562 blz. COLLECTION DE DOCUMENTS INÉDITS SUR L'HISTOIRE DE FRANCE). De tekstuitgave wordt bij wijze van inleiding voorafgegaan door een studie over het grafelijk domein en de heerlijkheden in Provence tijdens de XIII^e

eeuw (blz. 17-229). Zij wordt besloten met uitgebreide indices van persoons- en plaatsnamen en van zaken, alsook met een opgave van kaarten en illustraties. De tekst wordt op een voorbeeldige wijze gepubliceerd ; zijn bruikbaarheid wordt verhoogd door een degelijk kritisch apparaat, waarachter een grote eruditie schuil gaat.

De inleidende studie behandelt achtereenvolgens de twee enkwesten als zodanig, het wezen en de samenstelling van de domeinen en heerlijkheden in Provence met de grafelijke rechten en inkomsten, de administratieve omschrijvingen en hun instellingen, de oorsprong en ontwikkeling van het grafelijk domein, de grote heerlijkheden in het midden van de XIII^e eeuw. In haar opzet en ook in de minste details is deze studie voortreffelijk te noemen. Zij blijkt echter al te uitsluitend gericht te zijn op de Provence en op de centrale figuur van graaf Karel I van Anjou, die orde wil brengen in het domeinbeheer. De auteur had meer comparatief moeten te werk gaan. Hij had er goed aan gedaan te vergelijken met andere gelijkaardige enkwesten en inventarissen in Frankrijk en zelfs in de Nederlandse vorstendommen. Wij denken hier bv. aan de « Gros Brief » van 1255 in Vlaanderen en aan de « Libri inventarii » of andere dergelijke registers, die in deze periode door de grote abdijen werden opgemaakt. Dan kan men vaststellen dat niet alleen personen en toestanden uit Provence determinerend geweest zijn voor het opstellen van de enkwesten van 1252 en 1278, maar dat administratieve en economische motieven van meer algemene aard hierbij de doorslag hebben gegeven. Op de meeste plaatsen verschijnen immers ambtenaren van een nieuwe soort, die ook het domeinbeheer op meer efficiënte wijze in handen nemen. Anderzijds zette de naderende economische crisis de bezitters van grote domeinen ertoe aan zich tijdig een nauwkeurig beeld te vormen van hun rechten en inkomsten. — J. BUNTINX.

137. — **Histoire politique de l'Occident (1280-1492)**. — Mr. B. Chevalier vient de rendre un fort grand service à tous les médiévistes en donnant à la Collection U un ouvrage consacré à « L'Occident de 1290 à 1492 » (Bernard CHEVALIER, *L'Occident de 1280 à 1492*. Paris, A. Colin, 1969 ; un vol. in-8°, 256 p. COLLECTION U, SÉRIE HISTOIRE MÉDIÉVALE). Il s'agit d'un travail d'histoire politique, l'auteur a bien soin de souligner ce caractère. Ce livre présente l'avantage d'être conçu comme les autres volumes de la même collection. C'est dire qu'après avoir fourni en introduction une bibliographie générale, chaque chapitre est complété par une bibliographie plus spécialisée et par quelques documents choisis parmi les plus éclairants. Selon les méthodes universitaires françaises d'aujourd'hui, ces textes sont traduits ; il n'est pas certain que cela soit un bien ! Tout en respectant un canevas fort classique, l'auteur rassemble dans des chapitres bien venus les données essentielles des institutions pontificales, royales et impériales ; le reste de la matière se distribue selon un plan à la fois chronologique et géographique. Les étudiants trouveront dans ce livre une mise au point commode des grands problèmes de la fin du Moyen Age. Les enseignants seront soulagés de pouvoir renvoyer leurs auditeurs à un pareil « manuel ». L'honnête homme y trouvera de quoi satisfaire sa curiosité.

Une remarque intéressant plus spécialement les questions d'histoire « de Belgique » : les princes de ces territoires qu'on appelle traditionnellement les principautés belges, sont présentés comme des « seigneurs ». Il s'agit de la formulation normale des historiens français (cf. Lot et Fawtier, *Les Institutions seigneuriales...*). Un point discutabile entrevu à

l'occasion d'un coup de sonde : il est fait mention dans une des notices bibliographiques complémentaires de l'article de Mr. H. DAVID, Charles le Travailant, paru dans les Annales de Bourgogne. Je me contenterai de renvoyer à ce propos à la note critique de Mr. Uyttebrouck publiée dans la *Revue du Nord*, t. 50, 1968 ; pp. 572-573. — J.-J. HOEBANX.

138. — **Études d'histoire des universités médiévales.** — C'est au Clos-Garland — lieu chéri des universitaires parisiens d'autrefois, à l'ombre de Saint-Julien des Pauvres et près du Petit-Pont — que le chanoine Astrik L. GABRIEL a emprunté le titre d'un recueil d'études concernant les universités médiévales, en particulier celle de Paris, sujet où il est passé maître : *Garlandia. Studies in the History of the Mediaeval University*. (Notre Dame, The Mediaeval Institute Univ. of Notre Dame ; Francfort-sur-le-Main, J. Knecht, 1969 ; un vol. in-8°, xv-287 p., 40 ill. Prix : \$ 11.90). Il s'agit de la réédition d'articles publiés entre 1949 et 1967 dans divers périodiques et recueils collectifs. En voici la liste avec renvois aux éditions originales. Pp. 1-37 : *English Masters and Students in Paris during the Twelfth Century* (Analecta Praemonstratensia, 1949, t. XXV, pp. 51-95), étude détaillée des origines lointaines de la « nation » anglaise de l'université de Paris ; pp. 39-64 : *The Cathedral Schools of Notre-Dame and the Beginning of the University of Paris*, traduction de l'article publié sous le titre « Les écoles de Notre-Dame et le commencement de l'université de Paris » dans *Huitième Centenaire de Notre-Dame de Paris...* (Bibliothèque de l'Histoire Ecclésiastique de la France), Paris, 1967, pp. 141-166, dénombrement des principales écoles et des grands maîtres parisiens au XII^e siècle ; pp. 65-96 : *The Significance of the Book in Mediaeval University Coats of Arms* (Chapel Hill, Univ. North, Carolina Press, 1967, 27 pp.), examen d'un thème iconographique qui, dans les armoiries des universités, symbolise la matricule ou le recueil des privilèges ; pp. 97-124 : *Preparatory Teaching in the Parisian Colleges during the Fourteenth Century* (Revue de l'Université d'Ottawa, 1951, t. XXI, pp. 449-483), étude remarquablement documentée sur les collèges, écoles capitulaires et monastiques qui préparaient les jeunes étudiants à l'entrée à la Faculté des Arts de Paris : dénombrement de ces écoles, maîtres, programmes d'instruction et d'éducation, organisation ; pp. 125-134 : *Martin de Bereck, Receptor, Proctor and Rector at the University of Paris (1423-1432)* (Collectanea Academiae Catholicae Hungariae, 1955, pp. 89-104), curriculum académique du seul Hongrois qui fut recteur de l'université de Paris ; pp. 135-145 : *The Foundation of Johannes Hueven of Arnhem for the College of Sorbonne (1452)* (Middle Ages — Reformation : Volkskunde. Festschrift for J. G. Kunstmann, Chapel Hill, 1959, pp. 83-94), histoire de la fondation manquée d'une bourse en Sorbonne par un chanoine liégeois ; pp. 147-166 : *The Source of the Anecdote of the Inconstant Scholar* (Classica et Mediaevalia, 1958, t. XIX, pp. 152-176), recherche des sources, multiples et parfois lointaines (Boèce, Horace), de l'histoire, populaire à la fin du Moyen Age, de l'étudiant versatile ; pp. 167-200 : *The English-German Nation at the University of Paris from 1425-1494*, publié originellement en latin comme introduction à l'édition du « Liber receptorum nationis Anglicanae (Alemaniae) in Universitate Parisiensi » (Auctarium Chartularii Universitatis Parisiensis, t. VI), Paris, 1964, pp. XI-LIV : on trouvera des comptes rendus détaillés de cette importante introduction dans la Revue d'Histoire Ecclésiastique (1966, t. LXI, pp. 187-190) et dans le Moyen Age (1968, t. LXXIV, pp. 143-145) ; pp. 201-209 : *Metaphysics in the Curriculum of Studies of the Mediaeval Universities* (Die Metaphysik im Mittelalter = Miscellanea Mediaevalia,

édit. P. Wilpert, t. II, Berlin, 1963, pp. 92-102), notes sur l'enseignement de la métaphysique aristotélicienne à Paris, Toulouse, Oxford et dans une série d'universités germaniques du XIII^e au milieu du XV^e siècle ; pp. 211-223 : *Motivation of the Founders of Mediaeval Colleges* (Beiträge zum Berufsbewusstsein des mittelalterlichen Menschen = *Miscellanea Mediaevalia*, édit. P. Wilpert, t. III, Berlin, 1964, pp. 61-72), où l'auteur croit pouvoir distinguer des motivations différentes selon les époques (pitié, Foi chrétienne, formation de juristes, pénurie de maîtres, etc.), qui auraient inspiré les fondateurs de collèges universitaires. En appendice (pp. 225-238) sont publiées les listes des recteurs de l'université de Paris, de 1424 à 1494, des receveurs de la nation anglo-allemande, de 1425 à 1483, et des *subbedelli* de la même nation, de 1412 à 1477. Le recueil se termine par l'énumération des sources inédites utilisées (p. 239), une précieuse bibliographie (pp. 241-260) et la liste des publications du chanoine Gabriel, de 1934 à 1969 (pp. 261-267).

On utilisera dorénavant cette édition de préférence aux articles originaux car, si les textes ont subi peu de changements, M. G. a complété ses références bibliographiques et tenu compte de certaines critiques mineures faites par des auteurs de comptes rendus. — J. PAQUET.

139. — **Documents sur le régime des terres en Morée (XIV^e siècle).** — Plusieurs publications concernant l'histoire du Péloponnèse après la conquête franque ont vu le jour ces dernières années ; après les *Actes relatifs à la principauté de Morée. 1289-1300* de C. PERRAT et J. LONGNON (1967) et *La Morée franque... (1205-1430)* d'A. BON (1968), voici un recueil de *Documents sur le régime des terres dans la principauté de Morée au XIV^e siècle* publiés par Jean LONGNON et Peter TOPPING (Paris et La Haye. École Pratique des Hautes Études : VI^e section, 1969 ; un vol. in-8°, 326 p., une carte dépl. DOCUMENTS ET RECHERCHES SUR L'ÉCONOMIE DES PAYS BYZANTINS, ISLAMIQUES ET SLAVES ET LEURS RELATIONS COMMERCIALES AU MOYEN AGE, vol. 9).

Les douze textes réunis ici, échelonnés de 1336 à 1379, concernent la constitution, la gestion et les revenus des biens seigneuriaux possédés par divers personnages de la cour de Naples dans la principauté de Morée : 4 actes de donation, 3 inventaires, 3 rapports, une série de comptes de la châtelainie de Corinthe et 2 cahiers de recettes de deux groupes de biens importants.

Les inventaires et les actes de donation, qui contiennent une énumération détaillée, précisent la nature et souvent la contenance et le rapport des biens immobiliers ainsi que les droits que comportent les seigneuries ; ils renseignent aussi sur la condition des personnes. L'élément le plus important de la seigneurie est constitué par les *stasie* ou tenures de vilains (*vilani*, parèques), avec leurs charges : la redevance de base, souvent fixée en argent (*l'acrosticum*), les prélèvements sur la récolte et sur la vendange, la dîme des animaux, les dons et la corvée, à l'époque généralement rachetée pour un montant uniforme relativement élevé. Quand le parèque a abandonné sa tenure, la stase est dite *apora* ou *deserta*. La répétition fréquente de cette expression témoigne de l'instabilité des conditions d'existence de la population rurale en Morée au XIV^e siècle. Les documents indiquent souvent le nom des fugitifs, parfois le lieu où ils se sont réfugiés et la manière dont les stases abandonnées ont été rendues productives. À côté des vilains, on trouve des tenanciers moins nombreux et établis à titre plus précaire : les *nicarii*. Certaines terres, enfin, sont

affermées à des personnes de conditions diverses ; elles sont parfois exploitées par des parèques qui les tiennent en plus de leur stase. Les dénombremens et les inventaires signalent encore plusieurs catégories de privilégiés et donnent le relevé des droits indirects perçus au profit du seigneur.

On trouve des indications sur la gestion des domaines dans les rapports et dans les comptes de la châtelainie de Corinthe. Les grands seigneurs (la famille Acciaiuoli et Marie de Bourbon, femme de Robert de Tarente, empereur titulaire de Constantinople et prince de Morée) se font représenter en Morée par un vicaire général. A la tête des châtelainies se trouve un châtelain, qui a sous ses ordres des gardes et des sergents, parfois une garnison d'archers ; à ses côtés figurent plusieurs officiers : un trésorier, pour les finances ; un *bail*, pour les récoltes ; des terrageurs ainsi qu'un cellerier, responsable de la conservation des redevances en nature et des produits des terres de la réserve seigneuriale. Ces dernières sont généralement constituées en vastes centres agricoles appelés masseries, comme en Italie méridionale ; quand les vilains ont racheté la corvée ou sont en nombre insuffisant, l'exploitation se fait à l'aide de bouviers.

Les cahiers de recettes, enfin, renseignent sur les revenus des biens seigneuriaux. La comparaison des chiffres cités avec les évaluations des actes de donation et des inventaires permet, dans certains cas, de mesurer l'évolution des revenus des mêmes terres en 20 ou 40 ans.

L'aperçu qui précède suffit à montrer l'intérêt incontestable que présente la documentation réunie ici pour l'histoire économique, sociale et institutionnelle. La lecture attentive des textes révèle encore une foule d'autres indications précieuses, notamment sur la fiscalité, la situation politique et la démographie de la principauté au xiv^e siècle.

Les éditeurs ont travaillé avec soin. Des analyses détaillées permettent de prendre rapidement connaissance du contenu des textes et le chercheur qui s'intéresse à un problème particulier trouvera dans l'*Index rerum* un guide sûr et commode. Trois appendices reprennent de façon méthodique et en les complétant les principales données signalées dans les notes infrapaginales. Le premier précise l'origine et la signification de nombreux prénoms et patronymes cités dans les documents publiés, donnant ainsi un aperçu de la formation des noms grecs modernes. Le second est consacré à l'identification des noms de lieu et le dernier groupe les principaux termes concernant la condition de la population rurale, les obligations des paysans, les droits seigneuriaux ainsi que les poids et mesures. Une introduction claire, une nomenclature des sources et des travaux utilisés, une carte (établie par A. BON) et l'indispensable *Index nominum* achèvent de faire de cette publication un excellent outil de travail. — D. VAN OVERSTRAETEN.

140. -- **Marchands écrivains à Florence (1375-1434).** — L'avant-propos du volume de Christian BEC, *Les marchands écrivains à Florence 1375-1434* (Paris-La Haye, Mouton et Cie, 1967 ; un vol. in-8°, 489 p. ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES, VI^e Section, CIVILISATIONS ET SOCIÉTÉS, IX. Prix : 66 F.F.) déclare dès la première ligne que l'idée du sujet est due à feu Yves Renouard d'après lequel, dit M. B. « il existe un lien nécessaire entre le développement économique de Florence et l'apparition de l'Humanisme dans cette cité ». Et l'auteur d'ajouter : « Nous nous proposons de montrer comment les hommes d'affaires de la cité du lys, qui représentent 5 à 10 % de la population de Florence,

mais en font vivre les 2/3 peut-être, et qui gouvernent seuls entre 1382 et 1434, comment donc ces hommes d'affaires jouent un rôle important dans la naissance et le développement de la « Première Renaissance (Early Renaissance) ». Cette terminologie anglaise marque immédiatement une forte dette à l'égard de Hans Baron et, à vrai dire, le but de M. B. relève plus de l'histoire littéraire que de celle de l'économie. Ne dit-il pas lui-même à la p. 12 « Notre but final est de mieux éclairer l'humanisme en tant que fait littéraire et moral, grâce à une peinture aussi exacte que possible du climat, politique, social et économique qui peut l'avoir conditionné ». Belle ambition, mais voyons par quelle démarche l'auteur prétend y parvenir.

Quant au « climat » social et économique, nous en sommes informés par dix pages de l'introduction (pp. 20-30), tandis que le climat politique n'a même droit qu'à neuf pages. Quelques observations : P. 15. Les *Rerum Italicarum Scriptores* de Muratori n'ont pas, que l'on sache, recommencé à paraître à Bologne en 1900 pour accueillir les écrits des marchands. Même p. : Qu'est-ce exactement que le « florentin vulgaire » ? Au bas de la page 18, le petit résumé sur la portée des travaux de Renouard sur l'histoire du commerce fait un effet bien curieux quand il est lu par un historien-économiste. La première phrase de la page suivante (Bien informés des travaux des historiens, les spécialistes contemporains d'histoire littéraire et philosophique savent en tenir compte dans leurs propres recherches) semble une constatation un peu gratuite pour l'historien qui lit l'introduction du volume de M. B., et malheureusement aussi l'affirmation de Branca qui y est reproduite et selon laquelle le *Décameron* est une épopée marchande composée pour un public d'hommes d'affaires. A ce compte parler de littérature « marchande » (même page) devient aisé. P. 20 M.B. écrit : « L'analyse que nous proposons de l'esprit marchand en Italie à la fin du Trecento et au début du Quattrocento et de ses rapports avec l'Humanisme doit être fondée sur une connaissance précise de l'histoire des hommes d'affaires italiens du Moyen Age et de leurs techniques ». Rien n'est plus vrai, mais les pages qui suivent ne donnent nullement l'impression que ce point de départ indispensable de l'enquête soit assuré. Comment, dès lors, celle-ci peut-elle aboutir ? Et l'évolution de la structure politique entre 1378 et 1434 — dates d'ailleurs contestables — est-elle mieux partagée ? Pourtant il était indispensable de mettre très finement l'une en face de l'autre la chronologie des écrits et celle des événements de la vie politique florentine, si l'on voulait comprendre les liens du social et de l'économique, largement déterminants pour la mentalité du marchand, avec les structures mentales de la société florentine. Ne pas opérer avec précision au départ dans les premiers de ces secteurs c'était se donner pour guide une problématique vague.

Ceci, bien entendu, ne signifie pas que les études sur les marchands écrivains qui forment la seconde partie du livre ne puissent constituer des contributions valables à l'histoire littéraire. Des chapitres sont consacrés à Giovanni di Pagolo Morelli et ses *Mémoires*, à la *Cronica* de Bonaccorso Pitti, au livre de la vie honnête de Paolo da Certaldo. Un chapitre s'intitule « Ser Lapo Mazzei et Francesco Datini », mais il est conçu en fonction du premier. J'avoue que j'aurais voulu voir mettre l'accent en sens inverse et je pense que cela aurait aidé à clarifier bien des rapports. Car, enfin, ser Lapo n'est pas un marchand, Giovanni di Pagolo ne l'est plus, et Pitti est à ce point international qu'il n'est, sans doute, qu'un reflet déformé de l'esprit florentin. Puis vient ce que M. B. appelle

l'historiographie marchande : mais Gino di Neri Caponi est le chef de la faction oligarchique, c'est un homme politique. Goro Dati fait de la politique lui aussi et Jacopo Sercambi est lucquois.

Nous en arrivons ensuite à l'« humanisme marchand ». Trois chapitres : Affaires et foi : l'usure ; Affaires et société : la pédagogie marchande ; Affaires et place de l'homme dans le monde : « fortuna », « ragione », « prudenza ». On pourrait dire que, dans le premier chapitre, les « marchands » sont objet et l'Église sujet, le résultat, d'après M.C., étant chez les « marchands » une horrible platitude religieuse qu'il appelle « religion tarifée, pour ne pas dire contractuelle » (p. 277). Que ce soit là une base de l'humanisme florentin, personne ne le croira. Les deux autres chapitres de cette partie me semblent plus pertinents, bien que je doute que la « socialitas » soit une visée spécifiquement marchande. Baron lui trouve des sources moins simples.

Enfin : Marchands et humanisme. Deux chapitres. Marchands et humanistes ; Formation intellectuelle et culture des marchands. Cinquante pages où on en aurait voulu beaucoup plus, car cette fois on aurait pu, on aurait dû, chercher jusqu'à quel point il y eut intégration entre les deux groupes, jusqu'à quel point l'un sort de l'autre, ce qui est en somme l'objet du livre. Or, on ne voit que juxtaposition, parallélisme, même avec quelques ruptures. Si, en fin de compte, l'auteur conclut que nouveaux intellectuels et marchands fondent ensemble la Renaissance, il n'énonce rien de nouveau si l'on reste dans le vague ; mais, si on serre la problématique de près, il faut bien dire que la démonstration n'est pas faite. Ses « marchands » n'en sont plus ; ils veulent eux aussi être de « nouveaux intellectuels », et ses humanistes diffèrent notablement des « marchands ». Je repète, toutefois, que mon désaccord sur la méthode ne m'empêche pas de trouver intéressants et sensibles les portraits psychologiques et littéraires des auteurs choisis. — Charles VERLINDEN.

141. — **Un Vénitien du Quattrocento.** — La vie de Bernardo Giustiniani (LABALME, Patricia H., *Bernardo Giustiniani : a Venitian of the Quattrocento*, UOMINI E DOTTRINE, 13, Rome, 1969 ; éd. Storia e Letteratura ; un vol. in-8°, xvi-360 p. Prix : 6.500 L.) s'étend sur tout le xv^e siècle : né à Venise en 1408, il s'y éteint en 1489. Membre d'une des grandes familles patriciennes de la ville, il est chargé de 1452 à 1472 de nombreuses ambassades auprès des personnalités les plus importantes de l'époque : l'empereur Frédéric III, Ferdinand I roi de Naples, Louis XI, les Papes Pie II, Paul II, Sixte IV. Ses missions le mènent en France (Tours et Paris), à Naples, à Rome, dans le Proche-Orient. Jusqu'à sa mort, il occupa à Venise des charges politiques importantes et fut notamment membre du Conseil des Dix. Il connut une gloire littéraire posthume grâce à son traité *De origine urbis Venetiarum... Historia*, publié en 1493 et qui est le premier essai important d'une histoire de Venise.

Malgré ces perspectives séduisantes, le présent ouvrage est plutôt décevant. Les sources principales dont on dispose sont les « Instructions », directives détaillées données par le Sénat vénitien aux ambassadeurs ; les *Secreta* où sont recopiés les procès-verbaux des délibérations secrètes du Sénat et les lettres du gouvernement vénitien à ses agents diplomatiques ; et enfin, les *Orationes* prononcées par Bernardo Giustiniani, discours de circonstance prolixes, en latin pompeux, qui semblent avoir fait grande impression sur ses contemporains. A part les figures de rhétorique traditionnelles, un leit-motiv réapparaît

dans ses diverses allocutions : la nécessité d'une croisade contre les Turcs ; en vain du reste : la Sérénissime devra assumer seule la défense de ses possessions.

Dès le 18 avril 1454, les Vénitiens avaient conclu un traité avec le Sultan. Dans un des discours adressés à Pie II en 1463, Bernardo fait allusion à une mission qu'il avait accomplie, après la chute de Constantinople, *in orientis oras* et pendant laquelle il aurait recueilli des informations de première main. L'auteur — qui, par ailleurs, consacre 65 pages à l'« Histoire des origines de Venise » — nous apprend uniquement que « la nature et la durée de cette mission sont inconnues » (pp. 141 et 180) ; or, en excluant les périodes pendant lesquelles l'activité de Bernardo est perceptible, il eût été possible d'avancer quelques hypothèses au sujet de la date de cet important voyage, qui dut être effectué entre 1453 et 1462.

La vie privée de Bernardo n'apparaît qu'à travers quelques lettres qui n'apportent guère de précisions. Il professa une vive admiration pour son oncle Lorenzo Giustiniani dont il retraça la carrière dans une *Vita beati Laurentii*.

P. Labalme a consciencieusement suivi son personnage, citant copieusement ses harangues. Mais que tirer de sources aussi conventionnelles ? Les *relazioni* de cette époque ont disparu et c'est là une lacune irrémédiable. Le mérite de l'ouvrage consiste essentiellement à attirer l'attention sur l'activité diplomatique d'un homme que l'on connaissait surtout comme historien. Toutefois, cette biographie donne l'impression que Bernardo n'a été qu'un bon serviteur de la République empreint du sentiment de sa grandeur et du respect qui lui est dû, un homme vertueux certes, mais cultivant un humanisme de pure forme, pontifiant et verbeux. Il est infiniment probable qu'il possédait une personnalité plus puissante et plus originale que la pauvreté des sources ne permet pas de découvrir. — L. LIAGRE-DE STURLER.

142. — **Étudiants parisiens du XV^e siècle.** — Un titre aguichant et trompeur : *Les enragés du XV^e siècle. Les étudiants au Moyen-Age*. Présentation et choix de textes par Chantal DUPILLE (Paris, édit. du Cerf, 1969 ; un vol. in-8°, 221 p. CHRÉTIENS DE TOUS LES TEMPS, n° 31). Trois parties : organisation et privilèges de l'université, vie quotidienne des étudiants, révoltes du xv^e siècle. Dans chaque partie, un exposé suivi d'un choix de textes. Le récit des deuxièmes et troisième chapitres est alerte, vivant, suggestif, concret ; l'atmosphère du milieu universitaire parisien à la fin du Moyen Age est assez fidèlement reconstituée. Ces qualités de forme rachètent partiellement deux défauts majeurs : le manque d'information sérieuse, très sensible dans la première partie surtout, qui est criblée d'erreurs, et un choix de textes décevant : le quart des extraits seulement en appelle au témoignage de contemporains (Juvénal des Ursins, Monstrelet, le Journal d'un bourgeois de Paris et trois lettres de rémission), le reste étant emprunté sans discrimination à des auteurs des xvii^e et xviii^e siècles (Crevier, du Boulay et Padet, essentiellement). L'auteur paraît ignorer l'existence du cartulaire de l'université de Paris ! Sa bibliographie se limite à des ouvrages de seconde main. Quant aux « enragés » du xv^e siècle, ils offrent avec ceux de 1968 le caractère commun de troubler l'ordre public. Là s'arrête la comparaison. Le grand public appréciera un récit facile et coloré. L'historien s'adressera à des guides mieux informés et plus judicieux. — J. PAQUET.

143. — **Les errements de l'Europe (1519-1648).** — L'auteur de Walter PETRY, *Irrwege Europas. 1519-1648* (Göttingen, Musterschmidt, 1967 ; un vol. in-8°, 369 p.) a reçu une formation d'ingénieur civil. Ce n'est pas une raison suffisante pour que, écrivant un livre d'histoire, celui-ci soit nécessairement mauvais.

De quoi s'agit-il ? D'après la préface l'erreur de 1519 fut, pour l'Allemagne, d'avoir choisi les Habsbourg et l'Espagne et de s'être ainsi attiré l'inimitié de la France. Mais alors, pourquoi le titre « Irrwege Europas » ? En tout cas l'ingénieur-historien prétend examiner l'histoire de l'Europe entre 1519 et 1648 du « point de vue de notre temps » et en tenant compte de l'évolution technologique (p. 12).

Effectivement le premier chapitre de son premier livre, consacré aux grandes découvertes, s'intitule « Der Stand des Verkehrs », mais c'est le seul de tout l'ouvrage à porter un titre technologique et il ne compte que deux pages. Encore l'auteur trouve-t-il moyen d'écrire que les échanges commerciaux entre l'Italie et le nord de l'Europe se faisaient exclusivement par voie terrestre au xv^e siècle, et que les draps flamands ne suivaient pas d'autre route pour atteindre l'Italie. On conçoit immédiatement quelque inquiétude sur ses connaissances en histoire économique. Et cela continue au chapitre II, où nous apprenons (p. 18) que tout esprit d'initiative avait disparu vers le même moment à Gênes et à Venise.

Voyons si les découvertes, auxquelles est consacré tout un « Teil », sont mieux partagées. P. 19, nous apprenons que les Espagnols ont découvert les Canaries en 1402, alors que c'est à ce moment que commence la colonisation par Jean de Béthencourt et Gadifer de la Salle. P. 21, il s'agit de Regio Montanus (sic). P. 24, Colomb est vieilli de cinq ans. P. 26, les Leyes de Burgos — l'auteur ne connaît d'ailleurs pas leur nom — sont au contraire rajeunies de cinq ans. P. 29 les Toltèques sont confondus avec les Tlascalteques. P. 30, Orellana devaient Orenella ; et j'en passe.

A partir de la p. 61 l'auteur ne s'occupe plus que d'histoire politique ; il a entièrement oublié son propos technologique initial. L'ensemble est assez vivant, mais banal, sortant de manuels d'histoire générale. De temps à autre l'auteur compare l'une ou l'autre situation ancienne ou certains événements avec ce qui s'est passé en Allemagne sous Hitler. Chaque fois, il condamne les aberrations du dictateur nazi, et c'est évidemment là qu'il croit écrire « du point de vue de notre temps » (aus dem Blickfeld der heutigen Zeit).

Les bonnes intentions sont évidentes, mais n'ont rien de commun avec la tâche de l'historien professionnel, qui perdrait son temps à « lire plus avant ». — Charles VERLINDEN.

144. — **John Knox.** — John Knox figure, on le sait, aux côtés de Farel, Calvin et Bèze dans le groupe central du Mur de la Réformation à Genève. A bon droit, car c'est à lui qu'est dû le triomphe de la Réforme calviniste dans le royaume d'Écosse, avec tout ce qui en est sorti pour les pays anglo-saxons. Il faut donc saluer avec reconnaissance l'effort de M. Jasper Ridley, qui vient de nous donner un *Knox* de plus de 600 pages aux éditions de l'Oxford University Press, six ans après un excellent *Cranmer* (1962) : Jasper RIDLEY, *John Knox*. Oxford, Clarendon Press, 1968 (un vol. in-8°, vii-596 p. et 3 pl. Prix : 60 sh). L'ouvrage est bien bâti, solidement étayé par d'abondantes références aux sources, particulièrement aux séries des *Calendar*, il s'achève sur des conclusions remarquablement nuancées.

Vie et œuvre sont ici inséparables, car les écrits de Knox sont avant tout des moyens d'agir sur l'opinion, ses pamphlets ont largement contribué à le faire passer pour un dangereux révolutionnaire. Dans une suite de chapitres brefs et denses, l'auteur a retracé les principales étapes d'une vie singulièrement mouvementée. Né en 1513 ou 1514, — la date traditionnelle, 1505, contestée déjà au début du siècle, est insoutenable —, John Knox est issu d'un milieu modeste ; après des études poursuivies à l'université de St. Andrews, il est ordonné prêtre en 1536, et pratique le notariat pour vivre, car il fait partie de ce prolétariat clérical que l'Écosse a connu au xvi^e siècle. Mais il se compromet bientôt avec les idées luthériennes, et prend parti pour Wishart, le martyr ; tôt après l'assassinat de l'archevêque David Beaton, il rejoint les conjurés dans le château de St. Andrews. C'est là qu'il sera capturé et envoyé aux galères de France, à Rouen. Puis ce sont les années d'Angleterre, sous le règne d'Édouard VI, où Knox est le pasteur de la communauté de Berwick. « At St. Andrews, he had preached under the protection of a revolutionary garrison, denouncing the doctrines of a government and Church which were too weak to stop him. At Berwick, he was expected to be the mouthpiece of an authoritarian government, that was far more friendly to him, but with those doctrines he did not entirely agree, and which would not tolerate any deviation from its narrow directives. Knox adapted himself brilliantly to this unfamiliar situation, during his four years in England, he became a consummate politician » (p. 89).

L'avènement de Marie Tudor en 1553 l'oblige à gagner le continent ; il va desservir la communauté des réfugiés anglais de Francfort, où éclatent les dissentiments sur l'usage du *Prayer Book* de 1552, première manifestation de ce qui sera le puritanisme anglais. Bientôt il se rend à Genève et fait la connaissance de Calvin, mais aussi de Bullinger, le réformateur de Zurich, auquel il expose ses vues sur le droit de résistance des sujets. Puis c'est le séjour de Dieppe, et les écrits de l'année 1558, non seulement le terrible *Coup de trompette sur le gouvernement contre-nature des femmes*, mais aussi les appels à la reine Marie de Lorraine, à la noblesse et aux États d'Écosse, à l'ensemble du commun peuple de son pays, où la doctrine de l'obéissance inconditionnelle des sujets est dénoncée comme un blasphème de la loi de Dieu. Le *Coup de trompette* visait manifestement les deux reines d'Écosse et d'Angleterre, Marie de Lorraine, la sœur des Guises, et Marie Tudor, mais il se trouva qu'en cette même année 1558, Élisabeth, la fille d'Anne Boleyn, succédant à sa demi-sœur, monta sur le trône d'Angleterre ; elle ne devait jamais pardonner à Knox d'avoir écrit ce pamphlet, et son ressentiment s'étendra, à tort d'ailleurs, au réformateur de Genève, à Calvin, et après lui à Bèze.

A partir de 1559, le mouvement s'accélère en dépit d'un premier échec et l'année d'après, c'est la victoire du parti protestant, acquise grâce au soutien de l'Angleterre, c'est la formation de la Congrégation, dont Knox est l'inspirateur, et la rédaction du *Book of Discipline*, qui pose les bases de la « Church of Scotland » réformée à la calviniste. Le retour de Marie Stuart, la jeune reine, qui fait une entrée triomphale dans Édimbourg en août 1561, a pour conséquence de mettre aux prises le prédicateur de St. Giles, qui tonne contre les danses de la cour, et la jeune souveraine, élevée à la mode française et qui fait dire la messe dans la chapelle royale de Holyrood. Ce qui laisse présager une restauration du catholicisme en dépit des assurances données par le Conseil. Et naturellement, les calculs de la diplomatie européenne relatifs au mariage de celle qui a été dix-huit mois

reine de France, venant s'ajouter aux rivalités ancestrales des grandes familles de l'Écosse, les Lennox, Douglas, Hamilton et autres, rendront la situation inextricable. Knox sera tenu à l'écart par les lords protestants qui le jugent plus dangereux qu'utile pour obtenir les secours en hommes et en argent qu'Élisabeth leur promet, mais il n'en continue pas moins d'agir par la parole et par la plume. C'est alors qu'il commence de rédiger son *Histoire de la Réformation dans le royaume d'Écosse*, qui est encore un moyen d'influencer les esprits, en donnant la signification religieuse des événements qui se succèdent de la façon la plus imprévisible. Le mariage de la reine avec son cousin lord Darnley, le fils du comte Lennox, en juillet 1565, est suivi, huit mois plus tard, du meurtre de son secrétaire, l'italien David Riccio, arraché de la table de la reine, et sous ses yeux, par son époux, mais l'année d'après, c'est Darnley lui-même qui est assassiné par les gens du comte Bothwell ; Marie épouse celui-ci quelques mois plus tard, ce qui a pour effet de soulever contre eux la majeure partie de la noblesse. Tôt après la reine est faite prisonnière par les lords qui l'enferment à Lochleven, tandis que Knox prêche au peuple d'Édimbourg qu'elle doit être mise en jugement et condamnée à mort. Elle s'échappe de sa prison, mais on la déclare déchue de ses droits, et son fils Jacques est proclamé roi, sous la régence de lord Moray, lequel sera assassiné en 1570. Plus que jamais la guerre civile va ravager le pays, exaspérant les haines politiques et religieuses entre les gens du roi et les partisans de la reine. C'est sur cette sombre toile de fond que nous sont décrites les dernières années de Knox. Il a vu cependant la révolution de 1567 assurer le maintien de la Réforme religieuse, quand bien même la situation matérielle des pasteurs demeure précaire, car les deux tiers au moins des biens ecclésiastiques sont tombés aux mains des seigneurs, et le tiers restant n'est pas toujours exactement versé par les receveurs royaux. Quant au vaste programme d'instruction scolaire à tous les degrés, il reste à l'état de projet, et ne sera réalisé qu'au cours du XVII^e siècle, mais alors il fera l'émerveillement des Européens, qui jusqu'alors avaient regardé l'Écosse comme le pays le plus retardé qui fût. Knox, qui s'était remarié après la mort de Margaret Bowes, sa première femme, une Anglaise, avec la fille d'un grand seigneur écossais, lord Ogiltre, — ce qui ne laissa pas de faire scandale, car elle était de sang royal, — a pu regagner Édimbourg à la fin d'août 1572 ; c'est là qu'il meurt le 24 novembre, ayant encore, dans un de ses derniers sermons, stigmatisé le roi de France, parjure et bourreau de ses sujets, au lendemain de la Saint-Barthélemy, qui semblait avoir frappé à mort le protestantisme français.

M. Ridley, qui juge sans ménagement les faits et gestes du réformateur écossais, souligne avec raison l'importance de ses écrits touchant le droit de résistance au souverain. Différent à cet égard de Calvin, dont on sait les scrupules, au moins jusque dans l'été 1560, Knox n'a pas hésité à mettre en question le devoir d'obéissance des sujets envers le prince, quand celui-ci agit contre la loi de Dieu et son service, et il en a tiré les conséquences pratiques dans le conflit ouvert qui l'a opposé très tôt à sa jeune reine. C'est là que M. Ridley voit l'originalité des théories politiques de Knox, qui seront reprises par Milton et les régicides anglais du milieu du XVII^e siècle. « The establishment of Calvinism and the Church of Scotland was due to Knox. Knox's biographer, Hume Brown, has pointed out that it was more important for the success of the Reformation in Scotland that lord James Stewart and the Earl of Argyll became Protestants than that Knox did. In fact the overthrow of Catholicism in Scotland was due much more to Elizabeth and

Cecil that to either Knox or Lord James ; but it was because of Knox that the Church of Rome was replaced by Calvinism and not by Anglicanism» (p. 528).

Et M. Ridley souligne que la partie proprement religieuse de l'œuvre de Knox a survécu jusqu'à nos jours : « The Church of Scotland still worships today, in all essentials as it did in Knox's time. In every town and village of Scotland, the Church service is based on the Order of Geneva, and the communion is received sitting. This is John Knox's achievement » (p. 527).

L'ouvrage de M. Ridley, je l'ai dit, est solidement fondé ; il serre de tout près la réalité si complexe des hommes, il éclaire les moindres événements de la vie de Knox d'une lumière impitoyable. Mais si l'auteur est admirablement informé des choses d'Angleterre comme de l'Écosse, il l'est moins des choses de France. On s'étonne un peu de le voir attribuer à Nicolas des Gallars, la paternité de l'*Histoire ecclésiastique des Églises réformées* (p. 259), alors que c'est bien plutôt à Bèze lui-même qu'il faut l'attribuer.

De même, alléguer le Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, X, p. 207, pour étayer l'affirmation que Jeanne d'Albret a toujours été protestante en secret (p. 262), semble doublement fâcheux. Que ne s'est-il reporté aux ouvrages classiques de Lucien Romier, qui lui auraient appris qu'il n'en est rien ? Mais Romier ne figure pas dans la bibliographie des pages 552-574, par ailleurs si complète, trop complète même, puisque le vieux Gaberel, *Histoire de l'Église de Genève*, et le Calvin de Bungener y ont encore trouvé place.

Ce sont là des vétilles ; il y a plus grave, à mon sens, c'est que M. Ridley ne se soit pas expliqué clairement sur la question controversée des portraits de Knox. Car l'aspect physique de son personnage ne doit pas nous laisser indifférents. Alors que Carruthers en 1906, avait opté sans discussion pour l'image conventionnelle des *Icones* de Bèze (1580), en 1935 Charles Borgeaud, le père spirituel du Mur des Bastions, à Genève, dans un article du *Bulletin de l'histoire du protestantisme français*, soutenait avec des arguments très forts que le vrai visage de Knox est celui des *Vrais portraits* de 1581, revendiqué à tort, pour être celui de Tyndale, le martyr de 1536. La thèse de l'érudit genevois, était que, faute d'avoir reçu en temps voulu pour ses *Icones* latins le portrait que lui avait promis son correspondant d'Écosse, Peter Young, Bèze avait fait graver une image « de chic » à la manière de Tobias Stimmer, et que le tableau de Vaensoune lui étant parvenu entre temps, ainsi que celui de Buchanan, il l'avait fait passer dans la traduction française des *Icones*, en 1581. Au lieu de discuter la question dans un appendice, joint aux six autres, M. Ridley s'est contenté de donner en frontispice le type conventionnel, et face à la page 64, la figure autrement plus parlante du réformateur, en renvoyant soit à Carruthers, soit à Borgeaud. Pris peut-être d'un scrupule de dernière heure, il a choisi pour la jaquette qui habille son livre l'effigie des *Vrais portraits*. Ce choix est justifié, mais on eût souhaité qu'il nous en donnât les raisons. — Henri MEYLAN.

(1) Dans un article récent de la *Scottish historical Review* (october 1963, pp. 135-142) : « Further Information on the Life and Likeness of George Buchanan », M. James-K. Cameron, de l'université de St. Andrews, a donné sa pleine adhésion à la thèse de Borgeaud.

145. — **La dynastie commerciale et bancaire des Espinosa (XVI^e siècle).** — L'activité de la dynastie commerciale et bancaire des Espinosa et particulièrement la carrière fascinante du licencié Gaspar de Espinosa nous donnent un aperçu de ce qui se passe derrière les coulisses de la conquête héroïque : Guillermo LOHMANN VILLENA, *Les Espinosa. Une famille d'hommes d'affaires en Espagne et aux Indes à l'époque de la colonisation* (Paris, S.E.V.P.E.N., 1968 ; un vol., 257 p. ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES, VI^e SECTION, AFFAIRES ET GENS D'AFFAIRES, XXXII. Prix : 38,00 FF). Compagnons des « conquistadores » en qualité de promoteurs financiers de leurs campagnes militaires, plusieurs membres de cette famille entreprenante font fortune grâce aux profits matériels rapportés par les expéditions. Installés dans la diaspora, ils constituent les pions d'un solide réseau qui embrasse l'Espagne et le Nouveau Monde et dont la banque d'escompte des Espinosa, fondée à Séville, reste le pivot jusqu'à la faillite désastreuse de 1601. Dans une première partie à structure généalogique, défilent les diverses branches et générations qui se dédient au commerce international et colonial, à l'industrie et aux hautes finances. Parmi les plus illustres hommes d'affaires du XVI^e siècle figurent le banquier sévillan Alonso de Espinosa (le Vieux), le trésorier-général corrompu Juan Fernández de Espinosa et le faux-monnaieur Juan Castellanos de Espinosa. Gaspar de Espinosa (1477 ?-1537), dont la biographie richement documentée constitue la seconde partie de l'ouvrage, incorpore le type du fonctionnaire colonial aux aspirations capitalistes, représentatif de la période des pionniers.

Ce dernier, originaire de Medina de Rioseco, ville des célèbres foires, fait de brillantes études de droit à Salamanque. Nommé auditeur-militaire lors des premières tentatives de colonisation à Castilla del Oro, ce magistrat véreux y fait sa fortune de base en fermant les yeux devant les délits commis à l'occasion des incursions militaires. Le commandement d'une colonne de représaille, opérant dans le Darién, lui rapporte quelque 52.000 pesos d'or de butin. Il est également le complice juridique du meurtre légal sur Nuñez de Balboa ; aussitôt après l'exécution, notre juge vénal accapare les deux brigantins de reconnaissance bâtis en vue de l'exploration de la Mer du Sud. Les résultats de deux expéditions, menées par le licencié rusé sur les côtes du Nicaragua, augmentées des revenus tirés de l'exploitation minière, des opérations de troc avec les indigènes et des exploitations agricoles, se montent à environ un million de pesos, bilan imposant de huit ans d'activité à Panamá (1514-22). Observateur pragmatique il finance la prospection d'une nouvelle route commerciale à travers l'isthme (Panamá-Nombre de Dios). Son retour en Espagne (1523-27) est inspiré par des démarches auprès de la Cour visant à justifier sa conduite et à veiller à ses propres intérêts (e.a. l'anoblissement). Entretemps ses possessions au Panamá souffrent de la plus mauvaise gestion.

Afin de récupérer les pertes subies, il obtient une magistrature de grande responsabilité et s'installe à Saint-Domingue (1527-30). Des occupations lucratives, incompatibles avec son mandat — e.a. l'exploitation d'un moulin à sucre et la formation d'une société commerciale avec le trésorier de Nicaragua, celle-ci donnant lieu à un échec complet — provoquent une campagne de diffamation.

Après cette période de mauvaise fortune, il retourne à Panamá pour y reconstituer personnellement ses domaines. Homme d'affaires de grande envergure, sa préoccupation principale y sera le financement de la conquête du Pérou. D'abord conciliateur entre Pizarro y Almagro, il devient ensuite le promoteur économique de l'entreprise. L'auteur

révoque même en doute l'authenticité du fameux contrat entre Pizarro, Almagro et le Père Luque (1526), ce dernier figurant comme homme de paille d'Espinosa.

En rapportant minutieusement les expéditions au Nicaragua, en Colombie et au Pérou, Espinosa contribue fortement à la propagation en Europe du mythe des richesses fabuleuses de ces contrées, attirant ainsi, même au détriment de ses propres intérêts, les marchands étrangers concurrentiels. A Panamá, un triumvirat composé du gouverneur, de l'écolâtre Luque et d'Espinosa, dirige la vie publique. Vu les intenses relations commerciales avec le Pérou, le licencié se lance dans l'armement de navires et se constitue une flotte marchande personnelle. Le couronnement social de cette éblouissante carrière vient en 1536, lorsqu'on lui accorde le titre plutôt honorifique de gouverneur d'une zone côtière encore à explorer, quoique sans valeur réelle.

La rébellion indigène au Pérou (1536), causant la mort tragique de son fils et la disparition d'un lot important de marchandises, le décide à accompagner les renforts militaires envoyés sur place ; il profite du manque croissant d'approvisionnement pour y mener quelques transactions lucratives. Une deuxième tentative noble de réconciliation entre Pizarro et Almagro lui coûte la vie en 1537.

La valeur historique du présent ouvrage réside dans l'abondance et l'exactitude du détail. Quoique l'auteur s'efforce d'en distiller une conclusion statistique, la première partie reste avant tout un répertoire biographique, limité aux Espinosa et plus ou moins documenté selon les données disponibles ou l'importance des personnages. Il en résulte que ce répertoire, qui n'est en fait qu'un arbre généalogique descriptif, se prête davantage à la consultation qu'à la lecture continue ; un index onomastique en aurait en outre facilité la consultation.

La seconde partie par contre constitue un modèle de biographie historique. Bien qu'à l'exposé manque un certain arrière-plan, cette faiblesse est abondamment compensée par la vivacité du récit. Un personnage intrigant, impliqué dans les événements décisifs de la colonie naissante, une richesse d'informations exceptionnelle, une interprétation quelquefois surprenante de faits classiques, tout cela contribue à classer « Les Espinosa » parmi la littérature de base des premiers temps coloniaux. — J. EVERAERT.

146. — **Le diocèse de Namur en 1561.** -- C'est essentiellement une carte du diocèse de Namur tel qu'il fut défini par la bulle du 11 mars 1561, *Ex Injuncto* qu'a voulu dresser l'auteur : François JACQUES, *Le diocèse de Namur en mars 1561. Étude de géographie historique*, (Bruxelles, Palais des Académies, 1968 ; 1 vol. in-4°, 72 p. avec carte. ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS DE BELGIQUE, PUBLICATION in-4° DE LA COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE). Déjà, dans un article paru en 1966 dans *Anciens Pays et Assemblées d'État*, il avait établi le texte critique de ce document et jeté les bases du présent travail. Après avoir rappelé les circonstances politiques et religieuses qui firent naître chez Charles Quint, d'abord, chez Philippe II ensuite, le désir de voir remodeler les circonscriptions ecclésiastiques des Pays Bas devenues inadéquates, M. Jacques évoque les tractations auxquelles donnèrent lieu les trois bulles dites « des limites », *De statu ecclesiarum*, du 11 mars 1561, pour les diocèses de Bois-le-Duc, Saint-Omer et Ypres, *De regimini universalis ecclesiae* du 7 août 1561 pour Deventer, Gand, Groninghe, Leeuwarden et Ruremonde et surtout *Ex injuncto*, également du 11 mars 1561, pour Anvers, Bruges, Haarlem, Malines, Middelbourg, Namur et Utrecht.

Le diocèse de Namur, formé presque entièrement au détriment du diocèse de Liège — il reçut aussi quelques paroisses des décanats de Mons et de Binche — s'étendait bien au nord de ses limites actuelles, mais n'englobait, vers le sud, que la moitié de la province de Namur d'aujourd'hui. Un problème délicat se posait à l'auteur : identifier les localités destinées à faire partie du nouveau diocèse ; en effet, certaines paroisses virent leur nom estropié dans les textes ou remplacé par celui d'un écart, d'un lieu-dit ou d'une seigneurie ; d'autres furent oubliées ou mentionnées deux fois.

L'auteur, avec beaucoup de méthode et de soins dressa alors les listes de localités destinées à être comparées entre elles ou à être complétées l'une par l'autre (la numérotation continue des noms de lieux et les renvois facilitent grandement les choses) : 1) Listes des localités telles qu'elles sont mentionnées dans le projet de donation (Archives de Simancas) et dans la copie de la bulle, enregistrée aux Archives Vaticanes ; 2) index alphabétique des lieux attribués au diocèse de Namur à la fois par le projet et par la bulle, 3) listes des localités ayant fait partie du diocèse mais ne figurant dans aucun des deux textes, 4) listes des localités ne figurant que dans le projet, 5) listes des églises qui ont effectivement relevé du diocèse de Namur suivant le pouillé de 1639, mais qui ne figurent que dans le projet ou qui ont été omises par les deux textes, 6) liste de localités attribuées par la Bulle au Diocèse de Namur, mais qui n'en relevèrent pas. Ces nomenclatures sont accompagnées de notes donnant des précisions d'ordre géographique ou historique, et de nombreuses références bibliographiques. Un index des noms de personnes et de lieux fait de cette publication un excellent instrument de travail que ne peuvent ignorer les historiens de la province de Namur ou des régions limitrophes.

En réalité, le texte n'est que l'explication de la très belle carte dressée par l'auteur et qui, à elle seule, justifie la présente publication. Elle est claire et de couleurs agréables qui ne fatiguent pas les yeux. Le nouveau diocèse apparaît immédiatement, entre les masses des archevêchés et des diocèses voisins. On y remarque deux blocs compacts, l'un brabançon, l'autre namurois. Des taches de couleurs disséminées rappellent que tout ne fut pas précisé rigoureusement dans les textes de dotation et correspondent donc aux diverses listes qu'elles « visualisent ». Dans la partie inférieure gauche de cette carte établie au 1 : 250.000, l'auteur a placé une carte plus réduite (1/500.000) des circonscriptions ecclésiastiques avant 1561. Un travail d'érudition, certes, mais conçu avec beaucoup d'esprit pratique et qui témoigne de l'heureuse fusion des méthodes historiques et des techniques philologiques. — Françoise LADRIER.

147. — **Le Jansénisme aux Pays-Bas.** — Avec une fidèle assiduité, le P. Ceyssens, infatigable, poursuit son labeur, aidé par un de ses confrères. En une même année, deux volumes s'ajoutent à la série déjà longue qui nous livre les sources principales de l'histoire des querelles jansénistes, principalement dans les Pays-Bas espagnols. Le premier volume couvre un temps de répit, entre la fin de la première période du jansénisme et le début de la seconde, qui s'étendra, elle, de 1673 à 1690 : Lucien CEYSSENS, avec la collaboration de Silvestre de MUNTER, *Sources relatives à l'histoire du jansénisme et de l'anti-jansénisme des années 1661-1672*, Louvain, Nauwelaerts, 1968 ; 1 vol. in-8°, LXXXV-620 p. (BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, fasc. 45). Prix : 750 fr.b. Les questions dogmatiques concernant la grâce et la prédestination cèdent le pas, provisoirement, aux questions

morales, laxisme contre rigorisme, tournant autour du fameux problème de l'attrition et de la contrition dans la pénitence sacramentelle. Dans l'ensemble, les curés sont rigoristes, les évêques et les jésuites, laxistes. Outre les autorités ecclésiastiques et civiles, l'Université de Louvain joue un grand rôle dans le débat. Les divers courants s'y heurtent en la personne des professeurs de la Faculté de théologie. Les questions de personnes, les intérêts personnels même, enveniment encore la situation, tandis que les privilèges de l'Université sont en cause d'autre part. Autres foyers importants d'agitation : Gand et Ypres, où la sinistre affaire de la pierre tombale de Jansénius durera jusqu'en 1673. Cette période de transition est relativement anodine.

Le second volume, qui en annonce un troisième, couvre seulement quatre années, début d'une nouvelle effervescence : Lucien CEYSSENS, avec la collaboration de Sylvestre DE MUNTER, *La seconde période du jansénisme*, t. I, *Les débuts. Sources des années 1673-1676*, Bruxelles-Rome, 1968 ; 1 vol. in-8°, LIV-594 p. (BIBLIOTHÈQUE DE L'INSTITUT HISTORIQUE BELGE DE ROME, fasc. XVII). Prix : 650 fr.b. Aux disputes entre rigoristes et laxistes, qui perdurent et s'aggravent, s'ajoutent d'autres causes de conflits et de complications : les immunités ecclésiastiques et la question du placet royal ; la rivalité entre les séculiers et les réguliers ; la modération que certains, dont les jansénistes et les jansénisants, voulaient opposer aux excès des autres, notamment des réguliers, dans des matières de pastorale et de dévotion : processions, expositions du Saint-Sacrement, culte de la Vierge et des saints. Le tout se joue dans une situation politique et militaire désastreuse, et la présence des troupes « hérétiques » sur le territoire des Pays-Bas espagnols et catholiques, un des bastions de la Contre-Réforme, est une source supplémentaire de difficultés. La diffusion de livres « jansénistes » ou rigoristes, le relief pris par certains personnages plus ou moins jansénisants et les alarmes lancées par les antijansénistes ne doivent pas faire illusion. L'antijansénisme progresse plus que le jansénisme. Les antijansénistes voient du jansénisme partout ; ils s'affolent ou en prennent prétexte pour se rendre importants et se poser en défenseurs de la foi, quand souvent ils servent leurs passions ou leurs intérêts.

Ces deux ouvrages se présentent selon un modèle auquel l'auteur nous a habitués : introduction, textes (583 et 610 documents), index copieux. Ils méritent les mêmes éloges que les précédents. On retrouvera les caractéristiques de cette triste histoire, ses aspects passionnels, mesquins ou odieux, le règne des préjugés, de l'aveuglement, de l'intrigue, de la délation, du fanatisme et de la hargne. D'aucuns ne manqueront pas de suivre avec intérêt les démêlés du fameux faussaire Nicolas du Bois avec la Faculté de théologie de l'Université de Louvain, où il était subrepticement devenu professeur. Incompétent, sans titre ni formation, du Bois donne mal ses cours d'Écriture Sainte ; il mêle tout, parle de tout, sauf de la matière. Il attaque ses collègues, et les accuse de jansénisme, évidemment. Il refuse de délivrer l'attestation de fréquentation des cours, nécessaire pour acquérir les grades, aux étudiants qui n'ont pas acheté ses livres et ne peuvent pas prouver cet achat par un certificat de l'éditeur. Les étudiants réclament justice et protection ; ils demandent même d'être dispensés de ce cours. Sans aller jusque-là, semble-t-il, les professeurs de la Faculté prirent énergiquement leur défense. C'était à Louvain, entre 1673 et 1675. — Jean-Pierre MASSAUT.

148. — **Histoire d'Angleterre sous Jacques II et Guillaume III.** — L'excellent ouvrage de David Ogg qui a pour titre *England in the Reign of James II and William III*, paru en 1955 et déjà réédité en 1963, est en passe de devenir un classique, si l'on en juge par le fait qu'il vient d'être réédité sous la forme du « paperback » (Londres, Oxford et New-York, Oxford University Press, 1969 ; référence « 19.881154 [1/69] »). Prix : 15 shilling). L'auteur n'a entendu envisager que l'histoire du royaume d'Angleterre *sensu stricto* de 1685 à 1702, encore qu'il consacre à l'occasion des exposés étendus à celle de l'Irlande et surtout de l'Écosse. Les répercussions directes et indirectes des événements de 1688 dans ce royaume méritaient d'être retracées avec quelque détail (Convention d'Édimbourg en 1689, massacre de Glencoe en 1692, échec désastreux de l'essai de colonisation écossaise dans l'isthme de Darien ou de Panama, etc.). Il est difficile, dans les limites de la présente notice, de faire apparaître tout ce qui fait la réelle valeur de l'ouvrage ni de faire ressortir combien original est l'exposé d'événements assurément connus, mais dont le retentissement même exige qu'ils soient, de temps à autre, réexaminés dans le détail et envisagés en se plaçant, comme c'est ici le cas, à de nouveaux points de vue. Qu'il s'agisse de la mise au point des règlements constitutionnels de 1689 et de 1701, de leurs implications et de leurs conséquences internationales (qu'on aurait tendance à perdre de vue), des dispositions — et des omissions — de la Déclaration de 1689, de la portée des principes qu'elle formule, ou encore de l'évolution subséquente des rapports entre l'exécutif et le législatif, du veto royal, de la formation des deux grands partis politiques, l'exposé de l'auteur reste constamment aussi attachant que nuancé. Le lecteur sera surpris de noter le nombre, tout compte fait considérable, de documents inédits qui ont été mis à contribution en maint endroit d'un ouvrage qui, malgré tout, relève essentiellement de la grande synthèse. — J. DE STURLER.

149. — **Démographie normande aux XVII^e et XVIII^e siècles.** — Sous la direction de M. P. CHAUNU se poursuivent les investigations en vue de mieux connaître la démographie normande. Sous le titre général de *A travers la Normandie des XVII^e et XVIII^e siècles (Cahier des Annales de Normandie, n° 6, Caen, Logis des Gouverneurs-Au château, 1968)*, viennent de paraître deux monographies consacrées à la démographie de quelques paroisses ; l'une est l'œuvre de M. BOUVET (*Troarn. Étude de démographie historique (XVII^e-XVIII^e siècles)*), la seconde a pour auteur P. M. BOURDIN (*La plaine d'Alençon et ses bordures forestières. Essai d'histoire démographique et médicale (XVII^e-XVIII^e siècles)*). Disons immédiatement que ces deux études sont très fouillées : pièces justificatives et graphiques ne font pas défaut ; par ailleurs, les auteurs se sont astreints à pratiquer la reconstitution des familles ce qui ne peut que renforcer la valeur de leurs conclusions. Celles-ci ne manquent pas d'intérêt. En effet, MM. BOUVET et BOURDIN concluent que dans leurs paroisses respectives le XVII^e siècle marque une croissance démographique alors qu'en revanche le XVIII^e siècle est caractérisé par une longue stagnation, orientée vers la baisse à Troarn. Pour la plaine d'Alençon, P. BOURDIN parle carrément d'« ère de crise... démographique ». M. BOUVET impute la stagnation dont est victime Troarn à un âge au mariage plus tardif, à l'émigration et à une limitation volontaire des naissances à partir des années 1750-1760 (notons toutefois que l'auteur enregistre une diminution de la mortalité infantile dans la seconde moitié du XVIII^e siècle) ; de son côté, dans ses paroisses de la plaine d'Alençon.

P. BOURDIN constate après 1700 un recul de l'âge au mariage, une chute du taux de fécondité légitime et une surmortalité due aux épidémies : postérieurement à 1750, la fièvre typhoïde fait d'énormes ravages.

Au terme de ce compte rendu, nous nous permettrons tout de même d'émettre un regret : les recherches démographiques auxquelles se sont livrés M. M. BOUVET et BOURDIN ont été par trop isolées du contexte économique régional ; il ne fait aucun doute que grâce à celui-ci ils auraient pu expliquer beaucoup mieux qu'ils ne l'ont fait les origines des phénomènes démographiques qu'ils avaient si bien mis en lumière. — H. HASQUIN.

150. — **Le diocèse de Tournai vers 1700.** — Dès 1949, feu l'abbé Alexandre Pasture avait souligné l'intérêt d'un manuscrit reposant aux Archives du Chapitre cathédral de Tournai, qui offrait une description détaillée des paroisses du diocèse au début du XVIII^e siècle. Il en prépara l'édition mais la mort le surprit avant que le travail fût complètement terminé. Chargé par la C.R.H. d'assurer cette publication, M. François Jacques a collationné la copie de l'abbé Pasture avec l'original et mis à jour ses annotations : A. PASTURE et F. JACQUES, *Une description des paroisses du diocèse de Tournai (1690-1728)*. Bruxelles, Palais des Académies, 1968 ; un vol. in-8°, 331 p., 2 cartes (COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE, série in-8°).

Cette description des paroisses fut rédigée entre 1690 et 1728, probablement à l'usage des vicaires généraux *sede vacante* pour leur faciliter l'administration du diocèse. On ne connaît pas, du reste, les rédacteurs de ce texte, qui appartenaient vraisemblablement au milieu de l'administration diocésaine. Leur répertoire groupe les paroisses du diocèse en huit décanats dont plusieurs situés en territoire français : Tournai-Tournais, Helchin wallon, Helchin flamand, Courtrai, Lille, Wervicq, Seclin et Saint-Amand. Dans chaque décanat la description des paroisses se fait suivant un ordre géographique. Les renseignements donnés pour chacune d'elles sont à la fois d'ordre religieux (décimateurs, partage des dîmes, droits de patronage des cures, dédicace des églises, état des bâtiments), politique et féodal (châtellenies, seigneuries, impositions fiscales), économique (location des terres, industries locales, moulins), démographique (nombre des communiants), folklorique, anecdotique ou toponymique (pèlerinages, dévotions populaires, indications relatives aux maisons de plaisance, fermes, châteaux, cabarets, etc.). Néanmoins, ces descriptions qui comportent une foule de données pour l'histoire locale et même régionale, sont parfois décevantes. Par exemple, les notations relatives à l'église du lieu soit « grande et belle » soit « petite et peu considérable », évoquent trop souvent l'imprécision de certains récits de voyageurs. Les renseignements donnés pour les dîmes sont généralement plus précis — encore que la nature des cultures y soit déterminée d'une manière assez sporadique — mais ils étaient déjà connus et n'ont, de l'aveu de l'abbé Pasture, qu'un intérêt récapitulatif. En dehors de la dîme et des pensions dont le texte fait état, les autres revenus paroissiaux ne sont guère mentionnés. On eût aimé en savoir davantage sur le casuel si souvent significatif de la richesse des habitants. Assurément, la faute n'en incombe pas aux éditeurs. Ceux-ci se sont acquittés de leur tâche d'une façon exemplaire. On relèvera dans les annotations les comparaisons établies principalement avec les archives du Chapitre cathédral de Tournai, des A.E.M. et du fonds de Corroy-le-Château conservé aux A.E.N. Ajoutons qu'un index des saints et des saintes titulaires des églises

paroissiales, un glossaire, une note de métrologie et deux cartes du diocèse (dont les reproductions sont malheureusement trop réduites) complètent le volume. — Philippe MURET.

151. — **Le diocèse de Comminges en 1786.** — La « Collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française » s'est enrichie d'une importante publication due aux soins du Dr. Armand Sarramon, président de la Société des Études du Comminges : A. SARRAMON, *Les paroisses du diocèse de Comminges en 1786*. Préface de Jacques Godechot. Paris, Bibliothèque nationale, 1968 ; un vol. in-8°, 469 p. (COLLECTION DE DOCUMENTS INÉDITS SUR L'HISTOIRE ÉCONOMIQUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE). Figurant parmi les plus anciens diocèses de France, le diocèse pyrénéen de Comminges, supprimé à la Révolution, occupait en son entier l'actuel arrondissement de Saint-Gaudens (Haute-Garonne) qu'il débordait à l'ouest (Hautes-Pyrénées), au sud (en territoire espagnol) et à l'est (Ariège). Partagée entre la plaine et la montagne, cette circonscription ecclésiastique était divisée en 22 archiprêtres comptant au total 355 paroisses françaises. En 1786, Mgr d'Osmond, nouvel évêque de Comminges, adressa à son clergé un questionnaire général dans le but de mieux connaître la vie paroissiale de son diocèse. Ce sont les réponses à ce questionnaire (au nombre de 304) que publie M. Sarramon. Conservées dans une collection privée, elles constituent une source exceptionnelle d'information tant sur la vie économique et sociale du pays et sa démographie que sur la situation matérielle et l'état d'esprit du clergé commingeois à la veille de la Révolution.

Si, chez la plupart des desservants l'on enregistre une tendance à minimiser leurs revenus, dans la crainte que le but du questionnaire ne fût précisément d'en déterminer le montant, le ton des réponses varie suivant la personnalité du curé et trahit tantôt l'obséquiosité, tantôt le mécontentement le plus explicite (telles les réponses des curés d'Arné et de Signac). Ce mécontentement paraît d'ailleurs plus sensible chez le clergé de la plaine où l'influence des idées du siècle se ferait davantage sentir en exacerbant les revendications d'ordre économique. La vie quotidienne du clergé commingeois apparaît donc assez clairement : au mauvais logement, au service paroissial pénible à cause des difficultés de transport dans le pays montagneux, s'ajoute l'insuffisance des revenus. Les réponses contiennent sur la question de la dîme à la fin de l'Ancien Régime des indications caractéristiques aussi bien sur son partage où interviennent largement le haut clergé et le clergé régulier (même pour les abbayes en décadence) que sur la nature de cette redevance et, par voie de conséquence, sur l'état des cultures. On relèvera, par exemple, l'importance croissante du maïs qui prend souvent la place des produits dîmables. Il y a aussi tendance à remplacer le prélèvement en nature par un paiement en espèce. La portion congrue, malgré sa ténuité, demeure le revenu le plus sûr du bas clergé qui ne doit guère compter sur le rendement dérisoire du casuel et des messes, eu égard à la pauvreté de la population. Quant aux obits, si les anciennes fondations sont dévaluées par la hausse des prix ou contestées par les héritiers des fondateurs, il s'en crée peu de nouvelles, du fait de la crise religieuse enregistrée en cette fin de siècle.

Dans ses annotations, M. Sarramon n'a pas manqué d'établir d'utiles comparaisons entre les réponses des curés et les rapports des contrôleurs des Vingtièmes conservés aux Archives départementales de la Haute-Garonne. Ces deux sources se recourent et nous

offrent un tableau assez circonstancié de la misère des populations. Quant à la situation matérielle du clergé, son attitude au moment de la Révolution constitue un indice non moins éloquent. Sur 161 curés, 95 prêteront serment à la Constitution civile du clergé. De même, sur 204 vicaires, il y aura 120 assermentés dont beaucoup, écrit l'auteur, « puiseront dans leur marmite » la raison de jurer. — Philippe MURET.

152. — **Bordeaux au XVIII^e siècle.** — Après le « Bordeaux antique » de R. ÉTIENNE, le « Bordeaux pendant le Haut Moyen Age » de Charles Higounet, le « Bordeaux sous les rois d'Angleterre » qui fut dirigé par le regretté Yves Renouard, le « Bordeaux de 1453 à 1715 » que dirigea R. Boutruche, le professeur F. G. Pariset de l'Université de Bordeaux s'est assuré la collaboration de P. Bécamps, F. Crouzet, J. Desgraves, R. Pijassou et J. P. Poussou pour ce *Bordeaux au XVIII^e siècle*, Bordeaux, 1968 ; un vol. in-8°, 723 p., 12 figures, 30 planches (HISTOIRE DE BORDEAUX, publiée sous la direction de Ch. Higounet, t. V), auquel ont collaboré aussi Ch. Higounet lui-même, sous l'aspect inattendu d'historien de la musique, à laquelle il a consacré une quinzaine de pages fort bien venues, et M. Mérillau qui s'est occupé des navires et bateaux bordelais en annexe du chapitre de F. Crouzet sur le commerce.

Le livre I s'intitule « Les cadres de la vie (1715-1789) ». Il a comme auteurs MM. Desgraves et Poussou. Le premier traite d'abord de la vie politique : gouverneurs, intendants, cour des aides, parlement, maire, jurats ; puis vient la vie intellectuelle, l'Université, l'Académie et ce qu'en pense Montesquieu, la maçonnerie, le théâtre, la musique très active autour du duc d'Aiguillon dont la bibliothèque musicale, conservée, comptait 400 volumes où figuraient Stamitz, de l'école de Mannheim, le Hennuyer Gossec et Haydn. Le principal musicien était Beck, de Mannheim comme son maître Stamitz, symphoniste et claviciniste passé au forte-piano ; tout cela fort bien exposé par Ch. Higounet que j'ai eu grand plaisir à découvrir musicologue averti. La vie religieuse est décrite par MM. Desgraves et Poussou. C'est plus encore que la vie religieuse, celle des religieux, avec les chanoines qui « biben coume dos princes », mais il y a des traces de jansénisme et quelques protestants, parmi lesquels des Frères moraves, des juifs aussi.

L'économie et la société bordelaise sont le domaine de M. Crouzet, maintenant à Paris-Nanterre, autrefois à Bordeaux. Pourtant ce n'est pas lui qui ouvre le feu, mais un géographe, M. Pijassou avec un chapitre excellemment documenté sur la naissance des grands crus. C'est plein de précisions cartographiques et quantitatives ; un chapitre qui met l'eau à la bouche. Puis trois chapitres de M. Crouzet : la croissance économique, le commerce avec beaucoup de données utiles sur le commerce colonial tant d'Amérique que d'Asie, sur la traite, sur le trafic européen. Un chapitre, de M. Crouzet encore, sur la conjoncture et un dernier de M. Poussou sur les structures démographiques et sociales. Toute la partie économique et sociale est fort bien venue.

On retourne à l'histoire politique avec M. Bécamps qui traite de la Révolution et de l'Empire (I. Le peuple souverain, II. « Girondistes » et Montagnards bordelais III. Le temps de l'anarchie, IV. Despotisme et contre-révolution, c'est-à-dire le Consulat et l'Empire, V. Bilan de faillite, c'est-à-dire la ruine du grand commerce, par M. Crouzet, et le déclin de la vie intellectuelle, par M. Bécamps.

Le directeur du volume, M. Pariset, s'est réservé ce qu'il appelle « Les Beaux Arts de

l'âge d'or» et, du point de vue de l'architecture urbaniste, ce titre est pleinement justifié. Les 250 pages que l'auteur y consacre sont de première valeur. Il opère à la fois topographiquement et chronologiquement. La Place Royale et son quartier, la ceinture de Bordeaux sous les intendants Boucher et Tourny, puis le grand théâtre de Victor Louis, l'architecte du maréchal de Richelieu, gouverneur de la Guyenne, l'archevêché et son quartier, le passage au néoclassicisme. Chemin faisant on rencontre des artistes comme Robert de Cotte que l'on retrouve aussi en Allemagne occidentale et deux Anversois, Verbrecht et Van der Voort, qui ont beaucoup sculpté dans les jardins et même aux intérieurs de Versailles et y ont été rococo bien plus que Louis-Quatorziens, comme le Sonégien Cu villiès l'a été un peu plus tard, et admirablement, à Munich. Toute cette partie du livre est remarquablement illustrée.

Dans l'ensemble : un ouvrage très lisible et très bien documenté qui fait honneur à la belle ville dont il retrace l'histoire à une époque qui l'a façonnée comme nous la connaissons encore. — Charles VERLINDEN.

153. — **L'epoca delle rivoluzioni.** — Sous une forme ou sous une autre, les histoires universelles ont toujours été à l'honneur ; de nos jours, l'accent est souvent mis sur l'aspect de civilisation. Celle qui paraît en Italie présente de très grandes qualités extérieures qu'il convient de louer : illustration sobre mais de bon goût, impression attrayante.

Le volume consacré à l'époque des révolutions permet à J. Godechot de reprendre et d'amplifier la thèse qu'il défend depuis une quinzaine d'années avec d'autres historiens — américains en particulier — d'une seule révolution, occidentale ou atlantique : Jacques GODECHOT, *L'epoca delle rivoluzioni* (Turin, Unione Tipografico-Editrice Torinese, 1969 ; un vol. in-8°, 529 p. (NUOVA STORIA UNIVERSALE DEI POPOLI DELLE CIVILTA, COL. UNDICESIMO). D'entrée de jeu, l'auteur propose, en termes simples mais lucides, une analyse du concept révolutionnaire selon les domaines où il prend forme : politique — substitution d'un régime à un autre — , social, industriel, agricole, intellectuel — le siècle des Lumières et l'avènement des romantismes. Ces divers mouvements apparaissent interdépendants dès lors qu'on ne les ramène pas à des changements de superstructures, mais qu'on les étudie dans leurs infrastructures. De 1667 — révolte des colons d'Amérique — à 1849, on assiste à une avalanche de secousses qui ébranlent de toutes parts les fondements d'Ancien Régime. Or, géographiquement, le phénomène ne regarde que le monde occidental : ses répercussions sont restreintes aux zones d'influence occidentale, en Europe même la Russie et l'Empire ottoman ont été pratiquement épargnés. Dès lors, plutôt que d'employer, les termes d'aristocratique, de bourgeoise, de populaire — selon les étapes franchies — ne conviendrait-il pas de parler de révolution occidentale, pour en souligner le caractère commun dans le temps et l'espace, ou atlantique, en tenant compte qu'elle est partie des colonies anglaises d'Amérique ? Les contemporains ont eu conscience de cette extension ; ainsi Barnave dont l'auteur analyse l'Introduction à la Révolution française qui est, à ses yeux, la vision la plus perspicace et synthétique jamais écrite sur la révolution avant Karl Marx à qui elle a peut-être servi de modèle.

A la lumière de cette interprétation universaliste, l'auteur examine sur les divers registres retenues par l'analyse préalable les événements révolutionnaires de 1776 à 1849. Après avoir brossé un tableau très suggestif des structures sociales en Europe et en Amérique aux

environs de 1770, il suit les diverses phases de la révolution intellectuelle (ch. 3), des révolutions démographique, agricole et industrielle avant 1789 (ch. 4), avant d'aborder l'étude de la révolution française (cf. 5), puis des mouvements politiques qui, à partir de là, ont secoué le monde occidental (ch. 6-7). Si la substitution du régime consulaire puis impérial au régime démocratique a fait perdre à la révolution du terrain à l'intérieur de la France, la Révolution conserve ses positions intactes au dehors, elle les renforce même par les victoires militaires (ch. 9-10). La chute de l'Empire (ch. 11), la réaction de 1814 ne l'arrêtent pas non plus, ni l'impossible restauration (ch. 12). Des mouvements de libération nationale éclatent en Europe (ch. 13), puis la grande contestation de 1848 qui trouve son origine dans de nouveaux élargissements démographique, agricole et industriel (ch. 14-15). En quelques pages denses, la conclusion unifie les diverses phases de la démonstration : l'année 1849 met fin à un certain type de révolution. Le monde moderne est né, tandis que déjà apparaissent les signes avant-coureurs des bouleversements futurs : une nouvelle révolution démographique se prépare par la réduction volontaire des naissances, une nouvelle révolution agricole à base de produits chimiques et de mécanisation, une nouvelle pensée modelée par le positivisme de Comte et le matérialisme historique de Marx, et, plus loin encore, l'émancipation du prolétariat dans le monde occidental et l'émancipation politique de la Russie et de l'Empire ottoman.

L'ouvrage fourmille de détails, de dates, de noms, d'événements de toutes sortes. Jamais pourtant l'esprit n'en est accablé : les faits s'enchaînent naturellement les uns aux autres, ils contribuent, chacun pour leur part, à donner à l'ensemble de la période cette unité que la pensée de l'auteur poursuit inlassablement. Au long de chapitres bien structurés, où les premiers paragraphes rappellent d'où l'on vient et préparent le jalon suivant, où les derniers recueillent les principaux éléments de la démonstration, le retour du leitmotiv scande le rythme du récit. Un vaste édifice se construit pièce par pièce, habité par une présence et une inspiration. Parmi les pages les plus suggestives — dans la perspective où se met l'auteur —, il faudrait sans doute faire une place à part au chapitre relatif au blocus continental (ch. 10) : c'est tout ensemble l'époque du renforcement d'un vaste système continental et, déjà, l'annonce des luttes nationales futures. Les armées révolutionnaires puis napoléoniennes ont enseigné à l'Europe conquise le concept de nation, cher à l'idéologie de 89, mais, forcées par les circonstances à maintenir leur pression, voire à multiplier les charges et vexations, elles provoquent contre elles le réveil national. « Le blocus s'il n'a pas vraiment créé, a tout au moins accéléré le développement des résistances nationales » (p. 295).

Prise dans son ensemble, la démonstration ne manque pas de force, encore moins d'attrait. Elle présente l'avantage de retrouver derrière les faits une même dynamique, et l'intérêt de remettre en honneur un concept de phénomène révolutionnaire débarrassé de qualification moralisante. Cette perspective — on le sait — n'a pas rallié l'unanimité des milieux historiques. Une autre a été proposée qui, s'appuyant elle aussi sur des écrits de contemporains — Tocqueville en particulier — et soucieuse de respecter un demi-siècle d'historiographie révolutionnaire de Jean Jaurès à G. Lefebvre, rejette la notion de révolution occidentale pour retenir celle de révolution bourgeoise.

Deux préoccupations expliquent les deux thèses et laissent entrevoir leur intérêt en même temps que leurs limites. Celle de Godechot recherche en profondeur, par delà la

diversité des phases, une lame de fond qui se déploie sur divers registres, s'étend, se concentre, se heurte à des résistances dont elle finit par avoir raison. Elle court peut-être le risque de ne pas souligner assez nettement le caractère spécifique et privilégié de chaque moment. Ainsi les pages consacrées à la révolution dans les Pays-Bas s'appliquent à y voir une manifestation parmi d'autres d'une contestation qui ne lui est pas propre, mais elles ne font peut-être pas assez ressortir le caractère par ailleurs rétrograde d'un certain retour à des structures d'Ancien Régime. Si l'opposition à Joseph II est bien de nature révolutionnaire, elle aboutit, dans un premier temps, à une victoire des corps constitués regroupés dans la tendance statiste. Et on ne voit pas ce qui apparente les corps privilégiés aux colons d'Amérique ou aux révolutionnaires français ; on saisit davantage ce qui les sépare. L'équivoque devient frappante si l'on songe que le despotisme éclairé lui-même se proclamait l'héritier des Lumières... C'est précisément à dégager le caractère propre de chaque révolution — en insistant sur celle de 89 en France — que l'autre perspective s'attache.

Il n'y a pas nécessairement à trancher entre les deux conceptions ; à la limite, elles se complèteraient plutôt. L'interprétation des mouvements révolutionnaires reste liée d'une manière ou d'une autre à des écoles historiques. Plus qu'un mal, c'est une preuve de la richesse de l'histoire ; le fait en souligne la permanente actualité. — A. BOLAND s.j.

154. — **Insoumission et désertion devant la conscription (1798-1814).** — Malgré sa brièveté, l'article de M. Jean Waquet expose, en une suite d'instantanés suggestifs tirés de la correspondance des préfets, une vue à la fois générale et nuancée de la désertion et de l'insoumission par rapport à la société civile : Jean WAQUET, *La société civile devant l'insoumission et la désertion à l'époque de la conscription militaire (1798-1814)*, d'après la correspondance du ministre de l'Intérieur (Paris-Genève, Droz, 1968 ; in-8°. BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES CHARTES, t. CXXVI, première livraison, janvier-juin 1968, pp. 187-222). Une série de clichés nous promène de la campagne à la ville, de la montagne à la plaine, en illustrant les réactions individuelles ou collectives de la population, les mesures répressives de l'autorité civile ou militaire. Ainsi se précise la géographie de la résistance qu'avait déjà définie G. Vallée (1). C'est dans les départements de l'est et du nord-est que l'opposition est la plus faible : le cœur de la France est aux frontières.

En annexe, l'auteur publie un rapport de Ramond, préfet du Puy-de-Dôme, du 8 mars 1808, et une circulaire de Gary, préfet du Tarn, du 29 juin 1807. Tandis que le premier fait surtout le bilan des mesures répressives, sans paraître croire outre mesure à leur efficacité, la circulaire du second reflète les préoccupations psychologiques d'un préfet cherchant le remède à des difficultés de recrutement consécutives, pour une bonne part, à la méconnaissance du problème humain.

Par son effort de synthèse, cet article intéressera tous ceux qui s'attachent à définir l'opinion publique face à la conscription. — Dr. R. DARQUENNE.

(1) Gustave VALLÉE, *La conscription dans le département de la Charente (1798-1807)*, Paris, 1937, in-8°.

155. — **De Papieren Bouteville.** — Marie-Rose THIELEMANS, *Inventaire des Papiers des Commissaires de Gouvernement près les neuf Départements Réunis dits Papiers Bouteville* (Bruxelles, Archives Générales du Royaume, 1969 ; één deel in-5°, XI-30 blz.)

Na de definitieve aanhechting van België bij Frankrijk op 1 oktober 1795, bepaalde het decreet van 25 oktober 1795 dat Franse commissarissen naar het nieuw wingewest zouden worden gestuurd om er o.a. toezicht over de bestaande bestuursinstellingen uit te oefenen. Portiez en Pérès vertrokken eind oktober 1795 naar België. Op 30 december werden ze echter vervangen door L. G. Bouteville. Hij beschikte slechts over vage instructies en bemoeide zich derhalve met bijna alle administratieve en bestuurlijke aangelegenheden. Hij oefende controle uit zowel op het innen van de belastingen als op de openbare werken, de liefdadigheid als op de handel.

Het is duidelijk dat de papieren van deze commissarissen en vooral deze van Bouteville uiterst belangrijke bronnen zijn voor de studie van de eerste jaren van de Franse bezetting van ons land. Daarom was het een gelukkige gedachte van M. R. Thielemans dit archief te herklasseren en er een definitieve inventaris van samen te stellen. Klassering en inventaris beantwoorden aan alle voorschriften van de archiefconomie. De inventaris is bovendien dank zij een uitgebreide tafel zeer gemakkelijk te consulteren. — Y. VAN DEN BERGHE.

156. — **Le développement industriel de 1750 à nos jours.** — L'étude de David S. LANDES, professeur d'histoire à l'université de Harvard, intitulée *The Unbound Prometheus. Technological Change and Industrial Development in Western Europa from 1750 to the Present* (Cambridge University Press, 1969 ; 1 vol. in-8°, VII-556 p., 25s.), constitue en fait l'extension et le prolongement du chapitre V du tome VI de la *Cambridge Economic History of Europe*, consacré par cet auteur à l'évolution économique de l'Europe occidentale de 1750 à 1914 (paru en 1965).

Dans sa nouvelle introduction, l'auteur analyse les implications politiques, économiques et sociales de la Révolution industrielle en Angleterre, en France et en Allemagne. La Révolution industrielle constitue le premier exemple historique du passage d'une économie artisanale à une économie dominée par l'industrie. Cette longue succession de changements technologiques et cette apparition de nouvelles formes d'organisation industrielle bouleversèrent complètement le mode de vie des hommes, d'abord en Angleterre, au cours du XVIII^e siècle, ensuite en Europe Occidentale : « the Englishman of 1750 was closer in material things to Caesar's legionnaires than to his own great-grand-children » (p. 5).

L'auteur pose au départ deux questions fondamentales. Pourquoi cette Révolution se produisit-elle en Europe Occidentale ? Et pourquoi ce bouleversement intervint-il précisément à cette époque plutôt qu'à une autre ? Pour y répondre, il tente de dégager les particularités intrinsèques de l'Europe Occidentale, ce qui la différenciait du reste du monde à l'aube de la Révolution industrielle. Deux traits lui semblent essentiels : l'étendue et l'efficacité de l'entreprise privée et la grande valeur attribuée à la manipulation rationnelle de l'environnement humain et matériel. Selon l'auteur, le rôle de l'entreprise privée, sa vitalité politique et sociale sans précédent furent capitaux dans la gestation de l'Europe Moderne : le développement du commerce mit fin à l'économie de subsistance

du « manoir médiéval » et donna naissance aux villes, ces nœuds politiques, culturels et économiques de la société nouvelle ; les hommes nouveaux du commerce, de la banque et de l'industrie procurèrent aux dirigeants et aux hommes d'État les ressources destinées au financement de leur politique nationaliste (p. 15). En même temps, l'Europe Occidentale se dégagait des superstitions plus rapidement que toute autre contrée et on y arriva plus vite à une organisation rationnelle de l'environnement humain et matériel. L'auteur en trouve un indice dans le fait qu'en Europe Occidentale le taux des naissances était bien plus bas que le maximum biologique : ce « self-restraint » (p. 22), en rapport direct avec le taux des ressources de la population, n'était rien moins qu'une adaptation des moyens aux fins, un excellent exemple de rationalisation. — Autre exemple, la signification de l'éthique calviniste : cette insistance sur la valeur du temps, cette condamnation du plaisir et de la diversion « constituted in effect an imposition of the criterion of efficiency on every activity » (p. 24). Enfin, en rapport étroit avec ce deuxième facteur, on acquit plus vite en Europe Occidentale le sens de la supériorité de l'homme sur la nature et sur les choses, ce qui favorisa le développement de la Science.

Cependant, ces deux valeurs fondamentales de la culture et de la société européennes qui donnèrent naissance au monde industriel moderne ne peuvent suffire à expliquer la différence entre le développement économique de l'Europe Occidentale et celui des autres régions. L'auteur attache beaucoup d'importance au fait que l'Europe Occidentale du XVIII^e siècle ne connut pas d'invasions et qu'ainsi lui furent épargnées « the death and ruin of outside aggression » (p. 33) — Pour lui, les seuls ennemis que les Européens avaient désormais à craindre étaient d'autres Européens et les conflits entre États aboutirent à un meilleur équilibre des forces en présence, particulièrement dans les États du N.O. de l'Europe qui devaient prendre la tête du développement économique ultérieur.

Le premier chapitre est consacré à l'étude de la Révolution industrielle en Angleterre. L'auteur concentre son attention sur les industries qui jouèrent un rôle décisif dans ce processus de transformation : le textile, parce que cette industrie fut la première à adopter des techniques modernes de production et parce que pendant longtemps elle fut l'industrie la plus importante tant sur le plan du capital investi que sur ceux de l'emploi et de la valeur de la production ; la métallurgie et l'industrie chimique, en raison de leur rapport direct avec toutes les autres industries ; et la construction mécanique parce que la machine joua un rôle capital dans la formation de la nouvelle civilisation économique.

Le grand essor de l'industrie textile en Angleterre, peut être attribué aux conditions très favorables que connut ce pays au XVIII^e siècle, tant sur le plan de la production que sur celui de la demande. Sur le plan de la production, l'auteur insiste sur l'importance de cinq facteurs : l'abondance des matières premières, l'accès aisé des centres de production aux transports par eau (qui s'amélioraient constamment) ; l'afflux d'artisans étrangers spécialisés, la sécurité due à l'absence d'armées étrangères sur le sol national, et surtout la grande liberté dont jouissaient les producteurs en raison de la non-intervention du gouvernement et de l'absence des « guild restrictions » qui pesaient si lourdement sur les épaules de leurs concurrents continentaux.

Sur le plan de la demande, l'auteur met en évidence un accroissement de la population plus rapide que sur le continent, un pouvoir d'achat par tête d'habitant et un standing de vie nettement plus élevés et surtout l'absence de barrières douanières et de tonlieux

seigneuriaux qui favorisa la formation d'un marché cohérent et vaste. Tous ces facteurs aboutirent à un besoin de changement dans le mode de production.

Les changements furent favorisés par le fait que la société anglaise était beaucoup plus « ouverte » que la nôtre : les distinctions de classes sociales y étaient moins marquées et la perméabilité des couches sociales y entraînait une mobilité plus grande. Sur le plan de la production textile, on y arriva donc plus vite à une certaine standardisation ; cette tendance fut encore renforcée par les exportations croissantes vers le marché colonial. Le développement de l'industrie textile bénéficia également du fait que l'Angleterre était nettement plus avancée dans le domaine de l'habileté technique, que les inventeurs y trouvaient plus facilement les fonds nécessaires au financement de leurs projets et que les inventions s'y répandaient plus rapidement sur le marché (ici, l'Auteur s'oppose à l'affirmation de certains selon laquelle cette rapidité aurait été liée à une accumulation de capital relativement plus grande en Angleterre qu'ailleurs ; pour lui, ce qui distinguait l'économie anglaise de l'époque était avant tout « an exceptional sensitivity and responsiveness to pecuniary opportunity », p. 66). Enfin, contrairement aux autres pays d'Europe Occidentale, l'Angleterre du XVIII^e siècle avait une structure financière très avancée : le public y était parfaitement familiarisé avec les « paper instruments » et le crédit bancaire y était d'un usage courant.

C'est dans ces conditions particulièrement favorables que naquit la Révolution industrielle. Dans le textile, on en franchit d'abord le cap dans l'industrie du coton, car techniquement, cette fibre se prêtait plus facilement à la mécanisation que la laine. Passant ensuite à la métallurgie, puis à l'industrie chimique, l'Auteur donne un bref aperçu des principales techniques qui furent à la base de leur essor. Il examine enfin deux problèmes importants : celui du recrutement de la main d'œuvre nécessitée par cet essor industriel et celui de la place relative du secteur industriel dans l'ensemble de l'économie britannique de l'époque.

Le second chapitre (« Continental Emulation ») retrace les conditions dans lesquelles l'Europe Occidentale franchit, avec un demi-siècle de retard sur l'Angleterre, le cap de la Révolution industrielle.

L'auteur attribue ce retard à divers facteurs d'ordre naturel et d'ordre humain : matières premières souvent moins directement accessibles qu'en Angleterre, fragmentation des marchés, frais de transport élevés, mauvaises communications, barrières douanières très nombreuses, manque de main d'œuvre spécialisée, discrédit jeté sur les activités commerciales et industrielles (cette « individual social segregation of business enterprise » p. 129 — eut pour effet de décourager ceux qui désiraient s'adonner à de telles activités et de détourner les capitaux vers d'autres voies, essentiellement vers l'investissement foncier ou vers l'achat d'offices ou de titres de noblesse), etc...

L'auteur décrit ensuite le long cheminement des États d'Europe Occidentale vers l'industrialisation. Pour lui, cette industrialisation fut essentiellement, un impératif politique, une réponse à la concurrence anglaise tant sur le plan national que sur le plan international.

La marche vers l'industrialisation fut sérieusement entravée en Europe par les guerres de la Révolution et de l'Empire : la conséquence la plus grave de ces conflits fut la rupture des relations avec l'Angleterre qui empêcha la diffusion des nouvelles techniques et qui

élargit encore le fossé entre l'équipement industriel anglais et celui du continent. Toutefois, la Révolution eut des côtés positifs : la loi Le Chapelier (1791) abolit en France les corporations et les armées impériales diffusèrent les principes de liberté d'entreprise aux Pays-Bas, en Allemagne et en Italie du Nord.

Après 1815, grâce à l'espionnage industriel (l'émigration des artisans anglais fut interdite jusqu'en 1825, l'exportation des nouveaux types de machines et de leurs plans, jusqu'en 1842), le Continent acquit peu à peu son indépendance technique. En même temps, l'augmentation de la population provoqua un accroissement de la demande de manufactures pendant qu'un peu partout on assistait à l'unification interne des marchés nationaux (ex. : formation du « Zollverein »). De plus, les moyens de communication s'améliorèrent sensiblement ; aux environs de 1840, la construction des chemins de fer fut un important stimulant pour le développement industriel de l'Europe Occidentale. Enfin, la circulation plus rapide du capital et le développement du crédit y facilitèrent les investissements industriels.

L'auteur examine ensuite l'évolution technologique du Continent dans les industries textile, métallurgique et chimique. Contrairement à ce qui se passa en Angleterre, l'industrie de la laine se mécanisa plus rapidement que celle du coton ; de plus, dans les textiles comme dans l'industrie lourde, la diffusion des méthodes nouvelles fut lente, irrégulière et les anciennes techniques subsistèrent longtemps à côté des nouvelles ; enfin, autre différence avec l'Angleterre, le secteur de pointe fut celui de l'industrie lourde (charbon et fer) — et non celui du coton.

Vers 1850, l'Europe Occidentale avait encore environ une génération de retard sur l'Angleterre dans le domaine du développement industriel. Ce fossé fut comblé dans la période suivante qui fait l'objet du troisième chapitre (« Closing the gap 1850-1873 »). La rapidité du développement industriel du Continent pendant cette période résulte d'une remarquable conjoncture de facteurs endogènes et exogènes :

- L'Europe s'était libérée des traditions de la période pré-industrielle et grâce au chemin de fer, son activité économique était moins morcelée qu'auparavant.
- On s'y dirigea de plus en plus vers une grande liberté d'entreprise.
- Le trafic international fut rendu plus facile par l'abaissement ou l'élimination des barrières douanières.
- L'expansion fut principalement favorisée par quatre facteurs positifs :
 - Le chemin de fer exigea de gros investissements et stimula de nombreuses industries.
 - L'exploitation du charbon sur une grande échelle augmenta de façon considérable les ressources d'énergie.
 - La circulation monétaire fut facilitée par l'usage, désormais courant, du papier monnaie et par le développement du crédit.
 - Le développement des grandes banques d'investissement élargit encore le marché des capitaux et permit la création d'entreprises d'une taille bien plus grande qu'auparavant.

Sur le plan technique, on assista au triomphe de la mécanisation dans l'industrie textile, au triomphe de l'usage du charbon dans la métallurgie et, dans toutes les industries, au triomphe de la machine à vapeur.

Les entreprises changèrent d'aspect : elles devinrent de plus en plus grandes et on note une nette tendance à la concentration, particulièrement dans la métallurgie où quelques grosses entreprises fournirent l'essentiel de la production.

Enfin, la carte économique de l'Europe fut profondément modifiée par le regroupement des industries auprès des gisements de charbon et (ou) de minerai.

Le quatrième chapitre (« Short Breath and Second Wind ») envisage la période allant de 1873 à 1914. En dehors de l'industrie de l'acier qui connut à cette époque des transformations techniques fondamentales (procédés Siemens-Martin et Thomas-Gilchrist) on peut dire que l'industrie anglaise, française et belge connut jusqu'en 1890 un certain ralentissement : elle vécut sur ses succès passés. Ces années furent pour elle le soir de la Révolution industrielle. L'Allemagne offre avec cette situation un saisissant contraste. Jusqu'en 1870, son industrie était restée fort en-deça de l'industrie anglaise : de larges secteurs restaient à mécaniser, la manufacture domestique continuait à prédominer dans bien des branches, le réseau ferré était loin d'être complet et l'échelle de production demeurait en général assez basse. A partir de 1870, cette industrie se mit à progresser très rapidement et de façon ininterrompue pour finir par dépasser même l'industrie britannique. Selon l'Auteur, les raisons du succès allemand ne furent pas d'ordre matériel, mais plutôt d'ordre social et institutionnel. Les industriels anglais de cette époque étaient en général les petits enfants de ceux qui avaient été à la base de l'hégémonie anglaise : ils avaient tendance à se complaire dans une situation acquise ; en revanche, les industriels allemands étaient pour la plupart des hommes nouveaux, travailleurs et tenaces. De plus, les allemands développèrent chez eux un véritable culte de la science et de la technique. Leurs écoles formèrent de nombreux savants et techniciens de premier ordre, grâce à un enseignement de type intensif dont la qualité était nettement supérieure à celle de l'enseignement anglais. Enfin, à partir de cette époque, les Allemands bien plus que les Anglais, n'hésitèrent pas à risquer de gros capitaux dans l'exploitation de techniques nouvelles.

Sur le plan technique, cette période se caractérisa essentiellement par l'invention et la diffusion de l'acier à bon marché, par la transformation de l'industrie chimique (les innovations les plus importantes sont le procédé Solvay pour la fabrication de la soude caustique et la synthèse des composés organiques, base de l'industrie de la chimie organique), par l'apparition et le développement du moteur à explosion et par l'exploitation industrielle de l'énergie électrique. L'auteur analyse longuement toutes les implications de ces innovations techniques.

L'avant-dernier chapitre (« The Interwar Years ») étudie d'abord l'influence de la première guerre mondiale sur l'économie internationale. La guerre servit de catalyseur, elle précipita des changements qui s'étaient déjà amorcés dans les années précédant le conflit (fermeture des marchés pour lutter contre la concurrence extérieure, intervention de l'État dans des domaines autrefois réservés à l'entreprise privée, etc...). Elle créa aussi des difficultés monétaires considérables qui rendirent la conduite des affaires plus difficile et plus coûteuse, qui détournèrent vers la spéculation une partie des capitaux qui auraient pu être engagés dans des activités productives, et qui renforcèrent les mécanismes protectionnistes (tarifs élevés, barrières douanières, etc.).

L'auteur analyse ensuite les causes de la crise économique de 1929-1932 et se demande pour quelles raisons elle fut si sévère et quasi universelle. Il examine les conséquences po-

litico-économiques de cette crise (intervention de plus en plus prononcée de l'État dans tous les domaines de la vie économique etc...). Il s'attache particulièrement au cas de l'Allemagne violente et extrémiste. Ce chapitre se termine par une vue synthétique des principaux changements technologiques intervenus entre les deux guerres dans les industries anciennes (textile, fer et acier, fabrication de machines, construction navale et transports ferroviaires) et les industries nouvelles (fabrication de l'énergie électrique, construction électrique, industrie chimique, transports automobiles). D'une façon générale, cette période ne se caractérisa pas par des découvertes importantes : elle vit essentiellement la mise en œuvre technologique et commerciale de découvertes datant d'avant-guerre.

Les industries nouvelles stimulées par une demande toujours croissante connurent un taux d'expansion très élevé (principalement celles de la radio, de l'électricité et de l'automobile). L'évolution fut beaucoup plus lente dans les industries anciennes ; surtout dans l'industrie du coton qui fut finalement supplantée par celle des fibres artificielles (« the industry that had triggered the first Industrial Revolution was the sick man of the Second » (p. 451)) mais également dans l'industrie du fer et de l'acier (principalement en Angleterre où dans les années vingt, cette industrie tomba même au-dessous du niveau de sa rivale française ; néanmoins, elle parvint à combler ce retard dans les années trente).

Dans le dernier chapitre (« Reconstruction and Growth since 1945 »), l'auteur se penche sur les facteurs très variés qui, dans les années cinquante déclenchèrent en Europe occidentale un essor économique sans précédent. De l'ensemble de ces facteurs, se dégagent quatre éléments majeurs qui pourraient donner à penser que ce « boom » économique sans précédent n'est pas un phénomène temporaire mais qu'il constitue au contraire la première étape d'une période de croissance économique plus rapide liée à une accélération du progrès technique :

- Le premier, et peut-être le plus important, est l'accroissement de la connaissance, aussi bien dans le domaine scientifique que dans le domaine technique.
- Le second, le nouvel esprit de coopération internationale, si imparfait soit-il, qui constitue une avance incalculable sur l'égoïsme national de l'entre-deux-guerres.
- Le 3^e, le développement de la science économique, qui marque une rupture avec la « counterproductive wisdom » à laquelle s'accrochait la génération de l'entre deux-guerres.
- Le quatrième, étroitement lié aux trois autres, est une profonde modification des valeurs : de l'homme d'affaires européen au plus humble travailleur, on considère désormais le changement comme normal, voire désirable et même indispensable, là où autrefois on le craignait et où l'on cherchait à étouffer ses effets. C'est en quelque sorte un retour aux grands espoirs de l'aube de la Révolution industrielle, au bouillant optimisme des premières générations de novateurs anglais. Mais jamais auparavant ces valeurs ne furent aussi répandues qu'alors et jamais non plus elles ne reçurent une telle confirmation dans les faits.

C'est dans la dernière page de l'ouvrage que l'auteur nous livre la clé du titre : « The Unbound Prometheus » (le Prométhée non enchaîné). Pour lui, l'Histoire n'est en définitive, qu'un « sacrifice on the altar of hope » (p. 454), l'espoir que l'homme sera un jour capable de se maîtriser lui-même, comme il maîtrise aujourd'hui la nature.

La vieille légende de Prométhée enchaîné par Zeus pour avoir dérobé le Feu ne doit pas être interprétée uniquement dans un sens négatif : Prométhée fut puni de sa témérité, certes, mais Zeus ne reprit jamais le feu aux hommes. En somme, la légende nous avertit du côté périlleux de la recherche et de l'exploitation de la Connaissance, mais en même temps elle nous montre que l'homme doit persévérer dans ce sens : « man must and will know, and once knowing, will not forget » (p. 555). La Révolution industrielle fut, selon l'auteur, l'apogée de millénaires de progrès intellectuels. Elle eut de bons et de mauvais côtés. Mais la marche de la science et de la technique se poursuit et avec elle, le travail social et moral. Nul ne peut être sûr que l'espèce humaine survivra à cette course mais une chose est certaine : l'homme n'abandonnera jamais cette voie car, à côté de ses craintes, subsistera toujours un éternel espoir.

Cet ouvrage, on le voit, est plus une réflexion sur le phénomène de la Révolution industrielle qu'une étude analytique ou une description détaillée de celui-ci.

Dans son interprétation des faits, l'auteur accorde souvent une importance prépondérante aux facteurs d'ordre spirituel, social ou politique, à la « superstructure », diraient les marxistes.

A mainte reprise, il critique d'ailleurs ouvertement les interprétations des historiens marxistes (ex. : p. 248 : « Marxist studies of history have been wont to see the international rivalries that preceded the First World War as the thrashing of a system in process of decline and dissolution. *The fact is that there were the growing pains of a system in process of germination* »). L'argumentation est parfois fragile, incomplète, basée sur des impressions intuitives plutôt que sur des données quantitatives. De plus, la bibliographie n'est pas toujours complète. Par exemple, pour ce qui concerne l'histoire de l'industrie du fer et de l'acier en Angleterre, l'auteur ne se réfère nulle part à l'excellente étude d'Alan Birch, parue en 1967 ⁽¹⁾ basée en grande partie sur des archives inédites, et qui est en rapport étroit avec le sujet traité ici.

Ceci n'enlève rien à la valeur intrinsèque de l'ouvrage. Que l'on approuve ou que l'on condamne les idées de l'Auteur, on a toujours l'esprit en éveil, attentif aux nombreux problèmes posés. Car ce livre a le grand mérite de faire apparaître la grande complexité des phénomènes économiques et, par là même, de susciter la réflexion et d'ouvrir la voie à de nouvelles recherches. — A. VAN NECK.

157. — **Character and Style in English Politics.** — The meaning which J. H. GRAINGER in *Character and Style in English Politics* (Cambridge, University Press, 1969 ; un vol. in-8°, VIII-291 p. Prix : 50s) gives to 'character and style' is made clear at the outset of his book by an analogy. In cricket, the batsman with character plays with pertinacity and courage but may lose grace in order to gain runs ; the batsman with style gains his runs with a smooth proficiency 'in which graceful execution runs to rhetoric'. The meaning of 'politics' grows as the book advances through the centuries. They can hardly be said to have begun before the Tudors. While the servants of the crown had little independence,

(1) Alan BIRCH, *The Economic History of the British Iron and Steel Industry 1784-1879. Essays in industrial and economic history with special reference to the development of technology*, Londres, 1967.

their intentions could scarcely constitute a policy or be more than a method to get the king's business done. Three quarters of the book, therefore, are about the nineteenth and twentieth centuries or, to be more precise, over half of it is about the twentieth century. After the great nineteenth-century figures have been discussed, Joseph Chamberlain, A. J. Balfour (to whom justice is done) Lord Milner, John Morley and Bonar Law are passed under review. Then follows what is perhaps Mr Grainger's best chapter : that on Lloyd George and Baldwin. 'There is no explanation of Lloyd George except in terms of political virtuosity', writes Mr Grainger. 'What he did was to make politics out of his own gifts and to realize himself through events'. Baldwin was his opposite. 'From whence', asks Mr Grainger, 'did Baldwin get his moral certitude, his barely fallible appeal to the people, to party and to Parliament?'. Baldwin represented principle in politics and a concern for party and national values which he believed should not be lost. His indispensability in four crises of first-class importance was a triumph of character. (One may recall that Baldwin once remarked 'I love a crisis'). He was also the 'sense of the nation'. The pattern of contrast continues among the Labour leaders with J. H. Thomas and Ramsay Macdonald on one side and Philip Snowden and Arthur Henderson on the other ; with Aneurin Bevan, 'who came near to making a lasting style out of his sensibility', a foil to Sir Stafford Cripps and Ernest Bevin. Mr Grainger's reflections on Neville Chamberlain and Sir Alec Douglas-Home are appropriately preceded by a discussion of the nature of English Conservatism. Churchill and Eden are the last pair of subjects to stimulate Mr Grainger's shrewd comment : Churchill, the model which for Eden, in 1956, was 'undoubtedly not a good one'. It is a witty and fair-minded book. — Agatha RAMM.

158. — **William Wells Brown, auteur abolitionniste et réformateur.** — La collection **NEGRO AMERICAN BIOGRAPHIES AND AUTOBIOGRAPHIES**, dirigée par le Professeur John Hope Franklin, de l'University of Chicago, se propose de réparer l'oubli plus ou moins volontaire dans lequel l'historiographie américaine a longtemps tenu l'étude du milieu noir du XIX^e siècle en général, et plus particulièrement de certaines figures issues de ce milieu et qui jouèrent un rôle important dans l'agitation anti-esclavagiste qui précéda la guerre civile. Le Dr. Farrison nous livre une biographie très documentée de William Wells Brown, auteur abolitionniste et réformateur, jusqu'alors fort peu étudié : William Edward FARRISON, *William Wells Brown, Author and Reformer* (Chicago ; Londres, University of Chicago Press, 1969 ; un vol. in-8°, XII-482 p., frontispice). Né esclave en 1814, Brown, après les divers avatars inhérents à sa condition, s'échappa à l'âge de vingt ans vers un des États libres. Autodidacte, il allait, dix ans plus tard, se lancer dans le mouvement abolitionniste, à la fois comme agent actif de l'*Underground Railway* qui acheminait vers la liberté des esclaves fugitifs et comme orateur de meeting. Pendant trente ans, avant le début de la guerre de Sécession, Brown fut extrêmement actif au sein de l'*American Anti-Slavery Society*, pour laquelle il était une recrue de choix, dont les expériences d'ancien esclave et la connaissance des conditions de la vie des noirs dans les États du Sud faisaient merveille dans la croisade abolitionniste lancée par des orateurs plus connus, tels que William Lloyd Garrison, Wendell Philips et Frederick Douglass, lui aussi ancien esclave. Les multiples activités de Brown ne se limitaient pas à la question de l'esclavage.

Mêlé au mouvement pacifiste, Brown fut envoyé par l'*American Peace Society* comme délégué au *Congrès de la Paix* tenu à Paris en 1849. Cette mission allait avoir un caractère décisif sur la carrière de Brown. Accueilli avec une sympathique curiosité, loué par Victor Hugo et Richard Cobden, il allait, pendant plus de quatre ans, se livrer à une intense propagande abolitionniste en Europe. Le récit de son évasion, accompagné d'un vigoureux plaidoyer anti-esclavagiste, connut plusieurs éditions à Londres. Tenté par ce succès, et encouragé sans doute par l'intérêt soudain de l'Europe pour la question de l'esclavage — *La Case de l'Oncle Tom* servant de catalyseur à cet engouement —, Brown publia à Londres *Clotel*, un assez médiocre roman où il contait les tribulations d'une jeune mulâtresse que le Président Thomas Jefferson lui-même aurait eu de ses rapports avec une de ses esclaves. De retour aux États-Unis, notre proluxe auteur récidiva et publia des mélodrames inspirés par l'esclavage et exploitant la fièvre émancipatrice qui s'était emparée des États du Nord. Après l'émancipation des esclaves par Lincoln au milieu de la guerre civile, Brown se fit historien et publia *The Black Man, His Antecedents, His Genius, and His Achievements* en 1863, puis dix ans plus tard, en pleine période de Reconstruction, *The Rising Son*. Dans ces deux ouvrages, il s'adressait à la fois aux blancs, pour tenter de détruire les préjugés solidement ancrés au sujet de l'« infériorité naturelle » de la race noire, et aux affranchis pour leur rendre le *self-respect* détruit par la servitude et les adjurer de résister aux manœuvres de leurs anciens maîtres pour les garder dans un état de semi-dépendance. A bien des égards, et à la lumière de cent ans d'histoire américaine, les avertissements de Brown étaient prophétiques. Les dernières années de sa vie — il mourut en 1884 — furent occupées par la pratique de la médecine (dans laquelle il fut à nouveau autodidacte) et sa participation à la propagande anti-alcoolique, féministe et progressive. L'étude du Dr. Farrison est particulièrement fouillée et il a pu reconstruire les multiples activités de Brown par des dépouillements considérables dans la presse du temps. A une lucide critique de la production littéraire de Brown, il joint, en même temps qu'une biographie détaillée, une peinture vivante et fort instructive de la société américaine des années 1830-1860, qui nous révèle des aspects souvent négligés de la croisade abolitionniste et de ses remous internes. — Fr. BALACE.

159. — **Leopold I en de Griekse troon.** — 'Επιστημονική 'Επετηρίς τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν. Het volume XVII (1966-1967) der Tweede Reeks van dit jaarboek bevat o.a. een belangrijke bijdrage van Apostolos B. DASKALAKIS over *De redenen voor de weigering van de Griekse troon door Leopold en de vermeende verantwoordelijkheid van Kapodistrias* (Οἱ λόγοι τῆς παραιτήσεως τοῦ Λεοπόλδου ἀπὸ τοῦ Ἑλληνικοῦ θρόνου καὶ ἡ πιστενομένη εὐθύνη τοῦ Καποδίστρια). (p. 111-167). Vermits de taal waarin dit uitvoerige artikel werd opgesteld de meeste historici die in dit onderwerp belang stellen zal weerhouden van een directe kennisname met de inhoud van deze studie, zal de schrijver van deze bespreking de gegevens van dit artikel (bedoeld als een rehabilitatie van Kapodistrias) naar beste vermogen resumeren. Na een overzicht van de feiten die geleid hebben tot de protocollen van 3 februari 1830 (het eerste protocol legde de grenzen van de onafhankelijke Griekse staat vast en bepaalde dat een erfelijke monarchie zou ingesteld worden met dien verstande dat de eerste monarch niet zou behoren tot de koningshuizen der staten die het verdrag van Londen van 6 juli 1827 ondertekend hadden ;

een tweede protocol bood de Griekse troon aan prins Leopold van Saksen-Coburg aan) onderzoekt Prof. Daskalakis (p. 127-143) de onderhandelingen die prins Leopold voerde enerzijds met de vertegenwoordigers van de staten die de hogervermelde protocollen opgesteld hadden (Groot-Brittannië, Frankrijk en Rusland; deze onderhandelingen betroffen voornamelijk de noordelijke grenzen van de nieuwe staat en de economische hulp aan het land dat zich, na zijn revolutie, in een rampzalige toestand bevond), anderzijds met Ioannis Kapodistrias (1776-1831), door de derde nationale vergadering (april 1827) aangesteld tot voorlopig president van Griekenland. Het einde van deze moeizame onderhandelingen kwam op 9 mei 1830 toen prins Leopold aan de gevolmachtigden van de drie grootmachten betekende dat hij de Griekse troon niet zou aanvaarden.

Volgens de opinies van Kapodistrias' politieke tegenstanders en van de latere historici zou de beslissing van prins Leopold in sterke mate beïnvloed zijn door zijn briefwisseling met Kapodistrias; om Leopold te ontmoedigen en aldus voor onbepaalde tijd in het bezit te blijven van de macht, zou de voorlopige president zijn brieven gevuld hebben met overdreven sombere beschouwingen aangaande de economische situatie en de politieke toekomst van Griekenland. Tegen deze opinies verzet zich, in een gloedvolle taal, A. Daskalakis (pp. 151-161): wat Kapodistrias aan prins Leopold schreef was juist, en hij zou zijn plichten verwaarloosd hebben indien hij de toekomstige monarch niet op voorhand had ingelicht van wat hem in Griekenland te wachten stond; de sombere vooruitzichten betreffende de situatie die zou voortvloeien uit de aanvaarding der grenzen vastgelegd door het protocol van 3 februari werden aan prins Leopold niet medegedeeld met de bedoeling van hem te ontmoedigen, doch om hem aan te sporen tot interventie, ten voordele van Griekenland, bij hen die (naar Kapodistrias verhoopte) deze grenzen nog steeds konden wijzigen.

Heeft Kapodistrias, *zonder* dat hij dit bedoelde, door zijn brieven de beslissing van prins Leopold beïnvloed? Ook dit aanvaardt Daskalakis niet (pp. 162-164). Ook zonder de inlichtingen en vooruitzichten van Kapodistrias (die trouwens bevestigd werden door de vertrouwenslieden waarover Leopold in Griekenland beschikte) zou de prins de Griekse troon geweigerd hebben, en dit o.a. om persoonlijke redenen: 1. het vooruitzicht bestond dat hij na de dood van de bejaarde George IV van Groot-Brittannië zou aangesteld worden als voogd van zijn nicht, de minderjarige troonopvolgster Victoria, en tegelijk als regent; 2. Louise Marie van Orléans, naar wier hand hij dong ten tijde van deze gebeurtenissen (en die in 1832 zijn tweede gemalin zou worden), had weinig belangstelling voor de troon van een kleine, arme en rumoerige staat.

Tot slot van zijn artikel wijdt Daskalakis enkele bladzijden (164-167) aan wat zou gebeurd zijn indien Leopold de Griekse troon wel aanvaard had; dit zou tegelijkertijd een acceptatie geweest zijn van de noordelijke grenzen zoals ze in het hogervermelde protocol vastgelegd waren, en derhalve een slechte zaak voor Griekenland, hoe groot ook de hoop mag geweest zijn die door de dynamische persoonlijkheid van de prins gewekt was.

De studie van Prof. Daskalakis is gefundeerd op de briefwisseling van prins Leopold met de Britse Minister van Buitenlandse Zaken, Lord Aberdeen, en met de voorlopige president van Griekenland, Kapodistrias; verder op de protocollen en de overige beslissingen van de conferentie van Londen aangaande het Griekse probleem, en op de decreten en proclamaties van Kapodistrias en van de Griekse senaat en nationale vergadering.

Daskalakis' reëhabilitatie van Kapodistrias stoelt derhalve op de reïnterpretatie van bekend archiefmateriaal, niet op de ontsluiting van nieuwe bronnen. — T. REEKMAN.

160. — **Fondateurs de la Troisième République.** — Ce choix de textes dû à Pierre BARRAL (Paris, Armand Colin, 1968 ; 360 p., COLLECTION U) est tiré non des écrits de théoriciens, mais des œuvres — discours principalement — d'hommes d'action. Échelonnés de 1965 à 1890 environ, les textes proviennent uniquement de la génération des « fondateurs » — en fait, essentiellement de Gambetta, de Jules Ferry et de Clémenceau. Ils n'en sont pas moins précieux, notamment parce qu'on y trouve commodément réunis de larges extraits de discours célèbres auxquels on se référerait fréquemment sans les avoir lus. Et l'on s'aperçoit alors de tout ce que la rhétorique de l'époque, qui nous agace aujourd'hui, cachait de sens profond des réalités. Particulièrement remarquables apparaissent les analyses faites par Gambetta de la société française de ce temps, et notamment de ses couches rurales. En fait, la politique opportuniste s'explique pour une très large part par la nécessité de faire accepter la République à un pays où la prédominance rurale est encore très nette — facteur qu'on a trop souvent oublié. C'est dire que ce petit livre est indispensable non seulement pour illustrer l'histoire des vingt premières années de la Troisième République, mais pour la comprendre. — J. NERE.

161. — **German unity.** — Pierre AYÇONBERRY's *L'Unité Allemande* (Paris, Presses Universitaires de France, 1968 ; un vol. 128 p. COLLECTION « QUE SAIS ? ») is a brief survey of the process by which a large number of formerly independent German states became unified in a federal Reich in 1871 has many merits. It is up to date and takes account of recent research. It is concise and it is well balanced : the author has found space in which to discuss the economic and social aspects as well as the political and diplomatic aspects of unification. It is a well balanced survey in another sense since the problem of German unity is discussed not only from the point of view of Prussia or Austria but also from the point of view of medium sized and small German states. M. Ayçonberry has produced a brief, but admirable, introduction to a complex problem which should be welcomed by students of the international history of the nineteenth century. — W. O. HENDERSON.

162. — **La conférence de Londres de l'Internationale (1865).** — Depuis la tenue à Paris du Colloque organisé par le C.N.R.S. sur la Première Internationale (1), les publications consacrées à l'Association internationale des travailleurs deviennent plus nombreuses. C'est dans le cadre de ces recherches qu'il faut situer l'article de Chr. Christov sur la conférence de Londres de 1865 : Christo CHRISTOV, *La Conférence de Londres de la Première Internationale (25-29 septembre 1865) et sa préparation.* (Sofia, Nauka i Izkustvo, 1968 ; ANNUAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE SOFIA, FACULTÉ DE PHILOSOPHIE ET LETTRES. Tome LXI, Livre III, pp. 73-128).

(1) *La Première Internationale. L'institution-l'implantation-le rayonnement* (Paris, 16-18 novembre 1964). Paris, Éditions du C.N.R.S., 1968 (*Colloques internationaux du C.N.R.S.-Sciences humaines*), in-8°, 495 p.

Il s'agit de la première conférence de l'Internationale qui se tint à Londres du 25 au 29 septembre 1865. L'auteur rappelle à juste titre que cette conférence remplaça un congrès qui aurait dû avoir lieu à Bruxelles la même année. S'il est vrai que les internationaux invoquèrent — pour ne pas tenir ce congrès à Bruxelles — la reconduction par le ministre belge de la Justice Jules Bara, de la loi sur les étrangers datant de 1835, il faut aussi rappeler que l'Internationale avait à cette époque peu d'audience dans notre pays : en effet, la section bruxelloise ne fut fondée que le 17 juillet 1865.

L'auteur examine d'abord le développement de l'Internationale dans les différentes sections depuis la fondation de l'A.I.T. le 28 septembre 1864 à St. Martin's Hall jusqu'au début de la conférence de Londres. La seconde partie relate les discussions qui virent le jour au sein du Conseil central de l'A.I.T. à Londres, au sujet de l'ordre du jour à adopter ; il examine aussi un des problèmes qui étaient au centre des discussions du mouvement républicain et socialiste européen de l'époque : la question polonaise.

Enfin, il décrit les diverses interventions présentées à la conférence de Londres. A propos de la question polonaise, l'auteur signale que César de Paepe (1841-1890) demanda avec insistance que cette question ne figurât pas à l'ordre du jour du prochain congrès de l'Internationale à Genève en 1866.

Cependant, il serait faux de croire que la question polonaise fut la seule question débattue : il y eut aussi le problème des unions professionnelles, des impôts directs et indirects, de la réduction de la journée de travail, ainsi que le travail des femmes et des enfants. Pour l'auteur, la conférence de Londres rendit l'Internationale plus homogène et resserra les liens entre les différentes sections, ainsi que les liens de ces sections avec le Conseil central de Londres. En cela, cette conférence s'oppose à celle qui se tint également à Londres en 1871, mais qui marqua le début du déclin dans l'Internationale.

Encore un mot au sujet des sources. L'étude est basée en grande partie sur les sources manuscrites conservées à l'Institut du marxisme-léninisme à Moscou. S'il est vrai — comme nous avons pu le constater au cours d'un séjour d'étude — que ces archives sont précieuses, en ce qui concerne l'A.I.T., pour la période précédant le congrès de La Haye en 1872, il faut aussi ajouter qu'il ne s'agit pas toujours des originaux. Par exemple, l'auteur cite dans sa bibliographie les procès-verbaux de la section bruxelloise de l'A.I.T. : or, ces procès-verbaux sont conservés dans les archives de Hermann Jung à l'Internationaal Instituut voor Sociale Geschiedenis d'Amsterdam.

D'autre part, il est dommage que l'auteur ne cite pas les documents sur cette conférence de Londres, publiés dans le tome II des Archives Bakounine (1). Il eût également été intéressant de pouvoir prendre connaissance des archives de Pierre Vésinier déposées également à l'I.I.S.G. d'Amsterdam ; ces archives contiennent de précieux renseignements sur les courants socialistes et républicains autres que ceux de la majorité du Conseil central de Londres. — B. DANDOIS.

(1) *Michel Bakounine et les conflits dans l'Internationale : 1872. La question germano-slave et le communisme d'État. Écrits et matériaux ; textes établis et annotés par A. Lehning.* Leiden, E. J. Brill, 1965, in-4°, 496 p.

163. — **Nationalité et nationalisme (1860-87)**. — En 1952, Pierre Benaerts et Fernand L'Huillier avaient présenté une édition refondue de l'ouvrage *Du Libéralisme à l'Impérialisme 1860-1878*, paru à la veille de la seconde guerre mondiale. Seize ans plus tard, une nouvelle édition de ce tome XVII de la collection PEUPLES ET CIVILISATIONS est publiée sous le titre *Nationalité et Nationalisme*, sans que le contenu de l'ouvrage ait été fortement remanié : Pierre BENAERTS, Henri HAUSER, Fernand L'HUILLIER, Jean MAURAIN, *Nationalité et Nationalisme (1860-1878)*. Paris, Presses Universitaires de France, 1968 ; un vol. in-8°, 761 p. (PEUPLES ET CIVILISATIONS, t. XVII). F. L'Huillier, dans un bref avertissement, explique la raison du changement du titre. Les arguments avancés ne nous ont pas entièrement convaincus. Ou bien nous aurions préféré la reprise du premier titre retenu en 1935 par les directeurs de la collection « Le triomphe de l'idée nationale » car la distinction délicate entre « nationalité » et « nationalisme » n'était pas faite par les contemporains et ce sont les déviations de l'idée nationale et les excès des nationalités qui ont, *au-delà de 1878*, donné naissance aux nationalismes ou bien nous aurions maintenu le titre « Du libéralisme à l'impérialisme ». En effet, nous ne partageons pas l'opinion de l'auteur selon laquelle « l'étude approfondie de l'impérialisme autorisait à ne pas invoquer déjà celui-ci, ou à ne l'évoquer que discrètement, dans les années 70 » (Avertissement de F. L. L'Huillier). De 1860 à 1870, Napoléon III est Empereur des Français, le 18 janvier 1871, Guillaume I^{er} est couronné Empereur allemand, le 1^{er} janvier 1877, Victoria est proclamée Impératrice des Indes. Les contemporains avaient rarement entendu tant parler d'Empire. M. L'Huillier nous répondra peut-être qu'Empires et Impérialismes sont deux notions différentes. Tout de même...

La bibliographie a été mise à jour. Ainsi y trouvera-t-on mentionnées les thèses françaises importantes d'histoire économique de Cl. Fohlen, de P. Léon, de M. Lévy-Leboyer, de G. Imbert par exemple. Grâce à cet apport nouveau, P. Benaerts a modifié sensiblement le livre IV « les transformations économiques et sociales », dont les cinq chapitres de 1952 sont devenus sept. La primauté est donnée à l'infrastructure sur la conjoncture. En 1952, le premier chapitre était consacré à la courbe de l'évolution économique, il est relégué à la 5^e place, le chapitre I^{er} traitant des éléments humains de l'essor économique, le chapitre II de la rénovation de l'infrastructure de l'économie, deux matières qui n'étaient pas étudiées distinctement en 1952. Ainsi sont étudiés méthodiquement, dans un premier chapitre, la poussée démographique, les libres migrations humaines, les hommes de science et les inventions, les hommes d'affaires conquérants. Dans un deuxième chapitre trouvent place l'équipement monétaire, l'équipement bancaire et les investissements, l'instauration du libre-échange. Le sens de la présentation et la netteté de l'exposé sont remarquables. A une époque où certains historiens de l'économie sont devenus illisibles, il faut louer Pierre Benaerts de sa clarté. Son objectivité, d'autre part, mérite compliment.

M. L'Huillier a « apporté de nombreuses retouches, tout en conservant l'organisation de l'édition révisée de 1952 ». Nous n'allons pas repérer à travers l'ouvrage ces retouches. Disons simplement que l'auteur a tenu compte des progrès de la recherche historique. La guerre de Sécession, la politique intérieure du Second Empire — dont M. L'Huillier est un bon connaisseur — le *Kulturkampf* nous ont paru des matières heureusement rajeunies.

La partie diplomatique ne contient pas de révélations, on n'en attend d'ailleurs pas dans des collections de ce genre. Les chapitres sur la guerre franco-allemande, pas plus que celui

sur les rapports des puissances en Europe (1871-1878) n'ont été modifiés. Quant aux rapports des puissances hors d'Europe, ni le premier âge de l'Impérialisme britannique, ni la poussée russe vers l'Est n'ont été transformés et celui qui nous intéresse particulièrement, « Les virtualités : le rêve de Léopold II et l'attente de la France » ne tire pas profit des nombreuses publications relatives aux initiatives coloniales de Léopold II qui ont vu le jour en Belgique depuis 20 ans, M. L'Huillier mentionne seulement dans sa bibliographie l'ouvrage d'A. ROEYKENS, *L'initiative africaine de Léopold II et l'opinion publique belge*. La politique intérieure belge n'a pas davantage été renouvelée et l'on s'étonne de trouver dans cette édition p. 311 comme dans celle de 1952, p. 268, la formule des « élections municipales et communales », figurant déjà dans l'édition de 1939, p. 212...

Neuf cartes et tableaux enrichissent cette nouvelle édition qui doit remplacer dans les bibliothèques celle de 1952. — Robert DEMOULIN.

164. — **Les papiers Michel Levie (1851-1939)**. — Pendant plus d'un demi-siècle Michel Levie a été mêlé à de très nombreux événements politiques, sociaux et économiques sur le plan national et international ; il suffit de parcourir le livre que lui a consacré son fils Jean Levie (*Michel Levie...*, Louvain, 1962), pour avoir un aperçu des multiples activités de cet homme politique.

C'est donc dire l'importance que peuvent avoir les papiers de Michel Levie. Ceux-ci ont toutefois été largement utilisés et classés méthodiquement par Jean Levie avant qu'il ne les confie aux Archives de l'État à Mons.

Inventaire des papiers Michel Levie (1851-1939) (Bruxelles, Ministère de l'éducation nationale, Archives générales du Royaume, Archives de l'État à Mons, 1968 ; un vol. in-4°, iv-28 p.) rédigé par M. Wellens, suit comme le dit son A. (p. III) d'assez près le classement adopté par Jean Levie qui était un homme soigneux et respectueux des choses du passé. La lecture de l'inventaire montre le nombre relativement élevé de dossiers contenant uniquement des coupures de presse (13, 42, 50, 62, 63, 65, 81, 95, 97, 99) et des imprimés (1, 4, 7, 47, 71, 72, 88, 103, 172, 426, 429) sans compter d'autres dossiers abondamment pourvus de pièces imprimées. C'est assurément une caractéristique des archives contemporaines qui, au fil des ans, contiendront toujours plus de pièces imprimées. Vu la rareté de certains imprimés et leur richesse documentaire, on admet bien volontiers que ces pièces soient désormais conservées dans un dépôt d'archives.

La question se pose toutefois et se posera avec acuité dans l'avenir de savoir s'il ne convient pas d'éliminer certaines pièces que l'on trouve dans d'autres collections conservées plus spécialement dans les bibliothèques ainsi en ce qui concerne les documents parlementaires imprimés contenus dans les dossiers 45, 72 et 74.

Fallait-il former un dossier 426 au moyen des « Pages détachées du volume du Père Levie » ? Je ne le pense pas à moins que ce ne soient les épreuves du livre de Jean Levie, auquel cas il aurait fallu l'indiquer.

Comme il se doit, l'inventaire se termine par une table des noms de personnes et de lieux cités. Étant donné les multiples activités de Michel Levie et sa participation à de nombreuses institutions, il eût été intéressant de reprendre dans cet index les noms de ces institutions.

Les prénoms de certains personnages cités dans le chapitre IX, correspondance (pp.

14 à 22) auraient pu être donnés : n° 209, H. pour Carton de Wiart, n° 232 : J. pour Demarteau, n° 273 : G. pour Helleputte, etc... Pour le numéro 335, il s'agit bien entendu de Mgr Clément Micara nonce apostolique en Belgique depuis 1923.

Par ailleurs, M. Wellens aurait pu nous donner dans son introduction le nom des douze enfants de Michel Levie et leur date de naissance. Pour les coulisses de l'historiographie, il convient de rappeler qu'initialement Jean Levie a rédigé la biographie de son père afin de répondre aux vœux faits en ce sens par les très nombreux descendants de Michel Levie, ceux-ci dépassant la bonne centaine aujourd'hui. — P. GÉRIN.

165. — **Un quotidien catholique namurois, «L'Ami de l'Ordre» (1839-1914).** — Si l'Histoire a ses impératifs méthodologiques, elle a aussi ses servitudes heuristiques. Elle ne découvre le visage de ses personnages et des événements qu'au travers de ce qui est transmis à l'historien et encore uniquement par ce que celui-ci veut bien ou peut en retenir. Elle a ses secteurs privilégiés, baignés de lumière, parce que gorgés de documentation, elle a ses recoins d'ombre où, faute de sources, la narration historique se rapproche avec plus ou moins de nécessité de la préhistoire et du jeu des hypothèses. Le travail de M^{lle} Marie-Louise WARNOTTE, « *L'Ami de l'Ordre* » quotidien catholique namurois, de 1839 à 1914 (Leuven-Louvain, Nauwelaerts ; Paris, Béatrice-Nauwelaerts, 1968 ; un vol. in-8°, 131 p. (Centre interuniversitaire d'histoire contemporaine. Cahiers, 51), en est une illustration. Pour étudier un organe de presse, il est certes intéressant et indispensable d'avoir recours aux collections de cet organe, à celles de ses concurrents, aux témoignages de contemporains, mais rien ne vaut la documentation de première main, celle qu'on trouve dans les papiers de l'administration du journal, chez ses directeurs ou rédacteurs. M^{lle} Warnotte a pu consulter les archives privées d'un directeur de *l'Ami de l'Ordre*, Victor Delvaux, propriétaire et rédacteur en chef du journal catholique namurois de 1889 à 1914. L'abondance, l'originalité et l'intérêt de cette documentation sautent aux yeux lorsqu'on parcourt les cent trente pages de la plaquette que M^{lle} Warnotte consacre à *l'Ami de l'Ordre* entre 1839 et 1914. En revanche, la pauvreté de ses informations pour la période antérieure à 1889, éclate avec d'autant plus de clarté que pour lors elle dut se contenter de dépouiller la presse, de glaner çà et là des miettes documentaires dans un amas d'archives étrangères au sujet, quitte à trouver quelque réconfort dans la consultation des archives de l'évêché de Namur où, comme il se doit pour tout « bon » journal catholique, des détails se trouvent consignés quant à l'influence de l'épiscopat et du clergé sur la presse.

Ce déséquilibre entre le premier demi-siècle de l'organe namurois et les vingt-cinq années suivantes, immédiatement antérieures à la guerre de 1914, appelle de continuelles restrictions dans l'exposé. L'auteur ne peut que rarement parler de *l'Ami de l'Ordre* en général : il se doit de situer ses différentes thèses dans le temps, précaution d'ailleurs nécessaire lorsqu'il s'agit d'envelopper d'un trait une période de septante-cinq ans d'activité journalistique. L'ampleur de la synthèse amène ainsi M^{lle} Warnotte à confesser l'aspect « sommaire » de son analyse du contenu du journal namurois.

Il est certain d'ailleurs qu'en toutes parts, l'étude fourmille de renseignements et de précisions nouveaux et utiles. Intéressé par tous ces détails qui contribuent à dresser l'image de la rédaction namuroise, le lecteur non averti se trouve néanmoins plus d'une fois dérouté par l'absence d'identification de personnalités d'envergure régionale. On aimerait en

savoir davantage sur le notaire Anciaux, le député permanent Poncelet, le député de Bruges de Branchon, Fernand Piret, Adrien Wodon, l'avocat Decerf, le chanoine Lambin, l'abbé Schraepman, Ferdinand Loise, le pianiste Desmet (un nom commun), le peintre Conrardy et bien d'autres parmi lesquels Alphonse Charneux lui-même, propriétaire et rédacteur de l'*Ami* pendant de longues années, dont on ne connaîtra après la lecture de l'ouvrage ni l'âge, ni l'origine, ni la formation.

L'Auteur oppose très justement les personnalités, les convictions et les méthodes d'Alphonse Charneux et de son successeur Victor Delvaux, mais ce dernier, dont on possède les archives, voit son portrait édulcoré par rapport à celui de Charneux qui cependant eut le mérite de faire de l'*Ami* un journal aux revenus suffisants pour se permettre d'être indépendant non seulement du clergé mais aussi des milieux politiques. Ici encore, ce sont les sources qui commandent l'interprétation. On ne connaît que le Charneux de Delvaux et non celui qu'il fut avant l'entrée de son successeur à l'*Ami de l'Ordre*.

Mais peut-on reprocher à l'Auteur d'avoir été tributaire de ses sources ? Peut-être, mais il n'en reste pas moins que la synthèse de M^{lle} Warnotte, davantage que de dresser l'état de la question, apporte d'importants éléments à la connaissance de l'un des principaux organes de la presse catholique du siècle dernier. — G. BRAIVE.

166. — La « *Revue générale* » (1865-1940). — L'Histoire, en tant que science, se doit de renouveler continuellement sa méthodologie, non pas seulement pour la mettre au pas d'une époque dont la technologie évolue sans cesse, mais aussi pour raviver la perspicacité de l'esprit humain que sclérose l'appartenance à des Écoles fixes. L'Histoire a ce devoir non seulement vis-à-vis d'elle-même, mais aussi de ses voisines, les autres disciplines, où l'évolution parallèle peut être plus rapide ou plus lente, mais comporter des apports précieux à l'approche de la réalité humaine.

Dans cette dialectique méthodologique, l'historien recherche continuellement le mieux, tendant vers ce qui est son but et peut-être sa chimère, la vérité. Jusqu'à présent, cette vérité, il cherchait à la percevoir lui-même, la dégageant, à force de critique, des documents qui lui étaient soumis ; c'était lui qui assurait le passage du réel vécu au réel conté, du passé au présent. Depuis quelque temps, sous l'influence conjuguée de la statistique et des sciences de l'information, les contemporanéistes se sont piqués de laisser parler davantage les documents d'eux-mêmes sans intervention directe de l'homme. Le rôle de l'historien demeure cependant : il intervient dans l'établissement du questionnaire et dans l'explication des données brutes dégagées par ce qu'il est convenu d'appeler « l'analyse du contenu ».

M. PIEPERS, élève de M. Haag, de l'Université de Louvain, présente un essai de ce genre appliqué au domaine privilégié en la matière, l'étude de la presse : *La « Revue Générale » de 1865 à 1940. Essai d'analyse du contenu*. Leuven-Louvain, Nauwelaerts ; Paris, Béatrice-Nauwelaerts, 1968, in-8°, 106 p. (Centre interuniversitaire d'histoire contemporaine. Cahiers, 52). Il a dépouillé systématiquement la collection de la *Revue générale* de 1865 à 1940, posant sans cesse les mêmes questions et réduisant les réponses à des unités comparables les unes aux autres. Il espérait ainsi parvenir, sans laisser jouer d'a priori, à dégager de manière précise, chiffres à l'appui, « les principaux centres d'intérêt du périodique, décèler ensuite l'évolution de chacun d'eux et enfin, dans la mesure du possible, interpré-

ter celle-ci. La méthode utilisée à cette fin peut se décomposer en deux temps : au premier stade, par un procédé statistique, l'analyste traduit en un graphique de fréquence l'intérêt manifesté par la revue pour chaque matière ; la seconde phase porte sur la confrontation entre les conclusions de ces graphiques et certains faits tirés, d'une part, de l'histoire interne du recueil et, d'autre part, du contexte politique, économique et social — ces faits étant susceptibles, par interférence, d'expliquer les variations du contenu » (pp. 6-7).

Il ne fait nul doute que la nouveauté de la tentative de M. Piepers suscite l'intérêt, mais celui-ci croît encore à mesure que l'on prend connaissance de son analyse et qu'il se transforme en sympathie au vu du sérieux apporté tant au dépouillement qu'à la critique et à la synthèse. La revue certes facilitait le travail d'un chercheur unique qui trouvait devant lui une série de huit cent cinquante fascicules, relativement homogènes quant à la forme et couvrant, au rythme d'une vingtaine d'articles par an, près de la totalité d'un siècle. Treize graphiques et huit tableaux décrivent en définitive le contenu de la *Revue générale* de 1865 à 1940. Ces graphiques sont organisés autour des centres d'intérêt principaux de la Revue (politique et littérature) et de ses préoccupations accessoires (économie, questions sociales, histoire, géographie, religion, philosophie et morale, sciences et techniques, art). Les tableaux dressent un inventaire statistique des sous-catégories en politique intérieure, dans les questions sociales, en histoire et en religion et signalent également les principaux littérateurs ayant publié des œuvres dans la *Revue Générale*. M. Piepers a pu ensuite, dans chaque domaine, comparer les variations de contenu avec l'évolution du personnel de rédaction et les événements contemporains. Le test est particulièrement révélateur pour le passage de Prosper de Haulleville à la tête de la rédaction de 1875 à 1890 mais encore davantage pour l'action du secrétaire de rédaction Gilbert (1890-1914), critique littéraire, pour qui la politique ne présentait que peu d'attrait. On trouve une inversion de tendance en 1937 avec l'avènement de Louis de Lichtervelde, conseiller politique et historien, qui succède à Henri Davignon, littérateur. Tout cela est lumineusement illustré par les courbes de pourcentages (p. 25, 29, 38). Où l'analyse apparaît plus fine c'est lorsqu'il s'agit de mettre en parallèle deux courbes, comme celles, d'une part de la politique intérieure belge et d'autre part de la politique extérieure. M. Piepers peut alors conclure, après avoir complété son argument quantitatif par une justification qualitative, « l'intérêt pour la politique extérieure est lié aux préoccupations d'ordre intérieur » (p. 45). Signalons encore, de fort bonnes pages, sur les rapports entre la *Revue Générale* et la *Jeune Belgique*, et un appendice méthodologiquement honnête présentant la « liste des critères observés dans l'analyse du contenu ».

Au total, l'ouvrage suit fort bien les deux lignes générales de recherche définies par l'auteur dans sa conclusion : il a établi les *centres d'intérêt de la Revue générale* et fourni des explications sur *les influences qui déterminèrent les variations de contenu enregistrées*. Bien plus vagues sont les réponses aux questions que M. Piepers formulait dans son introduction. Le lecteur n'apprendra pas grand chose sur le *groupe social* dont la *Revue générale* fut le porte-parole (p. 3 et 6), encore moins sur le public auquel elle s'adressait (p. 3), mais l'intérêt de cette plaquette d'une centaine de pages réside avant tout, nous croyons l'avoir souligné à suffisance, dans la méthode, et là, il ne fait nul doute que le Cahier 52 du C.I.H.C. marque un jalon dans l'étude de la presse en Belgique. — G. BRAIVE.

167. — Le journal « La Meuse » (1885-1955). — De récents mouvements dans la presse belge ont entraîné des regroupements dont le journalisme liégeois a fait les frais. La *Gazette de Liège* fut absorbée par *La Libre Belgique*, la *Meuse* rachetée par le *Soir*. Dans les deux cas, une rédaction restreinte est demeurée en place dans la cité ardente, mais le changement de propriétaires a marqué, on s'en doute, un virage décisif dans l'histoire de ces quotidiens. Denise LAMBRETTE, *Le journal « La Meuse » 1855-1955*. (Leuven-Louvain, Nauwelaerts ; Paris, Béatrice-Nauwelaerts, 1969 ; un vol. in-8°, 136 p. (Centre interuniversitaire d'histoire contemporaine. Cahiers, 55) a choisi ce moment pour retracer l'évolution de la *Meuse* au cours de son siècle d'existence indépendante, sous la direction de la dynastie des de Thier (Léon et Charles (1856-1899), Maurice (1899-1938), Jean (1938-1947). Elle profita des recherches organisées par le journal lui-même sur son histoire et dont les résultats avaient été consignés dans un *Rapport de la commission des Anciens de la Meuse chargée d'évoquer les noms, l'activité des plus lointains collaborateurs du Journal* (Liège, 1955). M^{lle} D. Lambrette put en outre recourir à des témoignages oraux dont celui du chevalier de Thier qui lui ouvrit ses archives de famille.

La plaquette de cent trente pages, dans laquelle l'auteur retrace l'évolution interne du journal liégeois comprend également une description sommaire de l'attitude du journal devant les grandes questions politiques et sociales des cent dernières années. Un tel survol exige évidemment des qualités de synthèse pour donner en un raccourci d'une centaine de pages, l'histoire d'un siècle de journalisme et en quelques lignes l'attitude d'un quotidien sur des questions aussi complexes ou étendues que la guerre scolaire de 1879-84, la réforme électorale ou les questions militaires. L'auteur s'en tire cependant à son avantage hormis peut-être quelques imprécisions de détail. Le lecteur s'étonnera ainsi de la contradiction inexplicquée entre la farouche opposition du *Journal de Liège* et les déclarations très nettement hostiles envers la *Meuse* de Frère-Orban (cf. p. 24, n. 123, e.a.) d'une part, et l'empressement que le chef des libéraux liégeois mettait à se rendre dès son arrivée à Liège chez Charles de Thier pour « prendre le pouls de l'opinion liégeoise » (p. 27, n. 8). Il doit s'agir de situations chronologiques différentes non apparentes dans l'exposé. Des repères chronologiques semblables manquent aussi pour le passage de la rédaction des mains de Charles de Thier à celles de Joseph Crahay (p. 29), pour l'utilisation des services d'agence par la *Meuse* (p. 32) et pour la durée de la carrière des rédacteurs cités de-ci de-là. L'auteur s'étend quelque peu sur les correspondances bruxelloises dues à la main de Louis Hymans de 1856 à 1883, mais ne souffle mot des lettres envoyées d'autres régions et pays. Il serait cependant intéressant de connaître de plus près ces correspondants parmi lesquels figure, par exemple, en 1869-71, le futur ministre belge à Rome, Léon Maskens. Regrettons aussi en passant l'absence d'un index des noms de personnes. Quelques inexactitudes seront aisément corrigées comme l'affirmation de la p. 7 selon laquelle la *Meuse* était d'un prix « sensiblement plus élevé » que beaucoup d'autres quotidiens de l'époque. Or, si l'on s'en réfère au coût de l'abonnement des journaux liégeois, on constate que la *Meuse*, à 30 frs par an, demandait deux francs de moins que la *Tribune* et six de moins que le *Journal de Liège*. Il n'y avait que la *Gazette de Liège*, d'un format plus petit et d'obédience catholique, à atteindre le prix inférieur de 24 francs. L'auteur déclare d'ailleurs p. 33 que la *Meuse* abaissa son prix à 26 francs l'an, mais sans citer la date à laquelle intervint cette mesure, déjà en vigueur cependant en 1858. On corrigera aussi p. 35 le papier Van Gelden en Van Gelder.

L'histoire de ce quotidien liégeois telle qu'elle est décrite par M^{lle} Lambrette est pour le reste très éclairante. Ce journal issu des préoccupations causées à la *Vieille Montagne* par un mouvement d'opinion dirigé contre ses installations liégeoises termina son évolution dans les bras de milieux financiers bruxellois soucieux de préserver son public de l'emprise socialiste. L'opinion politique défendue par cet organe d'intérêts industriels en 1856 est, elle aussi, significative car, libérale, doctrinaire dans le fond, la *Meuse* tempérait ses convictions du bon sens, de la prudence et du réalisme propres, en général, aux milieux d'affaires. La *Meuse* ne dédaignait pas de s'entendre avec les catholiques modérés, refusait l'anti-cléricalisme très répandu chez les libéraux et prenait, en outre, ses distances vis-à-vis de la franc-maçonnerie, elle témoignait d'un certain progressisme et en tout, elle évitait la polémique violente propre aux théoriciens. On ajoutera aux précisions apportées par l'auteur que, journal d'information plutôt que d'opinion dès que les questions débordaient le cadre industriel ou liégeois, la *Meuse* publiait bon nombre d'articles repris à d'autres journaux : sa revue politique n'était, en 1858, qu'un panaché de celles de l'*Étoile belge* et de l'*Indépendance*, nombre de ses correspondances étaient recopiées de ce dernier journal sans indication de source et sa revue financière était tirée de l'*Étoile*. Quant à ses correspondances parisiennes, elle les passait au groupe de l'*Observateur*. Ce sont des études comme celle de M^{lle} Lambrette qui permettent progressivement, par une meilleure connaissance des mécanismes internes des quotidiens, de parvenir à une vision globale plus compréhensive et mieux structurée de la presse belge. — G. BRAIVE.

168. — **Les dépêches de d'Anethan, ministre de Belgique à Tokyo (1884-1910).** — En éditant les dépêches du ministre de Belgique à Tokyo de 1894 à 1910, M. Lensen s'est préoccupé de rendre aisément accessible le témoignage d'un observateur éclairé, appartenant à une puissance neutre, sur l'histoire mouvementée des relations internationales en Extrême-Orient : George Alexander LENSEN, *The d'Anethan Dispatches from Japan 1894-1910. The observations of Baron Albert d'Anethan Belgian Minister Plenipotentiary and Dean of the Diplomatic Corps*, Tokyo, Sophia University et Tallahassee (Florida), Diplomatic Press, 1967 ; un vol. in-8°, 272 p. Prix : 15 dollars). Loin de traduire chaque dépêche intégralement, l'auteur publie les passages offrant un intérêt général en les regroupant autour de quelques faits saillants de cette période, la guerre sino-japonaise, les rivalités russo-japonaises en Corée et en Mandchourie, la guerre russo-japonaise. Le dernier chapitre, intitulé « Shifting Sands », plus disparate, contient des dépêches diverses sur les relations internationales du Japon et de la Chine après le conflit russo-japonais. Pour rendre l'ouvrage plus attrayant, les dépêches publiées sont liées par un bref commentaire destiné à les présenter et résumant parfois l'une ou l'autre dépêche que l'auteur n'a pas jugé utile de publier. Signalons d'ailleurs que les références aux archives du Ministère belge des Affaires Étrangères sont incomplètes, l'Auteur ayant oublié de mentionner qu'il a utilisé à la fois les dossiers de « Correspondance Politique. Légations. Japon » et la série complémentaire de cette correspondance dont les dossiers ne sont pas reliés et sont classés à part. La traduction tout à fait correcte dépouille néanmoins systématiquement les textes des caractéristiques propres au style diplomatique, l'Auteur visant surtout à en souligner le contenu. Il en résulte un ouvrage hybride auquel manque la rigueur d'une publication de textes sans qu'il soit pour autant une véritable mise en œuvre de sources historiques.

Il n'en demeure pas moins utile pour illustrer et rendre plus concrets les problèmes internationaux qui se posaient en Extrême-Orient à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. — G. KURGAN-VAN HENTENRYK.

169. — **Les souvenirs autobiographiques de Constantin de Grunwald.** — Les mémoires valent ce que vaut le mémorialiste : combien de souvenirs, écrits par des octogénaires ayant vécu de grandes choses, se révèlent d'une consternante banalité ! Tel n'est certes pas le cas de Constantin DE GRUNWALD, *Les nuits blanches de Saint-Petersbourg*, Paris, Berger-Levrault, 1968 ; in vol. in-8° de 243 p. On admirera la jeunesse d'esprit de cet écrivain qui fait revivre pour nous un étudiant, puis un fonctionnaire du temps des tsars ; nous dépeint la campagne de 1905 en Mandchourie puis celle de 1914 en Prusse orientale ; et se livre en fin de compte à une analyse, impitoyable et attendrie à la fois, de la société russe d'ancien régime. — J. WILLEQUET.

170. — **Gott mit uns.** — Durant la première guerre, chaque soldat allemand portait cette devise inscrite sur la boucle de son ceinturon. Que pouvait-il bien penser en la lisant ? Et que pensaient ceux qui avaient eu l'initiative d'une telle inscription ? Était-ce d'ailleurs une affirmation ou une simple prière ? En tout cas, cette formule percutante était bien choisie pour servir de titre à un petit livre traitant de la prédication catholique au cours de ces années de guerre : Heinrich MISSALLA, *Gott mit uns. Die deutsche katholische Kriegspredigt 1914-1918*, München, Kösel, 1968 ; un vol. in-16°, 144 p. L'auteur se base uniquement sur des sources imprimées : avant tout sur des périodiques consacrés aux problèmes homilétiques (*Chrysologus, Wochenschrift für homiletische Wissenschaft und Praxis*), sur des brochures ou des recueils de sermons et des ouvrages de piété aux titres éloquentes : « L'étendard de la Croix dans la guerre des peuples » ; « Le glaive de l'Esprit » ; « Sermons de guerre » ; « La guerre du Seigneur » ; « La guerre comme éducatrice » ; « Le champ de bataille de Dieu » ; « Judith ou le courage guerrier ». Il est bien évident que tout ce qui a été prêché ne fut pas imprimé. Tant s'en faut. Il est même difficile de déterminer si ce qui a été imprimé est vraiment représentatif de l'ensemble. Mais ces textes imprimés (on aurait aimé une bibliographie) eurent certainement une plus large influence et une audience multipliée. A ce titre, on peut les considérer comme des témoins qualifiés et privilégiés. Après une introduction et une vue d'ensemble sur la situation du catholicisme allemand en 1914, l'auteur aborde l'examen d'ensemble des principales orientations révélées par ces textes. Entre le paroxysme de quelques fanatiques et la réserve de quelques timorés, il se forma une sorte d'atmosphère moyenne diffusée par des prédicateurs de tout rang, parmi lesquels figuraient des évêques, des théologiens, des aumôniers, des religieux. Parmi les noms les plus connus et les plus fréquemment mentionnés, citons les évêques von Keppler, von Faulhaber et Bertram, J. Bernhart, A. Donders, G. Koch, N. Peters, J. Schofer, F. Zoepfl. Tous, plus ou moins, se laissèrent entraîner par l'ambiance contagieuse de la « guerre fraîche et joyeuse ». Tous avaient (ou feignaient d'avoir) de la guerre une vision nettement polarisée. Elle était pour eux : a) un moyen de réarmement moral ; b) une sainte croisade pour la bonne cause ; c) une œuvre de piété envers la Patrie. Il s'agissait de rappeler aux soldats et aux civils que la guerre, ce troisième fléau de l'Apocalypse, était aussi un châtement pour les nations prévaricatrices (surtout la France), un appel

à la pénitence, une occasion de déployer les vertus patriotiques. Si tout chrétien doit percevoir le doigt de Dieu dans tous les événements, la guerre ne fait certes pas exception. A celui qui parle au nom de Dieu, incombe le devoir d'en dégager le sens providentiel. Tous ces prédicateurs de la première guerre n'ont pas failli à cette tâche. Les nombreuses phrases citées dans le texte ou en note le montrent clairement. Que leur verdict et leur diagnostic réponde à la plus parfaite impartialité objective, il faudrait être naïf pour s'y attendre. L'éloquence a toujours été un genre littéraire bien spécial. Et celle qui se déploie en temps de guerre et s'adresse à une nation combattante l'est doublement. En lisant certaines citations de ce livre, un lecteur d'aujourd'hui en croirait à peine ses yeux. Pourtant il y a à peine plus d'un demi-siècle qu'elles furent prononcées ou écrites. Il serait très facile de puiser dans un tel répertoire pour apporter de l'eau au moulin des antimilitaristes, des dénigreur de l'Église et des dénonciateurs de l'alliance de jadis entre le trône et l'autel. Très facile, mais aussi très injuste. Et il faut être tombé dans les derniers dessous de la sécularisation, pour s'imaginer que les événements ne sont pas les messagers de Dieu et pour oublier qu'il existe aussi un devoir chrétien de patriotisme. Ceci dit, parler de la guerre comme d'une sainte époque, une époque de grâce, un sacrement, un vent de Pentecôte amenant le renouveau, dire qu'à partir de 1914 toute chair a vu le salut de Dieu, prétendre que les canons sont comme la voix de la grâce qui appelle, que la mort au combat est comme la Transfiguration au Thabor, que Dieu est notre grand allié du Ciel, cela ne peut que susciter une réaction de malaise. Il est clair que le message prêché aux soldats feldgrau était un évangile mâtiné de nationalisme outrancier et fort peu inspiré par la parabole du bon Samaritain. Il est clair qu'il se dégage de ces textes un son de cloche nettement unilatéral. Mais il reste que cette prose doit être replacée dans son contexte littéraire et historique. Et qu'on ne peut dénier à des prêtres parlant à des soldats l'obligation de faire appel aux vertus de patriotisme et d'endurance. En fin de compte, si le cardinal Mercier avait été allemand, son nom ne figurerait-il pas aujourd'hui dans ce petit livre ? Ce petit livre, excellent témoin d'une époque dépassée et qui, espérons-le, ne renaîtra plus jamais. — Roger MOLS.

171. — **De Vlaamse Beweging (1928-1939).** — Met deze delen 3 en 4 is het nieuwe werk van Dr. Elias voltooid : H. J. ELIAS, *Vijfentwintig jaar Vlaamse Beweging 1914/1939. Derde deel | De verovering van de grote taalwetten en het groeiend radikalisme in Vlaanderen. December 1928/mei 1936. Vierde deel. De Vlaamse Beweging in de crisis van het regime. Mei 1936/september 1939.* Antwerpen, De Nederlandsche Beekhandel, 1969 ; twee delen in-8°, 212 en 268 blz. MENS EN TIJD. Prijs : ing. 245 fr., geb. 300 fr. per deel. Ze geven een helder geschreven maar weinig synthetisch, eerder kroniekachtig overzicht van de Vlaamse beweging 1929-1939. Vergeleken bij het in 1969 heruitgegeven werk van Dr. A. W. WILLEMSSEN, *Het Vlaams-nationalisme*, ligt Elias' verdienste vooral in het aanbrengen van nieuwe gegevens : uit brochures, uit de weekbladen *Vlaanderen*, *Jong Dietschland* en *Nieuw Vlaanderen*, uit de dagbladen *De Standaard* en in mindere mate ook *De Schelde* en *Volk en Staat*. Belangrijk zijn ook de persoonlijke getuigenissen van de auteur, o.a. over de accorden V.N.V.-Rex en V.N.V.-K.V.V.

Tegenover Willemsen ontkent Elias dat rond 1930 de anti-Belgische Diets-solidaristische stroming in het nationalisme die van een minderheid zou geweest zijn, waaraan bij de

oprichting van het V.N.V. teveel zou zijn toegegeven door de gematigden. Integendeel noemt hij een groepering van de nationalistes zonder haar onmogelijk (o.a. III, 78), en benadrukt hij hoezeer de federalistisch-democratische fractie zich moest inspannen — maar dan toch met zeker succes — om tijdens de toenemende internationale spanning vóór de tweede wereldoorlog een afzondering van de nationalistes te voorkomen (IV, *passim*).

Die groeiende afzondering en de gevolgen van de ideologische verwarring in het nationalisme rond 1930 brachten toch mee, aldus Dr. Elias, dat tijdens de laatste behandelde jaren het nationalisme niet meer al de jonge katholieke intellectuelen tot zich trok, zoals tevoren. Dat sinds 1925 het A.K.V.S. steeds meer zijn greep op de studerende jeugd verloren had, verdient hierbij o.i. meer nadruk. Voor 1936-39 spreekt Elias éénmaal over het V.N.V. als slechts «een» drijvende kracht (IV, 100), i.p.v. als de drijvende kracht zoals hij het gewoonlijk ziet.

Zelfs daar schrijft hij nog : « Het V.N.V. was nochtans niet de Vlaamse Beweging, tenzij in een ideologische optiek van het vraagstuk, zoals destijds het weekblad *Vlaanderen* dit had gesteld voor het Vlaams-nationalisme ».

Het zwaartepunt van zijn werk ligt altezeker op het nationalisme — bijna zozeer als bij Willemsen ! — en hoewel hij zich hiervoor zou kunnen beroepen op het gebrek aan voorstudies over andere partijen en bewegingen, tracht hij het integendeel principieel te verantwoorden (III, 52 en IV, 100). Het is wel zo dat het nationalisme een sterkere drukking uitoefende inzake taalwetgeving dan b.v. het communisme inzake sociale wetgeving ; omdat het méér parlementszetels haalde en een rechtstreekse bedreiging vormde voor de katholieke regeringspartij, terwijl het communisme slechts rechtstreeks een partij bedreigde die meestal in de oppositie stond, de socialistische. Maar uiteindelijk kan de Vlaamse beweging zomin grotendeels geïdentificeerd worden met het nationalisme, als de arbeidersbeweging met het communisme, ook niet « in een ideologische optiek ».

Ter verklaring van het accord V.N.V.-Rex schrijft Dr. Elias : « Men vreesde dat Degrelle, die breed uitzwaaide met de Belgische vlag, het unitarisme van de staat en het frans-kiljonisme in Vlaanderen zou versterken. Men vreesde een aanval in regel om de randkiesers van het Vlaams Nationaal Blok mee te sleuren in een alles overweldigende propaganda. Uit verschillende gewesten kwamen alarmerende berichten in deze richting » (IV, 19). Hoe is dit te verzoenen met de opvatting dat, indien al niet anti-Belgischgezindheid, dan toch « ijskoud staan tegenover België... als een algemeen flamingantisch verschijnsel kan beschouwd worden » ? (III, 78).

Er kunnen nog meer dergelijke vraagtekens geplaatst worden. Maar dat belet niet dat we staan voor een werk van blijvende waarde omdat het de meer gebalde synthese van Willemsen aanvult. — L. WILS.

172. — **Opération Haïfa.** — L'auteur révèle les exploits d'un aventurier d'origine judéopolonaise, Sanson Mikitchinsky, durant les débuts de la seconde guerre mondiale : Ladislas MICHNIEWICZ, *Opération Haïfa*. Adaptation de Jacques Helle. Bruxelles, Casterman, 1969 ; un vol., 206 p.

Sanson fait successivement partie de l'armée tsariste, comme officier d'artillerie, puis, après la révolution d'octobre 1917, sert dans les armées blanches de Denikine, puis de

Wrangel. Il retrouve au 3^e bureau de l'armée Wrangel un grand ami, un Balte d'origine allemande, nommé Wagner. Après la dissolution de l'armée Wrangel, Sanson se lance dans le commerce import-export et y réussit assez bien. Il est précieux comme connaissant fort bien les milieux polonais et russes. Pour pouvoir disposer d'un passeport diplomatique, il se fait engager comme secrétaire de l'ambassadeur du Chili à Bruxelles. Il est resté en liaison avec son ami Wagner, qui a été recruté par le service allemand de l'Abwehr de l'amiral Canaris. Il passe avec son grade de capitaine dans l'armée allemande. En 1939, Wagner est lieutenant-colonel et chef du bureau de l'Abwehr de Breslau.

Après la défaite et l'occupation de la Pologne en septembre 1939, Sanson est recruté par les milieux polonais d'émigrés et particulièrement par un ministre « de la diffusion et de la contre-calomnie » nommé Kuwalski. Ce dernier demande à Sanson, couvert par un passeport diplomatique, de se rendre en Pologne occupée de et distribuer les lettres et les fonds destinés par les émigrés aux membres de leur familles. Sur toute somme emportée Sanson touche 15 %.

Une première mission en octobre 1939 réussit très bien et Sanson rend visite à son ami Wagner. Il revient en France avec une très volumineuse correspondance. Malheureusement toutes les lettres, y compris celles destinées aux officiers du 2^e bureau, sont ouvertes et lues par Kuwalski. Sanson en devient suspect au 2^e bureau polonais.

Une seconde mission confiée à Sanson réussit également parfaitement. Elle était pourtant malaisée : le III^e Reich avait décidé l'échange des zlotys et il en était resté d'énormes quantités dans les ambassades et particulièrement à Bucarest. Sanson en emporte 10 grands sacs avec lui et, grâce à son ami de l'Abwehr, réussit à remettre les sacs à un banquier en Pologne occupée. Cette fois les 15 % réservés à Sanson représentent une fortune. Comme son activité arrive à la connaissance des sionistes, ceux-ci lui demandent de servir d'intermédiaire entre eux et les milieux juifs de Pologne occupée et Sanson accepte.

Sanson se livre ainsi à des opérations d'import-export fructueuses et il engage des collaborateurs. Il devient de plus en plus suspect au 2^e bureau polonais du Moyen-Orient. Fin 1940, ses collaborateurs sont arrêtés en Palestine et on les trouve en possession d'un monceau de bijoux, d'un amas de devises et de titres. Sanson, installé à Constantinople, est convoqué à Haïfa pour s'expliquer, mais refuse. Il est alors enlevé à Constantinople par des agents du 2^e bureau polonais, avec l'accord de l'Intelligence Service, le 16 janvier 1941. De multiples interventions en sa faveur inquiètent le 2^e bureau, qui craint de devoir lâcher sa proie mais, le 21 février, Sanson est abattu lors d'une tentative de fuite.

On peut donc malaisément considérer Sanson comme un héros de la guerre secrète. Il a travaillé pour un ministre du gouvernement polonais de Londres, mais également pour les Sionistes et fort probablement pour l'Abwehr, sans négliger le côté financier de ses expéditions. C'était un jeu dangereux qui devait mal finir. Si l'on ajoute que l'ouvrage ne contient que trois notes explicatives et que l'auteur reconstitue des conversations sans dire sur quel document il se base, on comprendra le peu d'intérêt qu'un tel livre offre aux historiens. — G. HAUTECLER.

173. — **La presse censurée belge (1940-1944)**. — Préparant un doctorat sur la presse d'information belge publiée sous la censure allemande durant la guerre de 1940-1944, M^{lle} Els de Bens a eu l'excellente idée de faire paraître dans les publications du Centre

d'histoire de la deuxième guerre mondiale, l'inventaire de la presse censurée répertoriée en cette occasion : Els DE BENS, *Inventaris van de Belgische gecensureerde informatiepers tijdens de tweede wereldoorlog*. (Bruxelles, Ministerie van Nationale Opvoeding. Navorsings- en studiecentrum voor de geschiedenis van de tweede wereldoorlog. Algemeen Rijksarchief, 1968 ; un volume in-4°, ix-130 p. et 19 p. non numérotées.

Dans son introduction très circonstanciée, l'Auteur définit les limites de son travail. Les feuilles périodiques retenues dans cet inventaire répondent aux caractères suivants : des publications périodiques, rédigées par des Belges et contenant des informations, contemporaines des faits, sur la politique intérieure et étrangère, sur les événements militaires, sociaux, économiques et culturels.

L'Auteur précise qu'elle a retenu les journaux rédigés par les Belges, même dans les cas où ils étaient destinés aux travailleurs belges en Allemagne ou encore, rédigés au lendemain de la libération de la Belgique par des rédacteurs belges réfugiés en Allemagne. Elle a cependant très normalement exclu les journaux de propagande créés et diffusés par les autorités allemandes et la sélection des publications s'est encore faite selon les critères habituels exigés de la presse périodique. Autrement dit, l'inventaire ne reprend pas et cela s'explique aisément, pour des raisons pratiques, les nombreuses publications qui relèvent plutôt de la catégorie des écrits de circonstance.

L'Auteur prend encore la précaution de nous indiquer qu'elle a exclu les publications financières, publicitaires, professionnelles qui ne présentaient pas d'intérêt pour l'étude de la presse censurée.

Les publications retenues sont classées en deux groupes, les quotidiens en premier lieu et les autres périodiques ensuite. Classées par ordre alphabétique, les fiches d'identité de ces publications sont présentées selon la technique mise au point par les chercheurs du Centre interuniversitaire d'histoire contemporaine. Outre l'indication du lieu de conservation (le nombre de dépôts visités est très impressionnant) chaque feuille est décrite avec son sous-titre, format, périodicité et indication de la présence d'illustrations.

Les lieux d'éditions, les dates extrêmes de parution, la désignation des directeurs ou rédacteurs principaux, éditeurs, imprimeurs et la précision de la tendance du journal, complètent cette présentation.

Des reproductions partielles de journaux illustrent l'inventaire.

La moisson des renseignements ainsi glanés est abondante et telle quelle, la publication de M^{me} de Bens, forme un tout bien complet. Elle sera aussi le complément indispensable du travail de J. DUJARDIN, L. RYMENANS et J. GOTOVITCH, *Inventaire de la presse clandestine (1940-44) conservée en Belgique*, Bruxelles, A.G.R. Centre National d'histoire des deux guerres mondiales, 1966 pour tout chercheur soucieux de l'étude des problèmes d'information, de relations des événements, et des formes de propagande écrite pendant la guerre. — A. CORDEWIENER.

174. — **La survie de Virgile au moyen âge.** — Le public de langue anglaise accueillera avec faveur la réimpression de la traduction par E. F. M. BENECKE du livre classique de Domenico COMPARETTI, *Vergil in the Middle Ages* (Hamden, Conn., Archon Books, 1966, xvi-376 p. Prix : \$ 8.00). L'édition reproduite, de 1908, était elle-même une simple réédition de la traduction établie, en 1895, sur les bonnes feuilles de la deuxième édition (1896)

de l'original italien sorti de presse en 1872, sous le titre *Virgilio nel medio evo*. Quoique ancien, l'ouvrage conserve une réelle valeur due surtout au grand nombre de témoignages rassemblés et reproduits dans leur langue originale. On peut regretter que l'importante introduction (pp. xv-xxxiv) que Giorgio Pasquali avait fournie à la réédition très peu remaniée du texte de Comparetti en 1937 (réimpressions en 1943 et 1955), n'ait pas été traduite et intégrée à la présente réimpression, car il y est fait état de corrections et de compléments non négligeables. Il est dommage également qu'on n'ait pas profité de l'occasion offerte pour adjoindre au texte l'index onomastique qui lui manque. — H. SILVESTRE.

175. — **Dicuil, een Karolingisch aardrijkskundige.** — Onder de geleerden, die tijdens de regeringen van Karel de Grote en Lodewijk de Vrome verantwoordelijk waren voor de Karolingische Renaissance, nemen Ierse monniken een voorname plaats in. Eén van hen was Dicuil, die leefde in het begin der 9^e eeuw. Zijn voornaamste werken zijn een « Computus » en de « De mensura orbis terrae ».

Dit laatste werk is een beschrijving van de wereld, waarin de afmetingen gegeven worden van de voornaamste landen, eilanden, stromen, enz. Het is een compilatie, hoofdzakelijk gebaseerd op Plinius, Solinus en een anonieme *Divisio orbis* uit de 5^e eeuw. Toch komen er ook oorspronkelijke gegevens in voor (zo bijvoorbeeld de eerste vermelding van IJsland).

Het werk van Dicuil geeft een goed beeld van de stand der aardrijkskunde in de vroege Middeleeuwen. De recentste uitgave er van (door G. Parthey) dateert echter van 1870 en is thans zeer moeilijk te verkrijgen. Vandaar deze nieuwe uitgave, verzorgd door James J. Tierney en Ludwig Bieler : **DICUIL, Liber de mensura orbis terrae.** Edited by J. J. TIERNEY with contributions by L. BIELER. Dublin, The Dublin Institute for Advanced Studies, 1967 ; één deel in-8^o, 135 blz. (SCRIPTORES LATINI HIBERNIAE, d. VI). L. Bieler heeft de eigenlijke tekstuitgave, het kritisch apparaat en de taalkundige aanmerkingen verzorgd, terwijl J. J. Tierney verantwoordelijk is voor de inleiding, de Engelse vertaling en het aardrijkskundig en historisch commentaar.

Deze uitgave, waarin de resultaten verwerkt zijn van de studies over Dicuil gedurende de laatste eeuw, vormt een belangrijke bijdrage tot onze kennis van het wetenschappelijk peil der aardrijkskunde en der wetenschappen in het algemeen tijdens het Karolingisch tijdperk. — Roger CALCOEN.

176. — **De leken in de « Societas christiana » (11^e-12^e eeuw).** — Een niet gespecialiseerd tijdschrift als dit vereist geen grondige recensie van de meer dan twintig toespraken en mededelingen die te Mendola werden gehouden in augustus 1965 op de « terza Settimana internazionale di Studio » en die in 1968 bij Vita e pensiero te Milaan werden uitgegeven (één deel in-8^o van 785 p. met platen buiten tekst, PUBBLICAZIONI DELL'UNIVERSITA CATTOLICA DEL SACRO CUORE, Contributi, serie terza, varia 5). Wij vestigen dan ook slechts de aandacht op de problematiek en de behandelde thema's. Dit congres was bedoeld als aanvulling op de twee vorige, gewijd respectievelijk aan het leven van de clerus en aan het eremitisme.

Het zal niemand verwonderen dat dit centrum het leeuwenaandeel heeft gegeven aan de leken die al halfweg de status van de clerus hadden bereikt : de conversen met niet

minder dan drie sprekers (J. Leclercq, J. Dubois en G. D. Fonseca) nemen samen met de penitenten (G-G. Meersseman) nagenoeg 200 blz. in beslag. Daarnaast ging de meeste aandacht naar de relatie van de andere leken met de Kerk : hun plaats in het kerkgebouw werd bepaald door de bekende archeoloog J. Hubert ; hun participatie in de liturgie werd door E. Cattaneo bestudeerd, o.m. het probleem dat de latijnse taal toen reeds stelde ; in verband hiermee kan ook het thema van Delaruelle gebracht worden : de religieuze cultuur van de leek in Frankrijk. De enige Belgische spreker, Pater Huyghebaert, wees aan de hand van bronnen afkomstig uit het graafschap Vlaanderen op de bescherming die de Kerk reeds bood aan alleenstaande vrouwen, al was men nog ver van de begijnhoven verwijderd. Van meer sociologische aanpak getuigen de bijdragen van J. Chélini en Y. Congar die de evolutie van de theorieën over de *ordines* in de theologische geschriften van de Karolingische periode tot in de 12^e eeuw nagingen. Welke plaats bekleden de leken in het kanoniek recht ? Hierover lichten L. Prosdocimi en G. Picasso ons in. En in de iconografie ? Dit aspect werd behandeld door Mevr. Y. Labande-Mailfert aan de hand van afbeeldingen afkomstig uit geheel Europa.

Daar waar het tot hiertoe hoofdzakelijk ging om de invloed van de Kerk op de leek dienen thans een serie studies vermeld te worden die de invloed in omgekeerde zin aantonen : G. Tellenbach heeft het over de rol van de leken in de hervorming van het kloosterleven ; C. Violante over het verzet tegen de clericale corruptie (de volkse Pataria-beweging) ; hieraan zitten vanzelfsprekend ketterse elementen vast : deze worden door R. Morghen in de verf gezet. Godsvrede en « godsoorlog » (de kruistocht) zijn zonder medewerking van de leken ondenkbaar. Dit hebben G. Duby en P. Rousset verduidelijkt. Ten slotte diende de steeds groeiende inspraak van de leken — ten koste van de clerus — in staatszaken te worden aangetoond. Dit werd met één voorbeeld treffend geïllustreerd door J. F. Lemarignier : de omgeving van de eerste Kapetingers.

Alles bij elkaar, een geslaagd congres, een belangwekkend boekdeel dat bovendien tot een waar werkinstrument is uitgegroeid dank zij de indices. Eenzijdig is het zeker niet te noemen, al werd te diep ingegaan op bepaalde, uiteraard clericale problemen, terwijl de sociale problematiek slechts op een vrij theoretische manier werd aangepakt en de economische helemaal werd terzijde gelaten. — J. BAERTEN.

177. — **L'ordinaire de la cathédrale de Tongres.** — A l'époque où la liturgie se cherche, on est heureux de signaler un ouvrage aussi sérieux et important pour l'histoire de la liturgie que celui que le Chanoine Pl. Lefèvre vient d'éditer : Placide LEFÈVRE, *L'ordinaire de la Collégiale, autrefois Cathédrale, de Tongres d'après un manuscrit du XV^e siècle* (Leuven, Université 1967 ; 2 vol. in-8°, LVI-696 p. SPICILEGIUM SACRUM LOVANIENSE, t. 34 et 35). Tongres a été depuis le moyen âge un centre important de vie religieuse et l'*Ordinaire* de l'église collégiale de cette ville reflète toute l'histoire et l'évolution que la liturgie a connu depuis le XIII^e siècle. Le manuscrit qui a servi à l'édition « est un in-folio, massif et pesant, avec couvertures de bois, garnies de cuir estampé, qui mesurent 0,30 × 0,19... Véritable *liber catenatus*, le codex était destiné à demeurer en place dans le chœur, ce qui indique la lourde chaîne en fer... Fort rouillée par le temps, cette attache a endommagé le bas des cinq derniers feuillets » (pp. VII-VIII). Le texte a été transcrit par un seul scribe dont le nom est connu : René Mertens. On retrouve cependant des annotations

tardives, dues aux changements qui se sont opérés au cours des siècles dans la liturgie (ce qui permet de suivre les étapes de ces réformes chez les chanoines de la Collégiale de Tongres.

Comme particularités, signalons : la liturgie suit le Romain en général, mais il n'y a pas d'hymnes aux Matines (vigiles) ; par contre on trouve deux versets avant la lecture, versets séparés entre eux par le Pater. Les Laudes débutent par un verset « sacerdotal » et l'hymne se trouve avant le capitule (au lieu de le suivre). Il y a hésitation quant au nombre des antiennes des psaumes aux Laudes. Parfois une seule — comme dans l'office monastique — parfois une pour chacun des cinq psaumes. Le nombre des commémoraisons est élevé (tant à Laudes qu'aux Vêpres). Il n'y a guère d'informations concernant les Primes, mais l'office capitulaire, après les Primes, ressemble beaucoup aux prières monastiques « du travail » (celles qui furent récitées jadis au chapitre avant l'instruction que l'abbé donnait à la communauté).

Les liturgistes d'aujourd'hui (surtout ceux qui essayent d'organiser un nouvel office monastique) seront heureux de trouver dans l'*Ordinaire* de Tongres une grande variété de *capitula* aux petites heures de l'office canonial. On nous renseigne encore sur les particularités des Vêpres et certaines rubriques concernant les cloches, sonneries, etc. Le sanctoral est étudié pp. xxviii après le temporel (pp. xiv-sv). L'édition du texte est impeccable et il suffit de tenir compte des *corrigenda* à la fin de second volume pour avoir un texte absolument parfait. On est heureux de constater que malgré une certaine opposition de la part des *novatores* trop superficiels, le P. Lefèvre a eu le courage de se mettre à une besogne aussi ingrate que l'édition d'un vieil *Ordinaire*. Nous croyons qu'il a rendu un grand service aux liturgistes pour avoir montré la richesse d'une des plus vénérables églises de Belgique. — Eug. MANNING.

178. — **Sources de l'histoire religieuse de la Belgique (moyen âge et temps modernes).** — Le colloque, tenu vers la fin de 1967, sur les sources de l'histoire religieuse régionale, était le premier de son espèce qui se réunissait dans notre pays. Il connut un succès bien mérité. Il se divisa en quatre sections : Moyen âge, Histoire moderne, Histoire contemporaine, Archives et bibliothèques. A deux exceptions près, les communications présentées dans les deux premières sections se trouvent publiées ou résumées dans ce volume, avec un sommaire des discussions qui suivirent chaque communication : *Sources de l'histoire religieuse de la Belgique. Moyen Age et Temps Modernes. Bronnen voor de religieuze Geschiedenis van België. Middeleeuwen en Moderne Tijden.* Actes du Colloque de Bruxelles, 30 nov.-2 déc. 1967 (1^{re} et 2^e sections). Louvain, Publications Universitaires, 1968 ; un vol. in-8°, 408 p. (BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE, fasc. 47). Prix : 500 francs belges. En fait, il ne faudrait pas s'imaginer que les deux périodes historiques, Moyen Age et Temps Modernes, furent recouvertes en entier. Les Actes de la première section concernent uniquement *la vie religieuse à la fin du moyen âge* et ceux de la seconde *La Réforme et la Contre-Réforme*. Chacune des deux sections renferme dix exposés d'ampleur très inégale, les plus concis n'atteignant pas 4 pages, le plus détaillé allant jusqu'à 85. Ce dernier est l'œuvre de l'infatigable fureteur d'archives, R. van Uytven, qui, outre sa communication principale de la première section, en présenta encore une autre pour la deuxième, remplissant ainsi, à lui seul, le quart de ce volume.

Tout comme le colloque, la publication est bilingue, en ce sens que l'équilibre linguistique a été obtenu comme suit : Les exposés principaux furent publiés dans la langue où ils furent prononcés. Les débats qui suivirent sont donnés généralement dans l'autre langue nationale. Les titres et les interventions du président sont en français pour le moyen âge, en néerlandais pour l'histoire moderne. De quoi fut-il question dans ces vingt exposés ? Ceux de la section médiévale ont abordé cinq sujets principaux : A) les rapports entre autorités civiles et clergé ; B) les institutions monastiques comme centres de culture ; C) la juridiction épiscopale ; D) les institutions de bienfaisance ; E) la pratique religieuse. Quant à la section « Réforme et Contre-Réforme », elle envisage A) la corrélation entre structures socio-économiques et options confessionnelles ; B) la formation religieuse des laïques et des prêtres ; C) les martyrologes protestants.

Examinons plus en détail, en insistant surtout sur les sujets qui ont donné lieu aux exposés inédits les plus documentés. Et d'abord pour la première section. I A) Deux études, conçues de manière légèrement différente, se complètent parfaitement : W. PREVENIER, *De verhouding van de Clerus tot de locale en regionale Overheid in het Graafschap Vlaanderen in de Late Middeleeuwen* (pp. 9-46) et R. VAN UYTVEN, *Wereldlijke Overheid en reguliere Geestelijkheid in Brabant tijdens de Late Middeleeuwen* (pp. 48-134). Compte tenu des dommages subis par les archives du Hainaut et de Tournai en 1940 et de la situation particulière de la Principauté de Liège, où la problématique se pose en d'autres termes et où les sources ne permettent donc pas une étude analogue (communication de D. VAN DERVEEGHDE, p. 47), c'est l'essentiel de la Belgique médiévale qui se trouve englobé dans cette double enquête, concernant la manière dont fut vécue en pratique la symbiose entre les représentants des deux pouvoirs, civil et religieux.

L'exposé de W. PREVENIER est plus succinct et plus axé sur les problèmes fiscaux, avant tout sur la situation du clergé face aux impositions : Qu'en était-il en Flandre de l'immunité fiscale ? des dîmes levées pour le compte de la Chambre Apostolique ? des aides ordinaires et spéciales et de leur importance relative par rapport à celles consenties par les villes ? des contributions au plan local ? de l'acquisition de biens d'Église ? Mais l'auteur n'oublie pas non plus le rôle politique joué par le clergé, surtout parmi les organes représentatifs, ni les interventions des autorités civiles dans les questions d'administration ecclésiastique, ni les faveurs accordées par ces autorités en échange de divers services. En appendice, les quote-parts payées par diverses institutions ecclésiastiques à cinq occasions différentes : 1294, 1363, 1394, 1397 et 1423.

Avec l'exposé principal de R. VAN UYTVEN le lecteur aborde le Brabant et seulement du point de vue du clergé régulier. On sait que les grands monastères brabançons détenaient le monopole de la représentation politique du premier ordre. Le problème des rapports entre les deux pouvoirs revêtait donc pour eux un aspect particulier et plus complet. L'exposé est spécialement dense et documenté, étayé sur de nombreux exemples. Tous les aspects du problème sont envisagés suivant un ordre logique. La base de départ, indispensable pour comprendre la situation : les autorités civiles participent à la foi chrétienne de leur milieu historique, avec tout ce que cela renferme de crainte de l'au-delà, d'admiration pour le genre de vie des religieux et d'estime pour la tâche spécifique du clergé. Ce qui explique nombre de comportements individuels et collectifs et restreint la portée réelle de certaines expressions d'anticléricalisme populaire. Dans la limite des ressources disponi-

bles pour assurer leur subsistance, la fondation de monastères et de couvents est sollicitée et encouragée. Leur protection matérielle et morale est prise en charge, ce qui peut aller jusqu'à une mambournie exercée par les villes sur des établissements de bienfaisance, des béguinages, des couvents de frères. En contrepartie, couvents et monastères rendent d'inappréciables services aux autorités civiles. Les prélats siègent aux États de Brabant. Des églises de réguliers sont choisies comme lieux de sépulture pour les membres de la famille ducale. Les religieux interviennent comme bailleurs de fonds, comme négociateurs, ambassadeurs, conseillers. Leurs établissements servent de lieux de réunion et d'hospitalité. A ce sujet l'auteur montre combien est unilatérale l'opinion souvent exprimée que les mendiants auraient systématiquement pris le parti des métiers et de leurs revendications. Il aborde aussi le chapitre de la juridiction séculière sur les couvents, celui de leur participation aux contributions et aux aides, des dispositions législatives en matière de main-morte et d'autres droits et faveurs comme les « pains d'abbaye » ; celui enfin des interventions séculières dans les élections ou les nominations d'abbés et de supérieurs religieux. En matière d'histoire institutionnelle brabançonne, les historiens possèdent désormais une nouvelle synthèse de première valeur.

I B) L'importance des monastères comme centres culturels peut être mesurée avant tout grâce au contenu de leurs bibliothèques. Cette norme se trouve confirmée par deux exposés, l'un plus succinct et de nature plus générale (A. DEROLEZ, *De bibliotheekscatalogi*, pp. 135-141), l'autre présentant un cas d'espèce, particulièrement significatif, puisqu'il concerne un centre important de la « Devotio moderna » (W. LOURDAUX, *Inleiding tot de Studie van de handschriften van Sint-Maarten te Leuven*, pp. 142-180). Se trouvent examinés ici les catalogues de Gérard Roelants (ca. 1487), du Rouge Cloître (1538-40, Ant. Geens ?), de Pierre de S. Trond (1639 et ca. 1650), une liste d'ouvrages recommandés et une autre dressée lors de la suppression de la bibliothèque. Sur le ciel des Pays-Bas, St. Martin de Louvain fut indubitablement un astre culturel de première grandeur.

I C) et D) Le fonctionnement de deux officialités se trouve décrit quant à l'essentiel par M. VLEESHOUWERS-VAN MELKEBEEK, *De officialiteit in het bisdom Doornik tijdens de XIII^e eeuw* (pp. 181-186) et par P. PIEYNS-RIGO, *La juridiction épiscopale dans la principauté de Liège* (pp. 187-204). Deux autres exposés encore plus concis concernent des institutions de bienfaisance : A.-M. BONENFANT-FEYTMANS, *L'apparition des hospices pour vieillards à Bruxelles au XIV^e siècle* (pp. 205-209) et G. MARÉCHAL, *Het hospitaalwezen te Brugge in de Middeleeuwen* (pp. 210-215). Il ne s'agit que de sommaires, les deux études complètes devant être publiées ailleurs.

I E) Enfin, sous le titre commun « Données quantitatives concernant la pratique religieuse », figurent deux exposés : A.-M. MEYERS-REINQUIN, *De godsdienstpraktijk in de Late Middeleeuwen : statistische studie. Opsporen van het bronnenmateriaal en bespreking van de al dan niet bruikbaarheid* (pp. 216-220), est un rapide tour d'horizon du sujet doublé de quelques mises au point des données fournies par J. Toussaert dans son ouvrage si controversé.

J. VAN DEN NIEUWENHUIZEN, *Het Kapelaniewezen te Antwerpen tot 1477* (pp. 221-235), nous fait connaître un groupe de clercs, dont la fonction pastorale n'a pas été assez remarquée jusqu'ici : les *capellani*. D'après le champ de leurs activités, il y en avait de quatre espèces. Leur désignation devait avoir l'agrément du chapitre de Notre-Dame. C'est aussi dans cette collégiale que se trouvaient le plus grand nombre de « chapellenies » :

85, fondées entre 1200 et 1477. Il faut en ajouter encore 38 dans d'autres lieux de culte de la ville. Ils avaient surtout à assurer la célébration, au jour prescrit, d'une des 245 messes hebdomadaires à l'autel indiqué parmi les 32 autels de Notre-Dame ; ils devaient participer à l'office du chœur, et ils étaient payés en fonction de leur assiduité, suivant des procédés et des barèmes qui donnèrent lieu à de fréquentes contestations. Car ils ne touchaient que bien peu, autant qu'un des aides-maçons qui travaillaient alors à transformer la collégiale en son état actuel. L'auteur conclut en traçant un portrait-robot du chapelain moyen : son niveau social, sa formation universitaire, ses ressources.

II A) Dans la deuxième section, le groupe le plus important est celui des quatre exposés qui ont essayé de répondre, chacun dans des limites chronologiques variées et dans un cadre géographique différent (Anvers, Louvain et Enghien, Flandre rurale, Tournai), à la question de savoir si, au début de la Réforme, les options confessionnelles avaient connu une fréquence différente en fonction des milieux socio-professionnels. J. VAN ROEY, *De correlatie tussen het sociale-beroepsmilieu en de godsdienstkeuze te Antwerpen op het einde der XVI^e eeuw* (pp. 238-258 ; années 1584-85 : doit faire l'objet d'une publication académique complète). R. VAN UYTVEN, *Invloeden van het sociale en professionele milieu op de godsdienstkeuze : Leuven en Edingen* (pp. 259-279 ; 1530-1550 et 1565-68). J. DECAVELE, *De correlatie tussen de sociale en professionele structuur en de godsdienstkeuze op het Vlaamse platteland, 1560-1567* (pp. 280-285 ; Région de Bailleul 1560-63 ; Chatellenie du Vieux Bourg (près de Gand) après 1566. G. MOREAU, *La corrélation entre le milieu social et professionnel et le choix de religion à Tournai* (pp. 286-301 ; 1526-1565, subdivisées en 3 périodes). Seule l'étude anversoise résulte d'une information documentaire offrant un niveau pleinement satisfaisant de garanties statistiques : trois relevés nominatifs, chronologiquement voisins et à objet différent permettent un recoupement des données numériques : a) Un relevé donnant pour les sept principaux quartiers de la ville (sur treize) la composition professionnelle de la population active. On peut le compléter par les cahiers du 5^e et du 100^e deniers, qui mentionnent aussi les chefs de ménage. On obtient ainsi le classement professionnel de 13.035 habitants, dont 10.176 hommes actifs, en octobre 1584, données que l'on peut comparer avec le répertoire des 14.815 nouveaux bourgeois de la ville de 1533 à 1600. b) les cahiers de la 2^e cotisation sur le capital (hiver 1584-85), qui permettent de répartir les contribuables en 5 classes, d'après leur fortune. c) Une liste des membres de la garde civique de 1585-86, avec indication fréquente de l'appartenance religieuse. Sur cette liste, l'auteur a pu retrouver 6.259 des 10.176 hommes actifs mentionnés sur la liste professionnelle. Malgré toutes les difficultés d'interprétation, il se dégage clairement de cette étude qu'à l'époque où ces relevés furent effectués, l'importance numérique des catholiques dans la population anversoise variait en raison inverse des niveaux de fortune. Parmi les catholiques, 70,3 % étaient exemptés d'impôts ; 13,6 % payaient plus de 2 fl. et demi. Parmi les calvinistes et les luthériens, ces proportions étaient respectivement de 60,2 % et 59,1 % contre 20,8 % et 22,2 %.

Les trois autres monographies se basent principalement sur des listes ou des répertoires de personnes poursuivies ou condamnées pour faits de religion. Ces listes renferment souvent des indications de nature professionnelle, ce qui permet de déterminer la répartition de cette « population ». Mais il n'est pas toujours certain que cette répartition fut la même que celle de tous les adhérents à la Réforme et faute de relevés généraux il est impossi-

ble de déterminer dans quelle mesure elle s'éloigne de la répartition socio-professionnelle de tous les habitants des localités étudiées. Quoi qu'il en soit, ces trois études renferment des indications dont l'intérêt n'échappera à personne. Résumons-en les principales.

Parmi les inculpés de Louvain, pauvres et travailleurs de niveau prolétaire brillent par leur absence. Les milieux universitaires, ceux de la haute bourgeoisie et des artisans de luxe, forment plus de la moitié du total. Un troisième quart est constitué par les artisans ordinaires et les employés. Une telle répartition ne peut aucunement correspondre à celle de la population louvaniste. A Enghien, les inculpés furent proportionnellement plus nombreux ; tous les milieux sont représentés. Les plus fortunés sont surtout prévenus de collaboration ou de soutien matériel ; les iconoclastes se recrutaient en raison inverse du niveau social.

Les campagnes flamandes manquent d'homogénéité. C'est pourquoi M. Decavele a choisi deux régions pilotes : l'une, dans le *Westkwartier*, profondément atteinte par l'industrialisation du plat pays ; l'autre, aux portes de Gand, mais restée nettement rurale. La pénétration des idées nouvelles et le développement des mouvements iconoclastes s'y produisirent de façon bien différente : très précoces là-bas ; assez tardifs ici. On constate également une répartition sociale qui ne peut guère correspondre avec celle de la population dans son ensemble.

A Tournai comme à Enghien, tous les milieux furent atteints, mais avec une préférence pour certaines professions : hautelisseurs et sayetteurs, marchands en contact avec l'étranger.

On peut conclure que, dans nos régions, la Réforme à ses débuts fut un mouvement principalement intellectuel ayant attiré surtout l'élite pensante : clergé (seulement jusque vers 1535), universitaires, métiers d'art (peintres, orfèvres, sculpteurs), membres des chambres de rhétorique, marchands ouverts aux influences étrangères. Certains secteurs du textile se laissèrent assez facilement pénétrer. Les milieux agricoles furent les plus imperméables. La sélectivité sociale des mouvements iconoclastes fut sensiblement différente. Celle des victimes de la répression légale par exécutions publiques le fut encore plus : les membres des classes laborieuses fournirent ici une cible de choix, car elles étaient plus démunies de protections. Cette méticuleuse analyse numérique oblige donc à conclure que la Réforme ne fut pas principalement un mouvement de mécontentement social ou économique ou une sorte de contestation des « petits » contre les « gros », mais bien une idéologie basée sur des considérations confessionnelles.

II B) Deux communications ont traité du domaine très important de la vie religieuse des laïcs et de la formation des prêtres. Auteur d'une dissertation imposante rédigée en flamand sur la pratique religieuse dans le doyenné de Tiel durant le siècle qui suivit le Concile de Trente, M. CLOET présente ici un résumé en français de ce travail remarquablement documenté : *Sources pour l'étude de la vie religieuse des laïcs dans l'Église au temps de la Contre-Réforme, avec un aperçu de la situation dans un doyenné rural flamand* (pp. 316-338 ; Tiel relevait alors du diocèse de Gand). C'est encore le résumé d'un mémoire universitaire qui est présenté par G. CHANTRAINE, *La formation sacerdotale avant le Concile de Trente* (pp. 339-354). Se basant sur les renseignements fournis par les Actes Capitulaires de la province dominicaine de Germanie inférieure, de 1515 à 1559, l'auteur insiste surtout sur les problèmes posés par le cadre sociologique et la mentalité propre aux divers milieux historiques.

II C) Les trois exposés restants traitent des martyrologes protestants. Le sujet n'est plus neuf, mais il pose encore pas mal de nouveaux problèmes à l'historien et au chrétien. A. L. E. VERHEYDEN, *De Martyrologia in de optiek van de hedendaagse Martelaarslijsten* (pp. 355-375) est un essai de déterminer la valeur des renseignements numériques transmis à ce sujet. Aucune estimation ancienne n'est acceptable, pas même celle proposée par le duc d'Albe en personne, le contemporain le mieux placé pour être valablement renseigné. Les martyrologes sont incomplets. Ils ne mentionnent jamais plus de la moitié de ceux dont l'exécution est prouvée par des documents d'archives : pour certaines localités ils ne mentionnent personne, alors qu'il y eut certainement des victimes. Il manque encore des monographies locales, surtout pour les villes petites et moyennes. Celles qui existent jusqu'à présent totalisent 1500 victimes. L'auteur ajoute pour Ypres une liste de 116 personnes. J. F. GILMONT, *Un instrument de propagande religieuse : les martyrologes du XVI^e siècle* (pp. 376-388) insiste sur le fait que ces documents intéressent à la fois l'histoire des faits et celle des idées, car ils expriment la mentalité du milieu qui entretient leur souvenir. E. MAHIEU, *Les martyrs montois dans les martyrologes* (pp. 389-402) résume l'histoire de la Réforme à Mons jusqu'en 1572. Une confrontation détaillée des notices du martyrologe de Crespin avec les sources d'archives prouve que cet auteur était renseigné jusqu'en 1556 par un informateur très bien au courant et documenté. Après cette date, changement complet. Ce qui confirme l'utilité des monographies locales.

Concluons : Dans sa loyauté, son souci du concret, sa hantise de l'information exacte, cet ouvrage est un splendide exemple d'honnêteté historique, aux antipodes du clinquant littéraire et des généralités fumeuses. Il nous montre que nul n'est vraiment historien s'il n'est quelque peu miniaturiste. — Roger MOLS.

179. — **Sources de l'histoire religieuse de la Belgique. Époque contemporaine.** — Du 30 novembre au 2 décembre 1967 s'est tenu à Bruxelles un Colloque sur les sources de l'histoire religieuse de la Belgique, — le premier du genre. Précédé d'un Avant-Propos du Professeur Halkin, Président Général, le volume édité par les soins du Centre interuniversitaire d'histoire contemporaine, regroupe les travaux — communications et résumés des discussions — de la section contemporaine présidée par M. Le Chanoine Aubert : *Colloque « Sources de l'histoire religieuse de la Belgique », Époque contemporaine* (Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1968 ; un vol. in-8°, 199 p. CENTRE INTERUNIVERSITAIRE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE, CAHIER 54).

La lecture de ces pages laissera sans doute une double impression de déception et d'exaltation. Les débats s'étaient assigné pour tâche de cerner les problèmes d'heuristique et de méthodologie, la conclusion qui s'en dégage est évidente : l'histoire religieuse contemporaine en Belgique malgré les travaux qui lui ont déjà été consacrés les derniers temps, n'a pas encore la place qu'elle mérite et rencontre de nombreuses difficultés. Les archives sont souvent perdues — qui songe à conserver des images pieuses, des livres de dévotion ? — ou dispersées. Une trouvaille suscite aussitôt une sorte de frénésie : ceux qui ont participé à ces journées n'oublieront pas de sitôt le vif intérêt soulevé par la communication du P. Scholl et le Verslagboek van de Belgische Volksbond dont elle fit état. D'autres archives dont on espérait beaucoup étonnent par leur silence : il y a peu à tirer des fonds diocésains sur les missions paroissiales (pp. 64-69). Des répertoires, par ailleurs, pleins

de mérites — ceux consacrés depuis quelques années à la presse belge, par exemple — sont ou muets ou trop discrets dans le domaine religieux (p. 98, note 8). Le problème de l'heuristique se trouve par le fait même singulièrement élargi : l'historien doit souvent chercher loin ses sources, jusque dans les papiers de famille ou personnels : le fonds Schollaert-Helleputte, par exemple, est riche de renseignements sur la presse catholique avant 1914.

Au point de vue méthodologique, une semblable déception attend l'historien. Les communications et débats ont souvent souligné les obstacles ; qu'il s'agisse d'une méthode d'interview d'auteurs encore en vie (p. 112), ou, plus simplement, de l'utilisation des documents ou de la manière de combler les lacunes, le Colloque a proposé des principes généraux que la recherche ultérieure doit maintenant mettre à l'épreuve.

L'énumération des difficultés n'est pourtant pas un procès de carence : elle ouvre de nouveaux horizons à la recherche, elle précise les besoins et les moyens, elle appelle à une réflexion méthodologique sans cesse en alerte. Un examen lucide des lacunes est souvent le meilleur stimulant au travail historique. Le Colloque a appris que déjà certains travaux sont en cours qui combleront les premiers vides, auxquels d'autres viendront s'ajouter. Certaines thèses encore sur le métier sont désormais attendues avec impatience. Des étudiants en histoire ont déjà été engagés dans des mémoires sur les congrégations religieuses, l'enseignement de la religion. Une réunion d'historiens à Maredsous le 16 septembre 1969 pour la préparation du centenaire de l'abbaye a déblayé le terrain pour des travaux possibles, suggérant les fonds à voir, l'optique où il faudrait se placer, les divers aspects à aborder. Le mouvement est lancé ; il est de bon augure. Mais — les conclusions (p. 197) y insistent justement — il ne portera ses fruits que si des dispositions sont prises pour la conservation des documents religieux de toute nature et de toute provenance. Il faut travailler pour les générations futures d'historiens.

L'effort enfin n'aboutira que s'il est collectif : seul un travail en équipe a chance de progresser rapidement. Ce résultat n'est pas le moindre sujet de satisfaction du Colloque où, pendant trois jours, des chercheurs et historiens de toutes institutions et de toutes opinions mirent ensemble leurs préoccupations, réalisant cette collaboration à laquelle Monseigneur Simon invitait naguère. M. le Chanoine Aubert souligna le fait dans son allocution de clôture, en souhaitant de nouvelles assises pour bientôt. Tel est le vœu de tous. — A. BOLAND s.j.

180. — **Le monnayage carolingien.** — D'entrée de jeu se trouve précisé le but des auteurs : « The present volume is intended to be a uniform classification of all the know types in the Carolingian series » (p. vii). Leur intention était, semble-t-il de remplacer les « independent, sometimes contradictory, and incomplete catalogues of Gariel and Prou » par un ouvrage récent et complet : *Carolingian Coinage* by Karl F. MORRISON, with the collaboration of Henry GRUNTHAL. New York, 1967, in-8°, xii-465 p., 48 pl., 3 cartes. NUMISMATIC NOTES AND MONOGRAPHS, 158).

L'entreprise était vaste, mais le travail publié se révèle-t-il à la hauteur de l'ambition des auteurs ?

La partie essentielle de l'ouvrage est constituée par le catalogue des monnaies carolingiennes (pp. 74-338) ; ce corps est encadré d'une introduction (pp. 1-16 : Datation et clas-

sification des monnaies carolingiennes ; pp. 17-21 : Trouvailles monétaires ; pp. 22-31 : Interprétation des types ; pp. 32-64 : Métrologie) et d'un catalogue des trouvailles (pp. 338-415).

Le catalogue constituant la partie centrale de ce travail, c'est lui qu'il nous faudra examiner d'abord. L'auteur ayant vu les pièces conservées au Cabinet des Médailles de Bruxelles, une comparaison des pièces et du catalogue était possible.

Elle s'est révélée désastreuse puisque presque jamais la pièce conservée à Bruxelles ne correspond à la description donnée dans l'ouvrage de M. MORRISSON.

En voici quelques exemples pris au hasard :

- n° 178 : Le catalogue donne AGINNO (Agen).
La pièce AGINMO.
- n° 320 : Le catalogue donne comme revers PALA/TINAMO/NETA.
La pièce porte PALA/TINANO/NEIA.
- n° 343 : Les auteurs notent CAMA/RIICVS/ — Or tous les A sont notés / \, tous les V \ / — La légende de la pièce présente donc C / \ M / \ / R / \ C / \ S ou CAMA/RACVS.
- n° 340 : Les auteurs notent + HLVDVVICVSMD.
La pièce, unique, porte + HLVDVVICVS IMD.
- n° 622 : Le catalogue donne RALATINAMONE.
La pièce PALATINAMONA.
- n° 652-653 : ne forment qu'un seul numéro comme l'a montré Ch. MEERT, Monnaies carolingiennes dans RBN, 1962, p. 167 (cité pourtant par l'auteur dans sa bibliographie).
- n° 763 : Le catalogue donne + CRATIAD-REX comme droit d'une monnaie d'Amiens conservée à Paris et à Bruxelles. Or, la pièce de Paris porte, d'après PROU, Catalogue des monnaies carolingiennes de la BN de Paris, D-IREX et la pièce de Bruxelles + GRATIADIREX. C'est-à-dire que le n° 763 du catalogue de M. MORRISSON n'existe pas.
- n° 1559-1560 : Le catalogue note 4 pièces à Bruxelles : n° 1559, 2 pièces, n° 1560 : 2 pièces. Or, le Cabinet des Médailles possède trois pièces, toutes variantes du n° 1559.

Des erreurs de ce type pullulent dans l'ouvrage de M. MORRISSON, sans oublier les poids inversés (n° 1474 et 1477) et les pièces conservées à Bruxelles qui n'ont pas été relevées (n° 435, 743, 1178 (2 ex.), 108, 1480, ...).

Les autres collections ne sont pas mieux traitées : M. Jean Lafaurie a relevé dans R. Numismatique, 1967, p. 294, les différences entre les planches et les transcriptions du catalogue (plus d'une centaine d'erreurs). Un autre reproche qu'on adressera au catalogue de M. MORRISSON, est le nombre important de pièces classées dans les « Ateliers indéterminés » alors que certaines de ces monnaies sont traditionnellement attribuées à Château-Porcien (n° 1132), Tournai (n° 298), Saint-Trond (n° 290), Huy (n° 252),... Enfin, l'auteur ne paraît pas connaître l'article de J. VANNÉRUS, *Les deniers de Charles le Chauve (840-877) aux légendes DE ou IN FISCO* dans RBN, 94, 1948, pp. 77-100 où l'auteur propose l'attribution de deniers à Estinnes-au-Val (Hainaut, arr. Soignies), Bastogne, Lens-Saint-

Remy (Liège, arr. Waremme), Couvin (Namur, arr. Philippeville) et Vedrin (Namur, arr. Namur). Toutes ces attributions ne sont peut-être pas décisives. Encore convenait-il de les discuter plutôt que de classer simplement ces pièces dans les ateliers indéterminés.

La liste des trésors est incomplète, elle aussi, puisque font défaut au moins les trésors d'Ekeren et de Breuvery (c.r. de Grierson dans Num. Chron., 1969, p. 347), et que les auteurs placent aussi dans des trésors des monnaies qui n'y ont jamais appartenu et qu'enfin plusieurs trésors sont mal datés (voir LAFaurie dans RN, 1967, pp. 293-294).

Un dernier mot à propos des cartes : elles symbolisent à merveille ce livre avec l'atelier de Melle (Aquitaine) placé près de Gand ; Courtrai placé à Lille et Quentovic à la place de Calais.

En conclusion, un ouvrage récent qui n'empêchera pas les numismates et les historiens de devoir consulter encore et toujours les anciens répertoires de GARIEL et de PROU. — Pierre COCKSHAW.

181. — **Routes hanséatiques.** — Dans un précédent volume ⁽¹⁾, nous avons souligné l'intérêt de l'Atlas des routes du commerce hanséatique édité sous les auspices de la *Hansischer Geschichtsverein*. La publication de cet ouvrage constituait un premier pas dans la réalisation d'un projet conçu en 1884 par la société savante allemande : celui de disposer de cartes figurant les voies de communication utilisées par les marchands de la Hanse. F. Bruns, qui avait été chargé de cette tâche, réunit une abondante documentation et, lorsqu'il décéda en 1945, il laissait des cartes fort sommaires et un manuscrit inachevé où il reconstituait les itinéraires routiers des marchands hanséatiques. En 1957, H. Weczerka, élève et depuis successeur du professeur Johansen à l'université de Hambourg, accepta de reprendre et d'achever l'œuvre commencée par F. Bruns. Cinq ans plus tard, H. Weczerka présentait une soixantaine de cartes qu'il avait dressées lui-même et qui analysent soigneusement le réseau routier utilisé par les marchands de la Hanse. Celui-ci s'est développé dans la partie de l'Europe comprise entre la Mer du Nord, la Baltique et une ligne Bruges-Dinant-Nüremberg-Cracovie-Smolensk-Novgorod et le lac Ladoga : Friedrich BRUNS (†) et Hugo WECZERKA, *Hansische Handelsstrassen*, 1^{re} partie. Atlas. Graz-Cologne, Böhlau Verlag, 1962 ; un vol. in-4°, oblong ; VIII p., 60 cartes. Prix : DM.35. 2^e partie : *Textband*. Graz-Cologne, Böhlau Verlag, 1967 ; un vol. in-8°, XIV-792 p. 4 cartes. Prix : DM. 56. 3^e partie : *Register*. éd. ENGEL (Evamaria), WECZERKA (Hugo) et BONGARDT (Ilse). Graz-Cologne, Verlag Hermann Böhlau Nachfolger, 1968 ; un vol. in-8°, 116 p. Prix : DM. 10 (QUELLEN UND DARSTELLUNGEN ZUR HANSISCHEN GESCHICHTE. Nouvelle Série, t. XIII, 1^{re}, 2^e et 3^e parties). Respectant le plan conçu par son prédécesseur, H. Weczerka a divisé cet immense espace géographique en huit régions : I. Schleswig-Holstein et Lauenbourg, II. Mecklembourg et Poméranie Occidentale, III. Basse Saxe, IV. Territoires entre le Weser et le Rhin, V. Les Routes à l'Ouest du Rhin et de l'IJssel, Brandebourg Méridional, les Lusaces et les territoires situés entre la Saale et l'Oder (avec les axes routiers au départ de Leipzig, de Prague et de Francfort sur Oder), VIII. Livonie et les territoires lithuaniens et russes voisins (jusque Smolensk et Moscou). Mises à part les deux premières cartes de l'Atlas qui délimitent l'extension maximum de la Hanse,

(1) T. XLII, 1964, p. 1197.

les suivantes, comme nous l'avons fait remarquer précédemment donnent une vue d'ensemble du réseau routier de ces régions ou détaillent à plus grande échelle les grands axes de circulation qui y sont situés. Dans une entreprise de ce genre, il n'était évidemment pas question de retenir les voies de communication qui n'avaient qu'une importance locale. H. Weczerka a surtout porté son attention sur les routes des XIV^e et XV^e siècles, époque de l'apogée de la Hanse, mais il n'en a pas pour autant négligé les chemins des XII^e et XIII^e siècles et le tracé des routes des XVI^e et XVII^e siècles.

Cet atlas est donc un instrument de travail précieux pour les spécialistes de l'économie médiévale mais aussi pour tous les historiens. En effet, à côté des marchands, d'autres voyageurs ont emprunté ces itinéraires, assurant la diffusion des idées et des mœurs.

Un gros volume de textes est venu compléter cet atlas et enrichir encore notre connaissance du réseau routier hanséatique. Cet ouvrage se compose de deux parties. La première, complètement rédigée par H. Weczerka est une copieuse introduction consacrée à l'examen des problèmes que soulève l'étude des routes fréquentées par les marchands de la Hanse au moyen âge et au début des temps modernes. En se fondant sur la bibliographie allemande, l'auteur étudie d'abord le réseau routier en général. Il donne des informations concises, mais précises, sur les droits de juridiction exercés sur les routes et sur les péages. Il s'intéresse au revêtement et à l'entretien des voies de communication par terre, aux conditions des voyages et à la vitesse de circulation. H. Weczerka précise alors les limites chronologiques et géographiques de ses recherches puis, pour les diverses régions de ce vaste champ d'investigation, il fait le bilan des connaissances en matière de circulation routière en examinant soigneusement les principaux travaux publiés sur le sujet. Dans un autre chapitre, M. Weczerka dégage avec beaucoup d'à propos l'apport des diverses sources qui peuvent être utilisées pour faire l'histoire des routes. Il passe en revue les différents termes qui désignent les voies de communication et les péages. Il retient les mentions de ponts, de gués, de digues, d'établissements hospitaliers, de bourgs, de fortifications et de juridictions diverses. Il fait une part à la toponymie, à l'archéologie et ne néglige pas les cartes et plans anciens. Il distingue aussi fort justement les divers utilisateurs de la route : marchands, voyageurs, pèlerins, soldats, messagers. Enfin, H. Weczerka justifie longuement les procédés de représentation cartographique qu'il a utilisés.

La seconde partie du volume de textes rassemble la vaste documentation qui a été mise en œuvre pour la préparation des cartes de l'Atlas. Elle se subdivise en huit chapitres qui correspondent chacun à une des huit régions énumérées plus haut. Pour sa part, H. Weczerka a rédigé les ch. VII et VIII se rapportant aux routes situées entre l'Oder et Moscou. Il a aussi mis à jour les six premiers chapitres élaborés par F. Bruns. Chaque chapitre regroupe les différents itinéraires de la région. Pour chacun de ceux-ci, on dispose d'une notice claire et bien documentée combinant les renseignements fournis par les itinéraires, les cartes et les plans anciens, les mentions et tarifs de tonlieux et les documents de tout genre qui relatent les avatars survenus à des marchands. Les notes reprennent les références bibliographiques et les renvois aux cartes de l'Atlas. Après la lecture de ces notices, on est en mesure d'apprécier la vaste et solide érudition des auteurs et on peut féliciter H. Weczerka d'avoir complété ses connaissances en s'adressant à des spécialistes locaux.

Les médiévistes belges et hollandais liront avec un intérêt particulier le chapitre V qui comporte une trentaine de pages et qui est la première synthèse sur le réseau routier

des régions comprises entre le Rhin et l'IJssel : les Pays-Bas actuels et la partie de la Belgique située au Nord d'une ligne Bruges-Gand-Bruxelles-Nivelles-Dinant-Huy-Liège-Henri Chapelle. On dispose ainsi d'une description soignée des axes routiers qui reliaient Cologne à Bruges ou à Anvers, ou qui, à travers l'Ardenne, menaient les voyageurs vers le Luxembourg, la Lorraine, la Suisse et l'Italie.

Un volume d'index de 116 pages reprend tous les noms de lieux cités dans la seconde partie du volume de textes, facilitant ainsi sa consultation.

On peut donc féliciter M. Weczerka et la *Hansischer Geschichtsverein* d'avoir réussi à mener à son terme une entreprise d'une telle envergure. On souhaiterait pouvoir disposer bientôt d'un semblable travail consacré à la circulation par voie d'eau si importante au moyen âge et à l'époque moderne pour le transport de produits encombrants et pondéreux. — M.-L. FANCHAMPS.

182. — **Les routes commerciales internationales (XV^e-XVII^e s.).** — Dans son article *The shifting of international trade routes in the 15th-17th centuries* (ACTA HISTORIAE ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE, XIV, 1968 ; pp. 287-321), M. Zs. P. PACH part de la constatation que, du milieu du xv^e au milieu du xvii^e siècle, les colonies européennes n'étaient pas encore englobées dans une véritable économie mondiale basée sur la spécialisation avec, d'une part, les pays européens en voie d'industrialisation et, d'autre part, des colonies de type mercantiliste. Les colonies ne fournissaient toujours que les produits traditionnels (épices, métaux précieux) sans influence sur l'évolution de la production européenne. Par contre, pendant cette même période, les pays d'Europe orientale ont joué vis-à-vis de l'Europe occidentale le rôle économiquement beaucoup plus important de fournisseurs de produits alimentaires et d'acheteurs de produits industriels, stimulant ainsi l'industrie ouest-européenne et contribuant (de pair avec le développement du marché intérieur) à l'évolution capitaliste.

L'essor du commerce sur les côtes atlantiques serait ainsi dû en premier lieu, non pas aux découvertes géographiques, mais au développement propre de l'économie en Europe occidentale qui fait de plus en plus appel aux matières premières et aux produits alimentaires d'Europe orientale, où en retour, elle exporte des produits textiles et métallurgiques. Le développement industriel et l'essor de la production de masse expliquent la décadence du commerce vénitien (basé sur le commerce traditionnel des épices) aussi bien que le succès des Hollandais (basé sur le commerce des marchandises pondéreuses provenant de la Baltique) ; l'importance d'Anvers au xvi^e siècle repose principalement sur le commerce des produits de la Baltique et sur celui des textiles (notamment les produits de la « nouvelle draperie »).

Dans le commerce colonial, par contre, les produits de masse et les produits industriels ne deviendront importants qu'après le milieu du xvii^e siècle (importation de sucre et de tabac d'Amérique, exportation de produits des manufactures européennes) ou même au xviii^e siècle (importation de café et de thé d'Asie).

L'image tracée ainsi par l'auteur paraît très valable et nous avons pu constater récemment (*Le commerce international des Pays-Bas au XVI^e siècle : essai d'appréciation quantitative*. Ici-même, t. XLVI, 1968, pp. 1205-1221) que l'élément colonial semble en effet n'avoir joué au xvi^e siècle qu'un rôle quantitativement secondaire dans le commerce international

des Pays-Bas. On pourrait cependant formuler quelques réserves : l'exportation de produits industriels européens en Amérique espagnole atteint tout de même un niveau élevé dès la seconde moitié du *xvi*^e siècle et les colonies américaines fournissent dès la même époque des matières premières industrielles (cuirs, colorants) et des produits alimentaires (sucre) en quantités considérables. L'Asie fournit au *xvi*^e siècle des matières premières (coton, soie) et même des produits industriels tels les soieries, qui ont pu concurrencer et stimuler l'industrie européenne de la soie. Enfin, s'il est bien connu que les richesses provenant du commerce des épices ou des métaux précieux n'ont guère profité à l'économie ibérique, elles ont certainement contribué à l'essor économique des autres pays d'Europe occidentale. Néanmoins, dans l'ensemble, l'auteur a probablement raison d'accorder une importance primordiale aux relations avec l'Europe orientale pour le développement économique de l'Occident à cette époque.

M. Pach illustre sa thèse par deux exemples concrets : celui du commerce polonais et celui du commerce hongrois à l'époque envisagée (1450-1650). Alors que le commerce de ces deux pays avec l'Europe occidentale était d'abord à la fois restreint et déficitaire, on constate, dès la seconde moitié du *xvi*^e siècle, un développement considérable en même temps qu'un renversement de la balance commerciale en faveur des pays de l'Est. La Pologne exporte des quantités croissantes de grains, de bétail et de peaux, la Hongrie, surtout du bétail et du cuivre. Au *xvi*^e siècle, ces exportations dépassent de loin les importations, pourtant également en augmentation, consistant surtout en produits textiles.

Mais à la longue, la situation des pays de l'Est se détériore à nouveau quand l'accroissement continu des importations industrielles d'Europe occidentale s'accompagne, au *xvii*^e siècle, d'une stagnation ou d'un déclin des exportations de céréales et de bétail, dont les causes sont à chercher dans l'oppression féodale des paysans, dans une diminution de la demande occidentale et dans la baisse des prix. La balance commerciale de la Pologne et de la Hongrie avec l'Occident deviendra alors à nouveau déficitaire.

L'auteur utilise plusieurs études en hongrois et en polonais ; son article rendra ainsi de grands services aux historiens occidentaux peu familiarisés avec ces langues. — W. BRULEZ.

183. — **Nederlandse scheepvaart in de 17^e eeuw.** — In de A.A.G. BIJDRAGEN 14 (1967) van de Landbouwhogeschool te Wageningen, behandelt J. A. FABER, *De buitenlandse scheepvaart en handel van Harlingen in de jaren 1654 en 1655* (blz. 34-71). Veel kwantitatieve gegevens over de Nederlandse scheepvaart in de Gouden Eeuw werden niet overgeleverd. Te Harlingen zelf verdwenen de archieven van de Admiraliteit door brand in 1771. De auteur kon de hand leggen op een register uit de Harlingse « Rekeningen van ontvangsten en uitgaven van last- en veilgeld uit de jaren 1654-1658 », dat gelukkig enige aanduidingen geeft over scheepvaart en trafiek van deze kleine Friese haven met de « Kleine Oost » (Noordduitse en Deense Noordzeekust), de « Grote Oost » (de Oostzee, vooral met Gdańsk), Noorwegen en enkele plaatsen in Engeland, Frankrijk, Portugal, Groenland en IJsland (in zeer overzichtelijke tabellen per maand voor die jaren voorgesteld). Het waren overwegend kleine schepen van 1 tot 5 last, dus onder de drie ton (scheepjes, smakken, smalschepen, kagen en schuiten) die naar de Kleine Oost voeren, meer fluitschepen (méér dan 60 last) en galjoten (van 6 tot 20 last) naar Noorwegen en de Grote

Oost. De meeste schippers waren Friezen (75 % van de 866 vermelde namen). De namen der schepen gingen meestal terug op bijbel- en diernamen, volgens het algemeen Nederlands gebruik. Wat de verhandelde koopwaren betreft : invoer van granen (vooral rogge) en hout ; uitvoer : overwegend kalk, garen en keramische produkten (bakstenen, dakpannen, tegels, aardewerk en majolica) uit Friesland afkomstig (Harlingen en omstreken). De voedselinvoer voorzag 15 % van de Friese bevolking. Comparatief was de scheepsdrukte (hoofdzakelijk beurtschipperij) te Harlingen (9000 inwoners) zo groot als te Amsterdam (200.000 inw.). Besluit : een niet onbelangrijke havenplaats in de Noord- en N.-Oosteuropese area. Een goede systematische studie, die spijtig geen vergelijking toelaat (wegens de verdwenen archieven) met een Harlingen in de Hanzatijd. — Paul DE VREE.

184. — **L'industrie du fer et de l'acier en Grande Bretagne.** — Au départ des recherches entreprises par Alan BIRCH, *The Economic History of the British Iron and Steel Industry, 1784-1879* (Londres, Frank Cass and Co, 1967 ; 1 vol. in-8°, xv-391 pages. Prix : 90s.) se trouve l'ouvrage de T. S. Ashton : « *Iron and Steel in the Industrial Revolution* », paru en 1924. Birch fut tenté non seulement de compléter cette « brillante analyse » à la lumière des nouvelles archives mises depuis quarante ans à la disposition des historiens, mais aussi de la prolonger par l'étude de l'évolution de l'industrie du fer et de l'acier jusqu'aux environs de 1880. Disons d'emblée qu'il a fort bien réussi dans cette double tâche et qu'il a même dépassé son but puisqu'à mainte reprise ses recherches lui ont permis de nuancer fortement et même de critiquer certaines idées développées par Ashton. Cet ouvrage brosse un tableau très complet de la transformation progressive d'une ancienne industrie en une industrie de type moderne (1760-1880).

Il se compose de trois parties. La première envisage d'abord, d'une façon générale, les problèmes avec lesquels tout historien se trouve confronté lorsqu'il tente d'expliquer l'évolution d'une industrie : comment déterminer l'influence respective des facteurs géographiques, techniques, financiers, humains etc... L'auteur y confronte les idées de Miss Erickson (« *British Industrialists : Steel and Hosiery 1850-1950*, 1959), de H. J. Habbakkuk (« *American and British Technology in the Nineteenth Century* », 1962) et de Michael Flinn (« *Men of Iron : the Crowleys in the Early Iron Industry* », 1962) et arrive à la conclusion qu'on ne peut trouver la clé de l'évolution de telle ou telle industrie dans un facteur unique et que l'histoire « industrielle », pour être valable, doit être totale. Il brosse ensuite un tableau du rôle grandissant joué par le fer dans l'économie de l'Angleterre et du Pays de Galles au XVIII^e siècle (dans les vingt dernières années du XVIII^e siècle, la consommation intérieure du fer double, de même que l'importation de fer en barres suédois et russe). Il analyse les causes du développement de l'industrie de la fonte au coke et s'attache particulièrement au rôle capital joué par Henri Cort (1742-1800), l'inventeur du puddlage qui révolutionna la fabrication du fer forgé.

Passant ensuite à l'étude de la période napoléonienne, l'auteur montre, chiffres à l'appui, que cette époque fut, pour l'industrie du fer anglaise, une période de développement intensif, sans précédent.

En l'espace de dix ans (1796-1805) la production des hauts-fourneaux doubla. Parmi les causes de cette expansion, il cite notamment la demande croissante de fer pour la fabrica-

tion des machines à vapeur et des armes de guerre. Malheureusement, l'absence de statistiques globales pour les années 1806 à 1820 rend très difficile la mesure exacte du « boom » enregistré pendant les guerres contre Napoléon et de la dépression qui suivit ces années de guerre. Mais l'auteur tente cependant d'en apprécier l'ampleur en utilisant des chiffres partiels relatifs au rendement de certains districts en 1812 et en 1817. Ces calculs lui permettent d'affirmer que l'industrie du fer anglaise quadrupla sa capacité productive pendant les guerres napoléoniennes. Le rétablissement de la paix accentua une crise de surproduction qui commença dès 1812 et dont l'industrie du fer ne se releva pas avant 1820 (en septembre 1815, 71 fourneaux étaient allumés dans le Staffordshire ; moins d'un an plus tard, en juin 1816, 35 seulement fonctionnaient encore). Cette dépression fut ressentie partout mais les districts les plus atteints furent ceux de l'intérieur du pays, à cause de leur désavantage relatif en matière de frais de transport.

Vient ensuite un long chapitre consacré à l'histoire de cinq fabriques de fer et de leurs dirigeants, entre les années 1760 et 1830 : Coalbrookdale, Dowlais, Cyfarthfa et Silverdale dans le Nord-Staffordshire, et Haigh dans le Lancashire. L'auteur met en évidence les causes d'échec de deux établissements de petite taille (Haigh et Silverdale) et les facteurs de succès des « industrial giants » comme Coalbrookdale (« fief » des Darby) Cyfarthfa (« fief » des Crawshay) ou Dowlais (« fief » des Guest).

La première partie de l'ouvrage se termine par un aperçu des éphémères tentatives d'association de maîtres de forges dans le but de fixer les prix du fer jusqu'aux environs de 1842. L'auteur y montre notamment que ces tentatives remontent déjà au milieu du XVII^e siècle, ce qui va à l'encontre de l'opinion d'Ashton selon laquelle « so long as charcoal remained the only fuel used in the making of iron, works were necessarily widely dispersed, combination was difficult... » (p. 104).

La seconde partie envisage l'expansion de l'industrie du fer anglais de 1788 à 1880 : les chiffres suivants sont significatifs : en 1788, 85 hauts-fourneaux produisaient 68.000 tonnes par an — en 1815, 200 hauts-fourneaux produisaient environ 360.000 tonnes, en 1850, 450 hauts-fourneaux produisaient 2 millions 1/2 de tonnes et quinze ans plus tard, cette production avait quasi doublé (4.825.000 tonnes...) (à titre de comparaison, la production actuelle d'acier du Royaume-Uni est de environ 25 millions de tonnes par an). L'étude de cette expansion est essentiellement basée sur des statistiques que l'auteur a glanées un peu partout, et dont, soulignons-le, il fait une critique préalable (disons en passant qu'on ne possède aucune statistique officielle pour la production de gueuses en Angleterre avant 1854). L'auteur examine les tendances de la production dans chaque district et fait ressortir le caractère très irrégulier de l'expansion de l'industrie du fer, expansion faite de bonds soudains suivis de périodes de récession. Il insiste aussi sur un autre phénomène important, le changement très net intervenu dans les facteurs de localisation de cette industrie. Dans la première moitié du XIX^e siècle les hauts-fourneaux étaient concentrés essentiellement dans les régions charbonnières (les trois plus importants districts charbonniers — l'Ouest de l'Écosse, le Sud du Pays de Galles, le Sud du Staffordshire fournissaient encore en 1852, 83 % de la production totale de gueuses) ; plus tard, on attachait plus d'importance aux régions riches en minerai où l'on amenait le charbon nécessaire par chemin de fer, d'où le développement du Northamptonshire et du Lincolnshire. Certains districts se développèrent sous l'influence d'un autre facteur : ce furent les districts côtiers de l'Ouest

du Cumberland et de Cleveland où l'on débarquait le minerai importé d'Espagne, de l'île d'Elbe, du Nord de l'Afrique et de Suède.

L'auteur étudie ensuite les progrès techniques réalisés dans le travail du fer forgé, la mise au point en 1828 du procédé Neilson (l'introduction d'air chaud dans les hauts fourneaux qui permit de réduire la consommation de charbon d'environ deux-tiers) et le perfectionnement des techniques du puddlage et du laminage.

Puis il passe à l'analyse du rôle du capital et de l'entreprise dans le développement d'une industrie de grande échelle et montre le succès rencontré par la formule de société anonyme à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle. Vient ensuite une étude des principaux traits du commerce de fer, parmi lesquelles le développement prodigieux des exportations (36.000 tonnes en 1806, 700.000 en 1850 et 3 millions 700.000 en 1880), développement qui se fit en dépit des droits protecteurs très élevés établis par les pays étrangers sur les fers anglais (la supériorité britannique en matière de production de fer était telle qu'en 1844 la levée d'un droit de 200 % sur les steamers était considérée comme « totalement insuffisante » pour protéger cette branche d'industrie en France).

La seconde partie s'achève par un long chapitre consacré aux travailleurs du fer, à leurs conditions d'existence et à leur tentatives d'organisation et d'union. L'auteur souligne notamment le caractère mobile de la main d'œuvre de cette branche d'industrie, mobilité due en partie aux grandes différences de salaire existant entre les districts et aux fortes variations de ces salaires. L'auteur essaie enfin de dégager les traits communs de la classe des patrons et démontre qu'il est impossible de leur appliquer un schéma du type de celui qui fut tracé par F. Redlich pour les maîtres de forges américains (Redlich distinguait une génération « préclassique », celle des techniciens, une génération « classique », celle des entrepreneurs capitalistes combinant les capacités techniques avec celles d'organisation, et la génération « Carnegie », celle des « big businessmen » ; pour l'Angleterre la variété est beaucoup plus grande et dans bien des cas — les qualités isolées par Redlich se combinent chez un même homme).

La troisième et dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude du développement de l'industrie de l'acier et du triomphe de celle-ci sur l'industrie du fer. Après avoir décrit les origines et l'évolution de l'industrie de l'acier jusqu'en 1860, l'auteur analyse l'influence des découvertes successives de Bessemer, de Siemens-Martin et des cousins Thomas-Gilchrist qui révolutionnèrent cette industrie et qui provoquèrent un brusque développement du district du Nord Yorkshire, particulièrement riche en minerai phosphoreux.

A partir de ce moment, l'industrie du fer entra en nette décadence et dans les trente dernières années du XIX^e siècle, un grand nombre de maîtres de forge durent cesser leurs activités.

Au total, un ouvrage bien fait et fort documenté. L'auteur a semble-t-il, exploité un maximum d'archives, particulièrement dans le domaine de l'histoire des entreprises. Il a le mérite de poser beaucoup de problèmes et d'indiquer dans quelle direction pourraient s'orienter les recherches futures. On regrettera peut-être l'absence de bibliographie qui rend la consultation des références assez malaisée. — A. VAN NECK.

185. — **Maintenues et permissions d'usines liégeoises.** — Les archives de la Province de Liège concernant les mines de houille et les mines métalliques d'une part,

les usines de l'autre, ont été versées aux A.E.L. En mars 1967, M. G. Hansotte publiait l'inventaire du fonds concernant les usines. Le recensement des archives relatives aux mines paraissait imminent, aussi attendions-nous sa parution. Mais ce dernier a été retardé et nous devons, sans plus attendre, rendre compte de l'inventaire de G. HANSOTTE, *Maintenues et permissions d'usines*. Bruxelles, Archives Générales du Royaume, 1967 ; un vol. in-4°, III-51 pp. (MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE. ARCHIVES GÉNÉRALES DU ROYAUME. ARCHIVES DE L'ÉTAT À LIÈGE).

Ces dossiers établis par la Députation des États puis la Députation permanente contiennent l'instruction de la demande faite préalablement à toute création d'installation industrielle. Leur modification et leur développement étaient soumis à la même formalité. Les premiers documents datent de 1820, les derniers concernent les années 1900.

L'instruction des demandes était confiée à l'administration des mines. Elle faisait parvenir son rapport à l'autorité provinciale qui statuait. Les ingénieurs des mines, chargés par ailleurs de la surveillance de ces établissements, conservaient ces rapports auxquels ils joignaient l'arrêté définitif autorisant la création sollicitée.

Le dossier de chaque établissement industriel existait donc en double, l'un dans les archives de la Province, l'autre dans celles de l'administration des mines. Ayant l'un comme l'autre souffert de plusieurs déménagements, aucun de ces fonds n'est complet.

L'inventaire des *Maintenues et permissions d'usines* ne dispense pas dès lors de la consultation des archives de l'administration des mines de Liège. On y trouvera de nombreux arrêtés concernant les entreprises relevées dans le présent inventaire mais qui n'ont pas été conservés dans ce fonds. Pour ne citer que quelques firmes, signalons l'existence de documents concernant l'Espérance-Longdoz, la Nouvelle-Montagne, les établissements de Laminne de Bende et de la Croix-Rouge.

Les dossiers ont été classés dans l'ordre chronologique des arrêtés les clôturant. L'instruction des demandes généralement conservée y est jointe. Deux index alphabétiques complètent l'inventaire : index des entreprises, index des localités. On regrettera l'absence d'une table analytique regroupant, selon leur nature, les entreprises recensées, qui aurait été un apport immédiat à l'histoire économique. — N. CAULIER-MATHY.

186. — **Vocabulaire et mécanismes économiques (XIX^e-XX^e s.).** — De longue date, M. Jean Bouvier fait preuve dans ses travaux d'un souci permanent de jeter des ponts entre l'histoire et l'économie. Son dernier livre constitue un effort de synthèse remarquable destiné à vulgariser, dans le sens le plus élevé du terme, les mécanismes de l'économie tout en les insérant dans leur évolution historique : Jean BOUVIER, *Initiation au vocabulaire et aux mécanismes économiques contemporains (XIX^e-XX^e siècles)*. Paris, S.E.D.E.S., 1969 ; un vol. in-16°, 480 p. (REGARDS SUR L'HISTOIRE). C'est la raison pour laquelle l'ouvrage est construit selon un plan inspiré par les grands thèmes de l'économie politique que l'Auteur s'attache à analyser dans leur continuité historique depuis le début du XIX^e jusqu'au milieu du XX^e siècle. Le vocabulaire économique est habilement inséré et souligné dans les exposés volontairement brefs des nombreuses questions abordées par l'auteur. Plutôt que de donner des définitions des termes économiques utilisés, celui-ci recourt souvent à l'exemple pour les expliquer (ainsi la traite commerciale, p. 142). Plusieurs documents

empruntés à des sources variées illustrent et étoffent la matière souvent dense de chaque chapitre avec un souci évident d'actualité.

Tout en faisant preuve de sa maîtrise des questions économiques, l'Auteur s'attarde volontiers aux problèmes qu'il a eu l'occasion d'approfondir antérieurement. C'est ainsi que la monnaie et le crédit tout comme l'évolution des rapports économiques internationaux font l'objet d'exposés plus détaillés que les mécanismes de la formation des prix ou la consommation sous toutes ses formes. De même l'économie socialiste est expliquée en quelques pages centrées sur l'évolution de l'URSS sans la moindre allusion aux expériences des démocraties populaires ou de la Chine populaire. Ajoutons à cela que le choix des exemples comme celui des documents se fonde essentiellement sur des sources françaises. Ainsi l'évolution de l'agriculture est décrite en fonction du cas français sans que soit évoquée l'originalité de l'organisation agricole des pays neufs dont la production massive a bouleversé le marché mondial des produits alimentaires à la fin du XIX^e siècle.

Mais dans un ouvrage qui s'adresse à un large public, les choix sont inévitables sous peine d'alourdir et allonger inconsidérément l'exposé. Un des grands mérites de M. Bouvier réside dans la manière dont il dégage les aspects fondamentaux de l'évolution économique en les rapprochant de l'évolution sociale et politique. Il contribue ainsi à éclairer avec intelligence et impartialité ceux qui veulent comprendre les problèmes de notre temps. — G. KURGAN-VAN HENTENRYK.

187. — **Diagnostic de l'évolution économique du Tiers Monde.** — Le titre de l'ouvrage de Paul BAIROCH, *Diagnostic de l'évolution économique du Tiers Monde. 1900-1968* (Paris, Gauthier-Villars, 1969 ; un vol. in-8°, 259 p. Coll. TECHNIQUES ÉCONOMIQUES MODERNES. Série : HISTOIRE ET PENSÉE ÉCONOMIQUES. Prix : 26 FF.) n'a rien de trop ambitieux, car nous avons ici un véritable modèle d'analyse statistique. Non que l'auteur se fasse d'illusion sur la valeur de beaucoup de statistiques officielles, surtout lorsqu'elles émanent de pays sous-développés. Cependant la concordance des chiffres globaux est impressionnante. Et, tout en rectifiant beaucoup de poncifs courants, M. Bairoch parvient à un certain nombre de conclusions inquiétantes. Il souligne la profonde différence entre les pays sous-développés d'aujourd'hui et l'Europe du début de la révolution industrielle, faisant ainsi justice de la théorie américaine, beaucoup trop optimiste, des cinq étapes obligatoires du développement. Tout d'abord la croissance démographique du Tiers Monde est beaucoup plus forte, et pose par elle-même les problèmes les plus graves. Mais ensuite les pays sous-développés eux-mêmes, sans tenir compte des enseignements de l'histoire, ont commis dans l'ensemble une faute de stratégie essentielle : ils ont prétendu s'industrialiser sans l'étape préalable de la révolution agricole, en comptant par exemple sur les surplus alimentaires des pays développés. Ils arrivent ainsi à l'impasse actuelle : leur expansion industrielle elle-même est freinée par un marché intérieur trop étroit, faute d'une expansion suffisante de l'agriculture. L'auteur ne préconise pas seulement un développement intensif des cultures vivrières plutôt que des cultures d'exportation ; il insiste aussi, contrairement à une idée très répandue, sur la nécessité de l'élevage comme volant d'équilibre de la production alimentaire (pp. 49-50). Il fait également justice de l'alibi trop fréquemment invoqué par les pays sous-développés pour couvrir les erreurs de leur politique économique : la dégradation de leurs termes d'échange vis-à-vis des pays

développés. En fait, comme le montre M. Bairoch, cette dégradation n'est certaine qu'à partir de 1954-55, et fait suite probablement à un mouvement de longue durée de sens inverse ; rien ne prouve qu'elle soit irréversible.

La lucidité de cet ouvrage, son refus des idées reçues, ne rendent que plus angoissant le cri d'alarme qui se devine entre ses lignes. Ajoutons que, bien qu'il soit l'œuvre d'un statisticien, le livre se lit sans effort ; il doit figurer au chevet de tout homme cultivé de notre temps. — J. NERE.